

DIALOGUES
SPIRITUELS
CHOISIS,
OU
LA PERFECTION
CHRÉTIENNE
EST EXPLIQUÉE
POUR TOUTES SORTES DE PERSONNES.

*Par le R. P. JEAN JOSEPH SURIN, de
la Compagnie de JESUS.*



A N A N C Y ,

Chez F R A N Ç O I S B A L T A Z A R D , Imprimeur &
Marchand Libraire, à l'Adoration des Trois Rois,
Ruë de la Fayancerie.

M. D C C X X X V I I I .
Avec Approbation & Permission.

**Bayerische
Staatsbibliothek
München**



AVERTISSEMENT.

*L*es Dialogues Spirituels du R. P. Surin contiennent une Doctrine si excellente, & si importante pour la perfection, que les Personnes les plus éclairées ne se lassent point de les lire, & y trouvent toujours de quoi profiter. Aussi le P. Surin étoit un des plus excellens Maîtres de la vie spirituelle, des plus expérimentés, & des plus avantageés des dons de la grace, qui ont été le fruit de sa fidélité dans les plus terribles & les plus longues épreuves.

Ainsi il seroit à souhaiter que la lecture de ces Dialogues fût plus commune parmi les Personnes de piété qui aspirent véritablement à la perfection. Mais comme un grand nombre de ces Personnes ne peuvent employer beaucoup d'argent à acheter des Livres; on a cru que pour lever cet obstacle, il falloit faire un choix de ces dialogues, & les réduire en un volume, afin

AVERTISSEMENT.

de diminuer la dépense de la moitié. C'est ce qu'on a fait : on a réduit les deux volumes de l'édition d'Avignon en un seul de même grandeur, sans néanmoins que cela puisse préjudicier au dessein de l'Auteur, & à l'utilité publique : car on n'a retranché que ce qu'on pouvoit sçavoir d'ailleurs, & trouver dans les autres Livres, ou ce qui étoit déjà suffisamment contenu dans quelqu'autre Dialogue.





DIALOGUES
SPIRITUELS
ENTRE L'AME DEVOTE,
ET SON DIRECTEUR.

*Sur les principaux points de la perfection
Chrétienne.*

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

Du désir de la perfection, ou de la détermination au bien parfait.

D.  *Quel est le vray désir de la perfection.*

R. C'est une ferme détermination de vivre non seulement bien; mais saintement: & dans la pratique de toutes les vertus.

La plus part des hommes sont dans l'indétermination, & manquent de cette ferme réso-

A

lution de pratiquer le bien. Ils ne s'employent que foiblement, & à demi à un ouvrage, où il faut s'appliquer de toutes ses forces. Ceux qu'on appelle gens du monde, sont dans cette disposition. Quoiqu'ils fassent plusieurs bonnes actions, ils n'ont pourtant jamais fait un vrai propos d'être tout à Dieu. Ils vont à la Messe & au Sermon : ils pratiquent certaines dévotions, & font quelques aumônes ; & puis passent le reste du temps aux affaires de la terre, au jeu, aux divertissemens, suivant leur inclination naturelle. Le peu de bonnes œuvres qu'ils font, ce n'est que par occasion. Cela n'empêche pas qu'ils ne soient fort en hazard de leur salut, leur vie étant si mélangée de bien & de mal, & leur cœur si partagé, qu'on ne peut pas dire qu'ils aient pris Dieu pour leur Maître. Les ames qui sont bien déterminées réussissent dans l'entreprise du service de Dieu. Pour bien entendre ceci, il faut sçavoir qu'il y a trois sortes, & comme trois degrés de détermination.

Le premier est de sortir de l'indétermination des gens du monde, & de prendre un parti assuré dans le bien, faisant ouvertement profession de la vie dévote. On fréquente les Sacremens : on converse avec les personnes spirituelles, on pratique les exercices de la piété chrétienne. Cet état est assurément bon, mais non pas pour cela parfait. En ce rang sont les Religieux. Ils se déclarent hautement servi-

reurs de Dieu, & par ce genre de vie ils paroissent déterminez au bien, & sont dans une voye évidente de salut, si Dieu leur accorde la persévérance. Mais leur détermination ne laisse pas de compatir quelquefois avec de grandes imperfections, telles que sont les quatre causes de la tiédeur, desquelles nous parlerons cy-aprés.

Ainsi plusieurs personnes dévotes dans le monde, & plusieurs Religieux sont fort indéterminez au regard de la vie fervente. Ils sont résolus de plutôt mourir, que de ne pas persévérer dans l'état qu'ils ont embrassé; mais avec cela ils sont fort lâches dans leurs exercices spirituels. Ils ont grand égard à ce qu'on peut juger & dire d'eux, ils ont mille petits desseins pour leur accomodement. Ce qui montre qu'outre la détermination qu'ils ont faite, ils ont besoin d'en faire une autre plus haute & plus efficace, qui les tire de la tiédeur.

Le second degré de détermination, est de s'attacher fermement à certains points particuliers, d'où dépend le vrai avancement dans le chemin de la vertu, & que l'on ne peut pratiquer sans un grand succès; tels que sont une continuelle étude de marcher en la présence de Dieu, & de se recueillir parmi les distractions, & les variétéz de la vie; une application à examiner, & à mortifier les mouvemens déréglez de son cœur, quelque sujet de chagrin que l'on ait; un soin perpétuel de tenir son

A ij

cœur libre & dégagé de toutes les choses de la terre. Ces résolutions distinctes, quand on les prend généreusement, sont des liens qui nous unissent à Dieu bien plus étroitement, & plus fortement que ne fait le bon propos général qui est compris en la première sorte de détermination. Il en faut venir là, quand on aspire à la perfection, & qu'on veut être à Dieu sans réserve. Mais entre les personnes dévotes, il y en a fort peu qui en viennent à ce degré.

Le troisième est encore plus relevé. Il ajoute au second la constance, & il rend stable ce que nous venons de dire. Car il y a des personnes qui ont bien en vûë ces points particuliers si nécessaires pour l'avancement spirituel ; mais ils ne font pour cela qu'un effort médiocre. Ils n'ont pas la vraie idée ni du recueillement, ni de la mortification, ni du dénuement de toutes choses, se contentant d'une légère teinture du bien, sans en recevoir la parfaite impression. Mais dans ce dernier degré, l'on est déterminé à faire absolument ce qui est de la volonté de Dieu. Plusieurs bonnes personnes s'imaginent que c'est assez que ce qu'ils font soit bon, & louable. La parfaite détermination porte à quelque chose de plus : elle porte à faire non seulement ce qui est bon, mais ce qui est de la volonté de Dieu ; si bien que les âmes qui sont dans ce degré, s'étudient soigneusement à reconnoître ce que Dieu veut d'elles, & ensuite elles s'y donnent entière-

ment. Il ne leur suffit pas de ne point faire de mal, ni de faire quelque bien : elles veulent faire le bien qui les peut rendre parfaites. Or comme dit le livre de l'Imitation de JESUS-CHRIST, *Tout ce qui est bon, n'est pas pour cela Saint, ni tout ce qui est parfait, n'est pas pour cela agréable à Dieu.* Ce qui est agréable à Dieu, c'est ce qui me rend parfait, & ce que Dieu veut de moi, la sainteté consistant proprement à faire ce que Dieu demande, & ce qu'il attend de nous, & à le faire en vûë de plaire à Dieu, en le faisant.

Il y a comme nous avons remarqué ailleurs, des personnes qui s'éloignent à la vérité du mal, & qui pratiquent le bien, mais qui dans leurs emplois font choix de ce qui revient à leur humeur, & qui les peut satisfaire. Ils s'appliqueront à une certaine sorte d'étude, qui est à leur goût : Ils écrivent sur cette matière, & ils donnent à cette occupation avec plaisir leurs meilleures heures. Si renonçant à eux-mêmes, ils vouloient faire ce qui est le plus opposé à leur inclination, & s'ils le faisoient, ils ne le feroient d'abord qu'avec peine. Ils n'y prendroient point de goût, durant quelque temps ; mais à la fin ils y trouveroient une manne cachée, qui est le goût savoureux du bon plaisir de Dieu. Tel qui s'occupe dans sa chambre à des lectures, & à des compositions conformes à son génie, s'il consultoit la volonté de Dieu, s'occuperoit à visiter les malades, à

assister les mourans , à instruire les ignorans , & à gagner à Dieu des ames par une sainte conversation , & par l'exercice du zèle & de la charité ; & pour cela , s'il vivoit sous l'obeïssance , il s'offriroit à ses Supérieurs , afin qu'ils disposassent de lui , comme ils jugeroient à propos. On en voit de si attachez aux choses qu'ils font par leur choix , qu'il n'est pas possible de les en retirer pour quelque autre employ que ce soit , tant ils estiment leur temps précieux , lorsqu'ils s'occupent à ce qui leur plaît. Un vray spirituel se livre à tout le monde , comme esclave de celui qui est mort pour tous les hommes , afin que cette parole de l'Apôtre s'accomplisse en lui : *Ut qui vivunt jam non sibi vivunt , sed ei qui pro ipsis mortuus est & resurrexit.* Afin que ceux qui vivent , ne vivent plus pour eux-mêmes : mais pour celui qui est mort , & qui est ressuscité pour eux.



C H A P I T R E I I.

Que le premier pas vers la perfection est de combattre ses vices.

D. **Q**uelle est la première chose à quoi se doit adonner une ame qui veut arriver à la perfection ?

R. C'est à se corriger de ses vices.

D. Comment peut-on en venir à bout ?

R. Il faut pour cela faire deux choses. La

première est de les bien connoître : la seconde, de leur faire la guerre.

D. Quel moyen y a-t'il de bien connoître ses vices ?

R. En voici la méthode, supposé qu'on ait une bonne volonté, & qu'on délire de tout son cœur de devenir vertueux. Car si l'on n'avoit pas cette volonté déterminée, on travailleroit en vain, l'amour propre aveuglant l'esprit, & l'empêchant de voir la vérité. Mais supposé qu'on ait un vrai désir de bien faire, on doit observer les mouvemens de son cœur les plus notables, & prendre garde aux affections, aux passions, & aux impétuositez qui s'y excitent; & dès qu'on a reconnu qu'elqu'une de ces sortes d'agitations, voir quel en est le principe: de même qu'allant le long d'un ruisseau, en remontant, & suivant le cours de ses eaux, on trouve enfin sa source.

Un homme, par exemple, se sent triste & dans l'ennui: il doit demander à Dieu la lumière pour connoître la cause de son chagrin. Il remarquera que c'est peut-être pour avoir reçu un mauvais accueil d'une personne, lorsqu'il en attendoit tout le contraire, & par là il verra qu'il est attaché à la créature: ou bien il trouvera que voulant porter quelque parole, il a mal réussi, & n'a remporté que de la confusion: par là il reconnoitra sa vanité.

Prenons un autre exemple. Un homme se trouvera dans une grande joye: s'il est un peu

intérieur, il examinera incontinent d'où vient cette joye, & il en trouvera le principe. Ce sera souvent ou parce qu'on lui a donné quelque louange, ou bien parce qu'il a obtenu quelque chose qu'il avoit fort désirée, & qui étoit à sa commodité. De cette manière il découvrira ses attaches. Saint Augustin dit que Sainte Monique sa Mere reconnut un défaut par le reproche que lui en fit sa servante. Le ressentiment qu'elle eut de ce reproche lui donna sujet de reconnoître un défaut, à quoi elle ne faisoit point d'attention, & ensuite elle s'en corrigea.

Quand on a continué long temps à faire ces réflexions sur les mouvemens de son cœur, on trouve à peu près les principales racines de son amour propre. L'on voit son ambition, sa sensualité, ses desseins, ses prétentions mondaines, toute l'œconomie de son intérieur pervers, & pour lors ayant reconnu les ennemis, on entreprend de leur faire la guerre.

Au reste la découverte de ces racines vicieuses qui sont dans nôtre ame est de telle importance, qu'en ayant découvert quelqu'une, nous devons en avoir la même joye, qu'auroit un homme qui viendroit de découvrir une mine d'or, ou de pierres précieuses. Toute l'étude qu'on fait de la vertu sans connoître & corriger les défauts, n'est que superficielle, & de peu de fruit. Sans cela la conduite d'une ame qui entreprend la vie spirituelle, & fait

beaucoup de bonnes œuvres , est semblable à celle de ces petits Marchands qui trafiquent en de petites choses , lesquelles ne peuvent pas leur apporter de grand gain : au lieu que ceux qui commencent par le solide amendement de leur vie ressemblent à ces gros Marchands , qui font de grands voyages , qui ont de grandes correspondances , & en divers lieux des magasins bien fournis. Et la raison pourquoi ceux qui ne s'appliquent point à corriger leurs défauts ne font pas de grands progrès , c'est que leur lumière est fort petite , parce qu'ils n'ont pas purgé ce fonds de corruption naturelle que nous avons , & qui est l'origine de toutes nos ténèbres.

D. Comment devons-nous faire la guerre à nos vices , quand une fois nous les avons reconnus ?

R. Cette guerre spirituelle consiste en trois points. Le premier est de choisir le vice qu'on veut attaquer. Ce choix se fait dans une retraite , ou en quelqu'autre temps , par le mouvement de la grace. En quoi il faut remarquer qu'il est bon de choisir ceux qui sont la racine de plusieurs autres ; ceux qui nous donnent ordinairement plus de remords , qui nous empêchent d'arriver où l'esprit de Dieu nous porte. De plus , il ne faut pas nous contenter de combattre un seul vice , si ce n'est qu'un seul nous occupât beaucoup : mais il en faut entreprendre deux ou trois capitaux , parce que par là l'esprit est mieux rempli , & déterminé. On

pourroit, par exemple, travailler à se défaire de la médifance, ou liberté de parler d'autrui, & en même temps s'appliquer à réprimer l'inclination qu'on a de parler avantageusement de foi-même. On pourroit travailler à retrancher outre les inclinations du cœur, les pensées vaines & indifférentes, qui dérobent à l'ame une partie de son application à Dieu.

Le second point est de combattre effectivement contre les vices qu'on a reconnus. Ce qui se fait en trois manières. 1. Faisant le matin à son réveil, ou à l'oraison un bon propos de les attaquer fortement. 2. Dans les examens de conscience, remarquant exactement avec quel vigueur on a combattu dans l'occasion. 3. Se tenant sur ses gardes : de sorte qu'aussi-tôt qu'on sent l'attaque de l'ennemi, la passion qui se soulève, l'inclination naturelle qui nous entraîne : par exemple, la démangeaison de parler, l'envie de dire quelque chose à sa louange, la pointe de l'orgueil, le premier mouvement de dédain, ou de mépris des autres, l'on étouffe promptement ces instincts de la nature corrompue, & qu'on les éteigne comme on éteint un charbon ardent en le jetant dans l'eau, selon l'avis que donne l'Auteur du Combat Spirituel.

Tout le bien de l'ame dépend de la force qu'elle fait paroître dans l'occasion. Et pour avoir cette force on employe l'oraison, la Communion, la communication avec son Di-

recteur, la lecture & tous les autres exercices de la vie spirituelle. Si l'ame est foible dans ses combats contre ses défauts, elle ne fera pas grand progrès, suivant cette maxime, *Vous ne profiterez qu'autant que vous vous ferez de violence.* Les histoires des Saints nous fournissent de rares exemples pour nous encourager à nous combattre, & à nous surmonter généreusement.

Le troisième point avec lequel on remporte absolument la victoire des vices que l'on combat, est de punir les fautes de quelque peine sensible, soit en s'imposant pour telle faute où l'on sera tombé tel châtiment en particulier, soit en pratiquant tous les jours quelque pénitence pour les fautes que l'on commet, ainsi que faisoit Saint Dominique, offrant à Dieu pour ses péchez une des trois disciplines qu'il prenoit chaque jour.

Cette fidélité que l'ame témoigne à Dieu en se châtant de ses fautes lui est extrêmement agréable, & l'oblige de lui donner un renfort de graces pour se corriger.



C H A P I T R E III.

De la Pénitence.

D. **Q**U'entendez-vous par la Pénitence ?

R. **Q**J'entens l'austérité de vie, qui comprend un traitement rude au corps, & op-

posé aux inclinations de la nature.

Il est mal-aisé de devenir véritablement spirituel, & d'atteindre à la perfection Chrétienne sans aimer la pénitence. Cet instinct se remarque dans presque tous les Saints, & c'est signe qu'il vient de l'esprit de Dieu. Peut-être ne trouvera-t'on pas un seul Saint qui n'ait été sévère à lui-même. La raison de cela est que l'esprit de sainteté est généreux & sublime, éloignant l'homme de la vie molle, & l'élevant au-dessus de sa délicatesse naturelle. Et comme l'innocence, & la pureté ne se peut acquérir que par la voye de l'esprit, & que l'esprit & le corps ont des inclinations contraires, il faut que l'esprit, pour être le maître, combatte le corps, & se l'assujettisse. Cette maxime de S. François est très-véritable : *Que tout esprit qui vient de Dieu humilie la chair, & abbat la nature.* Ainsi les ames qui dans leurs bons desseins mettent des barrières à l'esprit de pénitence, ne font leur ouvrage qu'à demi.

D. *Quelle pratique doit-on tenir dans l'usage de la pénitence ?*

R. Il semble qu'une ame courageuse, qui veut sincèrement s'unir à Dieu, doit réduire son corps à souffrir toute sorte de rigueur, qui ne va pas jusqu'à l'indiscrétion, qui n'intéresse point la santé, & qui n'affoiblit point les forces nécessaires pour servir Dieu, selon les devoirs de l'état où l'on est appelé : de sorte qu'on puisse faire jeûner le corps tant qu'on voudra, sans lui

lui permettre de réclamer contre l'abstinence qui lui sera prescrite, sinon par la seule raison de manquer de forces pour accomplir ce qu'on est obligé de faire. De même au regard de la discipline, il faut tenir le corps dans un tel assujettissement, qu'il puisse porter autant de coups que l'on voudra, sans trouver la charge trop pesante. Cela veut dire qu'en matière de châtement du corps, l'ame doit avoir sur lui un tel empire, qu'encore que la chair craigne d'être frappée, l'esprit sans s'étonner passe par dessus ses craintes, demeurant pourtant toujours dans les bornes de la discrétion. Ainsi toutes les fois qu'une personne, par la seule crainte de la peine, laissera quelque pénitence, qui n'est point au dessus de sa portée, elle peut s'assurer que cédant à cette crainte, elle n'a pas le courage qu'il faut avoir pour atteindre à la perfection. Car l'ame qui a un vrai désir d'y arriver ne doit quitter la pénitence que par un de ces trois motifs, ou que la discrétion ne la lui permet pas, ou que l'obéissance la retient, ou que Dieu demande d'elle quelque autre chose, Dieu ne demandant pas dans tous les temps de la vie spirituelle une égale application aux pénitences. Mais il y a peu d'ames qui tiennent un temps assez raisonnable dans l'exacte rigueur d'une même pénitence.

Pour mieux expliquer toute cette doctrine il faut remarquer la différente conduite de trois sortes de personnes au sujet du châtement du corps.

B

Les premiers s'en dispensent entièrement, & quoi qu'ils soient résolus de faire tout le bien qu'ils connoîtront, ils excluent néanmoins de cette résolution les macérations du corps, parce qu'elles leur font peur. Ce qui vient de l'amour propre qu'ils ne peuvent vaincre : & pour se flatter dans leur erreur, pour se déguiser leur lâcheté, ils se persuadent que les mortifications corporelles ne sont pas nécessaires pour la perfection. Il est vrai qu'elles sont difficiles aux commençans. Quand, par exemple, il faut prendre la discipline ou endosser une haire, ils tremblent ; & il leur semble que le toit de la maison va tomber sur eux. S'astreindre à cette pratique leur est un joug insupportable, à moins qu'elle ne soit accompagnée de l'amour de Dieu. Mais quand l'ame s'y porte par amour, elle devient aisée : l'amour y fait trouver de la douceur, & ce seroit une peine à qui aime bien Dieu de ne point faire de pénitences. Aussi les vrais spirituels tiennent pour maxime que de les craindre, c'est une terreur panique, du moins lors qu'on a tant soit peu de bonne volonté.

Les seconds connoissant le bien qui est caché dans la pénitence, se déterminent tout de bon à l'embrasser, & par leur constante exactitude dans ce saint exercice, ils en viennent à l'aimer plutôt qu'à le craindre. Ils sont toujours prêts à faire quelque mortification que ce soit, quand ils en ont le mouvement avec la permis-

sion de leur Directeur, se rendant en cela absolument maîtres de leur chair. Cette disposition d'esprit est sublime, généreuse, propre des vrais spirituels : & quiconque n'en est pas venu là, peut juger qu'il est extrêmement foible

Les troisièmes étant des ames fortes & possédées de l'amour divin, vivent dans la pénitence comme dans leur élément. Ils l'ont choisie pour leur partage, & ils s'y attachent constamment, comme à un des moyens le plus propre pour se tenir unis à Dieu, & pour conserver la ferveur. C'est un abus assez ordinaire aux personnes spirituelles de finir trop tôt la pratique de la pénitence.

Il est vrai, comme je l'ai déjà dit, que quelquefois Dieu ne l'exige pas : mais on se rendroit fort agréable à Dieu si on se contraignoit un peu plus qu'on ne fait.

Le châtiment du corps est une manière de richesses de grace pour élever l'esprit à Dieu, pour l'enflammer de son amour, pour recevoir ses caresses, & pour croître en sa familiarité. Mais souvent on se prive de tous ces avantages, parce qu'on met des bornes trop courtes à la pratique des austérités corporelles. Il n'est pas croyable combien Dieu se plaît à voir la chair humiliée, & soumise à l'esprit. Le courage qu'on fait paroître en cela lui arrache des mains comme par force ce qu'on veut obtenir de lui, & la rigueur qu'on exerce envers soi-même, outre la récompense qu'on en doit at-

rendre dans la vie bienheureuse ; attire en l'ame dès cette vie les consolations du Ciel en abondance. Sainte Theresé écrit, que Saint Pierre d'Alcantara lui apparut après sa mort dans une grande gloire, & lui dit : *Heureuse la pénitence, dont je reçois une telle récompense.*

S. François de Borgia étoit si porré aux mortifications du corps, que ses Supérieurs lui avoient donné un Frere pour les régler. Quand il prenoit la discipline, & que le Frere le faisoit cesser, il le prioit avec instance de le laisser encore un peu continuer, montrant en cela l'ardeur insatiable qu'il avoit pour cet exercice. Ces Philosophes qui jugent des actions & des sentimens des Saints selon les règles de la prudence humaine, diront que c'étoit un esprit mélancolique, & que ce n'est pas cela qui l'a fait Saint : mais il faut les envoyer dans la Thébaïde, pour y voir des troupes de ces sortes de mélancoliques ; les Antoines, les Hilarions, les Pacomes, les Onufres, & une infinité de Saints Solitaires qui semblent s'être donné les uns aux autres le défi à qui maltraiteroit davantage son corps. Ils trouveront, s'ils y pensent bien, que la Foi surpasse la Philologie, & que les instincts de l'esprit de Dieu sont bien différens des règles de la médecine. L'ame animée de cet esprit chante gayement.

*Après la guerre vient la paix,
Ses biens ne passeront jamais,
On trouve après la pénitence,
La récompense.*

S. Bernard dans un Sermon , sur la Fête de S. Jean-Baptiste , encourageoit ses Religieux à persévérer dans la pénitence , pour éviter la rigueur des Jugemens de Dieu , qui attend tous les hommes au passage de la mort. *Accendamur ad pœnitentias , fratres , ut durissimum possimus evadere iudicium Dei viventis.*

C H A P I T R E IV.

Des causes de la tiédeur , & premièrement des inutilitez du cœur.

D. **Q**U'entendez-vous par les inutilitez du cœur ?

R. C'est un défaut commun à plusieurs spirituels , & qui consiste en un vain amusement d'esprit à des objets qui ne servent de rien. Ce défaut est grand , parce qu'il rend l'ame foible , vaine , & lâche au service de Dieu , & il est d'autant plus dangereux que la plûpart de ceux qui y sont sujets , ne le comptent presque pour rien. Ils s'y laissent aller sans aucune défiance , parce que ces inutilitez se glissant sans aucune apparence grossière , ils les regardent comme des choses indifférentes. Cependant c'est un mal qui ravage toute la ferveur de l'esprit. C'est un empêchement qui arrête le progrès qu'on seroit dans la perfection.

Ces inutilitez sont de deux sortes : les unes plus grossières , & plus blâmables : les autres

plus subtiles , & souvent approuvées par plusieurs personnes.

D. Quelles sont ces inutilitez grossières ?

R. Elles consistent en la facilité que l'on a d'employer le temps à repaître son cœur de pensées & de desseins qui ne servent de rien à l'avancement spirituel ni à la gloire de Dieu. Un homme , par exemple , revenant d'une visite , ou de quelque conversation entre dans sa chambre : Là il se met à rappeler le souvenir des choses qui lui auront donné du plaisir : Il y arrête sa pensée. Il s'en fait un agréable entretien. Il rira même tout seul , se représentant ce qui l'aura fait rire. Il passera un temps notable dans ce divertissement. Ensuite il s'appliquera à l'étude , ou à quelqu'autre exercice , & quand il en sera las , il se remettra à penser à des choses qui lui plaisent , ou bien dans lesquelles il est intéressé : mais il y pensera vainement , & sans les rapporter à Dieu. Si c'est un Religieux , il pensera à ce que les Superieurs pourront faire de lui l'année prochaine. Il ira parcourant en esprit les Maisons ou les Monastères de sa Province , & cherchant en quel lieu il seroit le mieux selon son inclination & ses desseins.

Cet entretien non seulement est inutile , mais il fomente les secrettes passions du cœur : il nourrit l'amour propre : il est opposé à la profession qu'on fait de laisser l'entière disposition de soi-même , & de ses emplois à ses Superieurs :

& quiconque a cette habitude , peut s'assurer qu'il n'aura jamais de vertu solide , ni de ferveur.

Le remède à ce mal est de n'admettre nullement ces sortes de pensées , & de se tenir dans une continuelle attention à les étouffer dès qu'elles se présentent. D'abord qu'on entre dans sa chambre , il faut saluer Notre-Seigneur à son Oratoire , & puis s'appliquer à quelque bonne action , à lire , à écrire , à quelque chose de semblable : si l'on a besoin de relâche , prendre un peu de repos , penser aux affaires que l'on a entre les mains pour la gloire de Dieu , & qui sont capables d'inspirer des sentimens de dévotion , & de remplir le cœur d'un solide contentement. On me dira que cela ne se peut faire sans se bander la tête. Je répons que toute habitude au bien dans les commencemens demande de la violence : ensuite ce qui étoit difficile devient aisé : on y trouve même de la douceur , & l'ame qui d'abord avoit besoin de se contraindre pour ne s'occuper que de saintes pensées , n'y aura plus de peine. Elle prendra autant de plaisir à proméner son esprit par les mystères de la vie & de la mort de Notre-Seigneur qu'une personne du monde en prend à se proméner dans les allées de son jardin. On raconte de S. Francois , que quand il'étoit malade il ne s'ennuyoit jamais de penser à la passion du Sauveur , & que c'étoit pour lui un divertissement , qui charmoit ses douleurs.

B iij

J'avouë que cela ne s'acquiert que par l'aide de la grace. Mais on ne reçoit cette aide qu'après qu'on s'est généreusement déterminé à ne prendre de plaisir qu'en Dieu, & que pour cela on s'est un peu captivé : qu'on a fait ses efforts pour employer le temps de cette misérable vie, qui est si courte, à préparer l'équipage de l'autre vie, où la mort nous fera passer à l'heure que nous y penserons le moins.

Je mets au rang des pensées inutiles celles qu'on se forme sur le récit des nouvelles, & sur les affaires du temps. Ordinairement les hommes s'en font une occupation, & il n'y a que ceux qui sont sérieusement attentifs à Dieu, qui évitent cet amusement.

Quelques personnes d'une profession sainte après avoir entendu les nouvelles du siège d'une Ville vont par imagination dans la place assiégée. Ils en sçavent toutes les fortifications : Ils s'en figurent routes les attaques, & font de ces idées guerrières le divertissement de leur esprit. Ils en parlent sans cesse, & ne se lassent point d'en oüir parler. Ce n'est pas qu'on ne puisse entendre parler de nouvelles, puisqu'on se trouve engagé dans la conversation avec les gens du monde : mais il faudroit les oublier comme des choses, où l'on ne s'intéresse point. Il ne faudroit point s'en remplir l'esprit. Ce sont des événemens qu'il faut remettre entre les mains de Dieu, en abandonnant le succès à sa Providence. Quand telles pensées reviennent

dans la priere on s'en défait aisément comme n'y prenant nulle part ; ou si l'on ne peut s'en défaire , c'est signe qu'on y a de l'attache , & qu'on est esclave des objets inutiles , puisque nôtre unique affaire est de nous unir à Dieu , & non pas de penser aux choses du monde , ni aux affaires des Grands , sinon autant qu'on est obligé de prier Dieu pour eux , & pour la paix publique.

D. Quelle est la seconde sorte d'inutilité , que vous dites être moins grossière & moins blâmable ?

R. Ce sont les occupations que le cœur prend en des choses qui ne sont point de leur nature mauvaises , & que les gens de bien ne blâment point ordinairement , mais que l'on choisit de soi-même , sans examiner la volonté de Dieu ; qu'on embrasse par inclination naturelle , & non par le mouvement de la grace ; & où l'on cherche sa propre satisfaction , & non pas le pur contentement de Dieu. Il y a des personnes d'une profession dévouée à Dieu , qui pour ne vouloir pas se contraindre , passent les journées & les années entières à faire ce qui est à leur gré. Ils seront assez retirez , & s'occuperont dans leur chambre à des lectures , à des études bonnes en elles-mêmes , mais auxquelles ils ne s'appliquent que parce qu'elles leur plaisent , & se laissant aller à leur génie , ils mettront par écrit leurs idées qui ne sont pas à la vérité mauvaises : Ils en composeront des ouvrages qui ne seront pas de fort grande utilité.

& pendant ce temps-là une infinité d'âmes crient, & demandent du secours dans leur extrême nécessité. Ces personnes les pourroient très-bien secourir. Ils ont pour cela du talent, leur profession les y oblige : mais parce qu'ils n'y prennent pas de goût, ils demeurent dans leur chambre à composer ces ouvrages, qu'ils n'ont entrepris ni par l'inspiration divine, ni par la détermination de l'obéissance. Tout cela se peut mettre au rang des choses inutiles, & il l'est en effet au prix des biens merveilleux que ces personnes pourroient faire, si avant que de s'engager dans cette sorte de travail ils eussent consulté Nôtre-Seigneur avec une pure intention, & une vraie abnégation.

Le remède à ce défaut seroit, si rentrant bien avant en eux-mêmes, sur tout au temps d'une retraite, ils demandoient de tout leur cœur à Dieu, qu'il leur manifestât sa sainte volonté, & qu'ensuite sans se flatter ils se déterminassent à exécuter ce qu'il leur auroit fait connoître. Mais il y a danger que la longue habitude qu'ils ont prise de suivre leurs inclinations, n'ait mis sur leurs yeux un bandeau qui les empêche de découvrir la vérité. Il y a danger qu'ils n'ayent pas la force de résister au poids de l'amour propre qui les retient dans une vie fort basse, & ils doivent craindre cette menace de Jesus-Christ, *qu'on donnera à celui qui a, & qu'il sera dans l'abondance : mais que pour celui qui n'a pas, on lui ôtera même ce qu'il a :*

C'est-à-dire, que celui qui aura beaucoup travaillé sera comblé de biens, mais que celui qui aura mené une vie inutile ne recevra rien, & perdra même ce qu'il avoit.



C H A P I T R E V.

De la lâcheté naturelle: seconde cause de la tiédeur.

D. **Q**U'entendez-vous par la lâcheté naturelle ?

R. **C**est un défaut qui se trouve en nous, quand nous suivons la pente de nôtre foiblesse, & qui nous porte à chercher nôtre repos en nous mêmes, hors de Dieu. On peut attribuer cet effet à la paresse, qui est très attachée à l'homme. Les Saints Peres en ont beaucoup parlé, sur tout Cassien dans ses Conférences, où il dit que ces anciens Solitaires, dont il rapporte les sentimens, estimoient ce vice très-dangereux. C'est un de ceùx dont on a plus de peine à se corriger.

Nous n'entendons point par cette lâcheté naturelle la paresse, dans le sens qu'on la prend communément pour l'oïveté ou pour l'inclination à dormir plus que la raison ne le demande. Nous entendons une inclination au repos, laquelle est opposée à la vigilance, & à la ferveur des ames vertueuses, qui se tiennent continuellement attentives à Dieu, & par cette attention se préservent de tout mal, & s'élancent vers le bien parfait.

Ceux qui écoutent cette parole de Nôtre-Seigneur *vigilate*, veillez, ne tombent point dans ce défaut. La vigilance, que Nôtre-Seigneur recommande tant, leur donne une vigueur & une fermeté pour éloigner deux les imperfections, & pour correspondre à Dieu fidèlement, & s'aquiter pleinement du devoir de serviteurs zéléz, qui veulent contenter en toutes choses leur maître.

On ne sçauroit mieux faire connoître en quoi consiste ce mal, qu'en considérant qu'entre les personnes qui font profession du service de Dieu, il y en a de deux sortes: les uns qui ayant l'ame basse se contentent d'un dessein général de bien vivre, & ne pratiquent point d'autre perfection que de suivre le cours des choses, de faire le bien qui se présente, & de se garder des grands maux, sans ajoûter à cela aucune étude particulière des vertus, se sentant incapables de s'adonner à une telle étude. Et si l'on vient à sonder jusqu'au fond la cause de cette prétenduë incapacité, on trouvera qu'elle n'est autre que le poids de la lâcheté naturelle. S'ils ont de la vertu, c'est celle qui leur vient par la rencontre des objets, & qu'ils ont plutôt par hazard que par dessein, n'ayant jamais eü d'autre dessein que cette volonté générale, & vague, qui de soi-même ne se propose rien de distinct. Les autres s'appliquent effectivement, & par une volonté déterminée à veiller sur eux-mêmes, à se recüeillir, à se tenir en

la présence de Dieu, à combattre leurs défauts, à se tirer des inutilitez, à planter les vertus dans leur ame. En quoi leur travail ressemble à celui des gens d'étude, qui sont passionnez pour les sciences. Ceux-ci combattent véritablement la lâcheté naturelle, & par leur courage se rendent maîtres de ce qui tient les autres en captivité.

Ce défaut est fort difficile à reconnoître, & n'est apperçû que par les ames ferventes, & qui apportent du soin, de la diligence, & de l'exa&ctitude au service de Dieu. C'est ce que Nôtre Seigneur vouloit dire par ces paroles : *Héureux les Serviteurs que le Maître à son arrivée trouvera qui veillent.* Car les serviteurs vigilans ne sont pas seulement ceux qui se gardent d'outrager leur maître, & qui ne lui font point de tort. Ce sont ceux qui sont jour & nuit attentifs à lui plaire, à procurer le succès de ses affaires, à ménager & à faire profiter son bien. Ainsi quand une personne voudra reconnoître si elle est dans cette lâcheté, ou si elle en est exempte, elle doit regarder si outre le soin de rouler dans les actions ordinaires de son état, elle apporte au service de Dieu une continuelle application à se recueillir, & à tendre sans relâche à un bien plus grand, & plus parfait. Car si elle ne le fait pas, c'est par tiédeur & par lâcheté qu'elle y manque.

Il n'y a rien d'où le démon ait coûtume de tirer plus d'avantage, pour empêcher le progrès

d'une ame que de ce vice, qui à cela de propre, qu'il est universel, parce qu'il se coule dans toutes les actions de la vie.

Le seul remède pour s'en affranchir est de l'attaquer, comme l'on dit, corps à corps, employant les exercices du recüeillement, de la mortification, de la charité, s'examinant sur tel & tel défaut, & persévérant constamment dans les dévotions, & dans les pénitences. Par ce moyen on combat la lâcheté naturelle.



C H A P I T R E VI.

De l'amour propre pris dans son étroite signification

Troisième cause de la tiédeur.

D. *Q*U'entendez-vous par l'amour propre pris dans son étroite signification ?

R. C'est l'attachement d'affection que nous avons à nos petits intérêts avec dérèglement, & sans avoir égard à Dieu. L'amour propre pris en ce sens n'est pas la même chose que cette grande racine de tous nos maux, par laquelle nous sommes attachez à nous-même, & qui est contraire à l'amour que nous devons à Dieu. Mais c'est ce même amour déterminé à certains objets particuliers, qui nous rend sensibles à nôtre intérêt en de petites choses, qui regardent l'usage commun de la vie.

Ce défaut est remarquable dans quelques

uns plus qu'en d'autres. C'est un grand empêchement à la perfection. On voit certaines personnes si sensibles à leur intérêt, que pour peu qu'on touche ce qui les regarde ils s'en ressentent vivement. La passion s'excite aussi-tôt. Ils sont toujours occupez d'eux-mêmes, comme s'ils n'avoient rien de cher au monde que leur bien.

D. En quoi fait-on paroître l'amour propre pris dans cette étroite signification ?

R. Il paroît principalement en trois choses. 1. En ce qui regarde l'honneur. 2. En ce qui concerne les aises du corps. 3. Dans les choses qui nous appartiennent, comme nos parens. Cela se remarque dans les Grands du monde, dans les personnes à qui la naissance, l'éducation, les succès ont donné de grandes idées d'eux-mêmes; dans ceux qui ont été nourris délicatement; dans certains naturels moux; & l'on peut dire que toute la nature humaine est généralement sujette à ce défaut. Nous en avons déjà traité dans le Catéchisme Spirituel. Voici ce que nous pouvons y ajouter.

La première branche de l'amour propre est cet instinct qui fait que chacun veut être considéré, & fuit d'être méprisé. Cet instinct donne un sentiment si vif dans les occasions, qu'aussi-tôt qu'il s'en présente quelque-une, il s'excite dans le cœur un grand trouble par la crainte du mépris & de ses suites, de la manifestation de nôtre foiblesse, & de nôtre bassesse; de la hon-

te & de la confusion qui en revient, & qui humilie la nature. Chacun fuit cela comme la mort, & c'est ce qui cause parmi les hommes les guerres, les querelles, les procès, les démêlez, les plaintes que l'on fait les uns des autres.

Le remède est de ne nous mettre point en peine de ce qu'on dit, ni de ce qu'on pense de nous, & de former dans nôtre cœur une généreuse détermination de renoncer aux intérêts de nôtre honneur. Quiconque veut parvenir à la perfection, doit faire une profession ouverte de cette abnégation, & se tenir comme un néant, de sorte qu'il ne désire aucune vengeance, ni réparation, ni satisfaction, s'il ne s'agit que de lui-même, & de son intérêt. On ne sçauroit conserver dans son cœur pour un quart-d'heure seulement un dessein de vengeance, le ressentiment d'une injure, le désir d'en avoir raison, qu'on ne s'éloigne tout-à-fait de la doctrine de JESUS-CHRIST, & qu'on ne se déclare partisan de son amour propre. Il faut donc que l'ame qui aspire au bien parfait, dès qu'elle apprend qu'il s'est dit, ou qu'il s'est fait quelque chose qui tourne à son mépris, au lieu de rouler cela dans son esprit, & de s'y arrêter, le mette promptement en oubli, & qu'elle tâche d'en étouffer le ressentiment. Et pour cela il faut se désabuser de toutes les affections contraires à l'esprit de la sainte abjection, employant s'il est nécessaire un an entier à cette étude dans ses méditations, & dans ses autres exercices spirituels.

La

La seconde branche de l'amour propre est l'affection que l'on a pour son corps, pour sa santé, pour ses commoditez. Cette affection fait qu'on veut toujourns avoir son compte aux dépens de qui que ce soit : on ne veut rien souffrir : quand quelque peine se présente, on y sent une extrême répugnance : on se plaint, on murmure, & on parle de ses moindres maux avec une extrême exagération.

Ceux en qui régné cet amour propre ont tant de petits mystères pour le regard de leur personne, que cela paroît ridicule aux âmes un peu instruites de la vie spirituelle. Et cependant tout cela passe dans le monde, sans que l'on y soupçonne aucun mal. Une Dame délicate & remplie de l'amour de soi-même se croiroit infectée, si elle approchoit d'un pauvre. Elle dira qu'il lui en prendroit du mal. L'amour propre lui donne cette idée : porter quelque chose qui auroit servi à un autre, lui sembleroit une infamie : pourquoi ? parce qu'elle s'aime soi-même, & qu'elle ne croit pas que rien soit bon pour elle que ce qui est à elle.

Le remède est une franche détermination à se négliger soi-même, & à s'exposer aisément, sur tout quand la raison, & le service du prochain le demande, ne s'épargnant non plus qu'un valet & qu'une servante, qu'on employe à toute sortes de travaux, qu'on expose au froid & au chaud, & qui souvent sont mal couchés

C

& mal nourris. C'est ainsi que les serviteurs de Dieu se traitent eux-mêmes.

Il est écrit dans la vie de Saint François de Borgia, qui avoit été Grand d'Espagne, qu'entrant dans la Compagnie de JESUS, il ne faisoit non plus de cas de soi-même que du moindre esclave. Dans un de ses voyages il étoit une nuit couché sur de la paille avec son compagnon, un vieillard fort mal sain, qui touffoit, & crachoit beaucoup. Celui-ci croyant se tourner du côté de la muraille, se tourna du côté du Saint, & cracha sur lui toute la nuit. Le Saint prenoit un plaisir extrême à recevoir tous ces crachats. Le bon vieillard s'étant aperçû le matin de l'incommodité qu'il lui avoit causée, lui fit de grandes excuses : à quoi le Saint lui répartit en riant, que cela n'étoit rien, & qu'il n'y avoit point de lieu plus sale que lui dans la maison. Parler ainsi, & avoir ce sentiment dans le cœur, c'étoit avoir vaincu son amour propre : & c'est de quoi sont bien éloignez ceux qui sont trop sensibles à ce qui les touche. Dans la religion l'on contredit toutes ses inclinations, parce qu'on y fait profession de combattre l'amour propre. L'on y connoît le grand trésor qui est caché sous une vie dure & austère. On y porte franchement l'habit l'un de l'autre : ce qui sert à l'un aujourd'hui, servira demain à l'autre : tout y est commun, parce qu'on n'y a qu'un cœur, & qu'une âme : la charité y rend tout égal, & fait que les

Religieux se regardent tous comme freres. Cette pratique est aisée à ceux qui vivent en communauté d'amour & de biens. Ce qui rend les hommes si difficiles en cela , c'est l'amour qu'ils ont pour eux-mêmes, qui est appelé propre, & qui est par conséquent l'ennemi de la charité, laquelle est un amour commun.

La charité dit aimer son prochain comme soi-même. Les freres n'ont point de peine à boire dans le verre l'un de l'autre, ni à porter l'habit que l'un deux aura déjà porté. Ce qui fait que vous avez tant d'aversión à porter ce qui aura été à l'usage d'autrui, c'est que vous dites, *cette personne ne m'est rien*. Si vous aviez de la charité, vous regarderiez cette personne comme égale à vous-même. C'est pour cela que les Saints baisoient si cordialement les malades & les lépreux, & les traitoient comme leurs propres enfans. Saint Louïs Roi de France mangeoit les reste des pauvres. Sainte Elisabeth & Saint François Xavier les faisoient coucher dans leur lit. C'est par là qu'on déracine tout-à-fait l'amour propre, aussi bien que par la pénitence.

La troisième branche est l'affection déréglée que nous avons pour toutes les choses extérieures qui nous touchent. Elle est d'ordinaire plus excessive dans les Peres & dans les Meres à l'égard de leurs Enfans. Ils les aiment quelquefois jusqu'à la folie, & ne peuvent se résoudre à les châtier, ni souffrir qu'on les châtie, quoi-

que cela soit nécessaire pour leur salut , & que faute de correction ils prennent évidemment le chemin de leur perte éternelle. On n'entend que plaintes des Parens contre les Précepteurs, & les Gouverneurs de leurs Enfans , & pour un coup de foïet nous voyons des procès : Qui cause cela, qu'un amour aveugle ? l'amour naturel que Dieu a donné pour les enfans doit être accompagné de sagesse : autrement il dégénère en un vice très-blâmable.

Le remède à cet attachement vicieux est de dégager son cœur de toutes les choses extérieures : de sorte qu'on ne tienne à rien qu'à Dieu. La détermination à ce dégagement, & l'étude que l'on en fait, ôte à l'ame cette peine si grande que nous avons à nous rendre indifférens à tout, & elle fait mourir ce sentiment si vif que nous avons pour nos parens, pour nos amis, & pour tout ce qui nous appartient.



C H A P I T R E VII.

Du respect humain : quatrième cause de tiédeur.

D. **Q** U'est-ce que le respect humain ?

R. **Q** C'est la considération que l'on a pour les jugemens des hommes, par laquelle on est détourné de Dieu, & de son service.

D. *Combien de sortes de respect humain y a-t'il ?*

R. Il y en a principalement de deux sortes ; l'un est plus grossier, l'autre est plus subtil.

D. *Quelle est ce respect humain que vous appelez grossier ?*

R. C'est celui des personnes mondaines qui sont ordinairement occupez du désir de contenter ceux qu'on appelle gens d'honneur, ayant pour eux toute la complaisance que l'esprit du monde leur inspire, & cherchant à se maintenir dans leur bonne estime. Ce qui fait qu'ils mènent une vie d'esclave. Une Dame, par exemple, à qui des personnes de qualité rendront visite, sera si attentive à les satisfaire, & à ne rien omettre des complimens & des bienseances du siècle, que si elle vient à y manquer en quelque point, elle en aura un déplaisir qui la mettra hors d'elle-même. C'est une vraie servitude, dont ces sortes de personnes ont bien de la peine à se tirer quand elles veulent se donner au service de Dieu. Car elles ont soin non seulement de s'acquiter des devoirs de civilité qui sont permis, mais leur esprit est si rempli de l'idée de cette bienveillance humaine, qu'elle leur fait oublier leurs devoirs envers Dieu, ou du moins elle leur ôte la ferveur propre des ames Chrétiennes. De même un Gentilhomme étant occupé des maximes du point d'honneur, celles de l'Évangile sont comme rangées dans un petit coin de son esprit sans oser paroître. Dans la concurrence des loix du monde, & de celles de Dieu, les égards qu'il aura pour le monde l'emporteront toujours sur la fidélité qu'il doit à Dieu.

C iij

Le remède est , non de n'avoir aucun égard aux règles de la civilité , mais de les garder en la vûe de Dieu , quand elles ne lui sont point contraires. Car Dieu , qui est la bonté & la sagesse même , veut que chacun vive selon sa condition , & il prescrit par sa divine lumière à chacun ce qu'il doit faire pour vivre raisonnablement , sans se laisser aller à un excès vicieux. Ainsi les ames qui veulent être parfaitement à Dieu , doivent envisager dans tous les devoirs de la vie civile , l'ordre & la volonté de Dieu , & non point les hommes , dont la vûe ne feroit que gêner & souïller le cœur. Cela se fait quand dans sa conduite on ne prend point son motif de ce que pourront dire ou penser les hommes , mais purement de ce qui peut contenter Dieu.

D. Quelle est la seconde sorte de respect humain plus délicat & plus subtil ?

R. C'est celui auquel sont sujettes les personnes qui font une profession particulière du service de Dieu , comme les Religieux. Il y a danger qu'ils ne tombent dans une habitude de regarder ce que jugent & disent les hommes , au lieu d'envisager Dieu purement. On tombe dans ce défaut par une pente presque insensible , & par une foiblesse de nôtre esprit qui nous fait touïjours marcher en la vûe de ceux qui nous environnent , & avec qui nous vivons : de sorte que nous agissons en cette vûe par la vive impression que fait en nous la quantité ou la qualité des personnes qui nous regardent.

Cette vûë a tant de pouvoir, que sans que nous y prenions garde, le jugement & le sentiment de ceux qui sont autour de nous, leurs maximes, leurs manieres nous entraînent comme un torrent. Alors le principe & le ressort de nos actions est le respect humain.

D. Donnez-nous quelque remède pour nous affranchir de ce défaut ?

R. En voici trois excellens.

Le premier est une profonde récollection qui nous éloignant des objets présens & sensibles, nous transfere dans les objets de la Foi, & fait qu'uniquement possédez du désir de plaire à Dieu, & d'atteindre à la perfection, nous ne regardons point trop ce que font les autres; comment se comporte celui-ci, ou celui-là; quelle idée a cette personne que nous voyons: mais comment vivoit JESUS-CHRIST; comment ont vécu les Saints qui nous ont précédé, & que nous ne voyons pas. C'est le conseil que donne Saint Vincent Ferrier dans son traité de la Vie Spirituelle. Un Religieux doit considérer les Saints de son Ordre, & se les rendre présens en esprit. Un Religieux de Saint François doit regarder Saint Antoine de Padouë, Saint Bonaventure, Saint Bernardin de Sienne, & s'en occuper tellement que ce qu'il voit devant ses yeux ne le frappe point au prix des exemples, & des sentimens de ces Saints. Un Jesuite doit regarder Saint Ignace, Saint Xavier, Saint François de Borgia, le Bien-heu-

reux Louïs de Gonzague , & les autres Saints Personnages de la Compagnie , & s'arrêter à eux pour perdre la trop vive image des objets préens qui pourroient lui être nuisibles. A plus forte raison les personnes séculières , qui professent la piété , doivent se souvenir des paroles de Saint Paul : *Nous ne considérons point les choses visibles , mais les invisibles.* Si nous ne nous remplissons l'esprit de Dieu , & si l'attention à lui plaire n'est le premier ressort de notre conduite , il y a danger que le respect humain s'emparant de notre imagination , ne donne le mouvement à la première roüe de notre esprit.

Le second remède plus difficile , mais aussi plus puissant & plus efficace , est de s'établir dans le dessein de ne contenter que Dieu ; & parce que Dieu veut qu'en plusieurs choses on contente les hommes , il arrivera que par ce seul désir de contenter Dieu , on verra distinctement en quoi l'on doit contenter les hommes Au lieu que quand on s'applique directement aux hommes , on tombe dans des détours , & des égaremens , & le respect humain vient à posséder le cœur. L'unique & simple vûë de Dieu ne fait point omettre ce que la charité , les autres vertus , & la raison demandent , ni n'empêche point de voir ce que Dieu peut demander d'un chacun : elle éclaire l'esprit , & outre qu'elle rassasie pleinement le cœur , elle répand dans l'ame une abondance de lumière qui lui fait connoître tout ce qui est nécessaire

pour l'accomplissement des desseins de Dieu. En quoi elle surpasse infiniment la prudence humaine qui nous bornant dans la seule considération des hommes , est la ruine de la pure intention , & du véritable amour de Dieu.

Le troisième remède consiste à aimer le mépris. On se peut défaire du respect humain par deux voyes : La première est une certaine négligence qu'on remarque en quelques-uns qui ne se soucient de rien. Quoi qu'on dise d'eux , ils ne s'en étonnent nullement. Les sentimens des autres ne les touchent point. Cela vient plutôt d'une disposition naturelle , & d'une humeur particulière , que de vertu. Ainsi cela n'est pas fort louable. La seconde manière de vaincre le respect humain est propre de ces cœurs généreux , qui sont tellement possédés de l'amour de JESUS-CHRIST , que JESUS-CHRIST leur étant tout , tout le reste ne leur est rien. La seule vûe de JESUS-CHRIST , le seul désir de lui ressembler , & de lui plaire les fait agir. Que le monde dise , & pense tout ce qu'il voudra , ils ne s'en mettent nullement en peine. Ceux-là sont véritablement heureux. Déchargez du soin de plaire aux hommes , & de la crainte de leur déplaire , ils jouissent d'une paix qui ne peut être troublée.

On ne peut guères en venir là , si l'on n'aime positivement le mépris , si l'on n'est persuadé qu'il y a un grand trésor caché dans le rebut des hommes , & si l'on ne s'estime bien partagé

quand on se voit blâmé de tout le monde. C'est là le moyen de s'affranchir entièrement de la servitude du respect humain. Après cela on marche en liberté, suivant cette parole du Livre de l'Imitation de JESUS-CHRIST: *Si vous pouvez parvenir à l'entier mépris de vous même, sçachez que vous aurez alors une paix aussi grande qu'on la peut avoir en cette vie?* Mais celui qui ne trouve pas de plaisir à être méprisé, n'est pas arrivé à l'entier mépris de soi-même.

Il y en a qui disent que d'avoir de la joye lors que l'on est méprisé, c'est une stupidité d'esprit; car, disent-ils, comme quand le corps ne sent pas un coup de fouët, on dit qu'il est dur; de même quand l'esprit ne sent pas un outrage, on peut dire qu'il est stupide. Or la vertu, ajoutent ces Spirituels Philosophes, ne consiste pas à ne point ressentir un mal, mais à le souffrir patiemment. On leur répond qu'il y a une grande différence entre le corps, & l'esprit, en ce que les considérations spirituelles ne font point d'impression sur le corps, mais elles en font sur l'esprit: Si bien qu'une chose qui par une certaine considération est très-rude, par d'autres considérations devient fort agréable, & l'esprit de l'homme qui est naturellement très-sensible aux rebuts, & aux injures, peut en venir par l'opération de la grace, & par l'amour de Nôtre-Seigneur à un tel point de perfection, qu'à la vüe du mépris, il sentira de la joye. Dequoi nous avons des exemples

dans la vie de plusieurs Saints, qui ne pouvoient s'empêcher de rire quand on se moquoit d'eux, ou qu'on les maltraitoit. Ainsi l'on rapporte de Sainte Thérèse, que comme un jour une femme la battoit, elle rioit sous son voile. Quand on en est venu là, le respect humain est à bas, on marche sans autre considération que celle qui a Dieu pour principe, & pour objet, laquelle doit donner la loi à tous nos sentimens.

D. Mais comment peut-on en venir à trouver du goût dans une chose aussi amère qu'est le mépris?

R. J'avouë qu'il n'y a rien dans le mépris même qui puisse donner de l'attrait : Mais si selon le conseil de Saint Ignace, on jette les yeux sur JESUS-CHRIST ; si l'on aime véritablement JESUS-CHRIST, on se sentira porté à se conformer à lui ; on aimera ce qu'il a aimé, on aura de la joye de posséder ce qui a été l'objet de son estime, & de son choix, & voyant qu'il a épousé l'abjection, & qu'il a voulu qu'elle l'accompagnât dans tout le cours de sa vie, on fera aisément de l'abjection & du mépris ses délices. C'est par là qu'on parvient à goûter les consolations du Ciel, & qu'on entre dans la jouissance des richesses cachées en JESUS-CHRIST. C'est là la véritable vie mystique, que de recevoir les dons de Dieu les plus sublimes par la pratique des solides vertus, & par l'imitation des souffrances du Sauveur du monde

L'amour du mépris est la clef pour entrer dans les trésors de la grace. Jamais personne

ne les a possédés qui n'ait aimé l'abjection , & les humiliations. C'est une suite du désir & de l'appétit du mépris de goûter les délices célestes, qui sont si exquisés & si relevées, que quand on en veut parler , on s'expose à être moqué de plusieurs. Ainsi ce qui fait qu'on trouve tant à redire aux Livres des Docteurs Mystiques, ce n'est pas qu'on soit éclairé d'une science solide, mais c'est que l'on a une extrême opposition à entendre leur langage : & si l'on avoit le goût de l'abjection & du mépris , on l'entendrait aussi-tôt , ce langage usité des Saints , & qui signifie de si grandes choses.



C H A P I T R E VIII.

De l'œconomie de la grace , & de l'ordre qu'elle tient dans l'ame.

D. **Q**U'est-ce que l'œconomie de la grace ?

R. **Q**C'est la subordination des effets de la grace dans l'ame.

D. *En quoi consiste donc cette œconomie ?*

R. Elle consiste à observer deux choses dans toutes les actions de la vie : L'une est que Dieu en soit le motif, & l'autre qu'il en soit aussi le principe : de sorte qu'elles soient surnaturelles , du moins dans nôtre intérieur, non-seulement du côté du motif , & de la fin pour lesquels on les fait, mais encore du côté de la cause qui les produit, le Saint Esprit en étant l'Auteur conjointement avec nous.

Plusieurs personnes étant excitez par la grace à faire le bien, s'y déterminent en effet, mais ils ne le font pas dans toute la plénitude de cette assistance : ils le font d'une manière basse, & qui tient beaucoup de la nature.

Au contraire ceux qui marchent dans les voyes les plus sublimes de la grace, font les actions que Dieu prescrit, ou qu'il demande d'eux, non-seulement par le motif de lui obéir, & de lui plaire, mais pour les faire divinement, ils se lient à Dieu, & se rendent tellement dépendans de Dieu, qu'on peut dire que c'est Dieu qui opère en eux : & cela s'appelle agir par principe de grace.

Le commun des Chrétiens n'agit pas de cette sorte. Ils croient faire beaucoup de mortifier leurs passions & leurs inclinations vicieuses. Mais ceux qui veulent tendre à la perfection, tâchent encore de se défaire de cette manière d'agir basse & imparfaite qui nous est naturelle, afin d'opérer toutes leurs actions par le mouvement du Saint Esprit.

D. Que pouvons-nous faire de notre part pour arriver à cet heureux état ?

R. Il faut particulièrement observer trois choses.

La première est d'apporter une continuelle attention à faire mourir en nous la trop grande vivacité de la nature, qui prévient d'ordinaire le mouvement de la grace. Nous avons une certaine impétuosité qui nous presse dans nos

desseins, & dans nos entreprises. Il faut la suspendre, pour ne pas donner à nôtre propre volonté ce qu'elle désire, & pour n'avoir égard qu'à la vertu, à la raison, & au devoir qui nous attache à Dieu. Par ce moyen on corrige le dérèglement de l'amour propre, & on s'habitue aux motifs surnaturels, dont l'habitude ne s'acquiert que par une grande étude.

La seconde est de demander continuellement à Dieu, comme faisoit Saint François, *son Saint Esprit & sa sainte opération*, qui est l'entier assujettissement de nôtre ame à ses divins mouvemens, & la parfaite possession de toutes nos puissances, afin qu'elles fassent ce que Dieu veut, & de la manière qu'il le veut.

La troisiéme est de nous tenir inséparablement liez à cette assistance du Saint Esprit, quand une fois nous l'avons reconnuë, & qu'elle s'est manifestée dans nôtre intérieur. Du commencement, il n'est pas facile de la discerner : mais avec le temps elle se rend sensible, & nous met dans un état où Dieu opère tout en nous. C'est par cette dépendance de l'esprit divin que le Royaume de Dieu s'établit dans les ames.



C H A P I T R E IX.

Du cœur recueilli.

D. **Q**U'entendez-vous par le cœur recueilli ?

R. **Q**C'est celui qui s'arrête dans l'intérieur avec Dieu , & ne se laisse pas emporter & dissiper au dehors par l'attache aux objets de cette vie. Les cœurs dissipés sont ceux qui , bien qu'ils ayent souvent de bons sentimens , s'attachent aux choses extérieures , & y prennent leur repos.

Le cœur ne doit jamais s'éloigner de Dieu , ni sortir de Dieu. Il ne doit se reposer qu'en Dieu , ni se nourrir que de Dieu , le cherchant & le trouvant par tout , le goûtant en toutes choses , lui référant les emplois , l'étude , la conversation , & généralement tout ce qu'on fait. Autrement l'ame est hors d'elle dans les objets extérieurs.

Qui n'a pas cette pratique peut être homme de bien , mais il n'est pas homme intérieur , ni vraiment recueilli , & ainsi jamais il ne parviendra à la sainteté. L'Auteur de la vie de Saint François Xavier dit que parmi les grandes & continuelles occupations qu'il avoit au dehors , il étoit au dedans comme un Solitaire sur un rocher. Il étoit seul au dedans de lui par le recueillement. Celui qui étant homme de bien n'est pas recueilli , trouve Dieu en quelque ma-

nière au dehors , mais son unique repos n'est pas en Dieu au dedans , comme étoit celui de ce Saint Apôtre des Indes.

D. En quoi consiste l'épanchement , & la dissipation du cœur.

R. Elle consiste à ne pouvoir trouver de paix dans son intérieur, non à cause des occupations de zèle que l'on a , mais parce qu'on ne trouve rien au dedans de soi , à quoi l'on puisse s'arrêter.

D. Quels maux apporte la dissipation du cœur ?

R. Elle en cause principalement trois.

1. Elle nous éloigne des objets de la foi , & fait que l'esprit se trouve noyé dans les images des objets sensibles , & que le cœur en reçoit de vives impressions ; qu'il est fort touché des circonstances de ces objets ; qu'il s'afflige des événemens fâcheux ; & qu'il se réjouit avec excès des succès favorables ; & en un mot qu'il se remplit des choses passagères , & qu'il est peu sensible à ce que la foi nous propose. Voilà le premier effet de la dissipation.

2. Elle fait qu'on ne peut trouver Dieu dans son intérieur , & que pour aller à Dieu on a besoin d'aller dans les Eglises , de lire des livres spirituels , de s'appliquer à des méditations. C'est ce que font ceux qui nont pas encore la recollection habituelle : & ils font fort sagement de recourir à ces aides. Mais l'homme recueilli trouve toujours Dieu en soi. Il na besoin que d'un simple retour au dedans de lui , pour
s'unir

s'unir aussi-tôt à Dieu. Du moins dès qu'il rentre dans son intérieur il y trouve son repos.

3. La dissipation fait qu'on ne peut s'adonner aux choses spirituelles, ni prendre plaisir aux objets de la piété, qu'après une grande étude, & bien des efforts. Jamais on ne pourra parvenir à la perfection qu'on ne se soit rendu les objets de la piété si familiers, que l'on puisse sans peine s'y appliquer, & qu'on y trouve son plaisir & son élément.

L'ordre de la sainteté, veut qu'on se rende présent à Dieu par une familière conversion de cœur. Cette conversion produit un perpetuel goût de Dieu. Ce goût de Dieu retirant l'ame des choses de la terre, l'attache entièrement au service de Dieu : & puis l'occupe toute de l'amour de Dieu, d'où résulte sa parfaite union avec Dieu. On ne respire plus que Dieu : on n'opère, on ne vit que pour Dieu, & alors l'homme transformé en Dieu, l'objet de son amour, par la pure volonté de lui plaire, devient comme divin.

Or cela ne se peut faire sans la récollection, & c'est l'exercice de se recueillir qui dispose l'ame à cette divine transformation.

Ainsi ceux qui n'étant pas recueillis se flattent d'être bons, à cause des bonnes œuvres qu'ils font, se trompent dans leur idée. Car la vraie bonté ne consiste pas tant en la matière à laquelle on s'attache, qu'en la manière de s'y employer. Nous voyons plusieurs grands Saints

D

qui n'ont pas fait pour Dieu des choses extraordinaires même à l'extérieur : mais nous n'en voyons aucun qui n'ait été profondément recueilli.

D. Comment peut-on acquérir cette parfaite recollection?

R. Comme l'ame est foible dans la rencontre des choses de ce monde, le meilleur moyen pour parvenir au parfait recueillement est de se retirer de tout l'extérieur inutile, & d'une partie même de celui qui est bon, s'il n'est pas nécessaire. C'est de garder un grand silence, ne parlant que quand la nécessité le demande, ou quand ce qu'on veut dire est meilleur que le silence même, comme quand on parle de Dieu, & de ce qui peut nous enflâmer dans son amour.

Par cette exactitude à garder le silence on ferme la porte du cœur aux choses de la terre, & on l'ouvre aux objets célestes.

Il faut encore pour un temps nous rendre un peu sauvages aux hommes, sans intéresser la charité, afin d'être insensibles à ceux qui voudroient nous distraire. Cela est bon pour un temps. Ensuite on sort un peu plus au dehors, & l'on se donne au prochain avec une douceur & une affabilité qui gagne les cœurs. Mais pour cela il faut s'être déjà établi dans le recueillement intérieur, afin de ne point recevoir de préjudice du dehors.

Et qu'on ne dise point, que l'on est d'une profession à aider les ames. Car on a toujours

besoin pour un temps de cette retraite. Aussi Saint Ignace qui a institué la Compagnie de JESUS pour servir le prochain sur le modèle de la vie des Apôtres, a ordonné à ses enfans d'abord deux ans de retraite, & puis après leurs études encore une troisième année, pour former en eux l'esprit intérieur, sans lequel la science & tous les talens naturels servent très peu. C'est pourquoi tous ceux qui sont appellez aux ministères Apostoliques doivent faire un grand fonds de recueillement pour être capables de la perfection.

Quant aux gens du monde, il faut qu'ils se retirent des visites, & des occupations inutiles, pour s'accoutûmer à demeurer chez eux, & à converser avec Dieu. La retraite leur est nécessaire pour sortir de ce malheureux extérieur, où se laissant emporter, ils s'éloignent du souverain bien, s'écartant du dedans où Dieu habite : *Egrediuntur foras à te*, dit Saint Augustin.

Cet éloignement de l'intérieur cause en eux l'aveuglement, & la servitude du péché. On voit les personnes qui sont tombées dans le relâchement, courir çà & là ; chercher les compagnies, les spectacles, la comédie ; faire leur occupation d'un perpétuel divertissement. Dieu ne nous a pas donné la vie pour cela, mais pour l'employer aux œuvres de son service. Celui qui la passe à se divertir sans relâche a déjà l'esprit perdu. Il ne s'occupe pas de l'unique affaire, pour laquelle Dieu l'a mis au monde.

Pour faire réussir cette grande affaire, il faut entrer en soi même, & là en traiter avec Dieu. C'est là qu'il faut se mettre à l'abri de la colere de Dieu, pour n'en être point frappé. Elle tombe comme une tempête sur les ames qu'elle trouve épanchées au dehors. Cest pourquoy le Prophète Isaïe nous dit : *Allez mon peuple : entrez dans vos chambres : fermez vos portes sur vous, & tenez-vous un peu cachez pour un moment, jusqu'à ce que la colere soit passée.*



C H A P I T R E X.

Du Cœur pacifique.

D *Q*U'entendez-vous par le cœur pacifique ?

R. *Q*C'est celui qui se maintient dans le service de Dieu, sans recevoir de notables impressions des traverses de cette vie.

Trois choses ont accoûtumé d'attaquer la paix intérieure, & d'inquiéter le cœur humain. La première est la précipitation. La seconde, l'agitation, qui vient de quelque désir ardent, de quelque passion véhémence. La troisième, les événemens fâcheux, les persécutions, les misères de cette vie.

1. La précipitation trouble tout-à-fait le repos du cœur. On voit des personnes tellement disposées qu'elles ne peuvent vivre que dans l'empressement. Ils ne sont jamais contens que quand ils ont trente affaires sur les bras : &

quand ils n'en ont pas, ils s'en font. C'est là leur élément, d'être pressé de tous côtés. Ces personnes se plaignent & gémissent, & cependant leur repos est dans leur mal. On peut dire d'eux que *la peine les accompagne par tout, & qu'ils ne peuvent trouver le chemin de la paix.* C'est à ces sortes d'esprits qu'on peut appliquer ces paroles de Seneque : *Stulti & inconstantes, & sub ictu poenitentia positi*, inconsidérés, inconstans, toujours dans le repentir. Ils sont inconsidérés, parce que la vraie sagesse leur manque. Ils sont inconstans, parce qu'ils suivent le goût présent. Ils sont toujours dans le repentir du passé, parce que se précipitant indiscretement, ils reçoivent de continuel reproches & des bons Anges qui les assistent, & de l'esprit de Dieu qui ne peut supporter la confusion dans laquelle ils vivent. De là viennent leurs plaintes, leurs chagrins, & leurs inquiétudes. Mais d'ailleurs leur activité fait qu'il ne peuvent vivre que dans l'embarras, emportez par leur penchant naturel. Ce défaut n'est pas seulement commun aux hommes passionnez : plusieurs gens de bien y sont aussi sujets, ne s'étant jamais bien étudiez à retenir leurs impétuosités, ni à écouter la voix du Saint Esprit qui nous appelle au dedans de nous, où nous trouvons la paix, & le repos. Les vrais pacifiques, persuadez que rien ne presse, sinon de s'unir à Dieu, & de correspondre à sa grace, évitent l'empressement, & par un entier abandonnement aux

soins de la Providence, par une pleine confiance en Dieu, par une continuelle attention à lui plaire, & à veiller sur tous les mouvemens de leur cœur, ils se maintiennent dans la paix.

2. Les passions immortifiées ôtent au cœur sa paix. Un homme possédé d'un désir violent, transporté de colère, pénétré de crainte, ému de quelque semblable passion, est comme une mer agitée. Il ne peut se reposer en Dieu, & l'esprit de Dieu qui ne fait son séjour que dans la paix ne peut demeurer en lui. C'est pour cela que tous ceux qui aspirent à l'union divine, en quoi consiste la perfection, s'étudient à mortifier les passions vives qui pressent le cœur, & répriment les moindres émotions, ne souffrent aucun empressement, & ne s'attachent à rien qu'à servir Dieu, & à le contenter. Ils travaillent pendant un long espace de temps à se bien persuader qu'il n'y a rien qui soit digne de nous émouvoir que ce pur désir de plaire à Dieu, & que toute autre chose est un néant; & bien qu'en diverses rencontres les passions s'excitent, ils s'arment d'une foi vive, & par son secours s'élevant au dessus des objets présens & sensibles, ils s'accoutument à ne se mettre en peine que de contenter Dieu, à n'avoir en vûë que d'accomplir ses desseins, & à ne se reposer que dans le secours de sa grace. Par ce moyen vuides de désirs, & de passions, ils établissent leur cœur dans une paix profonde. Mais il n'y a que fort peu de personnes qui s'appliquent à

cette étude. Car comme il faut pour cela une grande sagesse, & une constante résolution dans le bien, la plûpart des hommes étant foibles & muables dans la foi, peu courageux à se vaincre, peu zéléz à s'attacher à Dieu, ils ne veulent pas se donner la peine qu'il faudroit pour apprendre une si haute Philosophie : & ils demeurent exposez au vent des tentations, & des passions, sans tenir leur cœur fermé, & leur esprit arrêté en Dieu. Or une sagesse commune, un effort médiocre ne suffit pas pour affranchir son cœur des passions. Il faut pour cela une entière détermination, ensuite travailler dans tous les exercices spirituels à régler tous les mouvemens intérieurs, n'y souffrant aucune violence, sous quelque prétexte que ce soit, & n'ayant rien de plus cher que de conserver la paix de son cœur.

La troisième cause du trouble du cœur semble être presque la même que la seconde. Car les accidens extérieurs ne nous troublent que parce qu'ils émeuvent nos passions ; & l'ame qui tend à la perfection doit empêcher que pour quelque accident que ce soit, il ne se souleve en elle aucune passion déréglée : si bien que ni les persécutions, ni les injures, ni les maladies, ni les mauvais succès, ni rien du monde ne soit capable de l'altérer. Ceux-là se trompent fort, qui sous prétexte de zèle & de charité s'échauffent, se précipitent, & s'inquiètent : Comme si jamais il étoit permis de perdre sa paix

pour procurer le bien, & pour empêcher le mal. Cette perte est plus grande qu'on ne pense. Dès que la paix n'est plus dans mon cœur, Dieu ne converse plus familièrement avec moi; & c'est un des plus grands maux qui me puisse arriver. Car alors je tombe dans les ténèbres, & dans la foiblesse. La grace cède à la nature, & les actions que je devois faire purement & tranquillement par la grace, je les fais avec confusion, partie par la grace, & partie par la nature, la grace ne pouvant conserver son empire absolu dans moi, si la paix n'y régne.

Il est vrai que l'esprit de Dieu a quelquefois des faillies, & des impétuositez; mais comme cela ne vient pas de l'esprit humain, c'est toujours avec paix, parce que l'homme spirituel n'ayant point d'autre intérêt que celui de Dieu, il ne se presse, ni ne s'élance jamais que par l'instinct de Dieu, qui rend le cœur aussi pacifique dans son émotion que dans l'oraison la plus tranquille. C'est ce que ne distinguent pas bien ceux qui n'étant pas vrais spirituels, pourvu qu'ils ayent un bon objet & un bon motif, employent leurs boutades & leur ardeur naturelle à l'exécution de leurs desseins. Ce qui ne se fait jamais sans quelque orage de passion, Combien voyons-nous de femmes dévotes qui semblent toujours être occupées à prier Dieu, & qui cependant à la moindre occasion s'emportent & font grand bruit, perdant leur paix & troublant celle des autres. Cela vient de ce

que ces personnes n'ont pas établi leur paix dans la mortification de leurs passions, dans la patience, & dans la résignation à la volonté de Dieu, mais dans l'accomplissement de leurs desirs, & dans la soumission qu'elles veulent qu'on rende à leurs inclinations. Elles se devoient souvenir de cette parole du livre de l'Imitation de JESUS-CHRIST : *Notre paix dans cette misérable vie consiste plutôt à souffrir humblement, qu'à n'avoir point de sujets de peine.*



C H A P I T R E. XI.

Du Cœur libre.

D. *Q'entendez-vous par le cœur libre ?*

R. *C'est celui qui dans le chemin de la vertu fait tout ce qu'il veut, sans que rien le puisse détourner du service de Dieu.*

Trois choses ont accoûtumé d'empêcher la liberté du cœur, 1. Le respect humain, 2. La foiblesse humaine. 3. La bassesse d'esprit.

1. Il est certain que rien ne captive tant le cœur que le respect humain, Dès qu'on s'abaisse à regarder ce que les hommes pourront juger ou dire, quoi qu'on ait les meilleurs desirs du monde d'aller à Dieu, on se trouve arrêté dans son chemin par mille petits liens. Prenons l'exemple d'un Prédicateur, Sa fonction demande une grande liberté, pour reprendre le vice, & représenter franchement à ses Audi-

teurs les véritez de la Foi. S'il a égard à plaire à ses Auditeurs, il perd sa liberté. Car pour répondre à leur attente, pour satisfaire à leur idée, pour obtenir leur approbation, il se gêne l'esprit, il se donne des peines qui le rendent digne de compassion. Combien lui faut-il faire de réflexions sur le choix des matières, sur la division du discours, sur l'expression des pensées qui puissent agréer, sur la manière de dire, sur sa santé. Il se réduit à vivre presqu'en esclave. S'il ne regardoit que Dieu, & les ames rachetées du Sang de JESUS-CHRIST, il vivroit en la même liberté que les Apôtres, & les Prédicateurs Apostoliques, qui mettoient sous les pieds toutes les considérations humaines, s'adonnoient à toutes sortes de bonnes œuvres, & à l'Oraison; & par là se dispoient à recevoir les impressions de l'esprit de Dieu, sans employer les semaines entières à ajuster leurs périodes, à polir, & à préparer leurs discours, pour remporter le prix d'une louange populaire.

Il est manifeste que si un Prédicateur avoit entièrement renoncé à son propre intérêt, sans se soucier de ce qu'on pourroit dire ou penser de lui, pratiquant dans son ministère les vertus solides, il seroit parfaitement libre, & avec un travail beaucoup moindre que celui qu'il se donne, avec l'emploi de la dixième partie du temps qu'il met à composer & à apprendre ses sermons, il viendroit à bout de ce que Dieu demande de lui: Il seroit incomparablement plus

de fruit dans les ames : Il contenteroit Dieu davantage : Les hommes seroient aussi plus satisfaits , & lui-même à la fin se trouveroit plus content. Mais parce qu'il ne peut perdre de vuë ce grand motif qu'il a devant les yeux comme un Soleil , de plaire à ses Auditeurs , d'acquérir leur estime , & de ne pas risquer un seul point de sa réputation ; & que pour cela il ne veut omettre aucune des diligences qu'il peut faire , il ne trouve jamais assez de temps pour penser , pour écrire , pour feuilleter les livres. Misérable servitude, bien opposée à la conduite de JESUS-CHRIST , & à celle d'un Saint Paul, d'un Saint Vincent Ferrier , d'un Saint Bernardin , d'un Saint Xavier, & de ces hommes Apostoliques , qui ont exercé le ministère de la parole de Dieu si dignement , & avec des effets si merveilleux. Il s'imagine que le grand éclat qu'ont quelques Prédicateurs , & qu'il a peut-être lui-même , est quelque chose de fort important pour la gloire de Dieu , & que pour l'entretenir il est à propos de faire toutes les diligences possibles. En quoi il se trompe fort. Car plusieurs qui prêchent avec grande vogue, ne font pas tout le fruit qu'ils paroissent faire. On ne fait de véritable fruit que quand on parle étant animé de l'esprit de Dieu. Or l'esprit de Dieu ne se donne pas à ceux qui s'étudient tant à chercher des choses relevées , & à faire des discours si justes & si polis , mais à ceux qui avec un grand fonds d'oraison & de mépris du mon-

de, cherchent la vérité toute pure, & la débiterent sans avoir égard à autre chose qu'à Dieu. C'est à quoi l'on parvient, non par des grands efforts humains, mais par une intention droite & pure : & quand un homme a les talens naturels, de l'esprit, du jugement, de la science, & que d'ailleurs il a le cœur libre, Dieu le prenant pour son organe, il lui fait dire ce qui est capable, non de contenter l'esprit, mais de toucher le cœur, & de convertir les ames.

D. Comment un Prédicateur peut-il secouer le joug de cette servitude pour mettre son cœur en liberté ?

R. C'est en dressant son intention uniquement à Dieu, n'ayant égard qu'au seul honneur de Dieu, & au salut des ames : & pour mourir tout-à-fait au respect humain, il faut dans la pratique renoncer tout-à-fait à son propre intérêt, qui est le soin d'acquérir de la réputation, & de la conserver. Il faut prendre le large, risquant quelque chose du sien, pour être par ce moyen plus en la main de Dieu. Il arrive en cela le même à peu près que quand les rivières changent de lit. Elles perdent d'un côté pour gagner de l'autre. Ainsi le Prédicateur diminuant un peu de cette préparation excessive, pour abandonner son esprit à Dieu, il se rend capable d'être l'instrument de Dieu, & de porter la parole de Dieu, dépendant de lui en tout. Celui qui se borne à ce qu'il a écrit dans son papier, sans oser sortir de ces limites, est pour

ainsi dire , renfermé dans son papier comme dans une prison.

Il vaut mieux s'accoutumer peu à peu à laisser quelque chose de ce qu'on a écrit ; écrire le commencement pour s'accommoder à la foiblesse humaine , & puis au milieu du discours abandonner quelque chose pour suivre le mouvement du Saint Esprit.

Qui en usera de la sorte , sans d'ailleurs rien négliger de la diligence que la raison & le respect qui est dû à la parole de Dieu , demandent , il trouvera que laissant à Dieu ce vuide , souvent l'esprit de Dieu lui fera dire quelque chose de bien meilleur que ce qu'il avoit préparé , & le lui fera dire avec bien plus de force , & avec plus de grace. Il lui mettra dans la bouche des paroles foudroyantes , qui briseront les cœurs les plus endurcis. Quelquefois aussi Dieu le fera mourir à soi-même , l'humiliant en quelque rencontre. Mais ordinairement cette humiliation sera plus dans son imagination que dans l'esprit de ses Auditeurs : tout cela tournera à son avantage : tout cela servira à le rendre un instrument propre à procurer le salut des ames.

C'est ainsi qu'il acquerra une sainte liberté , dont il tirera plusieurs grands avantages. Car 1. Il s'épargnera bien de la peine. 2. Il sera uni à Dieu. 3. Il pratiquera bien des vertus mourant à soi-même , & se rendant conforme à la manière de prêcher des Saints. 4. Etant en la main de Dieu comme un instrument , dont

Dieu peut disposer , il produira des fruits solides , quoique peut-être avec moins d'éclat.

Il sera pour lors semblable à David , lequel ayant les armes de Saül , se trouvoit gêné , mais n'ayant que sa casaque champêtre avec sa fronde , & cinq pierres , il renversa par terre Goliath. Ainsi le Prédicateur qui déchargé de tant d'équipage , de préparations humaines , ayant acquis la liberté de l'esprit de Dieu , attaque le pécheur , le renverse par terre , & fait triompher la grace.

Nous avons dit ailleurs que Saint François étant averti de prêcher devant le Pape , & devant les Cardinaux , crut qu'un tel Auditoire demandoit plus de préparation qu'à l'ordinaire , & se prépara en effet avec plus de soin qu'il n'avoit accoutumé : mais qu'ayant commencé son sermon , & trouvant sa liberté gênée , s'apercevant que le secours de Dieu lui manquoit , il sortit de cette contrainte comme d'une prison , se mit au large , & se laissa aller à l'esprit de Dieu qui lui fit aussi-tôt sentir son assistance.

Je ne veux pas conclure de là que la vraie manière de prêcher pour tous les Prédicateurs , soit de ne se point préparer : mais seulement de se préparer de telle sorte qu'ils soyent libres , & qu'ils n'ayent point devant les yeux des motifs humains ; qu'ils composent leurs discours avec tranquillité , comme s'ils n'avoient pour but que de contenter Dieu , avec une réflexion particulière sur le mépris de la réputation qu'ils peu-

vent acquérir auprès des hommes.

De cet exemple des Prédicateurs, on peut tirer une instruction pour toutes les autres fonctions de la vie.

La seconde chose qui captive le cœur, est nôtre foiblesse humaine, qui fait que souvent nous craignons les hommes. Il y en a qui ne sçauroient paroître devant un homme de qualité sans être ébloüis, & généz. Cela vient de foiblesse & de l'estime qu'on a pour l'être humain, qui cependant quelque grand qu'il soit, est fort petit dans l'idée des enfans de Dieu. Ainsi les véritables spirituels qui ne font cas que de Dieu, s'étonnent fort peu à la rencontre des Grands. N'est-ce pas une servitude indigne des amis de Dieu de se rendre esclave des puissances de la terre, & de n'oser leur dire la vérité? C'est être bien éloigné de la sainte liberté avec laquelle un Saint Jean-Baptiste, un Saint Paul parloient aux Rois. Saint Ignace engageant ses enfans à converser avec le monde, leur recommandoit particulièrement de garder toujours cette liberté d'esprit, sans que la qualité des personnes, ni aucune autre considération humaine les rendit lâches & timides.

Sit sua spiritui libertas semper, & illam.

Nec persona potens, causa nec ulla graves.

Nôtre foiblesse en cela vient de la malheureuse habitude que nous avons de marcher toujours en la vûe des créatures, & de les regarder en toutes choses.

C'est pitié de voir combien on se gêne par le désir de les contenter, & par la crainte de les mécontenter ! Combien pour cela de réflexions ! Que dira, que pensera un tel, à qui certe parole pourra être rapportée ? Combien se donne-t'on de soins pour empêcher que telle & telle chose ne vienne à la connoissance de cette personne ? Qu'elles précautions n'apporte-t'on point pour cela ! En quelle inquiétude n'est-on point là-dessus ? Et quel moyen qu'avec cela on demeure libre pour penser à Dieu ? Quelle paix aura l'ame dans son oraison ? Il y a des personnes qui ne sçauroient dormir en repos, si elles sçavent qu'une autre est mécontente d'elles. C'est nôtre foiblesse qui nous fait craindre de perdre nos amis, d'être décriez, de passer pour des indiscrets. Il faut pourtant souvent, si l'on veut être intérieur, se résoudre à ces sortes d'événemens, quand la charité n'y est point intéressée. Mais que fait l'amour propre ? Il se sert du prétexte de la charité pour justifier sa foiblesse : & dans le fonds c'est qu'il veut avoir par tout son compte. Il cherche que chacun l'estime, l'aime, lui applaudisse, & il ne peut souffrir le contraire.

On surmonte la foiblesse humaine, & l'on acquiert la liberté du cœur. 1. par une sainte générosité, qui fait que l'on n'a en vûë que l'intérêt de Dieu. 2. Par la conversation familière avec Nôtre Seigneur qui donne à ses Courtisans une certaine grandeur, une force, & une fermeté

fermeté que rien ne peut ébranler. 3. Par le dégageement des créatures, & par l'abjection. Le cœur qui ne se soucie point de l'amitié des hommes, & qui aime le mépris & le rebut est parfaitement libre.

La troisième cause de la captivité du cœur est sa bassesse naturelle, quand il ne s'élève point au dessus de soi-même. Lors qu'on veut prendre l'air libre, on quitte les lieux bas, & l'on va sur le haut des montagnes. Pour trouver le large en Dieu, il faut s'élever au dessus des créatures.

Il y a deux sortes d'élévation : celle de l'esprit, & celle du cœur. L'élévation de l'esprit consiste en des pensées nobles, & en des objets relevez. L'élévation du cœur se prend de la pureté du motif. Un homme en nettoyant les écuelles, a le cœur fort haut, s'il le fait pour l'amour de Dieu : & tel l'aura fort bas en étudiant la Theologie, & en contemplant les Astres, s'il le fait par curiosité.

La plupart des hommes ont l'esprit, & le cœur ravalé à des choses basses & terrestres, où l'ame devient esclave : de sorte qu'elle ne peut faire ce qui lui plaît ; sinon à la manière des pécheurs, qui bien qu'ils semblent faire ce qu'ils veulent, vivant au gré de leurs passions, sont en effet dans la servitude, & dans la bassesse de la nature. D'où vient que leur conduite s'appelle libertinage, & non pas liberté. Plus les lignes s'éloignent du centre, plus elles s'élar-

E

gissent. Plus l'ame s'éloigne de sa bassesse, sortant d'elle-même, plus elle se trouve au large & en liberté. Les oiseaux qui aiment naturellement à être libres, quand ils s'abaissent sont sujets à être pris des chasseurs : & plus ils s'éloignent de la terre, prenant le haut de l'air, plus ils sont en assurance. Les hommes bas sont ceux qui se laissent emporter aux inclinations des sens & de la nature : & les esprits élevez, sont ceux qui sont dégagés deux-mêmes, de leur corps, de leur propre intérêt, des considérations humaines. Dans cette élévation ils jouissent d'une perpétuelle sérénité. *Illic semper seronum est.* * Quand on s'abaisse à ses intérêts terrestres, on devient captif, & on ne peut jouir de la sérénité, de la douceur, & des consolations de l'élément des Saints, qui est le Ciel.

Bien qu'on s'occupe en des choses basses, on peut avoir le cœur fort élevé. Quand Abraham visitoit ses troupeaux, son occupation étoit basse, mais son cœur ne l'étoit pas, parce qu'il étoit tout à Dieu. Les personnes du monde qui s'occupent du soin de leur famille, & de leurs affaires temporelles, ont en cela l'esprit bassement occupé, mais si le cœur est à Dieu, il sera dans une haute élévation. La Sainte Vierge, & Saint Joseph ménoient une vie très-commune à l'extérieur, mais parce que leur cœur étoit parfaitement à Dieu, leur vie étoit très-sublime, & ils étoient établis dans une liberté toute celeste.

* *Seneca.*

Il n'y a rien de si misérable qu'un cœur qui est borné à de petites choses. Il est toujours dans le travail, & dans l'agitation. Il s'y excite à tout moment des orages. *Inferiora fulminant.*
 * C'est dans la basse région de l'air que se forment les tempêtes. Jamais le sommet des hautes montagnes n'est frappé des foudres. Jamais les vents n'y régissent. Il est au dessus des causes qui produisent ces sortes d'altérations dans la nature. Quelle misère pour un cœur digne de Dieu, créé pour Dieu, capable de posséder Dieu, de s'abaisser à une mode mondaine, & souvent gênante, de s'attacher à de vains ajustemens, à des rubans, à des bagatelles ! Ce cœur ne peut s'élever plus haut, comment pourroit-il être libre ?

Le cœur libre est celui qui ne veut rien de bas, qui ne désire rien de créé, qui ne prise que Dieu, qui ne pense qu'à lui plaire, & qui dès cette vie, ne jouit de rien que de Dieu. C'est là la liberté des enfans de Dieu, qui se sentant de la divine naissance qu'ils ont reçûe au Baptême, ne peuvent s'appliquer aux choses de ce monde qu'avec un cœur libre.

* *Seneca.*



C H A P I T R E XII.

Du cœur patient

D. **Q**U'entendez-vous par le cœur patient ?

R. **Q**J'entens celui qui conserve la paix dans les souffrances. C'est un instinct naturel & commun à tous les hommes de se garder de souffrir. Tout ce que nous voyons d'Enfans d'Adam cherchent leur repos & leur contentement, & veulent être à leur aise. L'inclination que chacun a pour la beatitude, donne ce mouvement. Mais la corruption de la nature fait que nous allons chercher ce repos en des choses purement humaines, & dans la satisfaction des sens. Les instincts de la grace sont plus relevez, & font tourner ce mouvement vers le solide & véritable bien, qui est spirituel & éternel. C'est à ce bien que toutes les personnes vertueuses tendent. C'est sur ce bien qu'ils arrêtent toutes leurs vûës. Or comme le parfait contentement du cœur ne se trouve qu'en l'accomplissement de la volonté de Dieu, & dans les exercices de la vertu, & que la voye de Dieu est sublime, & ardue; que le chemin de la vertu est difficile, il n'est pas possible d'y marcher sans souffrir: de maniere que qui fuit la souffrance, fuit la vertu, & s'éloigne du souverain bonheur. Ainsi les vrais spirituels aiment la souffrance, & les enfans de Dieu ont le cœur patient, c'est-à-

diré , tranquille & paisible dans la douleur & dans la Croix. Le Fils de Dieu qui est le chef & le modèle de toutes les personnes vertueuses , a pris la croix pour son partage pendant le cours de sa vie mortelle. Tous les Saints ont suivi son exemple , & la patience a été leur principal exercice. Quiconque veut tendre à la perfection , doit surmonter cette aversion naturelle que les hommes ont pour la souffrance. C'est là un des points de spiritualité le plus important. Mais on n'en est pas communément assez convaincu. On se résoudra bien à porter patiemment ses peines , mais on ne les aime point , & on ne les regarde pas comme des trésors. On tâche de rouler doucement en faisant de bonnes œuvres : mais à la vûe des difficultez , on ne s'anime pas à les surmonter : à la rencontre des adversitez , on ne s'évertüe pas à les accepter de bon cœur : on ne fait pas réflexion aux grands avantages qu'on en tire , quand on en fait un bon usage.

C'est ce que je veux ici persuader , & je dis que le cœur patient est celui qui avec paix & résignation , profite des adversitez & des croix.

La pratique pour acquérir cette disposition si précieuse , est d'empêcher qu'à l'abord du mal , c'est-à-dire , dans les occasions où il se présente quelque chose de contraire aux inclinations de la nature , il ne s'excite en l'ame un mouvement de répugnance , & d'aversion : c'est d'accepter doucement le mal , lors même que la raison

veut que l'on en cherche le remède. Par exemple, on nous suscite un procès, nous tombons dans une maladie. On peut soutenir son bon droit. On peut recourir aux remèdes de la médecine. Mais dans le cœur, il ne faut point avoir d'aversion pour ces sortes de peines, ni d'empressement pour s'en défaire. Il faut les recevoir avec soumission, comme Nôtre-Seigneur acceptoit la Croix. Il faut réprimer les mouvemens qui nous portent au dépit, au regrêt, à l'impatience. Il faut se taire, & ne pas témoigner d'aigreur, ni de mécontentement. Voilà le premier degré de la patience. Il y en a un autre plus relevé, qui est de se réjouir des souffrances, & de souhaiter la Croix.

Les sujets où l'on doit pratiquer cette perfection, sont de trois sortes. 1. Les peines qui viennent de nous-mêmes, & qui se forment en nous, comme les douleurs du corps, les peines de l'esprit. Le cœur patient porte doucement son fardeau. Il regarde en cela la volonté de Dieu, l'exemple que JESUS-CHRIST nous donne dans sa Passion, les grands biens que nous pouvons tirer de nos souffrances. Ces trois motifs souvent méditez & bien pénétrez nous les feront trouver douces. 2. Les peines qui viennent du dehors, les mépris, les injures, les contradictions de la part des hommes, les choses qui nous choquent dans les autres, leur humeur, leurs manières; enfin les accidens fâcheux que la Providence permet, les pertes,

la ruine de nos biens , la mort des personnes que nous aimons. Dans tout cela le cœur patient demeure toujours égal , sans se troubler , sans s'abatre , sans rouler des pensées de vengeance. Il se soutient par l'exemple de JESUS-CHRIST & par celui des Saints , qui ont été comme des agneaux qu'on mène à la boucherie. Quelques-uns se flatent dans leur impatience , croyant avoir la raison de leur côté. Ils s'appliquent à considérer l'indignité de la chose qu'on leur fait , l'impertinence de la personne qui leur déplaît , & on ne peut leur faire comprendre que nonobstant tout cela , ils ne doivent pas s'émouvoir ; que leur paix leur est plus importante que la vengeance qu'ils méditent ; que le trouble qu'ils ont , ne remédie point au mal. L'un se défend du prétexte de la gloire de Dieu qu'il croit être intéressée en sa cause. L'autre dit qu'il est Pere de famille , qu'il est Supérieur , qu'étant une personne publique il ne doit pas souffrir cette insulte , que sa charge l'oblige à corriger ce désordre ; & là dessus ils se laissent aller au dérèglement de leur passion. C'est là une erreur fort ordinaire , dont il importe extrêmement de se désabuser , tenant pour une maxime indubitable , ce que Saint Xavier écrit en plusieurs de ses lettres , *que ce qu'on ne peut gagner par douceur , & par humilité , jamais on ne l'emportera par colère , par trouble & par hauteur.*

La 3^e sorte de peine ; où il faut pratiquer la

E iij

patience , sont celles qui passent toutes les autres. Ce sont les désolations intérieures , auxquelles l'ame ne trouve aucun remède dans les motifs ordinaires , parce qu'elle croit que Dieu lui est contraire. Il y a des personnes qui s'estiment tout-à-fait abandonnées de Dieu , ou qui apprehendent de lui déplaire continuellement. Les aides communes ne leur servent de rien , parce qu'elles ne trouvent pas que rien puisse soulager leur mal. Si la vertu de patience leur manque , l'impatience les fait précipiter en des maux extrêmes. Aussi ordinairement les âmes qui sont dans cette épreuve , s'y tiennent sans s'émouvoir dans leur intérieur , & cependant leur fardeau est insupportable. Elles le portent comme une montagne , & si elles sont sages,elles ne se remuent pas beaucoup. Ce qu'on leur doit recommander par dessus tout , c'est le repos , & la soumission. Quelquefois l'excès de la peine , fait qu'il leur échape d'étranges paroles , comme à Job : mais elles se calment bientôt. Celles qui ne savent se modérer , ni se résigner à la volonté de Dieu , ni porter les fleaux de Dieu sans se plaindre , en viennent à des misères extrêmes.

La meilleure conduite qu'on puisse tenir dans ces sortes de peines , est de ne les pas trop faire éclater au dehors , de communiquer avec un Directeur sage & charitable , & de s'abandonner au bon plaisir de Dieu. Car de s'entretenir avec Dieu & de le prier , c'est ce qui est alors

presqu'impossible. S'agiter peu dans son intérieur en ce temps-là, c'est ce qui s'appelle patience, & pourvû qu'on ne se relâche point à chercher de la consolation dans les créatures, on verra retourner le calme.

Quand on est dans cette épreuve, il faut se souvenir de cette parole ; *Sustine Dominum*, supportez le Seigneur. L'ame qui ne peut porter Dieu pendant ces tempêtes, est fort maltraitée.

Elle doit apprendre à se tenir en paix, *donec pertranseat indignatio*, jusqu'à ce que la colère passe. Il faut qu'elle apprenne à souffrir le châtiement de la main de Dieu, sans tant se lamenter.

Elle en aura meilleur marché, & en remportera plus de profit. Car Dieu ne châtie ses enfans que pour leur bien. S'ils sont doux & traitables, ils y gagnent beaucoup. S'ils s'inquiètent, ils augmentent leurs playes. Celui qui est entre les mains du Chirurgien ne se doit point mouvoir. Il doit laisser faire au Chirurgien son opération en paix.

Quand Dieu opère en l'homme, le perfectionnant par la souffrance, il le tient comme un Brodeur tient son ouvrage sur le métier, comme un Peintre son tableau sur le cheval. Si on remuë le métier, ou le cheval, l'ouvrage ne se peut bien faire. L'homme se tient coi par la patience & par le repos intérieur, & alors le Saint Esprit fait parfaitement son ouvrage. 

C H A P I T R E XIII.

Du Cœur charitable.

D. *Q*'entendez-vous par le cœur charitable ?

R. *Q*'entens celui qui est enclin à faire du bien aux autres. Le caractère le plus sensible des enfans de Dieu, est d'avoir dans son cœur une grande impression de bonté & de charité. Car comme Dieu est amour, & que sa nature est de faire du bien, nous approchons d'autant plus de la divinité, que nous avons plus d'inclination à faire du bien aux autres, à la manière de Dieu, qui en fait à tout le monde. Aussi quand Nôtre Seigneur nous exhorte à être parfaits comme Dieu, il propose l'exemple de la miséricorde & de la bonté de Dieu, qui fait du bien à tous les hommes, aux méchans aussi bien qu'aux bons.

C'est pourquoi ceux qui aspirent à la perfection, doivent sur tout exprimer en eux-mêmes cette qualité de Dieu, cette inclination bienfaisante. Le cœur qui la sent en soi, & qui prend plaisir à faire tout le bien qu'il peut à toutes sortes de personnes, sans considérer ce qui est à son goût, & n'ayant égard qu'à ce qui est au gré de Dieu, est le cœur charitable.

Il y a diverses marques pour connoître les cœurs qui le sont, & ceux qui ne le sont pas.

La première marque d'un cœur qui n'est pas

charitable, c'est ce qu'on voit en la plupart des hommes, l'horreur qu'ils ont des pauvres, & le mépris pour les personnes de basse condition. L'ordinaire des gens du monde, est de tenir pour un néant un homme de basse naissance, ou qui n'a pas de bien, & d'avoir beaucoup d'estime & de considération pour les riches, & pour les personnes de qualité. Cela vient & de l'amour propre, qui nous aveugle, & de l'esprit du monde, & de la bassesse de la nature. Ce sont là les causes qui rendent le cœur dur & impitoyable.

Quand on a dans ses entrailles la charité de Dieu, on juge comme Dieu, & on ressent les choses à la manière de Dieu. La noblesse de l'homme consiste aux avantages que Dieu lui a donnez en sa création; aux sublimes qualitez de son ame; en ce qu'il est capable de posséder Dieu; qu'il est appelé à la participation de la félicité de Dieu; que le Fils de Dieu a répandu son sang pour lui. Celui qui marche dans la lumière de la foi, & qui est accoutumé au stile de Dieu, fait grand cas de tous les hommes, voyant que leurs ames sont précieuses aux yeux de Dieu. Il voit en eux l'image, & la ressemblance de Dieu. Il voit qu'ils sont l'objet de l'amour, & des soins de Dieu; & ces vûës lui donnent de la tendresse, généralement pour tous les hommes. Les valets, les pauvres, les misérables lui sont chers. Leurs intérêts le touchent: & quand la charité est bien vive dans un cœur, on ne sçau-

roit voir avec indifférence la misère de quelque personne que ce soit. On s'emploie pour la soulager : on regarde les besoins du prochain comme quelque chose d'important, & l'on en conçoit un sentiment de compassion.

La vraie idée d'un cœur réprouvé est un riche bien accommodé dans sa maison, bien meublé, bien traité, superbement vêtu, qui jouë, qui passe agréablement son temps, qui a grand équipage, & qui regarde les pauvres, & les misérables comme une chose qui ne lui est rien. C'est ce qui a damné le mauvais riche. Un pauvre étoit étendu à sa porte, tout couvert d'ulcère : il mouroit de faim, & personne ne lui donnoit à manger, non pas même les miettes qui tomboient de la table du riche.

Lors qu'un riche, un homme qui est à son aise, est touché de la nécessité des pauvres, qu'il songe à les assister, qu'il fait des aumônes, c'est signe que la charité de Dieu est en lui. On peut bien conjecturer de son salut. Mais, comme dit Saint Jean : *Si quelqu'un à des biens de ce monde, & que voyant son frere en nécessité, il lui ferme son cœur, & ses entrailles, comment la charité de Dieu demeure-t'elle en lui ?* Ceux-là montrent qu'ils sont participants de la nature divine, dans lesquels on voit un principe de la miséricorde toujours opérant. Cet attrait à secourir, les afflige par le motif de contenter Dieu, qui demande cela de nous, en est une preuve certaine, & quand Dieu viendra pour

les punir , s'il trouve chez eux la miséricorde , il s'y rencontrera lui-même & sera bien-tôt désarmé.

La seconde marque du cœur charitable , est de mettre parmi les emplois de sa vie les œuvres de charité : c'est de compter au nombre de ses affaires les actions qui peuvent tirer le prochain ou du péché , ou de la souffrance. C'est l'ordinaire des hommes de servir Dieu volontiers quand leurs affaires vont bien. S'ils tombent dans la nécessité ou dans l'affliction , ils sont en danger de chagrin & d'impatience. C'est pourquoi l'âme charitable fait ce qu'elle peut pour tirer de peine son prochain , afin qu'étant libre , il puisse servir Dieu , & qu'étant secouru dans le temporel , il puisse parvenir au bonheur éternel.

Lors qu'une Dame Chrétienne veut connaître si elle est vraiment pieuse , qu'elle examine ses occupations , & qu'elle voye , si les œuvres de charité y entrent. Elle entend bien le ménage , à faire valoir ses terres , à bien placer son argent , à profiter des occasions , à réserver pour un fils unique : mais avec cela s'employe-t-elle dans les bonnes œuvres ? Donne-t-elle quelques-uns de ses soins au soulagement des pauvres , à procurer le salut des âmes ? Si cela n'entre point dans ses occupations , elle a grand sujet de craindre. Nous avons connu des Dames qui bien qu'elles eussent une grande famille , beaucoup d'affaires , beaucoup de soins do-

mestiques, étoient cependant si appliquées aux affaires de Dieu, qu'il ne se faisoit aucune entreprife pour sa gloire, où elles ne prissent part. Quand cette Dame si ménagère, si habile, sera sur le point de mourir, on dira qu'elle a fait une bonne maison, qu'elle a amassé de grands biens, mais qu'elle ne s'est jamais mêlée des affaires de piété. Si la charité qu'on a pour soi-même, & pour les siens, n'est accompagnée de charité pour les pauvres, ce n'est pas une vraie charité : c'est un amour naturel & mondain.

L'esprit Chrétien ne nous inspire pas seulement les soins que l'instinct naturel inspire même aux infidèles, mais ceux qui sont propres des enfans de Dieu. Les infidèles n'ont soin que d'eux-mêmes, de leurs commoditez, de leur grandeur, de celle de leurs héritiers. Si les Chrétiens se bornent à cela, ils ne font rien que ce que font les infidèles. On en voit une infinité qui ont une extrême ardeur pour leurs propres intérêts, & qui se consomment, pour ainsi dire, dans les soins domestiques. Mais quand on voit dans une famille, qu'on y a soin des bonnes œuvres, & des affaires de Dieu, c'est une preuve que Dieu y habite; & c'est être vraiment Chrétien que d'avoir un cœur charitable.

La troisième marque d'un cœur charitable est de se relâcher volontiers de ses intérêts pour le bien de la paix, & pour conserver la charité avec le prochain. Vous verrez quelquefois des personnes, qui ayant reçu quelque déplaisir,

sont si entiers dans leur ressentiment, qu'ils ne veulent point entendre parler de reconciliation. Ces cœurs montrent bien qu'ils ne sont point charitables. Car la charité ne porte pas seulement à faire miséricorde, mais encore à entretenir union avec tout le monde; & cependant on verra des divorces dans des familles, & des aliénations irréconciliables entre des proches, pour quelque injure qu'il faudroit oublier. C'est un feu qu'on ne peut éteindre.

Les cœurs charitables ont tout commun entr'eux. Ainsi les premiers Chrétiens, qui n'avoient qu'un cœur & qu'une ame vivoient en communauté de biens.

C'est encore le propre du cœur charitable de s'apaiser aisément, & de quitter ses desseins, quand la charité le demande. Car la charité, qui est comme son ame, lui donne un instinct de bonté, qui lui facilite tout, & qui fait qu'il ne regarde que Dieu, & ne se regarde guères soi-même.

Une dureté de cœur qui répugne non-seulement à la charité divine, mais encore à la bonté naturelle, est celle qu'on remarque dans certaines personnes qui voyent leurs proches, leurs neveux, leurs cousins dans l'indigence, dans la misère, sans en être touchés. Il semble qu'une muraille de fer les rend inaccessibles à leurs pauvres parens. Ils sont dans l'abondance : Ils n'épargnent rien pour le luxe : Ils font des dépenses excessives pour faire paroître leurs en-

fans avec éclat dans le monde ; & ils ne voudroient pas faire le moindre effort pour un misérable qui peut leur dire : *Os tuum & caro tua sumus* , nous sommes vôtre chair & vôtre sang.

Le fonds de cette perversité est le cruel amour propre, qui les borne entièrement à eux-mêmes. Ils regardent leur bien temporel comme leur propre substance , & quand il en faut donner quelque chose par charité , il semble qu'il s'agit de leur couper un bras , ou une jambe. C'est leur arracher les entrailles , que de leur demander qu'ils retranchent quelque petite partie de leur revenu pour la donner à JESUS-CHRIST en ses membres qui souffrent. Ce maudit attachement aux biens de la terre endurecissement tellement le cœur , qu'il est insensible aux objets les plus capables de le toucher. Le dégagement des biens temporels dispose parfaitement le cœur à la charité chrétienne.



C H A P I T R E XIV.

Du cœur humble.

D. *Quel est le cœur humble ?*

R. *Q* C'est celui qui se connoissant bien soi-même , n'entreprend rien au dessus de ses forces, & cherche avec prudence les choses basses. Cette disposition du cœur , est l'effet d'une grande lumière. La plûpart des hommes se connoissant mal , & ignorant leur foiblesse, croyent

ent mériter ce qui ne leur est pas dû ; & pouvoir, ce qui n'est pas en leur puissance. Cette fausse idée rend les cœurs présomptueux & téméraires. De là vient que tant de gens veulent être Supérieurs & Prélats, se persuadant qu'ils feront des merveilles : fondez en la vaine confiance qu'ils ont en leurs talens , & dans les excellentes qualitez dont ils s'imaginent être avantegez. Mais comme ils ne connoissent pas leur foible, ils se trompent en leurs idées. il y en a d'autres qui désirent les charges, & les dignitez par pure ambition, & pour être grands.

Le vrai humble se défie de soi, & n'ose s'exposer. Il voit clairement qu'il est foible, & que s'il a quelques avantages sur les autres aux yeux des hommes, il est bien petit devant Dieu. C'est pour cela que les Saints qui étoient éclairés des lumières divines fuyoient les dignitez, & les refusoient positivement. Cependant combien voyons nous de Religieuses qui veulent être Abbeses, & qui disent pour colorer leur ambition, qu'il se trouve dans les Vies des Saints une infinité de Saints Abbez, & de Saintes Abbeses; Mais on peut leur répondre, que parmi ces Saints Abbez & ces Saintes Abbeses, il ne s'en trouvent point qui ayent recherché cette dignité. Ceux qui s'y sont sanctifiés la fuyoient par humilité, & ne l'ont acceptée que par obéissance.

Quiconque désire & procure d'être Evêque, d'être Supérieur, est dans un grand aveugle-

F

ment , se laissant éblouir par l'éclat de l'honneur présent , & par le bien temporel , & ne considérant pas la pesanteur du fardeau , dont il se charge , & les dangers où il s'engage.

Cet aveuglement fait que la plupart des hommes foyent les choses basses , comme une occasion de mélancolie. La lumière divine au contraire fait que les Saints les regardent comme un magasin de richesses. Ce n'est pas que les emplois éclatans ne donnent moyen à quelques-uns d'acquérir des trésors de graces. Mais à qui ? C'est à ceux qui n'aiment point cet éclat , & auxquels il cause plutôt de la peine que du contentement.

Il y a principalement trois sortes de personnes qui s'éloignent fort de l'humilité.

Les premiers sont les gens du monde. On voit aujourd'hui une innombrable multitude de Chrétiens , qui bien que de basse condition , parce qu'ils sont riches , vivent dans un luxe égal à celui des Princes. Leurs maisons sont ornées comme des Palais : Alcoves , balustres , lambris dorez , superbes tapisseries , tableaux rares , meubles précieux , miroirs de tous côtez , vaisselle d'argent sans nombre , carrosses semblables aux chars des Empereurs. Leurs appartemens semblent représenter l'état futur de la gloire. Tout est dans la dernière magnificence. Ils portent leur faste jusqu'aux pieds des Autels , & l'on y voit leurs femmes vêtues comme des Reines , ne fléchit les genoux devant Dieu que

sur un carreau de velours avec de grosses houppes d'or, & plus riches que le parement de l'Autel. Rien n'est plus opposé à l'humilité chrétienne, que cette pompe mondaine, qui marque qu'on ne connoit ni Dieu, ni sa Loi, ni l'esprit du Christianisme, ni sa propre bassesse, & qu'on n'a nulle crainte de Dieu, mais un orgueil épouvantable. Saint Louïs par un esprit chrétien ne portoit pas seulement un habit de soye. Sainte Elizabeth Reine de Portugal n'étoit vêtue que de serge.

Les seconds dont le cœur manque d'humilité, sont certains dévots, qui font des actions de vertu fort louïables, qui montrent un grand zèle, un grand mépris du monde, qui s'attirent l'estime, & même l'admiration des gens de bien, par la sainteté apparente de leur conduite : mais qui se confient en leur propre jugement, & qui s'engagent en des opinions erronées, qu'ils veulent soutenir contre toute l'Eglise. D'abord ils s'engagent dans ces opinions assez innocemment, mais ensuite lors qu'ils viennent à reconnoître que cette doctrine est suspecte, qu'elle est condamnée & rejetée du Saint Siège, au lieu de se soumettre avec une humble docilité au sentiment de l'Eglise, ils soutiennent par orgueil l'erreur qu'ils ont embrassée, & trouvent des prétextes, des détours, & des interprétations pour s'y maintenir. Ils disent que le Pape a été prévenu, & mal informé, que l'Eglise se peut tromper dans les

questions de fait. Ils ne feront point de scrupule de décrier tout un Ordre fort utile à l'Eglise ; que ce sont des Pélagiens , des gens d'une morale dangereuse , & relâchée , & ils vous diront cela doucement , & avec une mine modeste , ne parlant jamais que de perfection , & ne cessant de proposer la pureté de l'Evangile , & la ferveur des premiers siècles du Christianisme. Et cependant au travers de ces beaux dehors , ceux qui ont un peu de la véritable lumière , découvrent un secret orgueil , qui ne seroit pas tout à-fait criminel dans une autre conjoncture que celle-ci , mais qui n'est nullement excusable, quand on s'oppose au Saint Siège. C'est une cancrène occulte , qui corrompt leurs bonnes œuvres , leurs aumônes , leurs mortifications & leur zèle. Mais c'est un mal qui se cache si finement qu'il est presque impossible de le découvrir

Les cœurs vraiment humbles tiennent bien une autre conduite. Ils ont une entière soumission pour toutes les décisions de l'Eglise. Ils estiment qu'il vaut mieux avoir moins d'éclat avec solidité , qu'une spécieuse apparence de vertu avec une présomption intérieure , qui les éloigne fort de JESUS-CHRIST , lorsqu'ils s'en croient être fort proches.

Qu'on prenne bien garde à ceux qui après leur mort ont été reconnus pour véritables Sts. on ne trouvera point qu'ils ayent eu cet esprit de suffisance, qu'on remarque en ces Messieurs.

C'est de ce principe que vient le mépris & le

dédain qu'ils ont pour les Ordres Religieux , d'où ils disent que l'esprit de Dieu s'est retiré ; qu'il ne se communique directement qu'au Clergé ; que les Réguliers ne le reçoivent qu'indirectement. Le sentiment d'un Ordre entier ne fera rien dans leur idée. Ils feront plus de cas de sept ou huit Ecclesiastiques de leur parti que dix mille Religieux. *Tout cela, disent-ils, sont des Moines. Leur vocation est de faire pénitence, & non de juger de la doctrine de l'Eglise.* Quelques-uns passant leur rasoir plus adroitement, insinuent des discours qui mettent la division entre les enfans de l'Eglise , entre les Prédicateurs , & les Directeurs qui conduisent les ames. Si l'on avoit une vraie humilité, on parleroit , & l'on jugeroit bien d'un autre façon. Car la vraie humilité fait voir le don de Dieu où il est : elle estime ce qui mérite d'être estimé, & elle ne juge point par prévention. Ni le Bienheureux Evêque de Genève , ni le bon Monsieur Bernard, ni les autres Saints Ecclesiastiques que Dieu a donnez de notre temps à son Eglise n'ont jamais parlé de la sorte. Ils n'avoient que du respect pour l'état Religieux. C'est qu'ils avoient le cœur humble. Plusieurs même d'entr'eux ont désiré d'embrasser cet état, & il est rapporté dans la vie du Saint homme Monsieur Galemant , que sur la fin de ses jours il souhaita d'entrer dans quelque Monastère pour y faire un des plus bas offices.

C'est encore manque d'humilité de cœur ,

que certaines personnes remarquables par leur austérité de vie , & par la sainte nudité de leur profession en méprisent & dédaignent d'autres qui sont moins austères qu'eux , & plus accommodés des choses extérieures , bien que ce soit la considération de la plus grande gloire de Dieu , & du plus grand service du prochain qui porte ceux-cy à embrasser une manière de vie moins rigoureuse. Il est vrai que ces gens austères sont heureux de faire pour Dieu ce qu'ils font, & on leur peut dire qu'ils ont rencontré le moyen d'aller à Dieu : *Si tamen in veritate ambulatis*, si toutefois ils marchent dans la vérité. Car s'ils ne sont humbles de cœur , ils seront étonnez de se voir devancez dans le Royaume de Dieu par d'autres , qu'ils auront méprisez. Dieu aime bien l'austérité corporelle , mais il aime encore plus l'humilité de cœur , qui est la vérité même.

Les troisièmes, à qui l'humilité de cœur manque , sont plusieurs personnes vraiment spirituelles , qui agissent trop par elles-mêmes , & ne donnent pas assez lieu aux opérations de la grace. La véritable humilité porte à déférer tellement à Dieu, qu'en tout ce qu'on fait de bien, on ne veuille rien faire sans lui , de ce qu'on peut faire avec lui.

L'ame qui voit clairement qu'elle ne peut rien faire de bon sans l'assistance de la grace , & qui ne veut rien faire que de bon & de parfait , se met en devoir de suivre en tout la gracie,

pour cela elle ne s'avance d'elle-même à rien, mais elle consulte Dieu, elle attend le mouvement de Dieu, & elle s'y accommode en tout ce qu'elle fait. Le cœur qui n'est pas humble présumant de lui-même, s'avance, & prévient la grace. Il croit qu'il fera fort bien tout seul. En quoi il montre également son ignorance, & sa foiblesse.

Le remède à ce défaut est de pratiquer ce que nous avons dit dans le Catechisme spirituel au chapitre de l'activité naturelle, c'est-à-dire d'éviter l'empressement, de consulter toujours le mouvement de Dieu avant que d'agir, de nous accoutumer à le suivre, de laisser Dieu agir en nous, autant que nous pouvons, de sorte que nous ne fassions rien par nous-mêmes, mais que Dieu fasse tout en nous, & avec nous, & que nous soyons pleinement en sa disposition comme ses instrumens pour l'accomplissement de ses desseins.

Par ce moyen Dieu fera tout en nous, & nous ferons entièrement à lui. Dans cette disposition le cœur est véritablement humilié, étant comme s'il n'étoit pas, puisque Dieu opère tout en lui. C'est là le parfait assujettissement à la grace, qui fait que l'ame convaincuë de son néant, ne veut plus user d'elle-même, ni agir que comme instrument du Souverain Etre. C'est en cela qu'on donne du plaisir à Dieu qui prend ses délices dans le cœur humble, parce qu'il est en tout dépendant de sa grace.

C H A P I T R E X V.

Du cœur dégagé.

D. **Q**U'entendez-vous par le cœur dégagé?

R. **Q**C'est celui qui n'a point d'autre dessein que de contenter Dieu, & qui ne tient qu'à Dieu seul. L'homme par le penchant de la nature, & par son éducation est sujet à mille attachemens aux créatures & à soi-même. Car on n'a devant les yeux que des objets, où chacun naturellement cherche son contentement & son repos. C'est ce qui fait les attaches. La vertu & la grace nous apprennent à nous attacher à Dieu, à ne voir, & à ne considérer que Dieu dans les créatures, à le chercher, & à ne goûter que lui en toutes choses. C'est la leçon que donnent tous les Spirituels, de modérer tellement notre affection pour les personnes, & pour les choses qui nous sont chères, que nous ne sentions aucune attache qui soit un empêchement au service de Dieu. Le mari à sa femme; la femme à son mari; les amis ont leurs amis; chacun a ses biens, des meubles, des pierreries, des choses belles, curieuses, bienfaites, commodes, attrayantes: tout cela gagne notre affection, & attire l'ame hors de Dieu. Pour tenir à Dieu de la bonne manière, il ne faut tenir qu'à lui.

Ce n'est pas qu'on ne puisse aimer les per-

sonnes avec qui la volonté de Dieu , & sa Providence nous a liées, & qu'on ne doit user des choses de ce monde , puisque Dieu les a créées pour notre usage. Mais ce doit être sans attachement. Saint Paul nous enseigne de quelle manière cela se doit faire , c'est d'en user comme si on ne les avoit pas. Ce qui montre la perfection du dégagement. Car on est fort séparé de ce qu'on n'a pas: Et pour être bien avec Dieu, il faut y être entièrement. Quand on est attaché ailleurs, on ne peut être à Dieu qu'à demi. Ainsi l'attachement du cœur aux créatures combat la perfection du service de Dieu.

On est ordinairement attaché à trois sortes d'objets. 1. Aux personnes à qui l'on a quelque obligation. 2. Aux choses inanimées, dont on est environné, & qui sont commodes. 3. A soi-même. Le cœur dégagé est celui qui ne tient à rien de tout cela.

C'est une chose étonnante de voir l'attachement qu'ont les hommes pour les personnes avec lesquelles ils ont un engagement naturel; une femme pour son mari , une mere pour ses enfans. Une Dame qui aime passionnément son mari, quelles inquiétudes n'a-t-elle point lorsqu'il est absent. Toutes ses pensées vont là. Si elle manque d'en recevoir des nouvelles quand elle s'y attend , combien de soupçons , combien de craintes ? Son esprit en est tout occupé jour & nuit. Quel moyen de servir Dieu parfaitement avec cela ? Une mere qui a un fils qu'el-

le aime à la folie, que ne fait-elle point pour cet idole par le mouvement de sa passion ?

D. Quelle conduite voudriez-vous donner à cette femme, & à cette mere ?

R. Voici ce qu'elles ont à faire. Bien qu'une femme soit obligée d'aimer tendrement son mari, elle doit pourtant lui préférer Dieu : elle ne le doit aimer que pour Dieu, que pour obéir en cela aux ordres de Dieu. Il faut que l'amour de Dieu l'emporte de telle sorte dans son cœur au dessus de celui qu'elle a pour son mari, qu'il l'absorbe entièrement, comme la lumière du Soleil absorbe à notre égard celle des étoiles. Ainsi l'amour qu'elle a pour son mari lui fera faire toutes les diligences raisonnables pour lui plaire selon Dieu. Mais l'amour qu'elle doit à Dieu, la rendra soumise à tout ce qu'il plaira à sa divine Majesté d'ordonner touchant son mari. Si elle n'entend point de ses nouvelles, elle en remettra le soin entre les mains de Dieu, se reposant de tout ce qui peut lui arriver sur la Providence. Elle voit que ses inquiétudes ne servent de rien à son mari, qu'elles l'empêchent elle-même de bien servir Dieu, qu'elles partagent son cœur, & qu'elles l'éloignent de son premier devoir. C'est pourquoi elle se détermine à tenir son cœur dans une paix tranquille, réprimant tous les mouvemens qui le pourroient troubler.

Une mere doit souvent donner à Dieu son enfant, & le commettre à sa Providence : l'ai-

mer selon Dieu , & non par une tendresse purement naturelle , modérer les impétuositez de son affection , & en faire le sujet de sa mortification , souffrir qu'on le châtie , & le châtier elle-même. Voilà le moyen d'acquérir le parfait dégagement , de bien régler l'amour naturel , & de faire que ses tendresses soient toutes saintes.

Quant aux amitez , il n'en faut lier, n'entretenir aucune que pour Dieu , & qu'en vûe de l'avantage qu'on en peut tirer pour aller à Dieu. Celles qui se lient par sympathie naturelle , ou pour passer agréablement le temps , sont indignes des personnes qui font profession de la vie dévote. Les amitez spirituelles n'attachent point le cœur , quand même on se verroit tous les jours : au contraire elles servent à l'unir plus étroitement à Dieu.

Entre les engagemens qu'on peut avoir dans la vie , celui de l'amitié est un des plus grands. C'est pourquoi il faut avoir un grand soin de n'en souffrir aucune qui ne soit établie en la dévotion , & de telle sorte qu'on soit prêt à la rompre dès qu'on trouvera qu'elle est un obstacle au parfait amour de Dieu. En un mot , il faut garder une telle liberté dans la liaison qu'on a avec les créatures , quelques bonnes qu'elles soient , qu'on se puisse en un moment résoudre à se passer d'elles , & que l'absence de quelque personne que ce soit , nous soit plutôt une décharge , qu'une peine , parce que Dieu nous

demeurant seul , nous entrons alors en lui plus avant , nous le possédons plus pleinement , & nous le goûtons mieux. Et bien qu'une personne nous aide pour notre avancement spirituel , quand elle viendra à se retirer , Dieu fera , si nous sommes bien à lui , que l'éloignement de la créature tourne à notre profit. Rien de créé n'est si précieux , que la privation ne puisse être plus utile que la possession , si l'on sçait bien chercher Dieu comme il faut , & si l'on a une entière confiance en lui. Tout ce que nous rencontrons dans notre chemin , qui ne peut nous aider à mieux connoître , & mieux servir Dieu , laissons-le passer : & ce qui nous sert , si nous ne le voulons , que parce qu'il nous sert , notre cœur ne s'y attachera point , puisque le seul intérêt de Dieu nous y lie. Les personnes qui sont à craindre , sont celles qui nous gagnant le cœur par leurs attraits naturels , font comme un nuage interposé entre Dieu & nous , & nous ôtent la lumière & le goût de Dieu.

L'attachement aux objets qui nous environnent , produit le même effet. Ordinairement notre cœur s'attache à tout ce qui charme nos sens. Ce qui est commode , agréable aux yeux & au goût , conforme aux inclinations de la nature , ce qui a de l'éclat , & de l'apparence , on l'aime , on le désire , on s'empresse pour l'avoir , & quand on l'a , on ne veut pas s'en défaire ; on ne s'en sépare qu'avec chagrin. Chacun a son attachement. L'un veut aller de-

meurer dans cette belle Ville. C'est là le but de tout ses desirs. Il ne pense qu'aux moyens d'y parvenir. L'autre veut un tel employ : Il met toute son application à gagner ceux qui le lui peuvent procurer. Cet autre se plaît à une étude. Il en est passionné. Il ne goûte que cela. Il vaudroit bien mieux travailler à rompre toutes ces attaches. *Quittez-tout, vous trouverez tout,* dit le livre de l'Imitation de JESUS-CHRIST.

Tout le monde estime ce livre : chacun en veut avoir un, bien imprimé, bien relié. On le porte toujours dans sa poche. Qu'enseigner-il ce livre si précieux ? Que dit-il depuis le commencement jusqu'à la fin ? Qu'il faut tout abandonner, dépoüiller, & se vider de tout. Comment ceux qui ont toujours dans leur poche cette doctrine, peuvent-ils souffrir dans leur cœur tant d'attaches, tant de desseins, sans s'appercevoir que ce sont là les ennemis déclarez de la perfection qu'ils font état de lire si souvent.

Il n'y a point d'autre moyen de s'avancer dans le service de Dieu, & d'avoir l'esprit content, que de mourir à tout autre dessein que celui de servir Dieu, étant bien persuadé que tout le reste n'est que pure vanité, quelque belle apparence qu'il ait aux yeux des hommes. Celui-là seul est sage, spirituel, heureux, qui s'étant dégagé de l'affection de toutes les choses temporelles, ne trouve plus rien au monde qui l'attire, ni qui l'emporte.

Après s'être dégagé de toutes les choses extérieures, il faut aussi se dégager de soi-même. Ce dégagement est plus délicat & plus difficile. On n'en vient pas si-tôt à bout. *Après avoir tout quitté*, dit le livre de l'Imitation de JESUS-CHRIST, *le plus fort reste encore à faire. C'est de vous quitter vous-même.*

Il faut pour cela une grande assistance de la grace, une puissante opération de l'esprit de Dieu, & une fidèle coopération de l'ame. Les deux premiers dégagemens disposent à celui-ci, qui ne manquera pas de suivre, si de notre part nous ne manquons point de correspondance à la grace. Mais hélas ! combien sont éloignés de se dégager entièrement d'eux-mêmes ceux qui sont si ardens à se satisfaire, qui ont tant de prétentions humaines, tant de vûes, tant d'intrigues, tant d'empressement pour arriver au but de leurs prétentions ! Que ces sortes de gens tiennent pour certain que non seulement ils ne parviendront jamais au vrai dégagement d'eux-mêmes, mais qu'ils ne mériteront jamais de porter la qualité de vrais serviteurs de JESUS-CHRIST.

Tous les Saints combattent par leur doctrine contre cette attache que nous avons à nous-mêmes. Les Fondateurs des Religions font une guerre ouverte à cet amour propre, & ne recommandent rien tant à leurs enfans que de s'abandonner à la conduite de ceux qui ont autorité sur eux. Ils exhortent à laisser la disposi-

tion d'eux-mêmes, & de tout ce qui les touche entièrement libre à leurs Supérieurs, arrachant de leur cœur toute inclination, & toute volonté propre qui pourroit prévenir ou faire changer la volonté de Dieu, qui leur est déclarée par ceux qui leur tiennent la place de Dieu ?

Un Religieux qui en use autrement aura la satisfaction d'avoir fait ce qu'il aura voulu, mais à l'heure de la mort il aura un cuisant repentir de n'avoir pas adhéré à cette doctrine de la nudité d'esprit que le Fils de Dieu nous a enseignée, & que le Saint Esprit écrit dans les cœurs de tous les véritables disciples.

S'il y a un Paradis au monde, c'est dans le cœur dégagé, qu'il se trouve. Rien n'est plus noble, rien n'est plus libre. Il n'y a point de Roi sur la terre si heureux. Il ne craint rien, il ne veut rien, il n'a jamais de regret, sinon de l'offense de Dieu. Tout lui est égal. Qu'on aille, qu'on vienne : il ne souffre aucune émotion. Les manières d'agir des hommes ne le touchent point, parce qu'il n'y prend point d'autre part, que celle que l'intérêt de Dieu l'oblige d'y prendre. Nulle secousse ne l'ébranle, parce qu'il ne tient pas à ce qui est mobile. Il ne reçoit aucune blessure, parce qu'il ne s'approche pas des pointes qui le peuvent percer. Il est, comme nous avons dit au Chapitre du cœur libre, sur le sommet des montagnes au dessus des vents, & des tonnerres. Il est pur, parce que rien de terrestre ne se mêle avec lui. Il est tou-

jours sur ses gardes pour ne laisser rien entrer chez lui, ni rien approcher de lui qui puisse le captiver, le troubler, ou le souïller. Il est hors de tout, étant seul avec Dieu, dont la présence lui suffit, & le souïtient en toutes rencontres. S'il cherche les hommes, c'est pour leur faire du bien, ou pour les servir : ce n'est point pour y trouver sa propre satisfaction. C'est Dieu qu'il cherche en eux, & qu'il y sçait trouver. S'il use des choses nécessaires, c'est sans s'y attacher ; c'est par souïmission aux ordres de Dieu, qui le veut ainsi : c'est sans s'éloigner de Dieu qui lui est tout en toutes choses. Cette divine solitude, cette dépendance de Dieu seul lui donne une grandeur qu'on ne sçauroit comprendre, & lui fait goûter une douceur qu'on ne sçauroit exprimer. Je suis seul dans l'univers, dit-il, je n'ay que Dieu avec moi : la place que la charité m'oblige de donner à mon prochain chez moi ne fait point de tort à ma solitude, parce que je l'aime sans attache. Que tout me quitte, que tout meure, qu'on m'ôte tout : je ne perds rien, & je ne puis rien perdre. La condition du cœur attaché est bien différente de celle-là. Les changemens qui arrivent dans les moindres choses qui le regardent, lui causent de l'altération. Celles même qui ne le concernent pas, lui donnent de la peine, parce qu'étant foible il s'attache à tout : il prend part à tout, & l'attachement qu'il a pour une personne, le rend foible à l'égard de cent occasions, qui ne lui seroient

seroient rien, s'il étoit vraiment libre. Souvent il s'afflige de ce qui fait la joye du cœur dégagé. C'est qu'étant attaché à ce qui fait son contentement, quand on vient à le heurter en cela, il en ressent l'atteinte. *Ubique ad dolores figitur*, dit Saint Augustin. Il trouve de la douleur par tout, parce qu'il est attaché à tant de choses, qu'il n'est pas possible que quelqu'une lui manquant, il n'en ressente vivement la séparation.

D. *Comment peut-on parvenir à ce parfait dégagement, que vous venez d'expliquer.*

R. Il en faut faire une étude particulière, non pour peu de temps, mais pendant deux ou trois ans consécutifs, commençant tous les jours son oraison en cette sorte. Après avoir adoré Dieu, vous vous demanderez à vous même : à quoi est-ce que je suis attaché ? Aussi-tôt Dieu vous mettra dans l'esprit la personne qui captive votre cœur. Sur cela sans passer outre, vous protesterez à Dieu que vous voulez rompre avec cette personne, puisqu'il vous fait connoître qu'une telle amitié vous éloigne de lui. De même quand il vous montrera qu'un tel emploi, qu'une telle étude, qu'un tel petit meuble, qui n'est peut-être qu'une bagatelle, met obstacle aux faveurs qu'il vous veut faire, vous vous déterminerez à lui sacrifier cet emploi, cette étude, ce petit meuble, cette bagatelle, qui s'oppose à votre perfection. Et s'il vous fait voir en quoi vous êtes attaché à vous même, vous ne vous épargnerez point : vous

G

aurez le courage de vous arracher à ce qui vous tient hors des desseins de Dieu. Par ce combat continué durant quelques années vous acquerez le parfait dégagement , pourvû que vous persévériez jusqu'à retrancher tout. Mais pour faire ainsi votre oraison , il faut que vous ayiez bien compris de quelle conséquence est ce dégagement , & que vous le préfériez à toutes les richesses du monde. Par là vous deviendrez riche en biens célestes , & cette maxime de Senneque , *Qu'il faut pour être riche , non augmenter les richesses , mais retrancher de la cupidité* , se vérifiera en vous dans un sens que ce Philosophe n'a point connu.

Ne nous attachons qu'à JESUS-CHRIST , qui seul mérite de posséder pleinement notre cœur. C'est le moyen de recevoir de lui un accueil favorable à l'heure de la mort. Il ne reçoit personne si volontiers , que ceux qui ne voulant que lui , ne se sont remplis que de lui. L'ame dégagée des créatures , au sortir de ce monde , n'a rien qui l'arrête. Elle prend son vol vers celui pour qui elle a tout quitté. Plus on a de dégagement des choses de la terre , plus on a de droit au Ciel. C'est pourquoi nous pouvons dire que l'abregé de toutes les méthodes pour la vie spirituelle , est de rendre son cœur sans désir , sans affection , sinon pour Dieu , qui , comme il remplit tout par son être dans la nature , doit aussi dans l'ordre de la grace remplir tout notre cœur par son amour.



DIALOGUES

SPIRITUELS

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

De la Vertu entière.

D. *Q*u'entendez-vous par la vertu entière ?

R. *Q* C'est celle qui met l'ame dans la disposition de n'avoir aucune réserve pour Dieu, & qui en toutes occasions la tient prête à exécuter tout le bien qui la peut rendre parfaite, & dont elle est capable. Par exemple, nous voyons dans le monde une personne qui a formé le dessein de se donner à Dieu. Elle en fait profession, & toutefois elle tient encore à beaucoup de choses qui sont selon l'esprit du monde. Quoi qu'elle fasse beaucoup de bien, néanmoins usant de cette restriction, on ne peut pas dire qu'elle est véritablement vertueuse, ou du moins que sa vertu est entière.

Pour sentir en nous la présence & l'opération de Notre-Seigneur, il faut nous donner à lui pleinement, sans marchander. Il faut à l'oraison & à l'examen de conscience visiter tous

les recoins de notre ame , pour voir s'il n'y a point quelque attache , ou quelque réserve , & quand nous en aurons trouvé quelque'une , il faut faire une résolution formelle & sincère de combattre ce défaut. Ainsi le fond du cœur étant net & libre , l'intention étant pure & droite , la vertu que l'on acquiert peut être appelée entière.

La multitude de ceux qui servent Dieu à demi est innombrable. Ce sont des personnes qui considérant les bonnes choses qu'ils font , les peines qu'ils souffrent , le soin qu'ils prennent à bien s'acquiter de leurs devoirs , se consolent en cela : & véritablement Dieu ne les rejette pas. Il leur prépare des récompenses. Il n'oublie pas leurs services. Mais pour être mis au rang de ses amis , pour entrer en sa familiarité , il faut plus de courage , & de fidélité qu'ils n'en ont. Il faut ne souffrir en soi-même rien de contraire aux volontez de Dieu , rien qui répugne à ses divines inspirations , ni à la synderefe. On peut faire des fautes passagères ; Dieu les pardonne volontiers, & l'ame après en avoir fait quelque satisfaction , renouë son entretien avec Dieu , & en est bien reçüe. Mais si volontairement je garde en moi un dessein , une volonté déterminée d'obtenir de mes Superieurs d'être envoyé dans cette Ville , où je me plais , d'avoir cet emploi , qui est selon mon inclination : si je conserve dans mon cœur de propos délibéré ce dessein contre l'abnégation que j'ai

promise à Notre-Seigneur, & qu'il m'inspire sans cesse de pratiquer : si je procure secrettement que cela me soit accordé par ceux de qui je dépens, ce n'est point là une faute passagère, & jamais Notre-Seigneur ne sera content de moi, que je n'aye renoncé à cette prétention, & que je n'aye abattu cet idole qui m'empêche de lui rendre un service parfait. Tout mon voyage dans la perfection est retardé par cet empêchement, qui bien que fort petit, à la force de produire dans mon ame ce mauvais effet.

CHAPITRE II.

De l'amour du mépris.

D. **A** *Quoi sert dans la vie spirituelle l'amour du mépris ?*

R. Il y sert presque plus qu'aucune autre chose.

D. *En quoi consiste t'il ?*

R. C'est une véritable & sincère affection de passer dans l'esprit de tout le monde pour un néant, & d'être traité conformément à cette idée.

On voit de trois sortes de personnes. Les premiers veulent être considérez. Ils s'apuyent sur ce conseil du Sage, *curam habe de bono nomine*, comme s'il vouloit dire, ayez soin de votre réputation. Ils disent que c'est un bien naturel aussi désirable qu'aucun autre, & nécessaire

pour servir Dieu plus avantageusement. Ils se plaisent en la possession de ce bien, ils y pensent souvent, & jouissent doucement de la bonne estime qu'on a d'eux. Si on les offense, ils s'en ressentent vivement, s'en plaignent, & en poursuivent la satisfaction.

La maxime, & la conduite des Saints a été toute contraire. Quand il ne s'est agi que de leur personne en particulier, & que leur réputation n'a pas été liée avec le bien de l'Eglise, ils l'ont méprisée. Quant au passage de l'Ecclésiastique qu'on allégué, il veut dire qu'il faut avoir soin de bien édifier tout le monde, de ne scandaliser personne, & de ne donner point de sujet de plainte.

Ceux qui ont tant de soin de conserver leur réputation se défendent souvent du prétexte de la gloire de Dieu. Mais s'ils n'étoient touchés que de ce motif, ils mépriseroient leur propre gloire, puisque selon Saint Augustin, *le parfait amour de Dieu nous doit porter jusqu'au mépris de nous-mêmes.*

Il s'en trouve qui prennent plaisir à considérer qu'ils n'ont jamais eu de mauvaises affaires; qu'on ne les a blâmés de rien; qu'ils se sont acquittés de tous leurs emplois avec applaudissement; qu'ils sont sortis des charges qu'ils ont eues avec honneur; que par tout ils ont été bien venus; & que dans tous les lieux où ils ont demeuré, leur mémoire est en bénédiction. Des ames saintes, quand elles ont ces sortes de

succez, se réjouissent seulement de la gloire qui en revient à Dieu, & non de l'estime, & des loüanges qui leur en reviennent à elles-mêmes. Mais ceux dont la conduite est toute humaine, s'applaudissent dans leur succès, y dilatent leur cœur, & s'estiment heureux, quoique souvent devant Dieu, ils soyent fort peu de chose, & beaucoup au dessous de plusieurs qui sont méprisez & baffoüez de tout le monde. Les applaudissemens dont ils sont environnez, les complaisances qu'on a pour eux, & dont ils ne se défient nullement, les établissent en eux-mêmes, & les éloignent de Dieu.

Les seconds ne sont pas fort touchés des loüanges & de l'estime du monde : ils s'en passeroient aisément ; mais ils ne peuvent supporter le mépris & les affronts, & quand on les attaque, qu'on les accuse, qu'on les blâme, ils s'alarment, & se défendent, & en viennent au degré des premiers : En cela bien éloignez de la disposition & de la qualité des vrais Disciples de JESUS-CHRIST.

Ce sont les troisièmes, qui positivement & directement souhaitent de passer leur vie dans un état de mépris & de rebut, d'être accusez & calomniez, & regardent cela comme une très grande fortune dans la grace. C'est là le sentiment des véritables Disciples de Notre-Seigneur. Saint Paul se glorifioit dans les opprobres qu'il souffroit pour JESUS-CHRIST. Saint Ignace Fondateur de la Compagnie de JESUS,

comme nous avons remarqué ailleurs , veut que ses enfans estiment cet état de mépris , de calomnies , & de persécutions , & le désirent avec autant d'ardeur que les gens du monde prisent & souhaitent les honneurs & les loüanges. Il veut qu'ils se tiennent heureux de passer pour foux & pour méchans , pourvû qu'ils n'y donnent point occasion , & il appelle cela un degré précieux dans la vie spirituelle.

Or pour arriver à ce degré il ne suffit pas de l'envisager comme une belle idée de perfection qu'on se forme pour exciter en soi un goût de piété : il faut le regarder comme un grand trésor , très-désirable , que nous pouvons effectivement obtenir , & que nous devons tâcher d'acquérir à quelque prix que ce soit. De plus il faut nous persuader que cette disposition est la clef de tous les biens surnaturels , & du cabinet de Nôtre-Seigneur : de sorte que jamais personne n'est entré bien avant dans sa faveur , & n'a eu part aux graces qu'il fait à ses plus chers amis , qui n'ait aimé le mépris : & l'on peut dire aussi réciproquement que jamais personne n'a eu un vrai amour , & un vrai désir de l'abjection , qui n'ait été admis à la familiarité de Nôtre-Seigneur , & à la participation de ses trésors. Ce qui fait que si peu d'ames entrent dans la voye des Saints , & parviennent à la perfection , c'est la difficulté qu'elles ont à se déterminer généreusement à cette abnégation.

Ainsi j'ose bien avancer , que quiconque se

contente d'envisager l'amour du mépris comme un point de perfection extraordinaire , & tient pour maxime qu'il faut attendre que Dieu nous élève lui-même à ces graces sublimes , & à ces desirs d'une ferveur au dessus du commun , sans travailler de son côté positivement pour en venir là , peut s'assurer qu'il ne fera jamais de grands progrès dans la sainteté. C'est là une vérité que le Fils de Dieu nous a enseignée bien plus par ses exemples , que par ses paroles. Sa Naissance , sa Vie , sa Mort en sont des preuves incontestables. Il a choisi en tout cela l'état de mépris & de confusion , pour exciter les hommes à s'éloigner des biens temporels , qui ont coûtume de corrompre le cœur , & de le détourner du souverain bien. Voilà pourquoi il a pris cette forme de vie abjecte & méprisable. Ce céleste Médecin connoissoit parfaitement notre mal , & le remède qu'il y falloit apporter. Il a voulu guérir l'instinct de notre amour propre par son contraire. Sans cette cure il étoit impossible que nous fissions jamais rien de solide. Mais en aimant l'abjection & la Croix , nous nous éloignons des biens qui ont un faux attrait pour nous séduire , & ensuite nous nous trouvons disposez à nous unir à Dieu , à goûter les vérités de l'Evangile , & à exprimer en nous la Vie du Fils de Dieu. Alors nous sommes capables d'être charmez par son amour : & quand l'amour de JESUS-CHRIST possède bien le cœur , on sent une sainte passion

de se conformer à lui, on veut porter sa livrée, on aime le mépris & les souffrances, & l'on y trouve le goût secret de la vérité, & la manne cachée aux amateurs d'eux-mêmes.

Si ces ames si lâches, & si tièdes dans l'amour de JESUS-CHRIST, pouvoient se résoudre à surmonter les premières difficultez, qui les empêchent d'entrer dans cette voye affreuse à la nature, ils y trouveroient des richesses assurées, des consolations solides, les douceurs & les délices de l'amour divin.

Que ceux donc qui font une profession particulière de servir Dieu, ayent le courage de lui sacrifier leur honneur, l'abandonnant à sa discrétion, prêts à le perdre pour l'amour de lui, & tenant cette perte pour une insigne faveur : Qu'ils s'assurent que pour lors ils pourront tout attendre de la libéralité de Notre-Seigneur, & que son amour leur sera un fonds de toutes sortes de biens.

Le Pere Louïs du Pont de la Compagnie de JESUS raconte dans la vie du Pere Baltazard Alvarez, qu'avant qu'il eût rencontré ce Saint Personnage, il ne connoissoit point les trésors cachez sous l'amour du mépris, mais que l'ayant ouï parler sur ce sujet, il eût l'avantage de découvrir ce magasin céleste, & d'y entrer, & qu'ensuite il commença de mener une vie toute nouvelle. L'attrait qu'il eût pour l'abjection lui ouvrit les yeux aux choses surnaturelles, pour y voir de merveilleux secrets que les sça-

vans avec toute leur étude & avec toutes leurs lumières acquises ne connoissent point.



CHAPITRE III,

De la mortification continuelle en toutes choses.

D. **Q**U'entendez-vous par la mortification continuelle ?

R. C'est le soin qu'on a de ne laisser en rien prévaloir la nature corrompue. Il y a bien de la différence entre la mortification qui se pratique par intervalles, & celle qui est sans interruption. L'ame qui ne se mortifie qu'en quelques occasions, fait un amas de bonnes & de mauvaises actions, mais n'entre jamais dans la voye de la perfection. Celle qui se mortifie toujours en toutes choses est dans le vrai chemin de la perfection, où l'on peut arriver en cette vie. Qui ne se mortifie que dans les occasions de péché, n'est pas dans l'état dont nous voulons parler. Nous traitons ici d'un point bien plus relevé.

Disons donc qu'il y a trois sortes de personnes qui se mortifient.

Les premiers s'éloignent de tout ce qui est offense de Dieu. Un jour de jeûne, par exemple, ils se mortifient, ne faisant qu'une petite collation, à la manière des bons Chrétiens. C'est là le premier degré de mortification, louable à la vérité, mais nécessaire. Les seconds

ne se contentent pas d'éviter le péché ; mais pour acquérir la vertu , ils s'habituent à résister à leurs inclinations même indifférentes , quand elles les pressent : Ils se privent de ce qu'ils pourroient s'accorder innocemment ; ils ne font pas tout ce qu'ils pourroient faire sans offenser Dieu. C'est là proprement se mortifier. Par exemple , il se présente à table une viande qui est fort à leur goût , au lieu d'en manger ils s'en abstiennent , & se contentent d'une autre. On parle de quelque chose belle , & bien faite , dont le récit excite la curiosité , ils refusent de la voir. Ils ont froid , mais non pas extrêmement : Ils entrent dans une sale , où il y a un bon feu ; au lieu de s'y présenter , ils s'en retirent. C'est là véritablement pratiquer la mortification : mais ils ne font cela que de fois à autre. Ils suivent souvent leur instinct naturel lorsqu'il n'y voyent point de mal. Ceux-ci sont au second degré de mortification , mais s'ils en demeurent là , ils n'arriveront jamais à la vraie perfection.

Pour y parvenir , il faut monter au degré des troisièmes , qui est d'embrasser la mortification en toutes choses, Saint Ignace en a prescrit une règle à ses Enfants. *Que leur plus soigneuse étude , dit-il , soit de chercher la plus grande abnégation d'eux-mêmes , & une continuelle mortification en toutes choses , autant qu'il leur sera possible.* Cela est nécessaire pour venir à bout du dessein qu'on a d'être tout à Dieu. Le livre de l'Imitation

de JESUS-CHRIST fait faire à l'ame dévote cette demande : *En quoi me dois-je mortifier ?* Et Dieu lui répond : *Toujours , & à toute heure , dans les petites choses aussi bien que dans les grandes , parce que je veux que vous soyez toujours dans un parfait dénuement.*

Cette doctrine semble étrange. Mais pourtant elle est plus douce que celle qui condescend quelques fois aux inclinations de la nature. Ceux qui se mortifient en toutes choses font en peu de temps ce que ceux qui ne se mortifient que quelque fois ne font qu'en beaucoup de temps. La peine de ceux-ci n'a point de fin , au lieu que le travail & la peine des autres se changent à la fin en une joye parfaite.

La raison pourquoi on demande une mortification sans relâche , c'est que l'ouvrage de la perfection n'est pas de ces ouvrages qui se peuvent interrompre , sans que cette interruption leur nuise. Un Brodeur , un Peintre peut quitter son ouvrage pour un temps , & puis le reprendre , & l'achever , comme s'il ne l'avoit point interrompu. Il n'en va pas de même d'un Batelier qui rame contre le courant. Pour peu qu'il cesse de ramer , le courant emportera son bateau. Si un Cuisinier n'a toujours l'œil sur la viande qu'il apprête , elle vient à se gâter , ou bien elle est mal assaisonnée. De même si vous interrompez votre application à l'ouvrage de votre perfection , si vous sortez de la présence de Dieu , si vous cessez de vous mortifier quand

L'occasion s'en présente , votre ame perdra toujours quelque chose de sa force , & l'ennemi prendra sur vous quelque nouvel avantage. Si dans un combat on cesse d'agir , d'attaquer , de se défendre , on se laisse bien-tôt tuer. L'entreprise de la perfection est un combat contre la nature , dont les attaques n'ont point de relâche. Il faut que l'esprit soit toujours sur l'offensive , ou sur la défensive. Tout ce qu'il ne réprime pas des instincts de la nature est autant de gagné pour elle.

Ainsi le fervent Disciple de Notre-Seigneur est toujours attentif à ce qui se passe en lui , & s'oppose à tout ce qui est imparfait. S'il est en conversation pour se récréer , il veillera sur toutes ses paroles , & sur tous les mouvemens de son cœur , & tâchera de ne point perdre la présence de Dieu. S'il est à table , il se tiendra sur ses gardes , pour n'être point surpris par la sensualité. Car se mortifier dans une rencontre , & puis lâcher la bride à son appetit en tout le reste , c'est gagner d'un côté , & perdre de vingt autres. Il faut seulement prendre garde de ne se pas laisser embarrasser en des perplexitez , & des inquiétudes : Ce qui arrive quand on ne sçait à quoi se déterminer , ou que l'on se gêne trop. Il ne faut pas aussi faire comme ceux qui ne voulant pas être gênez , ne se contrarient en rien : mais prenant le milieu entre la gêne d'esprit , & le libertinage , il faut tenir ferme dans la résolution de ne rien accorder aux inclina-

tions déréglées de la nature , & pour garder en cela une juste modération , il faut demander à Notre-Seigneur la lumière de sa grace.

Il est vrai qu'il y a un temps où la mortification est laborieuse. Il en coûte d'abord pour résister aux attraits qui flattent les sens. Dieu agrée la violence que l'ame se fait en cela , & ensuite il la met au large , & lui donne la liberté d'user de ce qui se présente , & même de ce qu'elle se fût autrefois refusé. Il permet au cœur de se dilater innocemment dans des choses , qui d'elles-mêmes sont indifférentes , & qui pour lors sont renduës saintes par une lumière de liberté divine.

Quand on demande à Dieu la grace de se conduire avec discrétion dans l'exercice de la mortification , il ne manque pas de faire connoître jusqu'où elle se peut étendre. Mais il ne donne cette lumière qu'aux ames bien fidèles ; & qui ne sont point d'intelligence avec l'amour propre. Après qu'on s'est exercé quelques années dans les combats de cette guerre spirituelle , on vient à goûter les fruits d'une admirable paix. On acquiert un grand empire sur soi-même , & une intime familiarité avec Notre-Seigneur. Mais les ames lâches qui n'ont pas le courage de se mortifier en toutes choses , mènent toujours une vie pleine de misères & de peines.

D. Comment peut-on adoucir la peine qui se rencontre dans une continuelle mortification ?

R. Il n'y a pour cela qu'un seul moyen. C'est l'exercice de l'oraison, & d'un continuel recueillement. Cet exercice tient l'ame dans la présence de Dieu, & dans un goût de Dieu qui lui donne de la force pour renoncer aux satisfactions des sens : autrement elle n'a ni la lumière, ni la vigueur nécessaire pour résister aux attrait des biens & des plaisirs de la vie.

D. *En quoi particulièrement se doit pratiquer cette continuelle mortification ?*

R. En trois choses. 1. au goût, & dans le plaisir de la bouche. Quiconque n'est pas maître de son appétit en cela est toujours foible. *Mortifiez la gourmandise*, dit le livre de l'Imitation de JESUS-CHRIST, *vous mortifierez ensuite plus aisément les autres vices.* 2. Dans la curiosité de voir des choses belles & bien faites, de belles maisons, de beaux jardins, les spectacles de la vanité. Il faut avoir un grand mépris pour ces sortes d'objets. Il y a des personnes qui allèguent de plaisantes raisons pour excuser leur curiosité. Il disent que la vûe de ces choses peut être utile: qu'un Prédicateur en tire des comparaisons pour enrichir son discours. D'autres disent que cela sert pour faire mépriser le monde. Mais ce sont de vains prétextes. On en voit assez d'autres pour en tirer des comparaisons: & puis l'onction du Saint Esprit qui se communique à l'ame mortifiée, supplée abondamment au défaut de toutes ces vaines connoissances ; & aller chercher ces choses

choses pour s'exciter au mépris du monde; c'est une pratique contraire à celle de tous les Saints, qui se sont toujours éloignés du monde pour s'approcher de Dieu. La méditation de la Mort de Notre-Seigneur, & de sa Sainte Vie, imprimera plus vivement dans l'ame le mépris du monde que la vûë de tout ce que le monde peut présenter aux yeux de beau & de grand.

3. Dans l'inclination d'apprendre & de sçavoir des choses qui ne servent qu'à satisfaire l'esprit. Telles sont certaines études, certaines lectures, qui emportent l'imagination, & qui remplissent la mémoire de vanité: certaines poësies, certaines histoires, & généralement tout ce qui frappe agréablement l'esprit, & qui se l'attache, & rend ensuite le cœur captif.



CHAPITRE IV.

De la mort mystique.

D. **Q**U'entendez-vous par la mort mystique?

R. **Q**C'est l'extinction de la vie que nous avons pour le monde & pour nous-mêmes, en sorte que nous ne vivions plus que pour Dieu.

Pour entreprendre la pratique de la mort mystique, il faut sçavoir que nous avons trois sortes de vies, moralement parlant, & suivant les inclinations & les affections de notre cœur. La première est la vie extérieure que nous avons dans les objets qui sont hors de nous. La secon-

H

de est la vie intérieure que nous avons en nous-mêmes. La troisième est la vie intime que nous avons en nos plus profondes & plus secrètes affections. La mort mystique doit éteindre en nous ces trois sortes de vies.

La première, que nous appellons extérieure, consiste dans une grande application aux objets qui nous environnent, comme les biens, les honneurs, les amis, le jeu, les passe-temps, & dans le plaisir qu'on y prend. Par exemple, la vie des Courtisans c'est la Cour : tout cet appareil mondain & attrayant, tous ces agréables spectacles, ces charmans divertissemens que la Cour leur présente. Quand ils en sont éloignés, ils sont comme languissans, & mourans de chagrin. Quand ils vont chez eux, ils n'y sont pas long temps sans s'ennuyer, & ils ne se peuvent réjouir que dans la pensée de retourner bien tôt à la Cour. Car la Cour est leur vie. Il y a même des Ecclésiastiques qui sont d'inclination Courtisans. Après avoir demeuré quelque temps dans leur bénéfice, il faut aller faire un tour à la Cour, autrement la mélancolie les consume ; ils ne vivent pas.

Quand on arrache de son cœur cette inclination, voyant que c'est une vanité, on meurt à soi-même dans cet objet extérieur, & c'est une partie de la mort mystique.

Si un Religieux se plaît à demeurer dans une grande Ville, à cause qu'il y contente ses desirs, qu'il y trouve diverses choses qui le satis-

font, il a en cela sa vie. Quand il étouffe entièrement cette affection, & qu'il se met dans une parfaite indifférence, s'adonnant à l'oraison, & ne cherchant qu'à plaire à Dieu, c'est une mort mystique. On peut dire généralement qu'un extérieur qui a de la grandeur & de l'éclat charme d'ordinaire tout le monde. Il y a peu de personnes qui n'y soyent sensibles. Chacun a quelque chose, en quoi il trouve sa vie. A l'égard de Monsieur un tel c'est d'entrer au Conseil, au Parlement : Quand il a vendu son office, il est comme mort, ne voyant plus cet abord de personnes qui le venoient solliciter, n'ayant plus la charge qui le faisoit considérer, il lui semble qu'il n'est plus au monde. C'est peut-être pour l'intérêt de sa famille qu'il s'est défait de cet emploi. S'il l'avoit quitté pour Dieu, pour se donner plus parfaitement au service de Dieu, ce seroit une espèce de mort qui le mettroit en état de devenir spirituel.

Ainsi quand une personne a retranché ses vûes, & son application aux choses extérieures : quand elle s'est désabusée du vain éclat des objets que le monde étale à nos yeux, on peut dire qu'en cela elle est morte à soi-même de cette mort que nous appellons extérieure. Quiconque peut dire : *ni la Cour, ni le grand monde, ni les honneurs, ni les bons succès, ni tous les avantages temporels ne me touchent point : quoi qu'il puisse arriver, je sens mon cœur en même disposition ;* qui peut, dis-je, parler ainsi, peut

croire qu'il est dans le premier degré de la mort mystique.

La seconde sorte de vie est celle que nous avons en nous mêmes, & dans la possession de nos biens propres & personnels, tels que sont la santé, la bonne mine, l'esprit, la liberté de faire ce qui nous plaît, nos sentimens, nos goûts. Une femme a une extrême attache à sa beauté, à ses habits, aux ajustemens qui lui donnent de la grace. Une autre a un soin excessif de sa santé. Une autre ne veut être contrédite en rien. Elle aime passionnément sa liberté, à sortir quand il lui plaît, à écrire ce qu'il lui plaît: mourir à tout cela par une vraie obéissance, contrariant son humeur & ses inclinations, se négligeant en ses habits, & se réduisant aux termes de la modestie, & de la simplicité Chrétienne, c'est là le second degré de la mort mystique. On ne se réserve aucune volonté propre, aucun désir déterminé à rien, sinon à ce que Dieu soit servi, & honoré. Tout m'est indifférent. J'abandonne toutes mes volontez, tous mes emplois, toutes mes actions à la disposition de la Providence, à la discrétion de l'obéissance. J'aime mieux faire ce que les autres veulent, que ce qui est à mon gré. L'ame qui est ainsi morte, ne trouve goût qu'à s'entrettenir avec Dieu, qu'à contenter Dieu, & qu'à voir la volonté de Dieu accomplie. Le St. Evêque de Genève disoit : *Je veux fort peu de choses, & encore les choses que je veux, je les veux*

bien peu. On ne peut être dans une autre disposition que l'on n'ait beaucoup de distractions, & de dissipations d'esprit.

Que chacun donc de ceux qui font profession du service de Dieu s'examine, & voye s'il ne trouvera pas dans son cœur une grande multitude de volontez. Qu'il voye s'il n'est pas vrai que tout ne lui est pas indifférent, & qu'il y a plusieurs choses qu'il aime mieux que d'autres.

L'ame morte à elle-même, ne voit aucune chose qu'elle puisse préférer à l'autre, sinon la volonté de Dieu. Hors de là tout lui est un. Mais hélas, combien trouverons-nous d'ames qui soient dans cet état de mort & d'indifférence à tout? On attache son affection & ses desirs à des créatures sujettes à des changemens qui causent mille peines. Ainsi quand cette personne si chère vient à s'éloigner, ou à mourir, on est inconsolable. Ceux qui sont morts à tout sont bien plus sages. Comme rien ne les touche, rien ne peut troubler leur paix. Saint Ignace étant malade, le Médecin lui dit un jour qu'il tint son esprit libre, & qu'il en bannit toute sorte d'inquiétude. Le Saint se mit à penser s'il y avoit quelque chose au monde qui pût lui faire de la peine. Il ne trouva rien qui fût capable de l'affliger, qu'une seule chose, sçavoir si la Compagnie qu'il avoit fondée venoit à être détruite: & encore il lui sembla qu'après un demi quart d'heure d'oraison il s'en consoleroit entièrement. La paix intérieure de ce Saint

homme venoit de ce qu'il étoit mort à toutes ses volontez. Ce que nous avons dit de la volonté s'entend aussi du jugement propre, & de tous les choix qu'on peut faire.

La troisième sorte de vie que nous appellons intime, est la satisfaction que nous prenons en nos plus profondes, & plus secrettes affections, soit humaines, soit divines. Car on a une vie intime dans les goûts, & les consolations célestes, dans ces douces conversations qui se passent avec Notre-Seigneur au fond du cœur, dans les pratiques d'une dévotion sensible, dans les effets délicieux de la grace. Souvent la vie qu'on prend en tout cela n'est pas entièrement pure. L'amour propre s'y mêle. Il faut mourir à cela, se réduisant uniquement à la volonté de Dieu, aussi bien pour le regard de ces sortes de biens spirituels & divins, que pour le regard de tous les autres, ne les voulant que pour Dieu, & les possédant sans attache; vivant à Dieu seul dans la jouissance de ses dons les plus précieux. On peut parvenir à cet état avec le secours de la grace, & quand Dieu y appelle une ame, il la fait passer par de terribles épreuves. Elle a dit mille fois à Dieu qu'elle mettoit entre ses mains tout son sort pour le temps, & pour l'éternité: qu'elle étoit préparée à tout ce qu'il voudroit; à se voir privée de la plus grande, & plus profonde douceur qu'elle pût experimenter en cette vie. Il agréa son sacrifice, & il la met dans des sécheresses, dans

des peines, & dans des agonies qui opèrent en elle la mort mystique.

C'est de quoi se rient non-seulement plusieurs personnes grossières, mais encore plusieurs sçavans, qui faute d'entendre les secrets de la conduite de Dieu sur les ames, prennent les peines dont nous parlons pour des effets d'une pure mélancolie. Cependant c'est par là que Dieu conduit les ames au plus sublime degré de la mort mystique, où l'on se trouve dénué de tous les goûts spirituels, de toutes ces belles idées de vertu, de tous ces desirs ardents, qui n'étoient pas exempts d'intérêt propre. Ensuite l'on en vient à un simple regard de Dieu, on ne veut que lui, on ne veut rien que pour lui, & l'on ne veut jouïr de lui que pour l'aimer davantage. Ne vivant plus du tout à soi-même on mène une vie toute divine. Pour en venir là, passons courageusement par tous ces degrés de mort.

Per mortem, per mille Cruces, per tormina mille.

Le chemin qui mène à la mort mystique, est l'exercice de la mortification continuelle dont nous avons parlé au chapitre précédent. Si on l'embrasse constamment & sans réserve, on arrivera bientôt à l'heureux terme, où l'on aspire, & l'on sera surpris de se voir au milieu des biens dont Dieu comble les Saints.



C H A P I T R E V.

De la conformité à la volonté de Dieu.

D *Q*U'est-ce que la conformité à la volonté de Dieu ?

R. C'est une entière résignation à ce que Dieu ordonne, & un doux repos en son bon plaisir.

Elle est fondée sur ce qu'on croit fermement que tout ce qui se fait dans le monde, & tout ce qui nous arrive est ordonné de Dieu. D'où il résulte qu'on reçoit tout de la main de Dieu, comme un présent de son amour.

Pour entendre cette pratique, il faut avoir acquis trois dispositions. La première, de vouloir être entièrement fidèle à Dieu, sans lui rien refuser, ni rien omettre de ce qui peut lui être agréable. La seconde, d'avoir une entière confiance en sa conduite, s'y abandonnant pleinement, se livrant à sa Providence, & ne trouvant rien de meilleur au monde que de dépendre de lui. La troisième, de prendre plaisir à voir ses desseins, & ses désirs accomplis. Quand une ame s'est établie dans ces trois dispositions, elle peut prendre, sans se tromper, toutes les choses qui lui arrivent, comme des effets de la bonté de Dieu, & de son amour, quelque cause qui puisse y intervenir. Car bien que les créatures mêlent leur malice dans le cours de la Providence Divine, la Providence ne peut être

surprise, ni supplantée, ni manquer à ceux qui se confient en elle. Si bien que qui s'est ainsi livré à Dieu, peut croire qu'il est entre les mains de Dieu, comme un enfant entre les mains de sa nourrice. Il s'y tient en repos sans pouvoir être troublé par aucun événement. Si l'on venoit à l'improviste lui donner un coup d'épée au travers du corps, la première pensée qu'il auroit, seroit de prendre cela comme de la main de Dieu, comme si Dieu même lui donnoit le coup. Car encore que Dieu laisse le crime qui se commettrait en cette rencontre, néanmoins par son pouvoir Souverain auquel rien ne peut s'opposer, & par sa science infinie à laquelle rien ne peut être caché, il ordonne & dispose tellement toutes les causes secondes qu'il les fait servir à l'exécution de ses desseins. Les crimes mêmes qu'il permet, malgré la malice de la volonté libre qui les commet, trouvent leur place dans l'ordre de la Providence, & par la disposition de la sagesse de Dieu deviennent des moyens pour l'accomplissement de ses volontez.

Nous devons établir solidement ce principe dans notre ame : autrement nous serons toujours chancelans. Il se trouve des Chrétiens qui pensent qu'à raison de la liberté humaine, il y a des choses que Dieu souffre & permet contre son gré : Si bien que quand quelques-unes de ces choses leur arrivent, ils ont de la peine à se consoler. Car quoi qu'ils se résolvent à se sou-

mettre à ce que Dieu permet, ils ne peuvent toutefois comprendre qu'il faille accepter cela, comme on accepte une maladie, ou un accident qui ne vient point de la malice des hommes, & où l'on peut envisager purement la volonté de Dieu. S'ils perdent un procez, ils diront bien : *Je me soumets à cette perte, puisque Dieu l'a permise.* Mais ils ajouteront : *C'est l'injustice des Juges qui me la fait perdre. C'est qu'un tel, qui est mon ennemi, s'est trouvé au jugement, & qu'un tel, qui est mon ami, ne s'y est pas trouvé.* Une ame qui a une parfaite conformité à la volonté de Dieu, se consoleroit dans cette perte, en disant : *Je suis assurée que Dieu a voulu que je perdisse mon procez.* Elle ne considéreroit point l'injustice qui lui seroit faite : ou si elle ne pouvoit s'empêcher de la ressentir, elle en étoufferoit le sentiment en se disant : *Dieu a voulu cela pour moi. Je puis & je dois prendre cela comme une chose ordonnée de Dieu pour mon bien.*

Une femme qui a perdu son mari, s'arrête à considérer que la saignée qu'on lui a faite mal-à-propos lui a causé la mort. *S'il n'eût pas été saigné, il est certain qu'il seroit encore en vie : C'est le jugement de tous les Médecins. Faut-il que par l'imprudance d'un Médecin je fasse une si grande perte?* Elle croit qu'il n'y a autre chose en cette mort, sinon que Dieu a laissé agir les hommes selon leurs idées. Elle ne peut aller tout droit à la première cause. Si elle étoit éclairée de la véritable lumière, & bien établie dans la con-

formité à la volonté de Dieu, elle diroit : *L'erreur du Médecin est bien à notre égard la cause de la mort de mon mari, & de ma douleur : mais en Dieu cette mort, & mon affliction est un ordre aussi exprès, & déterminé que si Dieu même avoit conduit la main du Chirurgien pour faire la saignée, qui a si mal réussi.* Cette persuasion arrête ses plaintes, & lui est un fonds de solide consolation.

Il est vrai que Dieu laisse agir les causes secondes. Il ne change pas leur cours ordinaire ; mais il ordonne pourtant tous leurs effets au bien des ames qu'il veut sauver. Il ne se fait rien à quoi sa justice, & sa miséricorde ne concourent. Il permet qu'il arrive du mal à plusieurs qui se sont soustraits de sa conduite. Ainsi ce jeune homme a été tué dans un lieu de débauche. Dieu l'attendoit là, & Dieu a conduit la main du meurtrier, non par affection au mal, mais par une juste disposition de sa Providence, se servant de la malice de l'un, pour châtier la malice de l'autre. Et de même qu'il dispose par sa justice l'action du méchant, de même la dispose-t'il par sa miséricorde, & par son amour pour le bien de ceux qui lui sont fidèles, & qu'il ne peut non plus abandonner qu'une mere son enfant.

Toute l'Ecriture sainte est pleine de cette doctrine, & les Saintes Ames de Dieu, comme Abraham, David, & Job attribuent tout ce qui leur arrive à la pure disposition de Dieu.

Y a-t'il rien qui paroisse moins venir de Dieu que ce qui vient du démon, & toutefois Job, lorsque ses biens lui sont ravis, lorsque ses enfans sont tuez, ne regarde en cela que la disposition de la Providence : *Le Seigneur, dit-il, me les avoit donnez, le Seigneur me les a ôtez. Il ne s'en prend point au démon qui étoit l'auteur de tous ces défâstres.*

C'est ainsi que parlent les gens de bien, convaincus que tout leur vient de Dieu, & que toute leur vie n'est qu'un tissu de dispositions de la Providence. Voilà le fonds inébranlable de leur résignation, & de leur consolation dans les plus fâcheuses conjonctures, où ils se puissent trouver. *Je suis assuré, disent-ils, que depuis que je me suis jetté entre les bras de Dieu, me donnant tout à lui, il m'a pris en sa protection, qu'il a soûjours les yeux sur moi, qu'il conduit tous mes pas, & qu'il ne me peut arriver aucun mal que par ses ordres.* Ils se reposent paisiblement dans le sein de la Providence, comme un enfant dans le sein de sa mere. Se considérant toûjours entre les mains de Dieu qui est leur Pere, ils ne font jamais de réflexions inquiettes sur les événemens. Leur esprit ne fait point ces vains raisonnemens. *Pourquoi ceci ? pourquoi cela ? si j'eusse pris telle mesure, cette chose ne seroit pas arrivée. J'ai bien eu du malheur de croire ce conseil, de m'embarquer dans cette affaire, de ne pas suivre mes premières vûës.* Ils ne raisonnent point ainsi, mais s'humiliant de leurs défauts, ils se

talement incontinent en la présence de Dieu , & continuent leur train ordinaire de fidélité, de confiance , & d'abandonnement à Dieu. Cette manière d'agir s'appelle vraie conformité à la volonté de Dieu : & c'est là le paradis de ce monde. Quand une ame a pratiqué durant quelques années ce saint exercice , Dieu la méné dans un pays, où elle voit très-clairement l'ordre de la conduite Divine sur elle par la Providence. Ce n'est point par le raisonnement qu'elle acquiert cette connoissance : c'est par une simple & amoureuse vûe de Dieu , laquelle lui découvre les desseins de Dieu à son égard , & lui fait pénétrer les secrets ressorts de sa sagesse , & de sa bonté dans les affaires qui la concernent. A quoi l'ame acquiesce humblement & sans peine.

D Comment peut-on entrer dans ces ordres de la Providence ?

R. Nous l'avons dit, c'est en gardant exactement les points suivans. 1. De se déterminer tout de bon , & non à demi à servir Dieu sans réserve. Quand on se relâche en cette détermination , l'on tombe dans l'obscurité à l'égard de la conduite de Dieu. 2. De s'abandonner entièrement à Dieu , sans se conduire soi-même , & sans poursuivre avec chaleur l'exécution des desseins qu'on a formez. Cet empressement est incompatible avec la voye lumineuse que Dieu tient à l'égard de ses fidèles serviteurs , & qu'il leur manifeste , & non pas à

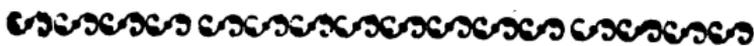
ceux qui s'appuyent sur leur sagesse, sur leur puissance, sur leur crédit, sur leur industrie, sur leur richesses. 3. De ne prendre jamais d'autre route que celle de la Providence, s'attachant inséparablement à la Loi de Dieu, à l'obéissance, & aux inspirations divines, sans se laisser entraîner aux inclinations de l'amour propre, & à son humeur. 4. D'envisager avec une foi vive la volonté de Dieu, d'abord qu'elle se déclare dans les dispositions de la Providence, de s'y résigner avec une grande soumission, de s'y reposer comme une pierre se repose dans son centre. C'est là le secret pour être toujours content.

Vouloir ce que Dieu veut est la seule science, Qui nous met en repos.

Cet exercice est la vraie nourriture de l'ame. *Ma nourriture*, disoit Notre-Seigneur, *est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, & de consommer son ouvrage.* L'ouvrage de Dieu, est que je sois ce que je suis, c'est-à-dire malade s'il le veut, pauvre s'il l'ordonne, affligé s'il le juge à propos. Je ne veux en rien changer son arrêt : Je le veux tel qu'il l'a prononcé.

L'ame ainsi résignée est toujours comme dans un triomphe de joye, & le premier mouvement qui se forme en elle quand il lui arrive quelque sujet de peine extraordinaire est de se réjouir de voir la volonté de Dieu accomplie, conformément à la disposition de cette bonne ame, qui comme on lui demandoit : *Que fai-*

tes-vous ? répondit , j'agréé les volontez de Dieu sur moi , & sur toutes les créatures.



CHAPITRE VI.

Du total abandon entre les mains de Dieu.

D. *Q*U'est-ce que le total abandon entre les mains de Dieu ?

R. C'est une disposition par laquelle on renonce entièrement à soi-même pour se soumettre à la volonté de Dieu. Cette disposition renferme trois actes plus remarquables.

Le premier est de nous décharger des soins empressez que nous avons ordinairement de nous-mêmes, & de nos intérêts. C'est de nous défaire de ces vûës inquiettes que la prudence humaine donne. C'est de nous oublier, & de nous délaïsser, pour nous mettre en état de dépendre absolument de la sagesse, de la bonté, & de la puissance de Dieu. L'homme qui se décharge ainsi de sa conduite, fait un grand sacrifice à Dieu, parce qu'il se dépouille d'une chose qui est la première production de l'amour propre, & en s'en séparant il arrache la racine d'une infinité de défauts. Imaginons-nous, un Pilote qui las de conduire son vaisseau parmi les tempêtes, & voyant que sa science est trop courte pour cela, abandonne son gouvernail. S'il étoit assuré d'un secours extraordinaire du Ciel, ne seroit-il pas d'autant plus sage, plus

heureux qu'il s'abandonneroit d'avantage, jusqu'à jeter son gouvernail dans la mer? Or Dieu même nous assure qu'il prendra la conduite de ceux qui pour l'amour de lui renonceront à leur propre conduite. Sur cette assurance une ame généreuse se dépouille même du droit naturelle qu'elle a de se conduire, imitant le Pilote qui jette son gouvernail dans la mer. C'est ce que fait un Religieux par son vœu d'obéissance. Il abandonne le soin de ses emplois, & de sa conduite à ceux qui lui tiennent la place de Dieu, sans songer à ce qu'ils feront de lui, sans s'en inquiéter, sans vouloir donner aucun détout aux dispositions de l'obéissance. Il se souvient qu'il n'a plus droit de mettre la main au gouvernail. On a d'ordinaire ces sentimens, quand on entre en religion, mais on ne persévère pas toujours dans ces sentimens. On se relâche dans la suite, & il y en a peu qui ne soient tentez de donner quelque petit mouvement à leur vaisseau pour le faire mouïller à un tel port où leur inclination les pousse; je veux dire qui s'abstiennent d'employer quelque peu d'industrie pour procurer que les Supérieurs les envoient où ils désirent aller, & les appliquent à ce qui est à leur goût. Tel croit que si on l'envoie dans cette belle Ville, où sont tous les objets qui le peuvent satisfaire, il sera parfaitement content, qu'il en sera plus estimé dans son Ordre, qu'il sera toute sa vie plus habile. Ainsi trouvant l'occasion favorable, il dit un petit mot

mot à un Pere grave, qui a du crédit auprès du Provincial. C'est là reprendre sa conduite, & mettre la main au gouvernail. Si la chose réussit, il aura la satisfaction qu'il désiroit, mais à l'heure de la mort les Anges & les Saints diront : *Voilà l'homme qui est venu à bout de ses desseins ; mais il n'en est pas mieux traité.* Heureux est celui qui dans cette extrémité peut dire avec un humble sentiment de reconnoissance : *Graces à votre miséricorde, mon Dieu, depuis le jour que je suis entré à votre service, que je me suis livré à votre conduite, je ne me souviens pas d'avoir une seule fois contribué aux dispositions que mes Supérieurs ont faites de ma demeure, & de mes emplois. Tout est venu de vous immédiatement, & absolument. C'est le vent du Saint Esprit qui a toujours conduit mon vaisseau jusqu'à l'heure présente, que j'espère d'entrer dans le port du salut.*

Le second acte du parfait abandon est qu'après avoir quitté sa propre conduite, ses lumières, ses industries, on se jette aveuglément entre les mains de Dieu, que d'une volonté généreuse & fervente on s'élançe dans tous les desseins de Dieu, dans toutes ses volontez à la manière de ces nageurs, qui se jettent tout nus de dessus un pont dans la rivière, ou du haut d'un vaisseau dans la mer. D'abord on les croit perdus, mais bien-tôt après ils sortent de l'abîme, où ils s'étoient jettés, ils paroissent sur l'eau, & nagent avec plaisir. De même les âmes qui se dépouillant de leurs intérêts, se jet-

tent avec confiance dans l'océan de la volonté Divine, dans l'abîme de la Providence, sans se soucier des succès, de l'estime, & des loüanges du monde, paroissent perduës aux yeux des hommes; Dieu pour les éprouver les délaissant pour un temps; on dit : *voilà un homme perdu. C'est un pauvre homme qui ne sçait pas se faire valoir, ni se produire, comme tels & tels. Il est sans amis. C'est un homme noyé. Il est abîmé sans ressource.* Mais lorsqu'on y pense le moins, Dieu fait voir son dessein sur ces personnes que l'on croyoit perduës. Il montre que leur conduite, que le monde avoit condamnée, a été véritablement sage, & qu'ils ont plus gagné en s'abandonnant entre ses mains, que ceux qui ont tant eû de soin d'eux-mêmes, & qui ont tant travaillé pour s'élever, & pour faire leur fortune. On les verra nager dans l'océan des délices célestes. Que si Dieu tient sa conduite cachée à leur égard durant cette vie, il la découvrira au grand jour de son jugement, & dans toute l'éternité: & dès-à-présent ces âmes généreuses auront leur récompense dans leur intérieur, y possédant la paix, la joye & les consolations que Notre-Seigneur a promises à ceux qui ont le courage de quitter tout pour l'amour de lui. Tous les livres Spirituels nous prêchent cette vérité, & cependant nous qui faisons profession d'être Disciples de JESUS-CHRIST, combien sommes-nous éloignez de la pratiquer? nous ne voulons rien relâcher de

nos intérêts : nous ne pouvons nous résoudre à perdre aucun de nos droits. Chacun pense à se pousser , à se mettre à son aise , en crédit , en autorité ; à se procurer une demeure , un emploi à son gré. On veut avoir son compte en toutes choses, & toujours s'assurer pour l'avenir.

Le troisième acte du total abandon , est l'aquiescement de l'ame au dénuement de tout , & aux ordres de la Providence , quels qu'ils soient , en sorte qu'elle y trouve sa paix , son repos , sa joye , agréant tout ce qu'elle voit venir de la main de Dieu , & le goûtant sans répugner à rien. Quoiqu'il lui arrive , elle demeure constamment dans le sein de la Providence comme dans son port , dans sa citadelle , dans son centre. Là elle se tient aussi assurée qu'un Roi au milieu des troupes d'une armée nombreuse. Elle voit venir les maladies , les pertes , les humiliations , sans s'étonner , sans s'émouvoir. A l'arrivée des accidens les plus facheux , elle les saluë , & leur dit : *venez , venez , soyez les bien-venus de la part d'où vous venez. Dieu soit ben. Voilà qui va bien* : ou comme disoit à tout moment pendant trois ans le Saint homme Gregoire Lopez , *fiat voluntas tua*. La vie de cette ame est le lait qui coule de la sacrée mammelle de la Providence. Aux yeux du monde , elle est toujours comme un homme qui vient de faire naufrage , & qui est encore tout nud au rivage de la mer , auprès des débris de son navire , sans se plaindre , & sans marquer

d'inquiétude : mais aux yeux de Dieu elle est comme un enfant dans le sein de sa mere. La mere l'embrasse & le caresse , & l'enfant n'a point d'autre mouvement que celui de son repos dans le sein de sa bonne mere ; ni d'autre action que sa complaisance aux caresses qu'il reçoit.



C H A P I T R E VII.

De l'unique repos en Dieu.

D. *U'est-ce que l'unique repos en Dieu ?*

R. *Q* C'est la disposition de l'ame lorsqu'après avoir travaillé à se rendre agréable à Dieu , elle se trouve enfin établie en lui , sans se remplir de rien que de lui.

L'ordre de la grace aussi bien que celui de la nature , porte qu'après le travail on jouisse du repos & du bien pour lequel on a travaillé. Or par ce repos nous n'entendons pas seulement la récompense & la douceur que Dieu donne en cette vie à ceux qui s'employent à son service , mais encore une pratique de l'ame , & un acte par lequel elle tend à Dieu comme à son centre, & s'employant dans le service de Dieu , elle en fait tout son plaisir & toute sa joye. C'est là comme le comble de toutes les saintes pratiques dont nous parlons dans ce second livre. On en vient là quand on a travaillé de toutes ses forces à se conformer en tout à la Loi de

Dieu , corrigeant ses défauts , s'exerçant dans les vertus , s'attachant au bon plaisir de Dieu , s'accoutumant à faire toujours ce qu'on juge le plus parfait. L'ame alors possédée de l'amour divin , brûlant du désir de plaire à son Epoux , n'a plus d'autre vûë que de se transformer en lui , pour lui être plus agréable. Elle ne se détermine qu'a ce qu'elle voit qu'il veut , & qu'il désire , & n'a de joye qu'en ce qui le peut contenter. Elle n'a point d'autre motif que lui , ni d'autre objet. C'est à lui seul que se termine toute son application. Hors de lui elle ne trouve rien qui puisse attirer ses regards , rien qui puisse toucher son cœur. Bien qu'elle pratique toute les vertus , & que chaque vertu lui communique sa bonté propre , c'est pourtant l'amour qui donne le mouvement à toute sa conduite. Le pur amour en est le principe & la fin. Elle en est tellement occupée qu'on peut dire qu'elle est comme toute engloutie dans la douceur de l'amour. L'amour est l'or ou l'émail qui relève toutes ses intentions & toutes ses actions : de sorte qu'il n'y paroît que Dieu & JESUS-CHRIST. Ce qu'elle peut faire de son côté , c'est de fuir la bassesse , & la lâcheté de la nature , & de suivre toujours l'attrait de la grace , qui l'élève & la porte à Dieu , comme dit Saint Vincent Ferrier dans son petit traité de la vie spirituelle. *Vous verrez , dit-il , si vous y prenez garde que Dieu vous assiste de sa grace , & vous élève continuellement à lui-même.* Pour cor-

respondre à cet attrait, l'ame tend uniquement à Dieu par le pur motif de lui plaire, sans en mêler aucun autre dans ses intentions, ni dans ses actions, & sans jamais s'arrêter aux autres objets qui se présentent. Le Prophète disoit : *Qui me donnera les ailes de la colombe, & je volerai, & je me reposerai ?* Il marque l'effort de l'ame pour s'élever au dessus des créatures par le motif de la pure intention, ne prenant jamais de repos qu'en la vie divine, c'est-à-dire que dans les choses auxquelles Dieu se plaît.

Elle s'établit dans ce repos par sa ferme résolution à ne chercher que Dieu, par sa continue attention à Dieu, & par sa fidèle coopération à la grace. Et comme le plaisir est l'attrait ordinaire qui fait agir les créatures, & que l'action, & le mouvement se termine au repos, l'ame attirée par le plaisir qu'elle trouve en Dieu, se met en mouvement pour lui rendre service. Cet attrait est si puissant qu'elle ne peut en quelque façon faire autre chose que ce qui lui semble être le plus agréable à son Bien-aimé. Elle court de toutes ses forces au pur amour, & elle en fait son unique emploi. C'est ce que S. Ignace propose sans cesse à ses enfans dans ses Constitutions ; *le plus grand service de Dieu, la plus grande gloire de Dieu.* L'ame généreuse animée de cet esprit, choisit entre les choses qui se présentent pour le service de Dieu ce qui lui paroît le plus parfait, ce qu'elle juge le plus au gré de Dieu : elle ne peut faire d'autre choix :

elle ne peut s'arrêter ailleurs. C'est là où son attrait l'emporte, & si elle rencontre en son chemin les Croix, elle s'en réjouit, parce qu'elles rendent l'amour, & plus fort & plus pur. Quand elle est lassée de travailler, qu'elle a épuisé ses forces, & consumé tous ses esprits, elle reprend haleine pour faire encore davantage, & sans rien épargner, elle se prodigue elle-même pour le bien des âmes pour amener tout le monde à la connoissance, & à l'amour de Dieu. Ensuite elle se vient reposer en Dieu, qui se fait sentir à elle par des consolations ineffables. Alors enivrée de ces saintes délices, éclairée de nouvelles connoissances, elle forme de nouveaux desseins pour la gloire de Dieu. Ardente d'un zèle immense, elle s'embarque dans des œuvres plus grandes, & travaille sans relâche jusqu'à ce que n'en pouvant plus, elle vient se jeter dans le sein de son Divin Epoux, pour y trouver du repos, & y reprendre des forces. Que si elle ne peut agir pour la conversion des âmes, ou pour leur perfection, elle s'adonne à la pénitence, & tâche de raffaier par de grandes austérités l'amour Divin qui la brûle. Les rigueurs dont elle use envers elle-même, obligent Dieu de venir à elle & de l'introduire dans ses délices. Ainsi elle passe ses jours dans une suite alternative de services qu'elle rend à Dieu, & de faveurs qu'elle reçoit de Dieu. Rien ne la détourne, rien ne l'amuse. Elle ne s'appuye ni sur les créatures dont elle voit le néant, ni sur

sa propre force, puisqu'elle n'en a point d'autre que celle de la grace. Sa vie est plus délicieuse que celle des Rois. Elle est plus occupée que les grands Ministres d'Etat. Son esprit est plus éclairé que celui des plus sçavans. Un seul rayon de Dieu lui fait plus voir que toute la Théologie humainement acquise ne lui peut enseigner. Saint François de Borgia disoit qu'en une seule communion il sentoit plus de joye que ne lui en pourroit donner tout ce qui est créé, quand il seroit rendu éternel.

Qu'y-a-t'il donc de plus riche, de plus sage, de plus heureux que l'ame qui a établi son unique repos en Dieu ? C'est d'elle dont JESUS-CHRIST parle, quand il dit : *Mon Pere l'aime & nous viendrons à elle, & nous demeurerons avec elle.* Elle use envers Dieu d'une familiarité étonnante. A peine la foible humanité peut-elle soutenir l'excès des consolations Divines dont elle est pénétrée. Elle est obligée de s'écrier qu'elle n'en peut plus, & de prier Dieu qu'il ne lui en donne pas davantage. Et qu'on ne s'imagine pas qu'elle ne soit favorisée de la sorte que de loin à loin. Car quand une fois Dieu a découvert les biens de son Royaume, à l'ame qui est parvenue à trouver en lui son unique repos, la vie qu'elle mène sur la terre est un avant-goût du Paradis, & chaque jour est pour elle une nouvelle Fête, comme nous l'apprenons des Saints qu'on a obligez de déclarer ce qui se passoit dans leur intérieur. Il en va de

sa perfection comme de la fortune d'un favori, que le Roi se plaît d'élever de jour en jour à de nouveaux honneurs, & de combler de richesses. Plus Dieu lui fait de graces, plus elle se détermine à lui rendre de services, comme si elle vouloit égaler la libéralité de Dieu par sa fidélité à correspondre aux largesses dont il la prévient.



C H A P I T R E VIII.

Fautes que commettent les ames déjà bien avancées.

D. *Q*'entendez-vous par les ames avancées ?

R. *Q*ue sont celles en qui la grace se déclare sensiblement, & que Dieu a déjà élevées au saint commerce de son amour. On ne doit pas tenir une ame pour avancée précisément, parce qu'elle a travaillé long-temps au service de Dieu. Nous ne mettons point aussi au rang des ames avancées ceux qui sont simplement gens de bien, irréprochables dans leurs mœurs, constants dans de certaines pratiques de vertu, mais dont la conduite roule sur la sagesse humaine avec quelques sentimens de piété, sans qu'il paroisse en eux un principe de grace éclatant, ni une détermination à toute sorte de bien. Les ames véritablement avancées nont aucune réserve pour Dieu, marchent ordinairement en la présence de Dieu, font leurs actions dans la lumière de la grace, & par son mouvement, &

ont une perpétuelle attention au bien surnaturel. Ces personnes, quoique solidement vertueuses, ne laissent pas de tomber dans quelques fautes que nous voulons ici remarquer, afin qu'elles y prennent garde. Elles en commettent principalement quatre.

La première, est d'agir souvent par elles-mêmes, au lieu d'agir par le mouvement de la grace. Cette faute vient de précipitation, sur quoi il faut sçavoir que quand Dieu voit une ame entièrement déterminée à se donner à lui, & à exécuter ses saintes volontez, il lui communique son esprit, & quelquefois avec une telle abondance, qu'elle a son secours présent dans presque tout ce qu'elle veut faire. Or parce que l'esprit de Dieu captive la nature, les personnes qui sont d'un naturel vif & impétueux ont de la peine à s'y assujettir. Ils ne se donnent pas le temps d'écouter le Saint Esprit. Ils ne consultent tout au plus que la raison, qui est un principe, bon à la vérité, mais bas en comparaison de l'Esprit de Dieu. C'est pour quoi leur impétuosité les emporte ordinairement, & fait qu'ils s'avancent à bien des choses que Dieu ne demande pas d'eux. Ils préviennent la grace avec un dommage qu'ils ne reconnoissent que dans la suite du temps. Quelquefois aussi ce défaut n'est qu'en la manière de faire les choses. On fait à la vérité ce que Dieu veut, mais pour le bien faire, il le faudroit faire par l'esprit de Dieu, & on le fait par

son propre esprit, parce qu'on n'est pas attentif au mouvement de celui de Dieu, Ce qui met la même différence entre ce qu'on fait & ce qu'on feroit, qu'il y a entre le cuivre, & l'or. Le remède à ce deffaut est de modérer sa vivacité naturelle, & d'attendre par une sage lenteur que Dieu nous détermine à ce qu'il veut de nous, & ensuite de l'exécuter par le principe de la grace. Ceci ne se peut bien expliquer par le discours, mais la pratique en donne l'éclaircissement.

La seconde faute des ames avancées, est une certaine négligence à écouter & à suivre la grace qui les attire à quelque chose de plus relevé que ce qu'elles font : Elles n'y résistent point par une volonté déterminée, & avec une connoissance distincte ; mais comme par lâcheté, se laissant emporter au poids de leur foiblesse. Elles sont tombées dans une obscurité d'esprit, & dans un engourdissement de cœur : elles n'apperçoivent point assez la lumière de la grace, & ne sont point assez souples à ses inspirations. D'où il arrive qu'elles omettent beaucoup de choses meilleures que celles qu'elles font. Une ame, par exemple, est à l'oraison. Pendant qu'elle s'entretient avec Dieu, il lui vient une petite langueur : ensuite la pensée de quelque affaire qui ne presse pas, se présente à son imagination. Elle quitte l'oraison, & va faire ce qui lui est venu dans l'esprit. Ce n'est pas là un crime : c'est une infidélité qui lui fait

perdre le bien que Dieu lui communiqueroit si elle demeueroit avec lui. Ainsi un Prêtre après la Messe peut par pure lâcheté omettre ou abréger son action de grâces, avec une perte considérable, au lieu de profiter d'un temps si précieux en s'arrêtant avec Notre-Seigneur.

La troisième faute est le manque de correspondance aux visites qu'on reçoit de Dieu parmi les occupations de la journée. Car depuis qu'une ame est liée à Dieu par le sentiment de sa présence, il est souvent prêt de traiter avec elle, & il lui fait offre de ses divines communications. Il voudroit la tenir toujours occupée intérieurement avec lui, mais comme cette application gêne un peu la nature, l'ame s'en détourne quelquefois par lâcheté, & au lieu de suivre l'attrait Divin, elle se laisse aller à la foiblesse humaine. C'est un défaut qui lui fait grand tort, & dont elle se doit bien accuser en la présence de Dieu.

La quatrième faute est la résistance que quelques-uns font à Dieu, lorsqu'il les veut transférer d'un état à un autre. Une ame, par exemple, marchera par une voye douce & pleine de consolation, & Dieu lui présentera un chemin rude & laborieux : ou bien au contraire, elle marchera dans la nudité de la Foi, & Dieu viendra à elle avec des douceurs & des caresses extraordinaires. Cette ame au lieu d'être dans l'indifférence, & de s'abandonner entièrement à la conduite de Dieu, craindra la Croix : ou

bien elle aimera mieux demeurer dans le train commun, que de s'embarquer dans les graces extraordinaires, & cela par lâcheté; d'autant qu'elle appréhende les suites des graces extraordinaires, qui sont ordinairement de grandes austéritez, de grandes humiliations, de terribles épreuves, une attention & vigilance perpétuelle. Cette lâcheté se déguise quelquefois sous le prétexte d'humilité, ou de désintéressement. Mais Dieu voit le fonds du cœur, & l'ame demeurant dans sa pauvreté contre le dessein de Dieu, qui la voudroit entichir, ne lui rend pas autant de service & de gloire qu'elle pourroit lui en rendre.



C H A P I T R E IX.

De la bonne Oraison.

D. *Quelle est la bonne Oraison?*

R. C'est celle qui nous approche de plus près de Dieu, & qui lui est la plus agréable.

D. *Quelle Oraison plaît le plus à Dieu, & nous approche davantage de lui?*

R. C'est celle où il opère le plus, & où notre esprit est plus dépendant de sa grace.

Il semble qu'on peut dire que la meilleure Oraison est celle qui nous apporte le plus de profit, & qui nous aide davantage à nous corriger de nos défauts, & à nous avancer dans la vertu. Mais c'est là justement le sujet de la

question, & l'on demande quelle sorte d'Oraison produit le mieux ces bons effets. Il semble que c'est celle où Dieu opère le plus. Car nous profitons plus par le secours de la grace, & par l'opération de Dieu que par notre propre opération. Pour bien entendre ceci il faut voir la méthode & l'ordre qu'on garde ordinairement dans cet exercice.

Un homme veut se donner à Dieu. On lui dit que l'Oraison est nécessaire pour bien réussir dans son dessein. Il se résout de faire Oraison. Un Directeur qu'il a choisi, lui en prescrit les sujets ; la fin pour laquelle Dieu nous a donné l'Être, les malheurs du péché, la vanité du monde, la mort, le jugement, l'enfer. Ces importantes vérités bien méditées, le détachent de l'affection des choses de la terre. Ensuite il prend pour sujet de ses méditations les mystères, & la doctrine de Notre-Seigneur. Il en fait son étude, & son exercice pendant longtemps. Il s'en remplit entièrement l'esprit, & se détermine d'être à Dieu. Il délibère sur l'état de vie où Dieu l'appelle. Il cherche uniquement la volonté de Dieu. Si sa résolution est généreuse & constante, il en vient à ce point que nous appelons le premier pas de la vie spirituelle ; sçavoir, de faire si absolument la volonté de Dieu qu'on ne lui refuse rien. Quand il en est venu là, on peut dire qu'il a tiré de l'Oraison tout le fruit qu'en peuvent tirer les commençans.

La conduite de Dieu à l'égard d'une ame qui s'est ainsi donnée à lui sans réserve, est de la favoriser d'un attrait particulier pour s'élever à lui fréquemment, pour traiter avec lui familièrement, & pour goûter les objets de la Foi. C'est une espèce de contemplation, qu'on peut appeller extraordinaire en un sens, parce qu'elle n'est pas commune à tous ceux qui font Oraison avec le secours ordinaire de la grace, bien qu'elle ne soit accompagnée de visions, de révélations, ni d'autres effets extraordinaires. Je puis assurer qu'entre toutes les personnes que j'ai vû se donner pleinement à Dieu, je n'en ai remarqué aucune qui n'ait été gratifiée de ce don, après s'être exercée quelque temps dans la méditation des mystères, & des vérités de la Foi. Il y a même des ames que Dieu prévient de cette grace dès qu'elles entrent à son service. Elles pensent qu'elles ne sçavent point faire Oraison, parce qu'elles ne sçauroient méditer sur les points qu'on leur prescrit, ou qu'elles lisent dans les livres. Elles n'y trouvent ni goût, ni facilité; ce qui leur fait croire que l'Oraison mentale n'est point pour elles. Mais ce qu'elles ont, vaut incomparablement mieux que ce qu'elles voudroient avoir.

D. D'où vient que ce don est si rare, & que la plupart de ceux qui s'adonnent à l'Oraison mentale en demeurent à la méditation, sans passer outre?

R. C'est qu'ils ne se sont pas donnez à Dieu par une détermination entière, & sans restric-

tion. Ce sont des gens qui veulent à la vérité bien faire, mais qui ne sont pas résolus de suivre toutes les lumières de Dieu : qui se réservent quantité de petits droits : qui veulent se satisfaire en beaucoup de choses : qui bien qu'ils soyent Religieux ne veulent pas mourir entièrement à eux-mêmes, ni s'abandonner entièrement à l'obéissance, ni chercher uniquement la familiarité de JESUS-CHRIST. Ainsi Dieu ne leur donne que des graces communes. Jamais il ne les élève à la participation de ses faveurs particulières. Cependant ils sont assez contents d'eux-mêmes. Ils vous diront qu'ils s'attachent au solide ; que leur Oraison est celle que Saint Ignace enseigne au livre de ses Exercices ; que les Oraisons sublimes sont sujettes à illusion ; que c'est une témérité que de s'y porter de soi-même, qu'on n'y parvient que par une grace purement gratuite.

Il est vrai que Saint Ignace a donné une méthode pour former à l'Oraison ceux qui viennent au service de Dieu ; cette méthode qui consiste en l'exercice des trois puissances de l'ame sur un mystère, ou sur une vérité de la Foi, est excellente, & selon le dessein même de S. Ignace, elle conduit sûrement à l'Oraison de simple attention & de repos. De sorte qu'un homme qui fera les exercices de Saint Ignace, s'il coopère à la grace, & s'il se donne totalement à Dieu, il restera instruit des grandes vérités de la Foi, & disposé à une plus haute Oraison,

son, s'il plaît à Dieu de l'y élever. Mais tandis qu'il demeurera dans le train commun de la méditation, il n'aura jamais des connoissances si hautes ni si pénétrantes que dans le doux repos de la simple vûë de Dieu, & des véritez de la Foi. C'est pourquoi les bons Directeurs tâchent d'y conduire les ames, ainsi que faisoit le Saint Evêque de Genève. Ils ne les y mènent pas directement; mais ils les y préparent, en les dépouillant de tous leurs intérêts, & puis quand ils voyent que Dieu opère en elles ce repos, ils leur conseillent de s'y tenir.

Il y en a plusieurs qui n'en usent pas ainsi; mais après avoir appris aux ames qu'ils conduisent, la pratique de la méditation, si Dieu vient à les attirer au repos de la contemplation, ils les en retirent, leur disent que ce n'est qu'illusion, & que pure oisiveté, & leur ordonnent des actes, des considérations, des réflexions, des résolutions, croyant qu'il n'y a rien de meilleur. Si ces ames avoient des visions, des révelations, ils les écouteront, & les examineroient, sans s'en scandaliser. Mais s'ils n'y voyent qu'une simple attention à Dieu, un doux repos, ils croient que c'est un temps perdu: en quoi ils se trompent fort.

Il y en a même qui disent que cette manière de prier selon la méthode que S. Ignace enseigne, est l'Oraison propre de leur Ordre: En quoi ils se trompent, s'ils croient que la contemplation n'est pas l'Oraison de leur Ordre.

Elle est l'Oraison de tous les Ordres, quand Dieu la donne. S. Ignace qui a enseigné cette manière de prier par l'exercice des puissances de l'ame, avoit lui-même une contemplation très-sublime. S. Xavier & tous les Saints du même Ordre, ont eû un rare don de contemplation. L'Oraison de cet Ordre est l'Oraison Apostolique. Car ceux qui ont les mêmes fonctions que les Apôtres, doivent avoir la même manière d'Oraison. Puis donc qu'à parler juste, l'Oraison d'un Ordre est celle qui est pratiquée, non par la plûpart, mais par les Saints & par les hommes parfaits de l'Ordre, il faut dire que l'Oraison d'un Ordre Apostolique est la contemplation, qui excite fortement à travailler au salut des ames. Le Pere Claude Aquaviva Général de la Compagnie de JESUS l'assure dans une de ses lettres à ceux de son Ordre. Le Pere Baltazard Alvarez de la même Compagnie le prouve aussi dans la lettre qu'il écrivit à son Général le Pere Everard de Mercœur, pour lui rendre compte de son Oraison. Cette lettre est rapportée par le Pere Louïs du Pont dans la vie du Pere Baltazard.

Les sujets de méditation, & la manière de méditer que S. Ignace a donnée à ses enfans, & à tous les Chrétiens, sont une excellente introduction à l'Oraison, & un moyen de s'y rendre parfait : mais il y a diverses sortes d'Oraisons. Elles ne se font pas toutes par le discours, & par le raisonnement, selon la méthode des

Écoles. Ceux qui voudroient retenir toujours les ames dans l'Oraison de discours, ne jugeant que celle là bonne, feroient grand tort au Saint Esprit, lui prescrivait des bornes, & lui ôtant la liberté de communiquer ses dons de la manière qu'il lui plaît. Croit-on que l'Oraison de silence & de repos ne soit que pour un Saint François ou pour une Sainte Thérèse ? Dieu la donne volontiers aux ames qu'il trouve vuides & bien disposées : il prend plaisir à les remplir de sa lumière simple & tranquille, qui en un moment les instruit, les enlève, & les établit dans une paix & un repos qui surpasse tout ce que l'esprit peut concevoir. L'infusion de cette lumière est un don très précieux, qu'il faut recevoir avec respect. L'expérience apprend qu'il est utile à tout. Il sert à bien prêcher, à bien étudier, à bien faire sa charge, à se bien acquitter des devoirs de son état. Il n'est pas seulement pour les Solitaires : Il est propre à tous ceux qui veulent servir Dieu. Si nous en sommes privés, c'est d'ordinaire parce que nous nous en rendons indignes par notre peu de libéralité envers Dieu. Si nous l'avions, nous ferions cent fois plus pour Dieu que nous ne faisons. Car il n'y a point de gens au monde qui soyent plus puissans en œuvres & en paroles que les vrais contemplatifs, qui sortant de leur doux repos vont travailler pour la gloire de Dieu.

Quand un Directeur voit une ame recueillie

K ij

dans son Oraison, sans multiplicité d'actes, il ne doit pas la tirer de là, si ce n'est qu'il connût qu'elle fût dans une fausse quiétude, & dans une pure oisiveté. Car la vraie quiétude, bien qu'elle semble être quasi sans actions, est cependant très-vive & très-abondante en bons effets.

Je dis donc que la bonne Oraison est celle qui passe de la considération au goût & à l'amour, & qui prépare l'ame à la pratique de tout bien. Que s'il arrive qu'étant bien instruit des vérités de la Foi, d'abord qu'on se présente devant Dieu, on se trouve à l'instant dans cette douce quiétude, & dans l'ardeur de l'amour, cela est une grande grace.

Souvent après ce repos Dieu donne une abondance de lumières sur les mystères de la Foi & sur toutes les matières qui peuvent servir à l'avancement spirituel, conformément à ce que dit le livre de l'Imitation de JÉSUS-CHRIST, *que Dieu donne quelquefois en un moment à l'ame humble plus de connoissances qu'elle n'en eût pû acquérir en dix ans d'étude dans les Ecoles.* Alors son esprit est comme une fontaine de lumière : des torrens de délices inondent son cœur: elle fera en un quart d'heure ce que les autres avec leurs raisonnemens ne feront pas en un jour, ni peut-être en dix. C'est dans cette sorte d'Oraison qu'on se rend plus dépendant de la grace, qu'on reçoit plus de Dieu, & qu'on s'unit plus intimement à lui.

An reste ce que je dis de cette Oraison n'est pas pour blâmer ceux, qui comme Rodriguez, persuadent d'employer dans la priere les actes des puissances de l'ame, pour connoître ses défauts, & pour s'instruire des moyens d'aller à Dieu, ainsi que le pratiquent plusieurs bonnes personnes. Il en faut user de la sorte jusqu'à ce qu'on soit attiré de Dieu au simple recueillement. Sainte Theresse même, qui a été une vraie contemplative, enseigne qu'en quelque état de la vie spirituelle qu'on soit, lorsque l'attrait de la grace céleste cesse, il faut en revenir aux actes de l'entendement, plutôt que de demeurer dans l'oïveté.



C H A P I T R E X.

Du châtement du corps.

D. Pourquoi est-ce que les Saints & les Maîtres de la vie spirituelle recommandent tant le châtement du corps ?

R. C'est particulièrement pour trois raisons.

La première se prend de la malignité de nôtre nature qui est telle, que si on ne la traite avec rigueur, on ne la peut réduire. Les Saints ont connu cela, & c'est ce qui les a portez à pratiquer de si grandes austéritez. Quelque bonne volonté que nous ayions, il reste dans le fond de nôtre ame & dans nos inclinations un principe contraire au bien, & quand nous

voulons pratiquer la vertu , nous sentons en nous des rebellions & des répugnances qui jettent des ténèbres dans l'esprit , & rendent le cœur lâche & languissant , par la crainte des difficultez & du travail. *Pour moi* , dit S. Paul , *je traite rudement mon corps , & je le réduis en servitude , de peur qu'ayant prêché aux autres , je ne sois réprouvé moi-même.*

Certains spirituels Philosophes disent que quand une fois la volonté est déterminée au bien , & qu'elle ne veut point le mal , ces mouvemens de répugnance qu'elle ressent ne sont rien , & qu'il ne faut pas s'en mettre en peine. Mais si l'on fait attention à la Loi de Dieu , qui demande *que nous l'aimions de tout nôtre cœur , de tout nôtre esprit , de toute nôtre ame , & de toutes nos forces* , on ne se donnera point de repos qu'on n'ait assujetti à cette Loi d'amour tous les mouvemens de ses passions , en sorte qu'on n'y souffre pas volontairement la moindre revolte : & c'est pour cela qu'on mortifie la chair , & qu'on l'humilie par les pénitences. C'est pour cela que S. Hilarion qui s'étoit donné au service de Dieu dès l'âge de quinze ans , disoit à son corps : *Je te ferai tant jeûner , & je te donnerai tant de peine , qu'il faudra que tu te ranges à ton devoir.* Un de ces spirituels Philosophes verra s'élever dans son cœur un mouvement de murmure contre son Supérieur , ou d'aversion pour son prochain , il le sentira durant deux ou trois heures , & peut-être durant plusieurs jours , sans

faire effort pour l'étouffer. Il se croira bien parfait, parce qu'il retient ce mouvement au dedans & qu'il l'empêche d'éclater au dehors. Mais une personne qui aspire à la perfection, ne se contente pas de cela. La Loi de la perfection lui feroit un grand reproche, s'il souffroit le moindre mouvement qui lui fût contraire, & la grace lui dit sans cesse qu'il en faut venir à un tel point de bonté, de paix, de douceur, qu'il ne s'émeuve point dans les occasions qui le pourroient altérer. Pour en venir là, il embrasse les mortifications, comme un moyen propre pour soumettre le corps à l'esprit, & pour rendre la nature parfaitement obéissante à la grace.

La seconde raison pourquoi les Saints recommandent tant l'usage des pénitences, est qu'elles ont une merveilleuse vertu pour toucher le cœur de Dieu, & pour obtenir de lui toutes sortes de biens : & l'on peut dire que jamais l'homme ne se mortifie avec un esprit vraiment intérieur, qu'il ne lui en revienne quelque bien signalé, quoique souvent il ne puisse pas attribuer cet effet à la cause qui l'a produit. Tandis qu'on a de la ferveur, on se maintient dans la pratique des austérités ; & quand on vient à les quitter, sur tout celles qu'on faisoit volontairement, & sans obligation, c'est signe qu'on tombe dans le relâchement.

C'est une grande illusion que celle de ces spirituels délicats, qui par lâcheté, par amour pour eux-mêmes, veulent se persuader que la

mortification du corps est de peu d'importance ; & que c'est l'intérieur qui fait tout. Sur ce principe on ne fait aucun mal à son corps ; on ne lui refuse rien de ses satisfactions ; on se traite bien ; on se promène ; on voit les compagnies avec un simple regard vers Dieu une ame se croit établie dans la vie mystique. Cette doctrine a été inconnue aux Saints qui nous ont précédé. Un S. Antoine, un S. Bernard, un S. François, un S. Ignace l'ont ignorée. On loue dans les Saints Evêques, dans les Saints Abbez, dans les Saintes Vierges de l'antiquité leurs grandes austérités, leur grande Oraison, leur zèle infatigable, leur tendre charité pour le prochain. Aujourd'hui on a trouvé une spiritualité douce & commode à la nature, qui ne consiste qu'en de belles idées, en des sentimens sublimes, en des discours étudiés, en un recueillement affecté. Des dévotes de cette sorte ne parleront que de vie intérieure, chercheront les Directeurs fameux, communieront souvent, s'employeront à quelques bonnes œuvres, feront des aumônes ; mais de prendre la discipline, d'avoir des pénitences réglées, ce n'est pas là leur attrait. Cependant elles passent pour de grandes ames. On philosophe en leur faveur, & on dit que l'essentiel de la perfection n'est point en la mortification. En quoi le mettent ces faux mystiques ? en des exercices intérieurs, qui sont des pures opérations de l'entendement humain, & en des affections

que le cœur produit ensuite , qui sont forcées , & qui ne sont ni droites ni sincères. Quand ces personnes parlent , ce sont des embarras de termes relevés , & de subtilitez qui éblouissent les ames peu versées dans la grace , par l'éclat d'une fausse élévation. La vraie élévation ne vient point du travail de l'esprit , mais de l'onction d'un cœur humble & fervent , qui ne respire que la sainte haine de soi-même.

La troisième raison pourquoi les Saints louent tant la pénitence , c'est parce qu'elle prépare le cœur au véritable amour. Elle nous fait sortir de nous-mêmes : Elle dessèche & consume les racines de l'amour propre , & les inclinations de la nature corrompue : Elle calme les passions : Elle purifie les sens & le corps , en sorte que le cœur se trouve libre , tranquille , & en état de recevoir le feu de l'amour Divin. Le saint amour est un feu , la mortification est sa nourriture. Rien n'est plus propre à l'entretenir. De là vient que les Saints les plus ardens en amour , ont été les plus austères. Nous voyons tant de personnes d'une vie réglée , sages dans leur conduite , parlant bien des choses spirituelles : mais de cœurs fervens en l'amour Divin , on n'en voit que fort peu. Si l'on en recherche bien la cause , on trouvera peut être que cela vient du peu de ferveur qu'on a pour les austérités. Une sagesse naturelle mêlée d'amour propre éloigne du chemin de la pénitence la plupart de ceux même qui font profession

du service de Dieu. Ce chemin est rude : il leur fait peur , & pour s'en dispenser sans scrupule , ils se promettent d'arriver à la perfection par une autre voye d'une prétendue vie intérieure. C'est pour cela qu'on ne les voit point brûler du feu de l'amour Divin.

Tant de Religieux , qui souvent n'ont pas grand employ , & ont beaucoup d'heures de loisir , passeroient utilement leur temps , s'ils sçavoient entremêler les exercices de la mortification avec ceux de l'Oraison , & du zèle des ames , comme faisoit S. Dominique , S. Xavier, Sainte Catherine de Sienne. Par là ils se prépareroient mieux à la mort que par des lectures curieuses qui ne sont qu'un vrai amusement. Le châtiment du corps leur donneroit le goût des choses célestes , enflammeroit leur cœur en l'amour Divin , & animeroit leur zèle de cette vigueur qu'on remarque dans les hommes Apostoliques.

Il y en a dont les mortifications sont bien courtes. Ils croient que si elles étoient plus fréquentes & plus longues , elles intéresseroient leur santé. Ils craignent d'aller à l'excès. Mais quand le cœur est fervent , il se joie de ce qui fait trembler les lâches. L'amour aime à souffrir. Le vrai amour n'est jamais sans souffrances.





C H A P I T R E X I.

De l'usage fréquent de la Sainte Eucharistie.

D. **C**ombien l'usage de la Sainte Eucharistie doit-il être fréquent parmi les Chrétiens ?

R. Il le doit être plus ou moins selon la disposition de ceux qui s'en approchent.

Pour communier plus souvent que tous les huit jours, je crois qu'il faut être établi non seulement dans la crainte de Dieu, mais encore dans la piété : & il me semble que toute personne qui communie trois ou quatre fois la semaine, doit faire hautement profession de la vie dévote ; aspirer à la perfection, & s'y avancer de jour en jour ; pratiquer les exercices du recueillement, de l'Oraison mentale, & de la présence de Dieu. Sans une telle étude l'approche fréquente de la Sainte Table passeroit en habitude, & au lieu d'augmenter la ferveur, elle feroit contracter une espèce de dureté fort dangereuse. Car bien qu'en rigueur il suffise d'être en grace pour pouvoir approcher de la Sainte Eucharistie, il y a pourtant de l'indécence d'en approcher souvent, si l'on ne s'avance dans la perfection. Mais il semble être hors de doute que les ames qui s'étudient soigneusement à la pureté de cœur, & qui ont une grande vigilance sur leur intérieur, peuvent fort souvent communier.

D. N'est-ce pas assez pour les personnes séculières, principalement si elles sont engagées dans le mariage, de se présenter une fois la semaine à la Sainte Table? Les séculiers ne vivent pas mieux que les Religieux. Il y a même bien de l'apparence qu'ayant plus d'empêchement dans le siècle, ils ne sont pas si bien disposés. Ainsi dans quelques Religions fort saintes ceux qui ne sont pas Prêtres, ne sont ordinairement admis à la Communion qu'une fois la semaine : sur ce pied les séculiers n'y doivent pas être plus souvent admis ?

R. A cela je réponds que quand il faut faire une Loi générale pour tout un corps, on a égard au plus grand nombre, & non pas seulement à quelques particuliers. Ainsi quoique dans une Communauté Religieuse on pût fort utilement permettre à plusieurs de communier plusieurs fois la semaine, parce qu'ils sont fervens, il y en a d'autres qui ne le sont pas tant, & par conséquent à qui l'on ne doit pas accorder un si fréquent usage de la Ste. Eucharistie. On a égard à ceux-ci, & pour éviter la singularité, on les régle tous à une même mesure, & l'on fait que les plus forts s'accommodent aux plus foibles. D'ailleurs il y a des Communautés fort saintes, où la plupart des Religieux qui ne sont pas encore Prêtres, sont appliquez à l'étude, ou à l'instruction de la jeunesse. Si on les faisoit communier les jours ouvriers, la communion leur emporteroit beaucoup du temps qui leur est nécessaire pour leur emploi. Ainsi pour le plus grand

service de Dieu, ils sacrifient à l'obéissance & à la charité leur dévotion particulière, se confiant que Nôtre-Seigneur pour lequel ils se privent de la douceur de la communion, leur communiquera sa grace par quelqu'autre voye.

D. Que dites-vous de ceux qui communient tous les jours ?

R. Ce sont des personnes qui trouvent non seulement leurs délices, mais encore leur vie dans la Sainte Communion : de sorte que si on la leur ôtoit ils languiroient, & sentiroient la peine de ceux qui meurent de faim : peine qu'on ne sçauroit bien concevoir, si on ne l'a expérimentée. Ainsi c'est une œuvre de miséricorde, que leur donner tous les jours cette divine nourriture, qui est le soutien de leur vigueur surnaturelle.

Pour les Prêtres qui comme députés de l'Eglise & Ministres du Seigneur disent tous les jours la Messe, l'approche si fréquente des Autels leur est à la vérité un puissant motif d'une vie toute pure & toute sainte : cependant quoiqu'ils n'ayent pas toutes les dispositions qu'on demande dans les Laïques pour la Communion journalière, ils peuvent célébrer les Divins Mystères, l'obligation de leur office suppléant à ce qui leur manque.

Mais comme nous avons dit que pour communier plusieurs fois la semaine, il ne suffit pas d'être en état de grace : de même nous disons que pour communier chaque jour, quand on

n'est point Prêtre, ce n'est pas assez de faire profession de la vie dévote, & qu'il faut de plus être entièrement appliqué à Dieu, qu'il faut être dans l'exercice de l'amour Divin : ou que si l'on est dans un état de peines, on y soit par l'ordre de Dieu, comme dans une épreuve qui dispose à l'union Divine. Ce seroit une extrême indécence, si des ames qui sont embarrassées des soins de la vie présente, qui ne se peuvent passer des conversations mondaines, & qui cherchent leur appui & leur satisfaction dans les créatures, communioient aussi souvent que celles que rien de créé n'arrête, & qui n'ont de commerce avec le monde que pour l'intérêt de Dieu, & par soumission à sa sainte volonté.



C H A P I T R E XII.

Des empêchemens du progrès spirituel.

D. *Nous voyons des personnes qui d'abord se donnent généreusement au service de Dieu, & qui continuent avec ferveur durant quelque temps, & puis ensuite se relâchent, & retournent à leurs premières habitudes. D'où vient ce relâchement ?*

R. Il peut venir de plusieurs causes. La première, est qu'on ne se soutient pas dans l'exercice de la Foi. Quand on a été vivement frappé des vérités éternelles, de la fin de nôtre création, de l'importance & de la nécessité du

salut , de l'espérance des biens que Dieu nous promet , de la crainte de ses jugemens , on prend le dessein de se donner à Dieu , & l'on entre dans le chemin de la vertu. On y continuë tant que l'idée des vérités éternelles subsiste , & l'on y marcheroit toujours à grands pas , si cette idée demeurait toujours vive. Mais comme nôtre nature va toujours retombant dans son néant , les idées des objets surnaturels viennent peu à peu à se dissiper , ou à être couvertes par les idées des objets présens , & la Foi qui ne nous présente que des objets absens , & qui ne tombent point sous les sens , s'affoiblit insensiblement & perd enfin toute sa vivacité. Car comme nous ne pouvons agir que par la force que nous donne le goût de nôtre cœur , entretenu par la pensée , nôtre pensée n'ayant plus les objets de la Foi vivement représentés , ne peut animer le cœur vivement , & quand le cœur n'est pas animé vivement , tout ce que nous faisons est foible. C'est pour cela que tout le bon état de l'ame & sa persévérance dans le bien , dépend de l'exercice d'une Foi vive , & animée par la continuelle représentation des objets Divins & surnaturels.

D. Que pouvons-nous faire pour conserver en nous cette idée toujours vive ?

R. C'est de nous remettre sans cesse en la présence de Dieu , & de rappeler souvent la mémoire de ces sortes d'objets. Ce qui se fait par les exercices de l'Oraison , de l'examen de

conscience , de la mortification , par l'usage fréquent des Sacremens , par la lecture spirituelle , & par les autres pratiques qui raniment la Foi , & qui en retracent les vérités. Car tandis que la Foi est en vigueur , elle tient tout en état. Mais parce que nous ne pouvons pas être continuellement appliquez à ces saints exercices , & que ce nous est une nécessité d'avoir commerce avec le monde , nous devons veiller sur nous-mêmes , & passant au travers de tous les objets de la vie présente , tendre à nôtre but , & nous établir dans un recueillement & dans une liberté , où nous ne soyons touchés que du seul intérêt de Dieu : Alors la Foi dominera avec un tel empire , que nous ne regarderons les choses présentes & sensibles que comme des songes , & nous verrons clairement que la vérité est seulement dans la Foi. Nôtre esprit & nôtre cœur tirent toute leur force de la Foi. Rien ne pourra plus retarder nôtre avancement spirituel , & nous participerons à la louange que l'Écriture donne à Saint Barnabé & à Saint Etienne , quand elle les appelle *des hommes pleins de Foi & du Saint Esprit.*

Le second empêchement de nôtre progrès spirituel , est que nous sortons trop aisément de nous-mêmes , & de nôtre intérieur. Quand on prend la résolution de se donner à Dieu , l'on y est porté par de fortes lumières & par de puissans mouvemens de la grace. Sur cela on forme quelquefois le dessein d'entrer en Religion ,
pour

pour y vivre plus saintement que dans le monde. Pendant le Noviciat on se nourrit des pures idées de la vie parfaite. On passe deux ou trois ans dans une grande fidélité. On ne respire que la plus haute vertu. Ces idées font qu'on rentre en soi-même, & qu'on y bâtit comme une retraite, où l'on se renferme. On s'y trouve vigoureux, tranquille, parfaitement content. L'esprit est occupé de JESUS-CHRIST, de sa doctrine, des actions & des vertus des Saints. Il se représente par exemple un S. François & ses premiers Compagnons, lesquels renfermez en eux-mêmes, tout plongez en la vûe de Dieu, & dans la Passion de JESUS-CHRIST, brûlans du désir de faire pénitence, vivoient là heureux, voyant les gens du monde comme en perspective, & dans un aussi grand éloignement que nous voyons les Indiens, & les Canadois. Par ces représentations il se maintient quelques années dans la ferveur, mais la nature qui souffre violence, n'attend que le moment de trouver une ouverture pour sortir de cette contrainte. L'étude lui ouvre une porte. L'obéissance l'y applique. Il voit qu'elle lui est nécessaire pour les fonctions de son Ordre. Il s'y donne tout entier; & pour cela il sort de sa retraite intérieure, il s'épanche au dehors, & dans trois ans il n'a plus ce goût de piété qu'il avoit auparavant. Il ne fait plus ses Oraisons que par voye de raisonnement. Les exercices de dévotion qu'il pratique ne viennent plus

L

d'un fonds arrosé de la grâce. Il ne les fait plus que par maniere d'acquit. Ce n'est pas qu'il ne faille étudier solidement. Mais il faudroit le faire comme faisoit S. Antoine de Padouë & S. Bonaventure, comme Bellarmin & Suarès, qui étudioient en la présence de Dieu, & avec la seule intention de sa gloire.

La curiosité lui ouvre une autre porte. Aller en divers Païs, en voir les raretez, demeurer dans les belles Villes, se procurer la connoissance des beaux esprits, des gens de mérite, cela lui paroît un avantage considérable. Il le désire, il le recherche, il s'en fait un plaisir fort doux. Par là il sort de son intérieur. Il se remplit de jour en jour de nouveaux objets qui le dissipent. Il n'a plus d'exactitude pour les observances régulières. Elles lui deviennent à charge. Il ne fait plus que le moins qu'il peut de mortifications. Les ténèbres entrent dans l'esprit. Les maximes de l'abnégation, du recueillement, de la pauvreté paroissent méiancoliques. Les idées mondaines l'emportent sur les divines. On se fait une règle de conduite d'une honnêteté purement humaine, & au lieu de se proposer pour modele les Saints de l'Ordre, on jette les yeux sur les honnêtes gens du siècle. On veut vivre en homme d'honneur. On mène une vie toute naturelle. On se fait des amis pour parvenir aux charges. S'il se doit faire une élection, l'on ménage les suffrages des Votans, on pactise même quelquefois pour gagner les

les voix : je ferai cela avec ceux qui sont à ma discrétion , & vous cela avec ceux de vôtre parti. Quand on est dans l'emploi on avance ceux qu'on aime. On récompense ceux par qui on a été bien servi. Ainsi les loix du monde viennent à s'établir parmi ceux qui font profession de mépriser le monde. Ainsi les Ordres les plus fervens se relâchent , & les Religieux qui avoient bien commencé finissent mal.

Nous lisons dans les annales des Peres Capucins , qu'un de leurs premiers Généraux , homme d'une vie sainte , faisant sa visite dans le Royaume de Naple , rencontra un jour en son chemin une troupe de Religieux d'un certain Ordre , qui alloient à cheval à toute bride vers le Mont-Vesuve , suivis d'un Frere Lay qui étoit à pied. Le Saint Général demanda au Frere où alloient ces Peres. Ils vont , répondit celui-ci , en enfer , & moi aussi. Ce sont des Supérieurs de nôtre Ordre qui sont damnez , & moi avec eux , pour leur avoir été trop complaisant contre ma conscience. Voilà le malheur où la vanité mondaine , l'ambition , l'esprit de revolte conduit quelquefois des personnes qui avoient tout quitté pour Dieu. Les ténèbres où ils tombent leur font agréer des objets abominables qui sont cause de leur perte , & peut-être que le commencement de leurs désordres est d'être sortis de cette retraite intérieure qu'ils s'étoient bâtie au dedans d'eux par les idées de sainteté qu'ils avoient prises , & auxquelles ils ne se sont

pas tenus aussi fidèlement qu'ils le devoient faire.



C H A P I T R E XIII.

De l'amour de Dieu.

D. **Q**U'est-ce que l'Amour de Dieu ?

R. **Q**C'est un instinct que Dieu met dans le cœur de l'homme, & qui le pousse par l'estime & l'affection qu'il a pour Dieu, à faire en toutes choses sa sainte volonté.

Cet amour a divers degrés : Le premier est d'éviter l'offense de Dieu, & de craindre de lui déplaire : Le second est de considérer Dieu de telle sorte que pour sa seule considération l'on fasse plusieurs choses qui lui sont agréables : Le troisième est d'avoir toujours Dieu devant les yeux en toutes choses, & de ne rien faire que pour l'amour de lui. En être venu là, il semble que c'est être entièrement à Dieu. Mais le quatrième degré est encore plus haut. Il consiste à faire tout ce qu'on fait purement pour plaire à Dieu. C'est là véritablement aimer Dieu de tout son cœur, & par le pur motif qu'ont ordinairement ceux qui aiment. Par l'exercice de ces quatre degrés d'amour il s'allume dans le cœur une douce & pure flamme, qui est la vie & la félicité du cœur, dans lequel elle produit trois effets, la joye, la ferveur, & la familiarité avec Dieu.

D. *Quelles sont les qualitez de l'Amour de Dieu ?*

R. Nous les pouvons réduire aux quatre dimensions que l'Apôtre donne à la charité, sçavoir la hauteur, la profondeur, la largeur & la longueur.

La hauteur de l'amour Divin consiste en la sublimité de son motif. Quand on aime véritablement Dieu, le seul motif dont on est principalement touché, est celui de plaire à Dieu. Ce motif est extrêmement haut. Il va tout droit dans le cœur de Dieu. On ne peut marquer plus d'amitié à une personne que de ne vouloir que son plaisir & son contentement. Si cette personne est bonne & sage, toutes sortes de motifs raisonnables sont renfermez dans son plaisir. De plus la satisfaction de son cœur se trouvant dans son plaisir, on ne se peut pas davantage unir à elle qu'en lui désirant, & lui procurant son plaisir, & sa satisfaction. En effet, on voit que les ames dévotes qui avancent dans le service de Dieu en viennent à la fin à n'avoir plus d'autre vûë en toutes choses que de chercher le plus grand plaisir de Dieu, ou sa plus grande gloire. C'est là la hauteur de l'amour.

Sa profondeur consiste en ce qu'il s'insinuë fort avant dans l'homme, & qu'il pénètre jusqu'au fond de l'ame, de telle sorte que la faculté la plus intime, & l'opération la plus secrète est toute occupée. *Car mes petits enfans, dit S. Jean, n'aimons pas de parole, ni de la*

langue, mais par œuvres & en vérité. Il ne faut pas aimer Dieu superficiellement, mais du fond du cœur, où la vérité se trouve. Cette profondeur de l'amour est de telle conséquence, que sans elle on ne peut pas dire qu'il y ait un grand feu pour Dieu dans le cœur de l'homme. C'est dans ce fond intime de l'ame qu'est la retraite de l'amour, quand il est attaqué par les plus pressantes tentations.

Sa largeur consiste en la véhémence avec laquelle on aime, lorsqu'on aime Dieu non médiocrement, mais autant qu'on peut l'aimer, employant à son amour tout ce qu'on a de forces. C'est ainsi qu'on accomplit ce grand précepte : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame, de tout votre esprit, & de toutes vos forces.* Cela se fait en appliquant au service de Dieu en amour toutes les facultez de l'ame, l'entendement, la volonté, l'imagination, l'appetit, & tous les sens même du corps; de sorte qu'il n'y ait rien dans l'homme qui ne soit dépendant de l'amour, & qui ne contribuë à l'exercice de l'amour.

Sa longueur consiste à aimer Dieu sans cesse, lorsque le matin & le soir, le jour & la nuit, dans la solitude & dans la conversation, dans la prospérité & dans l'adversité on pense à Dieu, on s'occupe de l'amour de Dieu, qu'on ne se relâche jamais dans cette affection, qu'on tient son cœur constamment tourné vers Dieu, sans le détourner jamais, ni vers le monde, ni

vers soi-même. Cela se fait fort doucement avec l'aide de la grace : & de même que l'on voit des hommes qui sont toujours appliquez à la mathématique , parce qu'ils aiment cette science : de même qu'on en voit qui pensent continuellement à une fille qu'ils recherchent en mariage : de même ceux qui aiment Dieu ardemment ne cessent de penser à lui , & de procurer sa gloire , & son service. Voilà les quatre dimensions de l'amour Divin , selon S. Paul.

Il resteroit à parler de ces trois effets que nous avons touchés ci-devant , la joye , la ferveur & la familiarité. Car jamais l'amour parfait ne manque de les produire. La joye qu'il cause est extrême , parce que l'ame se trouve environnée d'une abondance de biens ineffables. La ferveur est la perpétuelle occupation de l'esprit à toutes sortes de bonnes œuvres. La familiarité consiste en la continuelle conversation que l'on a avec JESUS-CHRIST dans son intérieur. Mais comme j'ai parlé de ces effets dans le Catéchisme Spirituel , je n'en parlerai pas davantage ici. Ces choses Mystiques effarouchent les hommes. Ils les regardent comme pleines d'illusions , & ils en ont peur.



C H A P I T R E XIV.

De l'ordre que l'Amour Divin tient dans les ames.

D. **Q**uel est l'ordre que l'Amour Divin tient dans les ames ?

R. Le premier effet qu'il y opère est de les attirer avec une grande douceur, & de les gagner par ses divins charmes. Cela se voit dans les jeunes gens qu'il appelle à la Religion. Ils quittent ce qu'ils ont de plus cher, & de plus doux au monde pour aller embrasser dans un Monastère une vie toute contraire aux inclinations de la nature, & là ils trouvent leur repos, & sont comme dans leur centre, & dans leur élément. Cela se voit encore dans les personnes qu'il attire à la vie dévote, leur ôtant l'esprit du monde, sans les retirer tout-à-fait du monde. Quand il leur a fait former le dessein de se donner à Dieu, & qu'ils commencent à bien faire, il les remplit de consolation & de paix.

Ensuite quand il leur a gagné le cœur, il les engage à la pratique des vertus : Il les applique aux exercices de la vie spirituelle : Il leur fait prendre de bonnes habitudes : Il les affermit dans le bien solide jusqu'à les établir dans une généreuse détermination de n'avoir que Dieu pour partage. Alors il les rend absolument dépendans de Dieu, & soumis à toutes ses volon-

tez, n'ayant de consolation qu'en lui, étant à lui sans réserve.

Et parce qu'ils ont encore beaucoup de défauts dont il veut les affranchir, il les met comme dans un purgatoire & les sevrant de ses douceurs, il les conduit par des déserts & des, par des voyes obscures, & scabreuses, afin de donner lieu à l'opération du pur esprit, qui agit dans la Foi sans douceur sensible.

Quand cette sécheresse a long-temps duré, si le dessein de Dieu est de mener l'ame au plus haut point de la grace, l'amour qui la conduit non-seulement lui soustrait ses lumières & ses douceurs sensibles, mais changeant de visage à son égard, il ne la regarde plus que d'un œil de colère. Il lâche sur elle des monstres effroyables qui la tourmentent d'une manière étrange. Il la fait passer par les épreuves d'une espèce d'enfer, d'où elle sort purifiée de ce qui lui restoit de corruption.

Alors il lui montre tout de nouveau un visage serein. Il lui fait sentir plus de douceur qu'au commencement. Il la traite en épouse, & la fait entrer dans la communication de tous ses biens. Il la rend heureuse, sans toutefois lui ôter la Croix, qui est l'héritage des enfans de Dieu en cette vie. Non seulement il la comble de délices, mais il lui donne des talens surnaturels pour aider au salut & à la perfection des ames.

Sainte Thérèse & quelques Auteurs mysti-

ques appellent cet état un mariage de l'ame avec Dieu. Il s'y passe des choses si sublimes & si merveilleuses, que les esprits profanes les prennent pour des rêveries, ne pouvant croire que ce qui est conforme aux idées de leur raison humaine. Il se trouve même parmi les serviteurs de Dieu quelques sçavans qui méprisent ces sortes de graces. Ce ne sont pas les plus dévots. Car ceux qui avec la science ont l'onction du Saint Esprit, & qui sont des hommes d'oraison & de mortification, sont plus portez à révéler les choses extraordinaires, qu'à les combattre, connoissant jusqu'ou va la perfection à laquelle Dieu appelle les ames que JESUS-CHRIST a rachetées au prix de son Sang.



C H A P I T R E X V.

D'un artifice du démon, pour empêcher l'avancement des ames.

D. **Q**uel est cet artifice dont le démon se sert pour empêcher l'avancement des ames ?

R. C'est une ruse de l'amour propre, pour se dispenser d'accomplir les obligations de la vertu. On se contente d'en avoir l'idée & le dessein dans l'entendement, sans en avoir dans la volonté une résolution efficace : & pour se flatter dans cette tromperie, on sçait la déguiser par divers prétextes. Le démon se sert de cette ruse presque en toutes choses pour nous

détourner de la pratique du bien, & nous entretenir dans nôtre lâcheté naturelle. Cela se remarque principalement dans les gens d'esprit.

Donnons en un exemple. La vraie spiritualité enseigne à suivre en tout les mouvemens de l'esprit de Dieu, & à mortifier & retrancher tout ce qui est contraire à la grace. Autrement les instincts de la nature prennent le dessus, & empêchent qu'on ne parvienne au bien surnaturel. On reçoit cette doctrine, & on fait profession de la pratiquer. Mais avec cela dans la pratique, ceux qui ont de l'esprit trouvent moyen de contenter leurs inclinations, pourvû qu'elles ne soyent pas criminelles. Dans l'entendement ils admettent le motif de la mortification : mais ils ne le font point entrer dans la volonté. L'esprit dit qu'il veut pratiquer l'abnégation : Mais le cœur suit son penchant naturel. On convient qu'une des plus utiles pratiques de la vie spirituelle est de mortifier la curiosité, & cependant quand l'occasion de la satisfaire, de voir quelque rareté, d'entendre quelque beau concert, se présente, on ne se résout pas à retrancher cette satisfaction, comme ont fait les Saints : On cherche une raison pour la justifier : On se persuade qu'on en tirera quelque avantage pour son progrès spirituel : On dit que cela peut servir à faire mépriser le monde, à élever l'esprit à Dieu, à penser au Paradis. Cependant le vrai motif qu'on a dans le cœur, qui touche le cœur, & en vertu duquel on agit, est

de donner aux sens le contentement qu'ils désirent.

C'est ainsi que le démon trompe la plupart des âmes, & les détourne de la parfaite abnégation, sans laquelle on ne peut jamais goûter Dieu. Ainsi chacun fuit de mourir à soi-même.

Quant aux gens du monde, ils n'y apportent pas tant de façons. Car ils mettent leur plus grande perfection à éviter les grands crimes, & pour ce qui est des petites satisfactions de la nature, comme ils les jugent honnêtes, ils se les accordent sans scrupule.

Mais que des Religieux, des personnes élevées dans l'école de la perfection, par une lâche condescendance à la faiblesse humaine modifient la règle de l'abnégation Evangelique, & la restreignent précisément à ce qui de soi est mauvais, c'est ce qui paroît surprenant.

Les Saints à qui Dieu fait entendre le vrai sens de sa parole, portent la pratique de l'abnégation jusqu'à mortifier toutes les inclinations naturelles quand elles dominent & empêchent qu'on ne puisse mépriser tout hors de Dieu. Car tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien, & doit être tenu pour un néant. Ainsi quand vous vous sentez pressé du désir de voir cet objet, de manger de ce ragoût, de lire ce livre curieux, il faut vaincre ce désir, il faut mortifier cet appétit. Il ne suffit pas de dire, cela n'est point défendu. C'est assez que ce désir soit vif & captive votre cœur. Il faut le faire mourir, & vous mettre en liberté.

Vous me direz que les créatures ont chacune leur bonté particulière, & qu'on peut les rechercher & s'y plaire par le motif particulier de cette bonté, pourvû qu'elle ne débauche pas l'ame de la fidélité qu'elle doit à Dieu. Je vous réponds que qui se laisse gagner par les attraits de cette bonté créée, ne la référant pas à Dieu, diminue d'autant l'amour qu'il doit porter à Dieu. Il ne remplit pas ce grand précepte de la charité qui commande *d'aimer Dieu de tout son cœur, de tout son esprit, de toute son ame, & de toutes ses forces* : & comme dit S. Augustin, aimant quelque chose avec Dieu, & ne l'aimant pas pour Dieu, il en aime moins Dieu. *Minus te amat qui tecum aliquid amat quod propter te non amat.* Mais direz-vous : je réfère à Dieu la satisfaction que je prends à voir cet objet, à manger de ce mets, & je pratique le conseil de S. Paul : *Soit que vous mangiez, soit que vous beuviez, ou que vous fassiez quelqu'autre chose que ce soit, fait tout pour la gloire de Dieu.* Vous réferez, dites-vous, cette satisfaction à Dieu. Vous le dites d'esprit, car vous faites dire à vôtre esprit tout ce que vous voulez ; mais l'affection de vôtre cœur est attachée à cette satisfaction, au préjudice de l'intérêt de Dieu, qui demanderoit que vous la lui sacrifiassiez, & vous ne pouvez pas dire que vous la prenez par le seul motif de plaire à Dieu. Quand ce motif régné dans le cœur, il en bannit tous les autres motifs, pris des créatures, horsmis dans les

choses nécessaires , qu'il suffit de présenter à Dieu, comme ordonnées par la Providence. Je mets parmi les choses nécessaires celles qui sont de bienséance, ou que l'état d'un chacun requiert. La perfection n'oblige pas à les retrancher entièrement. Elle les souffre & prescrit seulement de les rapporter à Dieu. Mais pour toutes les autres choses dont on se peut aisément passer , & qui ne servent qu'à contenter la nature, quelque couleur qu'on leur donne pour se les permettre, la Loi intérieure du Saint Esprit veut que les Saints, & que ceux qui désirent vivre saintement s'en abstiennent. La nature y répugne , & met tout en œuvre pour soutenir ses droits : mais malgré tous les artifices de la nature & du démon , cette grande maxime de tous les Spirituels sera toujours vraie : *Quittez tout , & vous trouverez tout. Quittez-vous entièrement vous-même , & vous trouverez Dieu. Videz votre cœur de toutes les créatures , & Dieu le remplira.*





DIALOGUES

SPIRITUELS

LIVRE TROISIE' ME.

CHAPITRE I.

*De la liaison de la Loi intérieure de la grace
avec les Loix extérieures.*

D. **A** *Quoi faut-il prendre principalement
garde dans le cours de la vie spirituelle ?*

R. A un point très-important, qui est de bien
lier & accorder la Loi extérieure qui nous pres-
crit ce que nous avons à faire avec la Loi inté-
rieure de la grace, & les mouvemens du Saint
Esprit. De cet accord dépend le succez de tou-
te l'entreprise du service de Dieu. Car comme
Dieu nous déclare ses volonteZ au dehors par
les Loix & par les ordres de nos Supérieurs, qui
nous tiennent sa place, & au dedans par ses
inspirations, & par les mouvemens de son es-
prit, qui réside en nous, de ces deux sortes de
manifestations de la volonté Divine, il résulte
deux sortes de devoirs auxquels il faut satisfaire.
Or cela semble être assez difficile, soit à cause
des ténèbres qui nous environnent en cette vie,

soit parce que les inspirations intérieures paroissent quelquefois contraires aux Loix extérieures : & comme nous devons obéir aux unes & aux autres, il importe extrêmement de tenir une conduite juste à l'égard de ces deux obligations, sans trop déferer à l'une au préjudice de l'autre. C'est en quoi quelques-uns manquent beaucoup. Les uns donnent tout à l'inspiration intérieure, sans se mettre nullement en peine des Loix extérieures, Ils ne se conduisent que par leurs lumières & par les mouvemens de leur propre esprit, qu'ils prennent pour lumières & pour mouvemens de l'esprit de Dieu, & pour cela on les appelle *Illuminez*. En suivant cette route on tombe dans des illusions étonnantes. On en a vû plusieurs en ces derniers siècles qui en sont venus jusqu'à secouer entièrement le joug de l'obéissance : des Ecclesiastiques qui se dispensoient sans scrupule des préceptes de l'Évangile, & des devoirs les plus essentiels de leur état : des Religieux qui se croyoient au dessus de toute règle. Quand la cloche les appelloit au chœur, s'ils sentoient un mouvement de prier dans leur cellule, ou d'aller se proméner au jardin, ils suivoient ce mouvement, comme un attrait de Dieu. Ils enseignoient que l'esprit intérieur étoit la seule règle des ames parfaites. Que c'est ce que veut dire S. Paul : *Non est iusto Lex posita*. Qu'il ni a point de Loi pour le Juste ; & S. Augustin : *Ama & fac quod vis*. Aimez seulement, & avec cela faites

faites tout ce que vous voudrez ; que c'est en cela que consiste la liberté des enfans de Dieu.

D'autres au contraire ne font point de cas des mouvemens intérieurs, & ne les connoissent seulement pas, quoi qu'ils fassent profession de la vie spirituelle. Ils n'ont d'attention qu'à l'extérieur, n'écoutent que leur raison par rapport à la disposition des choses extérieures. S'ils ont des doutes pour leur conduite spirituelle, tout leur recours pour s'en éclaircir, est de consulter quelqu'un, ou d'aller voir ce que dit la dessus un Casuiste, se contentant de revêtir cela d'une bonne intention, & se moquant de ceux qui se retirent dans leur intérieur pour écouter ce que Dieu leur dira ; les traitant de gens à révélation & de visionnaires. Communément ces personnes marchent dans les ténèbres, parce que c'est de l'intérieur que vient la lumière ; que, comme dit Job, *la sagesse vient du dedans* ; & que les hommes vraiment éclairés de Dieu, sont ceux qui font état de le consulter dans l'oraison ; d'être attentifs à sa présence & de l'écouter. *Audiam quid loquatur in me Dominus.* Nous avons souvent traité de cette matière, & le livre de l'Imitation de JESUS-CHRIST est rempli de cette doctrine.

Il faut éviter ces deux extrémités, & garder un tel tempérament, qu'on satisfasse également à la Loi intérieure, & aux Loix extérieures. Trouver le moyen de les accorder ensemble, c'est trouver la vraie spiritualité.

M

1. On doit tenir pour indubitable que les Loix extérieures qui sont les commandemens des Supérieurs , les réglemens de la Communauté, l'ordre domestique, les devoirs de l'état qu'on a embrassé, de la charge que l'on a, sont la volonté de Dieu, de laquelle on ne se peut légitimement dispenser. Ainsi ni une femme dévote ne doit quitter le soin de son ménage, ni un Religieux ses observances régulières, pour aller où le mouvement les pousse. Si quelquefois Dieu par une disposition particulière de sa sagesse, met l'ame dans l'impuissance d'exécuter ce qui est de l'obéissance, il faut que l'ame d'elle-même soit toujours prête d'obéir, & que de son propre poids elle se porte à ce qui est de son devoir, évitant toute singularité.

2. Lors qu'on se trouve en doute pour sa conduite, si l'on n'est pas encore assez établi dans la connoissance des choses spirituelles par l'instruction de quelque Directeur qu'on ait choisi comme le meilleur qu'on ait pû trouver, ou qu'on ait reçu de la Providence par l'ordre des Supérieurs, on doit recourir à une personne éclairée, lui exposer son doute, & s'arrêter à son avis. Mais si l'on a déjà été instruit des maximes de la vie spirituelle, quand il surviendra quelque doute, on peut suivre son train ordinaire, sans aller à chaque difficulté consulter, en hazard d'être sans cesse en perplexité & de tomber dans l'inconstance.

3. Si étant dans la pratique de l'oraison, &

sous la conduite d'un bon Directeur, on en est venu à sentir l'attrait de Dieu, & que le mouvement du Saint Esprit se soit rendu familier à l'ame, comme alors il se fait son guide presque en tout, elle doit le suivre fidèlement, & se laisser conduire par cette Loi intérieure, par laquelle S. Ignace dit que Dieu mène les ames ferventes plus que par tous les réglemens extérieurs. Jamais pourtant elle ne doit se soustraire de la dépendance des Supérieurs, ni de l'ordre que Dieu a établi. Que si Dieu marque lui-même par des preuves évidentes qu'il demande de quelques-uns une conduite particulière, ainsi qu'il le marqua à l'égard de Saint Simeon Stylite, & de Sainte Magdelaine de Pazzi, on s'abandonnera pour lors à l'attrait Divin, au cas que des personnes sages & expérimentées jugent qu'on le doit faire. Mais comme d'un côté on désire extrêmement de se rendre souple au mouvement de Dieu, de l'autre aussi par un sentiment d'humilité, de défiance de soi-même, & de prudence, on panche toujours à se ranger à la règle commune, & Dieu en sçait bon gré. On lui en est d'autant plus agréable.





C H A P I T R E I I.

Ce que c'est que d'être tout à Dieu.

D. *Q' est-ce que d'être tout à Dieu ?*

R. **Q**C'est tenir à toutes les volontez de Dieu & à toutes les maximes de la perfection : C'est suivre fidèlement tout ce que la lumière divine suggère. Il faut du moins avoir une résolution qui s'étende à tout cela. Car pour manquer à quelqu'un de ces points par foiblesse, ou par mégarde, on ne laisse pas d'être tout à Dieu, pourvû qu'on corrige ce défaut dès qu'on s'en apperçoit. En un mot on est tout à Dieu, quand on fait état de ne rien omettre volontairement de ce qu'on peut faire pour la gloire de Dieu, quelque difficile qu'il soit, si l'on connoît en cela sa volonté.

Ainsi plusieurs personnes qui se flatent de vouloir être tout à Dieu, n'y sont qu'en idée, parce qu'ils suivent en beaucoup de choses les maximes du monde, attachés à leur intérêt, & cherchant souvent à se contenter eux-mêmes plutôt qu'à plaire à Dieu. Montrons cela dans un exemple.

Voilà une Communauté de Filles dévouées au service de Dieu, & qui font profession d'être tout à Dieu. Or les maximes de la perfection veulent qu'on soit tellement dans la dépendance de Dieu, que pour aucun intérêt temporel

On ne se relâche jamais d'aucune pratique de vertu : qu'on se confie entièrement à la Providence, sans mettre son appui dans les créatures, & qu'on se tienne assuré que si l'on est fidèle à la grace on ne manquera jamais de rien. Cependant des bonnes servantes de Dieu, voyant quelque ouverture pour s'accommoder, ne laisseront pas de faire bien des choses contraires à ces saintes maximes, & à la générosité des vraies épouses de JESUS-CHRIST. Qu'on leur amène une fille ornée de beaucoup de bonnes qualitez, & qui a dix mille écus de bien, aussi-tôt elles songeront à l'avantage qui viendrait à leur maison, si cette fille y prenoit l'habit. Il est certain que la vocation à un état de vie, doit venir de Dieu : que c'est à Dieu à donner aux maisons Religieuses les sujets qu'il juge leur être propres, & qu'il est plus avantageux à un Monastère d'y recevoir avec une dot médiocre une personne bien appelée, que d'y en recevoir plusieurs avec de grosses dots sans vocation. Il est encore certain que les ames qui ne veulent qu'à Dieu, & qui sont tout à Dieu, ont un désintéressement qui les élève au dessus de toutes les vûes humaines, & qu'elles ne regardent tout, hors de la volonté de Dieu & du service de Dieu, que comme de la boüe. Les Religieuses à qui l'on vient d'amener cette riche héritière, sont instruites de ces grandes vérités. Mais elles ont envie de gagner cette Demoiselle : pour cela elles useront de mille in-

ustries , & pour s'appuyer , elles feront venir les motifs du zèle , le salut de cette ame , le service de Dieu. Mais en vérité leur principal motif est ces dix mille écus qui les ont tentées.

Dites leur qu'elles devroient se tenir dans l'indifférence , abandonner tout à Dieu , ne point anticiper sur les droits de Dieu , à qui seul il appartient d'inspirer aux ames l'état de vie où il les appelle , elles ne comprendront point ce que vous leur direz , parce qu'elles se sont laissé prévenir par le désir d'avoir cette fille : & si vous voulez leur faire scrupule là-dessus , elles se moqueront de vous. Leur lumière est trop basse pour atteindre aux maximes du saint abandon. Elles ont pris leurs mesures sur leur petit intérêt.

De là on peut conclure qu'il y a fort peu d'ames qui soyent tout à Dieu , ne cherchant que son plus grand service , sans réserve , dégagées de toutes les affections de la terre , & se conduisant surnaturellement en toutes choses. On voit manifestement que la plûpart des serveurs de Dieu sont descendus un degré plus bas que le pur service de Dieu , & qu'ils sont dans l'étage humain , qui donne lieu à beaucoup de bassesses , & de servitudes. Ils ont beau dire qu'ils sont tout à Dieu , qu'ils veulent être tout à Dieu. Leur conduite dit le contraire , & montre qu'ils sont bien éloignés de ces ames sublimes , qui ne respirent que Dieu , qui n'ont de mouvement que pour lui , qui ne craignent

que de lui déplaire, & qui n'ont point d'autre ambition que d'avoir un même cœur avec lui.

Où se trouvera ce cœur dégagé de tout, qui veuille servir Dieu gratuitement & sans intérêt ? c'est pour cela qu'il est important de prendre de hautes mesures, & de s'y tenir sans relâche. Mais où trouverons-nous des âmes qui le fassent ? Pourquoi y a-t'il si peu de Saints sur la terre ? Parce que peu de personnes veulent tenir purement à Dieu, s'abandonner à Dieu, & être tout à Dieu sans bornes.



CHAPITRE III.

Pratique excellente pour une âme qui veut avancer au service de Dieu.

D. **Q**uelle est cette pratique ?

R. **Q**c'est de s'appliquer toujours au bien, & de ne s'en retirer jamais suivant la pente de la nature.

Pour bien faire entendre cette pratique il faut sçavoir que les âmes qui ont conçu de bons desseins, mais qui ne portent pas leurs idées jusqu'au degré de perfection que nous proposons ici, ont coûtume de se borner à certains points du service de Dieu, & après en avoir pratiqué quelqu'un, elles se remettent incontinent à suivre leurs inclinations naturelles dans les choses où elles ne voyent point de péché. Car le grand obstacle du progrès spirituel est de ne

M iij

s'abstenir que de ce qui paroît offense de Dieu, & de faire sans scrupule ce qui se peut faire sans crime. Or sans déterminer s'il y a des actions d'elles-mêmes indifférentes, ou non, je dis que ceux qui ne trouvent rien à éviter dans ce qui est purement naturel, & qui se laissent aller à des inutilitez, mettent un grand empêchement à leur perfection, & que s'ils n'ont une plus grande tendresse de conscience, ils ne parviendront jamais à ce qu'on appelle sainteté. La liberté qu'ils se donnent de propos délibéré de passer le temps en des occupations vuides de grace, est bien éloignée de l'esprit des Saints. Dès qu'on s'est livré à l'attrait de Dieu, on ne peut plus se plaire à de vains amusemens, ni s'arrêter à autre chose qu'à ce que la lumière Divine prescrit. Je ne veux pas dire que Dieu s'offence pour une légère négligence, pour une petite omission. Comme il est infiniment raisonnable, il excuse souvent la foiblesse humaine; mais aussi comme il est toujours prêt de nous aider par le secours de sa grace, & qu'il nous donne le temps & les occasions, afin que nous les ménagions pour l'éternité, c'est lui déplaire que de rendre inutiles de si grands avantages, de ne pas faire un bon usage des moyens qu'il nous présente pour procurer sa gloire, & de perdre par pure nonchalance les précieux trésors que nous pouvons acquérir.

D'ailleurs comme nos ennemis employent continuellement toutes sortes d'artifices pour

nous faire tomber dans le relâchement, & que de ne pas avancer dans les voyes de Dieu, c'est reculer, il n'y a point de meilleure pratique pour les ames qui ont déjà fait quelque progrès, & même pour les commençantes, pourvû qu'elles ayent une généreuse détermination, que de se tenir constamment dans le bien, c'est-à-dire, d'être sans cesse occupées à des choses qui puissent plaire à Dieu; & si par nécessité on est quelquefois contraint de se relâcher un peu de sa ferveur, de ne le faire qu'en vûe de Dieu, pour mieux s'appliquer ensuite au bien: de manière qu'on ne sorte jamais de cet élément du bien surnaturel.

Il est certain que sans une grande vigilance le poids de la nature nous tire toujours en bas, & si nous examinons bien beaucoup de nos actions, nous trouverons qu'elles nous ont été suggérées ou par la paresse & la lâcheté, ou par la sensualité, ou par l'orgueil, ou par une complaisance humaine, ou par quelqu'autre principe corrompu. Cette inclination que nous avons à nous bien ajuster, à nous bien traiter, à rire des défauts des autres, à nous entretenir de curiositez, cette extrême délicatesse, cette amour excessif du repos ne sont ce pas des effets de la corruption; Cependant c'est un mal dont ordinairement on ne s'aperçoit pas. On ne le connoît que quand on est un peu élevé dans la grace. Alors on découvre les instincts de l'amour propre, qu'il faut purifier pour être entié-

rement à Dieu. Mais comme nous sommes nez avec ces instincts, qu'ils ont été les principes de nôtre conduite durant nôtre enfance, & que nous avons depuis continué de les suivre, ils nous sont devenus presqu'aussi naturels que la respiration, & on ne les croit communément mauvais que quand ils portent directement à quelque chose contre les commandemens de Dieu.

Un excellent moyen de contrebalancer ce poids de la nature corrompue, est la pratique déterminée de ne s'arrêter que dans le bien, & de ne s'occuper de rien que de saint. Au commencement cela est difficile, il semble violent, mais avec l'assistance de la grace on en prend l'habitude : Il devient facile & comme naturel, & si par fragilité on vient à y manquer, on en est intérieurement repris. La conscience reproche qu'on s'égare, & r'amène l'ame dans son chemin. Si l'on s'en retire tout-à-fait, Dieu se retire aussi, & laisse l'ame dans sa liberté. Alors les ténèbres entrent, l'amour propre se réveille, & l'on revient peu à peu à la vie naturelle, à ses bassesses, à ses foiblesses, à ses instabilités, à ses inquiétudes & à ses peines. Etat misérable, dont cependant trop de gens s'accoutument au préjudice des desseins de Dieu, & de leur avancement spirituel.



C H A P I T R E IV.

Des détours que l'on prend en la vie Spirituelle.

D. **C**omment est-ce que les ames qui sont entrées dans le chemin de la vie spirituelle prennent des détours ?

R. Cela leur arrive par surprise, ou par négligence, lorsque n'ayant pas assez d'attention à leur devoir, ou se relâchant dans leur premier dessein, elles quittent la véritable & solide voye qui conduit à Dieu, & en prennent une qui les en éloigne.

D. *En combien de manières cela se fait-il ?*

R. En trois manières. 1. En retournant aux inclinations de la nature. 2. En se laissant prévenir par de fausses maximes. 3. En suivant de mauvais exemples.

D. *Comment retourne-t'on aux inclinations de la nature ?*

R. Voici de quelle manière. Un jeune homme, par exemple, poussé de l'esprit de Dieu, entre en religion : Une jeune fille gagnée par les attraits de la grace embrasse la vie dévote. C'est avec la meilleure volonté du monde. D'abord ils sont déterminés à se donner entièrement au service de Notre-Seigneur. S'ils sont aidés par un bon Maître, par un bon Directeur, ils continuent de bien faire tandis que leur première ferveur dure, & qu'ils sentent

la douceur de la grace. Mais lorsque Dieu pour les éprouver leur ôte, comme il fait ordinairement, cet appui sensible, s'ils n'ont un grand courage & un zèle bien désintéressé, se voyant privez des consolations du Ciel, ils reviennent à celles de la terre, & cherchent à se satisfaire dans des conversations & des entretiens inutiles, & dans de vains divertissemens. D'où se forme en eux une idée de perfection basse, accommodante, & fort éloignée de leurs premiers desseins. Ils sentent bien quelques reproches dans leur conscience; mais ils les dissimulent, ne voulant pas écouter tout ce que Dieu leur demande. Ainsi ils se retranchent dans de certaines bornes, bien au deçà de ce qu'ils avoient entrepris, & à la fin ils s'établissent dans un train de vie qui d'un côté ne gênant pas trop la nature, & de l'autre paroissant assez réglé, les contente. Ils s'acquittent extérieurement des devoirs de leur état. La dévote pratique ses exercices ordinaires: le Religieux ne fait pas de fautes notables contre ses règles; mais leur principe intérieur est lâche, & ne monte pas jusqu'à ce degré de pur amour où l'on meurt entièrement à soi-même, pour se donner tout à Dieu sans réserve.

Les changemens d'emploi & d'occupation, sont encore une occasion de retourner aux sentimens imparfaits de la nature. Un Religieux aura passé quelques années dans l'étude des choses spirituelles, ensuite il est appliqué à l'é-

tude des lettres. S'il étoit fidèle, il ne s'y porteroit qu'avec une intention pure, pour plaire à Dieu, qui veut qu'il étudie, & qui le lui ordonne par ses Supérieurs. Il étudieroit solidement, mais sans empressement, sans se détourner de la piété qui est son premier but : Mais d'abord il se laisse éblouir par une trop grande estime des sciences. Ensuite il s'y attache avec ardeur. Il ne fait plus ses exercices spirituels que superficiellement, comme à la dérobée. Il croit qu'il suffit d'avoir dirigé son intention, & de dire à Dieu que c'est pour sa gloire qu'il étudie. Après cela il ne garde plus de modération dans l'étude, & son empressement étouffe en lui l'esprit de dévotion. Quand une fois on a pris ce détour, on continue le reste de la vie dans le même train. On fait toutes choses avec impétuosité, se laissant emporter à son naturel, & l'on trouve après quarante & cinquante ans de Religion que l'on n'a plus ce premier attrait de la grace, ce premier goût de la dévotion qu'on avoit au commencement. On voit qu'on a quitté la première route, qu'on n'y est jamais rentré depuis son premier égarement, & qu'on en est alors infiniment éloigné. Ce que je dis d'un Religieux, il le faut dire des personnes du monde, qui s'étant données à la dévotion, la pratiquent pour un temps, & puis se relâchent, lors qu'elles viennent à changer d'état. Celle qui étant fille étoit si fervente, étant mariée prend un détour qui l'écarte insensiblement de

son chemin. La trop grande complaisance qu'elle a pour son mari , le soin excessif de son domestique , l'établissement de ses enfans lui occupe l'esprit. Elle devient intéressée , inquiète , de mauvaise humeur. Elle se laisse aller au plaisir , & aux vanitez du siècle. Elle aime la vie mondaine. La solitude , la récollection , l'oraison , n'ont plus pour elle ces charmes qu'elles avoient autrefois. Elle s'excuse sur les engagement de son état. Voilà le sujet du détour qu'elle a pris.

D. Quelle est la seconde voye par où l'on prend un détour dans le chemin de la vertu ?

R. Ce sont certaines maximes sur lesquelles on établit une doctrine erronnée. Par exemple on aura passé plusieurs années dans une exacte application aux choses spirituelles. On avoit alors une grande abondance de douceurs & de consolations célestes. Ensuite on tombe dans un état d'aridité, soit à cause de ses emplois, soit par une épreuve de Dieu. De là on prend sujet de se fonder dans une fausse maxime , & de se persuader que les douceurs qu'on avoit auparavant n'étoient que du lait ; que Dieu donnoit alors la nourriture des enfans ; qu'il donne présentement le pain & l'aliment des ames fortes. Sur ce principe on méprise la dévotion sensible , l'amour tendre , la familiarité avec Notre Seigneur. On ne compte pour rien les dons extraordinaires , & on s'affermir dans une prétenduë solidité , qui est une vraie du-

reté de cœur. Après cela on ne fait plus de scrupule de se jeter au dehors , de s'embarasser dans les affaires , où l'on ne s'engage ni par les devoirs de l'obéissance , ni par le mouvement de la charité. On fait des lectures & des études purement pour se satisfaire. On se remplit l'esprit de nouvelles connoissances. On n'a plus le goût ni l'idée de la vie intérieure. Si lorsqu'on se trouve dans l'aridité, on demeureroit constant, sans rien relâcher de ses exercices, de ses pénitences, de sa familiarité avec Notre Seigneur, on prendroit la teinture de la vertu solide, & on ne se détourneroit pas de son chemin.

Une autre maxime d'erreur, est quand un homme que sa profession oblige de travailler au salut des ames se persuade que les douceurs & les saintes privautez de l'amour Divin ne sont que pour les Solitaires, pour les Religieuses, & pour celles du sexe dévot que Notre Seigneur traite en Epouses, & non pour les ouvriers Evangeliques, dont le propre est de combattre pour la défense de la Foi, de s'employer à la conversion des pécheurs, de prêcher, d'instruire les peuples, de converser avec toutes sortes de personnes: qu'une telle vocation demande des graces fortes & bien différentes de celles des contemplatifs. Suivant cette persuasion, il estime peu des dons de Dieu fort précieux; il néglige des choses qui lui serviroient beaucoup à tenir son cœur uni à Dieu; il ne fait pas les diligences qu'il faudroit pour se recueillir.

lir ; il se laisse aller à bien des inutilitez ; il donne entrée à l'esprit du monde ; sa manière d'aller à Dieu est ambiguë, foible, basse. Les rémors de conscience viennent de temps en temps ; mais il se flate sous prétexte que c'est pour la gloire de Dieu qu'il travaille, Une autre maxime qui fait qu'on s'écarte du droit chemin, est d'établir pour principe qu'une continuelle attention d'esprit à Dieu n'est pas conforme à l'état de la vie présente ; que c'est un don purement gratuit, que Dieu fait à qui il lui plaît ; & que de soi-même il ne faut pas y prétendre. Quand Dieu voudra m'en gratifier, dira quelqu'un, je suis tout prêt à le recevoir. Cependant je me tiendrai dans la voye ordinaire, je ferai comme le commun. Suivant ce principe mal entendu & mal appliqué, on met des bornes aux desseins de Dieu, on suit un train de vie médiocre, sans se soucier de se disposer aux graces éminentes qu'on pourroit obtenir par une exacte fidélité & par une ferveur constante.

D. Quelle est la troisième voye par où l'on s'écarte de la perfection qu'on avoit embrassée ?

R. C'est de se régler sur l'exemple de certaines personnes qui sont estimées. Un Religieux à qui Dieu avoit inspiré de hautes idées conformément à l'esprit de sa vocation, regarde un tel & un tel, qui sont gens de bien, gens considérables pour leur capacité, pour leur sagesse, pour leurs grands emplois. Il voit qu'en beau-
coup

coup de choses ils se dispensent de ces maximes sévères de perfection auxquelles il s'étoit attaché. Il croit qu'il peut bien faire ce qu'ils font, & qu'il n'est pas obligé à faire davantage. La nature est bien aise de trouver en eux de quoi autoriser sa lâcheté. Il est vrai que ces personnes sont gens de mérite, de grands Prédicateurs, des Peres graves, qui sont dans les premières charges, qui ont effectivement de la vertu : mais s'il veut se régler sur eux, s'il veut justifier tout ce qu'ils font pour se l'appliquer, il ne suivra pas toujours le plus parfait ; il sera même en danger de tomber dans des erreurs en matière de perfection. Il peut bien les justifier, pour ne les point blâmer, ni juger : mais de prendre leurs actions & leurs sentimens pour règle, il n'y a point de sûreté. Cependant il s'appuie de cet exemple, pour s'éloigner sans scrupule des hautes idées qu'il avoit conçues, au lieu qu'il ne devrait prendre pour modèle que les Saints de son Ordre, ou les autres dont la sainteté est incontestable.

Je dis la même chose pour les personnes du monde. Une demoiselle aura pris dessein d'être dévote. Pour exécuter son dessein elle aura quitté les parures de la vanité, elle se sera mise dans la modestie, elle se sera retirée des compagnies, elle aura commencé à pratiquer le recueillement, à faire oraison, à communier souvent. Après avoir ainsi continué quelque temps, elle en verra qui passeront pour bonnes & ver-

N

ruceuses, qui seront coëffées à la mode, qui auront été au bal, qui porteront des mouches & des toiles transparentes. Cela lui rappellera ses premières idées de vanité. Elle sera tentée de les suivre, & pour faire taire la conscience qui lui reproche sa légéreté, elle ira trouver plusieurs Confesseurs, & leur demandera s'il y a péché à se vêtir à la mode, à aller au bal & à la comédie : & comme il se trouve aisément des Confesseurs qui donnent le large, venant à en rencontrer quelqu'un de bonne composition qui lui réponde conformément à son désir, elle reprendra ses premières vanitez malgré les reproches que Notre Seigneur lui fait au fond du cœur. Si on lui représente qu'elle manque de constance, elle répondra qu'il se faut accommoder au monde : & cependant elle roulera plusieurs années dans ce train de vie mondaine, se promettant pour flater sa conscience, que quand elle sera établie elle sera dévote. C'est ainsi que selon la pente de la nature corrompue, on se détourne du parfait service de Dieu par des exemples vicieux ou imparfaits, & par des conseils trop lâches.



C H A P I T R E V.

De la vraie abnégation.

D. *EN quoi consiste la vraie abnégation ?*

R. Elle consiste à se dégager de l'affection de toutes les choses créées, pour s'attacher uniquement à Dieu.

D. *En combien de façons se peut pratiquer ce dégagement ?*

R. En deux façons. La première, en nous séparant effectivement de tout ce qui met obstacle à nôtre union avec Dieu : La seconde, en nous séparant non pas d'effet, parce que souvent la raison ne le veut pas, mais de cœur, des choses créées qui ne sont pas un empêchement à nôtre salut & à nôtre perfection. Ainsi la vraie abnégation est de quitter en effet les choses que Dieu veut qu'on quitte, & de se séparer d'affection généralement de toutes choses. Dieu appelle un jeune homme à la pratique des conseils évangéliques. La possession des biens temporels, l'attache à ses parens, lui sont un empêchement à suivre la vocation de Dieu : la vraie abnégation l'oblige de se dépouiller de ses biens, & de s'éloigner de ses parens, non seulement d'affection, mais d'effet. Il y a d'autres choses qui ne sont point des obstacles au salut ni à la perfection, & dont on ne pourroit se séparer sans s'opposer à la volonté de Dieu : il

N ij

Y en a même qui sont des aides pour aller à Dieu ; on doit les retenir , on doit en user avec un entier dégagement de cœur : c'est là la Loi de l'abnégation parfaite. C'est en ce sens que S. Paul veut que ceux qui ont des femmes soyent comme n'en ayant point. Il n'oblige pas le mari à quitter sa femme , mais il veut qu'il vive avec elle dans le même dégagement & dans la même liberté de cœur , que s'il n'étoit point marié.

Quant aux choses qui sont des aides pour aller à Dieu , il y en a encore de deux sortes , les unes sont extérieures , comme les Sacremens , les lectures , les prédications , la communication avec quelques bonnes personnes & avec son Directeur. Les autres sont intérieures , comme les visites de Dieu , & ses opérations particulières , les paroles qu'il dit au fond du cœur , les visions , les extases , les ravissements , les transports & les tendresses de l'amour Divin , & les autres grâces pareilles. Il faut pratiquer la seconde sorte d'abnégation à l'égard des unes & des autres , il en faut avoir le cœur tellement dégagé que les ayant , on soit comme ne les ayant pas ; c'est-à-dire , qu'on ne s'y arrête nullement , mais qu'on aille droit à Dieu , & que ne les ayant pas , on en porte la privation avec une entière conformité à la volonté de Dieu.

Pour ce qui est du dégagement effectif , il ne le faut pratiquer à l'égard de ces choses que quand on voit qu'on s'y attache trop. Alors un

Directeur fait sagement de retrancher l'usage de quelques-unes pour un temps.

On fait sur ce sujet une question d'assés grande consequence, sçavoir si quand Dieu favorise une ame de graces extraordinaires, de visions, de paroles intérieures, & d'autres dons semblables, elle doit les recevoir avec abnégation, sans s'y attacher en aucune manière, ou bien si elle doit positivement s'en séparer & s'en défaire.

Quelques-uns croyent qu'elle doit les rejeter, de sorte que si Notre Seigneur, ou la Sainte Vierge, ou un Ange, se présente à elle, ou lui parle, elle doit fermer les yeux & se détourner de cette veüe, & de ces paroles, & cela pour trois raisons. 1. Par humilité, se jugeant indigne de ces faveurs spéciales. Par prudence, pour se garantir des illusions que l'ennemi peut faire glisser dans les opérations de la grace. En quoi, disent-ils, elle ne perdra rien, parce que Dieu lui sçaura bon gré, & lui fera par d'autres voyes de plus grandes graces. 3. Pour marcher dans l'état de la pure Foi, qui ne veut point d'expériences, & qui s'affermit par la privation des choses extraordinaires.

Nonobstant ces raisons, il me semble qu'il ne faut point faire d'effort pour rejeter ces sortes de faveurs, si ce n'est qu'on le fit par obéissance. Dieu les donne pour le bien de l'ame. Ce sont des effets de sa grace à laquelle il ne faut jamais s'opposer. Bien que ce soyent des

choses hautes , il n'est nullement à propos de s'en éloigner , puisqu'elles servent à connoître & à aimer Dieu. Toutes les créatures sont faites pour nous aider à aller à Dieu, mais les dons de la grace nous y conduisent plus directement, leur effet propre étant la connoissance & l'amour de Dieu. Pourquoi ne les feroit-on pas servir à leur effet ? Pourquoi ne s'en aideroit-on pas comme de degrés pour aller à Dieu ? L'ame bien instruite ne s'attache point au don ; elle va droit à celui qui le donne. Elle ne s'arrête pas à considérer le don ; elle passe outre : mais elle ne le rejette pas. Un Pere a un enfant qu'il aime tendrement : Il le caresse , il lui donne des fruits & des douceurs : si l'enfant est bien né , il prendra sujet des caresses de son pere de l'aimer d'avantage. S'il se retiroit d'entre les bras de son Pere , s'il refusoit ce que son pere lui donne , il lui déplairoit , & se rendroit indigne de ses tendresses paternelles. Une ame reçoit des caresses de Dieu ; si elle est bonne & sage elle en aimera Dieu davantage , s'attachant à lui & non pas à ses caresses. Si elle les rejettoit , elle rebueroit Dieu , & mériteroit d'être privée du bien qu'il prétend lui faire par ces marques particulières de son amour. Il est vrai que quand une ame par amour propre en fait un mauvais usage , son Directeur y doit prendre garde , non pour l'en priver tout-à-fait , mais pour la faire marcher dans la voye de l'abnégation.

Quant aux trois raisons qu'alléguent ceux qui veulent qu'on refuse les dons de Dieu extraordinaires, il est aisé d'y répondre.

1. Ils servent à établir l'ame dans l'humilité, en lui faisant voir son néant. On peut bien dire avec S. Pierre par une humble reconnaissance de son indignité, *Seigneur, retirez-vous de moi*, ou avec S. Xavier, par un étonnement de l'excès des bontez de Dieu, *C'est assez, Seigneur, c'est assez* : mais de faire quelque acte positif pour ne point avoir ces sortes de communications de Dieu, ce n'est point humilité. Ce pourroit être même un subtil orgueil, qui en feroit envisager le dégagement effectif comme un moyen de s'élever plus haut par un esprit d'intérêt propre.

2. La prudence ne demande point que pour éviter le danger d'illusion l'on rejette les dons de Dieu. Le dégagement de cœur suffit pour cela. C'est être trop prudent de ne pas vouloir ce que Dieu donne. Il aime mieux qu'on le reçoive avec simplicité. Celui qui pour empêcher qu'il ne vint de mauvaises herbes dans son jardin, en arracheroit toutes les herbes, seroit-il prudent ? Quand le Bienheureux Jean de la Croix donne pour règle de n'admettre rien que Dieu dans son intérieur, à l'exclusion des graces extraordinaires, il veut seulement qu'on ne s'attache qu'à Dieu, & non à ses dons, & pour preuve qu'il ne prétend autre chose que l'abnégation du cœur, c'est qu'il ne veut pas que les

Directeurs conseillent à personne de rejeter les visions, les paroles intérieures, & les autres effets surnaturels, parce qu'en les rejetant il en arrive de grands maux, des troubles, des referremens de cœur & des désespoirs étranges. Il n'est donc pas du sentiment de ceux qui disent qu'on ne perd rien à les rejeter, & que Dieu se communique par d'autres voyes. En effet l'expérience montre le contraire, & comme l'esprit de Dieu est doux & délicat, quand on lui résiste, il se retire. Dieu benit néanmoins toujours l'obéissance. Mais il est vrai que ces Directeurs qui s'obstinent à faire rejetté aux ames les graces extraordinaires, leur causent des peines inconcevables, les privent de leur force qui est le secours actuel de ces dons.

3. Les graces extraordinaires ne sont point l'appui de la Foi; mais elles ne lui sont pas contraires. Elle ne les exclud pas. Quoiqu'elle ne regarde que les véritez revelées, elle compatit pourtant avec les expériences. La Foi est le fondement de nôtre vie spirituelle, les expériences aident à l'établir. C'est ce que S. Pierre nous enseigne, lorsque pour prouver l'événement, & la gloire de JESUS-CHRIST, il rapporte la vision qu'il en eût sur le Tabor, & puis il ajoute : *mais nous avons la parole des Prophètes qui est plus établie.* Il propose deux choses, la vûë sensible qu'il a eüe de la gloire de JESUS-CHRIST, & la Foi du Mystère de JESUS-CHRIST fondée sur les Oracles des Prophètes:

& quoiqu'il donne la préférence à la Foi, il ne laisse pas d'alléguer son expérience comme une preuve de la gloire de JESUS-CHRIST. Quand le Sauveur lui parut transfiguré sur le Tabor, il ne se retira pas : il ne ferma pas les yeux : il jouit de l'admirable spectacle qui lui fut montré. Dieu vouloit qu'il eût cette connoissance extraordinaire pour s'en servir à l'avenir.

Ces spirituels rigides qui ne veulent rien recevoir d'extraordinaire, ont à la vérité de la droiture dans leur intention ; mais ils se privent de beaucoup de secours, lesquels étant reçûs avec un cœur dégagé, n'empêcheroient point la parfaite nudité d'esprit, & opéreroient de merveilleux effets en eux & dans les autres. Les Saints & vrais amis de Dieu, croissent en la pureté de son amour à proportion des faveurs qu'il leur fait, bien que souvent il les en dépouille, & les laisse dans la pauvreté.

L'état de pauvreté & de sécheresse que Dieu envoie est bon, mais on ne le doit point chercher. Il est utile de se voir occupé de Dieu. Nous devons avoir en nous quelque chose qui nous remplisse, si Dieu le veut faire, c'est nôtre bonheur. Quand on fait effort pour ne point recevoir ce que Dieu veut donner, on est en danger de demeurer seul, & souvent occupé de son opération propre, plus Dieu opère dans l'ame qui ne veut que lui, plus elle est heureuse & parfaite, Notre Seigneur parlant de son Pere, disoit : *il ne m'a point laissé seul.*

Il est vrai que la nature est sujette à s'approprier les graces : & c'est pour corriger ce défaut que Dieu fait passer les unes par des déserts affreux , & par de rudes épreuves ; mais quand on ne cherche que Dieu , il est entre les mains de Dieu comme une matière remplie de sa grace , & vuide de soi-même.

Il y a de bonnes ames, qui souvent ont moins d'aides de Dieu , parce qu'elles veulent avoir une vertu trop épurée , s'étudiant à cela plutôt par leur effort , que par la conduite & par l'opération de l'esprit de Dieu. Pour corriger ce qu'il y a en nous de corruption , & pour arriver à la vraie pureté , il faut passer par divers degrés. Ces ames veulent aller tout d'un coup au sommet de la perfection , & fautent plutôt qu'elles ne marchent. Dieu les laisse faire , & s'accomode à leur volonté ; mais pour accomplir en elles son ouvrage , après qu'elles ont été bien haut , il faut souvent qu'il les ramène au commencement , ce qui ne se fait pas sans peine. Il leur montre qu'il ne falloit pas aller si vite , & il leur découvre des défauts qui demeuroient cachez sous leur pureté apparente , & qui ne se peuvent ôter que par ordre , & par des opérations successives. La conduite ordinaire est que l'on passe par tous les appartemens du Palais Mystique , & qu'on reçoive en chacun une certaine teinture de vertu , avant que d'être admis au cabinet du Roi. Ces ames ont trop d'empressement, non par vanité , mais

par une secrète attache à leur idées, & faute de bien connoître les voyes de Dieu, qu'il ne manifeste pas tout d'un coup, mais suivant les conseils éternels de sa sagesse.



C H A P I T R E VI.

De la vraie générosité à l'égard de Dieu.

D. **E**N quoi consiste la vraie générosité à l'égard de Dieu ?

R. Elle consiste à ne rien refuser à Dieu. Le cœur étroit croit faire beaucoup quand il donne quelque chose à Dieu. Le cœur généreux, quoi qu'il fasse pour Dieu, pense toujours qu'il fait trop peu. Nous avons dit ailleurs, que la vertu enrière est de donner tout à Dieu, sans réserve. La générosité veut aussi qu'on ne lui refuse rien, mais elle demande particulièrement qu'on lui soit fidèle en toutes choses, & en tout temps. C'est ici le plus grand point de la vie spirituelle, de pratiquer le bien, sans y mettre de limites, sans jamais se relâcher, sans souffrir qu'il y ait de l'interruption & du vuide dans les exercices de la vertu, & dans les progrès de la grace. Qui fait sans restriction & sans cesse tout le bien qu'il peut & le mieux qu'il peut, est vraiment généreux. Mais qui met une seule l'imitation dans la disposition de son cœur pour le service de Dieu déchoit de cette générosité. Je ne dis pas que pour être géné-

reux il faille bien faire toute sorte de bien. Je dis seulement qu'il ne faut admettre dans son cœur aucune restriction positive, ni consentir à un acte qui dise par lâcheté ou par refus ; *je ne ferai point cela* : J'entens de ce qui se présente ordinairement, & non de tout ce qu'on pourroit imaginer, comme les tourmens des Martyrs, & certaines actions héroïques des Saints. Car sur ces sortes de choses extraordinaires & difficiles, on ne doit pas examiner en détail si l'on auroit le courage de les faire, ou de les souffrir. Il suffit de se confier généralement en la grace de Dieu.

D. En quoi est-ce en particulier que les cœurs généreux montrent à Dieu leur fidélité ?

R. C'est principalement en trois choses.

D. Quelle est la première ?

R. C'est un soin continuel de se tenir en la présence de Dieu, non par des efforts violens, ni par un empressement inquiet ; mais par une douce & amoureuse attention. Il y a des personnes qui se contentent de se recueillir trois ou quatre fois le jour, & puis le reste de la journée elles donnent toute liberté à leur esprit, ayant seulement en vûë de se garder du péché. Ces personnes quoi qu'ils soyent gens de bien, perdent de grands trésors de grace, & ne sont pas assez libéraux envers Dieu, & s'ils en demeurent là, ils ne pourront jamais atteindre à la perfection.

L'ame lâche se laisse aller volontairement à

des choses incompatibles ; avec la présence de Dieu. Tels que sont des discours inutiles , des actions légères , de vaines curiositez ; l'ame généreuse est déterminée à ne souffrir rien de semblable , par respect pour Notre Seigneur qui demeure en elle , & qu'elle sent présent. Pour cela il faut une grande générosité. Il faut bien du courage , & un grand secours de la grace , pour vaincre les répugnances de la nature , qui n'aime point un tel assujettissement. L'entière abnégation de soi-même , & le dégagement des créatures est le chemin pour parvenir à un continuel souvenir de Dieu. Un cœur dégagé de tout , & vuide de ses propres intérêts , sent en soi une douce flamme , qui l'élève à Dieu , qui l'unit à Dieu , & qui lui rend la présence de Dieu non seulement aisée ; mais encore comme naturelle , & presque aussi nécessaire qu'est la respiration. S'étudier à ce point de perfection est l'effet de la vraie générosité de cœur.

D. Quelle est la seconde chose en quoi paroît la générosité du cœur envers Dieu ?

R. C'est l'exercice d'une continuelle abnégation de soi-même. Il y a des ames qui se mortifient quelquefois : mais celles qui sont généreuses , se mortifient en tout & sans relâche. La continuation de cette pratique , est un des points qui contribuë le plus à l'avancement spirituel. Un cœur généreux ne rencontre aucune occasion de se mortifier , qu'il ne l'embrasse ;

semblable aux Marchands, qui ne laissent échapper aucune occasion de gagner. Il faut néanmoins éviter en cela l'embarras de conscience, & la perplexité où l'on pourroit tomber, si l'on étendoit trop loin & sans discrétion cette pratique. Dieu ne gêne point les ames. Il veut seulement qu'on suive avec fidélité les lumières de sa grace; & ainsi quand on reconnoît franchement qu'on n'est point porté à faire, à dire, à avoir quelque chose que pour se satisfaire, & que la raison ne demande point qu'on se donne cette satisfaction, il faut se la refuser. En un mot, il ne faut rien faire par une pure condescendance à l'inclination naturelle, ni parce qu'on est las, ou ennuyé de combattre & de se faire violence. Il est vrai qu'il importe peu de faire ceci ou cela: mais il importe extrêmement de ne pas suivre ses appétits; il faut toujours les tenir sujets à l'esprit. Ceux qui sous prétexte d'éviter l'embarras, quittent le dessein de se vaincre, marquent leur foiblesse & leur lâcheté. L'ordre qu'on doit garder dans cette abnégation est de la pratiquer. 1. A l'égard de tous les sens. 2. A l'égard de l'esprit, & de toutes les vaines curiositez naturelles. Par exemple; un homme dans la conversation brûle d'envie de dire quelque mot piquant, ou de raillerie, ou d'ostentation; il doit se mortifier en cela. Un autre arrivant à la maison frappe à la porte brusquement, & ne cesse quasi de frapper jusqu'à ce qu'on la lui ait ouverte. Il faut réprimer

ces mouvemens d'impatience, & généralement tout ce qui trouble la paix de l'ame, tout ce qui captive sa liberté, tout ce qui satisfait une passion naturelle, comme l'avidité au manger, la passion pour le jeu, pour la promenade pour quelqu'autre divertissement ; il faut ou le retrancher, ou le modérer sans relâche, & sans dire : *Je me mortifiai hier : il faut aujourd'hui donner repos à la nature.*

Il n'en va pas ainsi des pénitences corporelles. Car après avoir fait quelque rude austérité, on peut donner quelque repos à son corps pour mieux recommencer une autre fois.

Ce que nous recommandons sur tout dans la pratique de cette continuelle abnégation, est de réprimer sans cesse les déréglemens de nos actions, & ceux qui se glissent à tout moment dans nos instincts naturels. Cela est plus important que tout le reste. Car jusqu'à ce que nous soyons entièrement soumis à l'esprit de Dieu, & que la grace ait fait en nous comme une autre nature, il faut continuer la mortification. Les anciennes habitudes & le vieux tronc de l'amour propre produisent toujours des mouvemens déréglez. Nous ne sommes pas d'ordinaire assez éclairés pour les voir. Mais quand nous avons reçu pour cela dans l'Oraison la lumière Divine, nous voyons fourmiller en nous ces mouvemens, comme on voit fourmiller les vers en une chair corrompue ; & alors nous pouvons en peu de temps par la continuelle

mortification , nous purger de cette corruption , & faire régner en nous le principe de la grace , de manière que nous prenions un train de vie tout contraire au premier.

Une marque qu'il y a peu de cette véritable générosité dans le cœur des hommes , c'est qu'entendant parler de ces pratiques si hautes , ils les regardent comme des choses impossibles , & croient que le peu qu'ils font est beaucoup. Les esprits vraiment courageux ne cherchent que des choses fortes , pour faire un grand profit , comme les riches Marchands qui ne veulent que de grandes entreprises , pour faire un gros gain , & les grands Capitaines que de belles occasions , pour acquérir de l'honneur.

Les hommes sont hardis en toutes choses , hormis en celles qui regardent leur salut & leur perfection. En celles-ci ils se rebutent aisément pour les moindres difficultez , & ils appellent sommet de la perfection , ce qui n'est que la porte pour y entrer. Qui ne peut se résoudre à mortifier tous ses appetits impétueux & déréglés , pour ranger son ame & son corps à la raison ; c'est en vain qu'il prétend porter la qualité de Soldat de JESUS-CHRIST ; & pour un peu de peine qu'il pense s'épargner , il tombe dans une plus grande. Car avant que de voir Dieu , il faut se purifier. Pour celà , il y a deux moyens , l'un actif , l'autre passif. Le franc arbitre contribué au premier. Le second ne dépend point de nôtre liberté. Nous usons volontairement

tairement du premier durant cette vie, en nous surmontant nous-mêmes, & nous abandonnant à la conduite de la grace. La Justice Divine nous applique le second malgré nous dans l'autre vie. Il n'y a nulle comparaison de l'un à l'autre, ni pour la peine, ni pour le fruit. La peine de l'autre vie est incomparablement plus grande, & moins fructueuse, parce qu'on la souffre par l'ordre de la justice de Dieu sans accroissement de grace & de mérite: celle de cette vie est incomparablement plus douce, & plus fructueuse, parce qu'on la prend d'une volonté franche par amour, & avec augmentation de grace & de mérite. Le ressort de tout cela est la générosité qui manque aux uns, & qui soutient les autres.

D. Quelle est la troisième chose en quoi la générosité doit s'exercer.

R. C'est le dénuement de toutes les créatures: l'ame généreuse rompt tous ses liens pour se mettre en liberté. Celle qui est lâche & foible, demeure chargée de ses fers, & dans l'esclavage de ses affections déréglées. C'est ici particulièrement qu'il faut montrer son courage, & ne point exécuter à demi son entreprise. Il y en a qui rompent quelques unes des cordes dont leur cœur est lié; mais ils demeurent garrotés par d'autres: l'ame noble & généreuse ne souffre en soi aucune affection qui ne soit de Dieu. Le Saint Evêque de Genève disoit que s'il sentoit dans son cœur une seule petite affection,



qui ne tendit pas à Dieu, il l'arracherait. Aussi étoit-ce une ame courageuse ; en cela on ne doit point avoir de réserve. *Je veux te trouver toujours dénné de tout*, dit Dieu à son fidèle Serviteur dans le livre de l'Imitation de JESUS-CHRIST : c'est là une importante matière d'examen pour les personnes spirituelles. Un seul petit filet peut empêcher l'oiseau de voler : qui-conque trouve en soi une attache qui le captive, s'il ne s'en dégage aussi-tôt, il montre qu'il a le cœur bien petit & bien bas. Il n'y a rien dont il ne faille se défaire pour aller à Notre Seigneur qui nous attend tout nud dans la Croix ; ceux qui ne peuvent l'embrasser dans l'état de cette sainte nudité auroient bien de la peine à l'embrasser dans sa gloire. Il leur faudra beaucoup souffrir auparavant.

On dit qu'un Prélat, Ambassadeur d'un Roi de France à la Porte, étant conduit à l'audience du Grand Seigneur par des gardes qui le vouloient tenir selon la coûtume de cette Cour, se dégagea vigoureusement de leurs mains, & leur dit d'un air intrépide, qu'étant Evêque & Ministre d'un aussi grand Prince qu'étoit son Maître, il ne pouvoit souffrir une telle contrainte. Ainsi l'ame qui veut aller à Dieu ne peut supporter qu'aucune créature la retienne le moins du monde. Elle veut y aller libre & sans tenir à quoi que ce soit. Celles qui vont à Dieu avec les liens de tant d'affections pour elles-mêmes ou pour les créatures, peçoient en sa

sainte présence dans une fort pauvre posture.



C H A P I T R E VII.

De la Contemplation.

D. **N'**Y a-t'il point quelqu' autre manière d'Oraison ?

R. Outre ces Oraisons méthodiques, il y en a une autre qui ne dépend point de l'industrie des hommes. Mais Dieu, quand il lui plaît, y élève les ames, qui font de leur côté ce quelles peuvent pour correspondre à sa grace. Cette Oraison est la Contemplation. L'ame jouit d'un doux repos par un simple goût de Dieu, comme nous avons dit dans le Catechisme spirituel. A proportion que ce repos croît, les Dons de Dieu croissent aussi, à la fin l'on entre dans une intime possession de Dieu.

Ce repos est fort souvent délicat, & presque imperceptible ; d'où il arrive que plusieurs Directeurs, qui ne connoissent point cette voye mystique, le prennent pour une oisiveté, en retirent les ames, autant qu'ils peuvent, & les ramènent à la méditation, jugeant qu'il n'y a rien de meilleur, & que toute autre manière d'Oraison est sujette à l'illusion. Sur cela, ils disent des merveilles, & pensant bien faire, ils empêchent les plus excellentes opérations de Dieu, qui se font ordinairement dans ce divin repos. Ils ressemblent à ces maîtres Artisans,

qui voudroient toujors tenir leurs Apprentifs aux premières leçons de leur apprentissage. Pour justifier leur conduite ils disent, qu'il faut prendre le plus sûr, prétendant qu'il y a plus de sûreté à suivre leur sentiment, qu'à suivre l'attrait de Dieu. En quoi ils sont encore semblable à ces Marchands, qui se contentent de trafiquer à cinq ou six lieues de leur demeure, ne mettant jamais de navires sur mer, ne faisant point de grosses emplettes, & se flatant dans leur idée, sur ce qu'ils ne feront point de naufrage. Ni la contemplation, ni les voyes extraordinaires de Dieu ne sont pas absolument redoutables, comme les navigations des Indes, parce que Dieu n'y embarque les ames que par le grand amour qu'il a pour elles, & il ne peut leur arriver aucun mal, si elles sont humbles, obéissantes & fidèles. De plus, les biens qu'il leur promet sont ce qu'il a de plus rare & de plus précieux dans ses trésors. Le moyen de les acquérir n'est pas de beaucoup désirer les choses extraordinaires. Qu'elles aillent à Dieu humblement, & fidèlement: qu'elles ne cherchent qu'à se faire un fonds de bonne volonté: c'est ce que Dieu demande, & ce qui peut les rendre agréables à ses yeux. S'il veut leur communiquer ses biens extraordinaires, il leur en donnera pour lors & de plus grands & en plus grande abondance: mais que d'elles mêmes elles se portent à ce qui est de plus simple & de plus commun: qu'elles désirent ardemment de

plaire à Dieu, sans faire beaucoup de réflexion sur ce qu'il opère en elles, & qu'elles tâchent de faire de jour en jour de nouveaux progrès : que ce soit là leur but, leur soin & leur travail ; sans songer si ce qui se passe en elles est ordinaire ou extraordinaire. Dieu les voyant dans cette disposition de simplicité accomplira en elles ses desseins, & de quelques graces qu'il les favorise, elles ne seront pas plus exposées aux pièges du démon que celles qui n'ont que des graces communes. Car ce qui donne prise au démon ce sont les réflexions de complaisance qu'on fait sur les graces qu'on a ; & quand on les reçoit avec simplicité, sans s'y complaire, on est à couvert des attaques de l'ennemi.

C'est ce que les Directeurs doivent bien recommander aux ames, & non pas de tant fuir les choses extraordinaires, qui quand elles viennent de Dieu, sont des sources de bénédiction. C'est une grande erreur de croire qu'une ame est bien assurée quand elle n'a rien que de commun. Vous entendez un Directeur se vanter qu'il n'a sous sa conduite personne qui ait de ces sortes de choses. Il n'y a pas là grand sujet de s'applaudir. Est-ce un avantage de n'avoir rien de ce qui a fait le partage des plus grands Saints qu'ait eu l'Eglise ? Jamais Dieu ne fait de dons extraordinaires à une ame que pour l'élever au divin commerce de son amour, & pour la rendre conforme à son Fils. Mais ceux qui les ignorent font gloire de les ignorer,

& de les combattre. Il vaudroit mieux se rendre bien versé dans toutes les voyes de Dieu, & capable d'y bien conduire les ames que de s'effrayer comme l'on fait à la vûe des routes extraordinaires, & de s'en éloigner, non par humilité, mais par une certaine inclination que nous avons naturellement à fuir tout ce qui nous peut tirer de la médiocrité de nos prétentions pour la vertu. Nous nous bornons dans nos desseins, & nous ne voulons pas aller plus loin. Ces rares effets de la grace que nous combattons nous élèveroient au dessus de nos idées basses, & il nous en coûteroit : nous prenons le parti de les condamner pour n'être pas obligez de suivre le chemin étroit, où ils nous engageroient. Car il est certain que les graces extraordinaires amènent avec elles des connoissances d'une vertu & d'une mortification qui épouvante la nature, & qui lui cause une secrète indignation contre ce qui la voudroit gêner. Pour cela elle veut le chasser bien loin, se contentant des graces communes, qui la laissent plus au large. L'aversion que l'on a pour les choses extraordinaires s'étend aux personnes qu'on sçait qui en ont. On les regarde comme des Sauvages. On les soupçonne d'illusion, & il se trouve des Communautéz où l'on auroit peine à les recevoir. On décrie même ceux qui traitent de ces choses, & tous les Docteurs mystiques sont combattus, comme Gerson le témoigne de ceux qui l'avoient précédé. Les hommes

ne peuvent souffrir des gens qui leur viennent raconter les choses qu'ils n'entendent pas, & qui sont tellement au dessus de leur portée.

Quoi qu'il soit dangereux de vouloir s'élever témérairement à ces choses, il est vrai cependant que si les hommes s'appliquoient avec humilité à les connoître, ils en tireroient de grands fruits. Mais comme j'ai dit, ils aiment mieux les ignorer, & se les figurer étranges, que d'en approcher de plus près, & ils ont même de la peine à les souffrir dans les autres.

C H A P I T R E VIII.

Du trop grand extérieur.

D. **E**n quoi consiste le trop grand extérieur ?

R. **C**'est à s'épancher trop sur les choses qui sont hors de Dieu & hors de nous, lorsqu'on s'y arrête au préjudice de son bien spirituel.

Il est facile d'aller à l'excès dans l'application aux objets extérieurs, parce que c'est de là que nous tirons nos premières connoissances. Nous nous y attachons dès la naissance, & nous nous y arrêtons jusqu'à ce qu'étant éclairés de la Foi, & instruits de ses vérités, nous venions à découvrir les objets intérieurs; c'est-à-dire, ce qui regarde la conduite & le réglément de nôtre ame. Alors nous commençons à nous élever au dessus des choses sensibles, & nous nous adonnons à l'étude des spirituelles, d'où dé-

pend nôtre salut. Ceux qui ne s'appliquent à cette étude que médiocrement sont en danger de se perdre. L'occupation qu'ils ont au dehors les empêche de rentrer en eux-mêmes, où ils trouveroient Dieu, qui comme dit S. Augustin, est au dedans de nous, & nous y rappelle sans cesse. Notre perfection & notre bonheur est d'y demeurer constamment avec lui, & de régler l'extérieur par l'intérieur. Mais nous renversons cet ordre. Les créatures par leurs amorces nous attirent au dehors, & l'extérieur débauche l'intérieur. Ainsi notre grand défaut est d'être trop épanchez au dehors.

D. En combien de façons est-ce qu'on s'épanche trop au dehors ?

R. Cela se fait en trois façons qui sont comme les trois degrés de cet épanchement. Le premier est de prendre les biens extérieurs pour sa fin, s'y appuyant, & leur donnant toute son affection. Le second est d'y mettre, sinon sa fin, du moins son repos & son consentement. Le troisième est de s'y amuser. Ceux qui en usent de la sorte font un tort extrême à leur ame, & on les appelle *hommes extérieurs*. Parcourons ces trois degrés, & voyons ce qu'il y a de vicieux en chacun.

1. Nous voyons des hommes si épanchez au dehors, je veux dire, si attachés aux objets sensibles, qu'ils y mettent leur dernière fin, faisant si peu de cas des choses spirituelles invisibles, intérieures, qu'ils ne s'en mettent pres-

que point en peine. C'est à quoi le penchant de la nature corrompue porte tous les hommes, dès qu'ils sont en âge de connoissance. Se voyant environnez des objets sensibles, ils s'y plaisent, ils s'y affectionnent, & allant comme par degrés, ils s'en laissent charmer de telle sorte, qu'ils ne prisent que cela. Un Courtisan, par exemple, trouve à la Cour des grandeurs, des beautés, des douceurs qui l'enchantent. Il a l'esprit tout rempli de ces objets. A son sens il n'y a d'heureux que ceux qui vivent à la Cour. Ce qu'ils y possèdent, ce qu'ils y espèrent lui semble faire le vrai bonheur de la vie. Il tient tous les autres hommes pour des sauvages. Le séjour des Provinces est à son égard un exil insupportable, une prison affreuse. Ses idées là-dessus vont si avant que pour avoir l'avantage de demeurer à la Cour, pour en goûter les plaisirs, il néglige tout autre intérêt, il oublie Dieu, son ame, & son salut éternel. La plûpart des personnes du grand monde sont dans cette disposition.

Un homme que la Providence n'appelle point au maniement des Finances, voyant des gens d'affaires qui en peu d'années ont fait une fortune de cinquante mille livres de rente, remüe Ciel & terre pour entrer dans les partis. Pour cela il vend son ame au diable, & nulle considération n'est capable de le retenir. Il n'a en vûe que la fortune, à laquelle il aspire. Il se promet que s'il y peut une fois parvenir, il sera

comme un Roi , dans l'éclat , dans l'abondance , dans les délices ; qu'il aura un Palais à la Ville , des maisons de plaisir à la campagne ; qu'il verra les Peuples dans sa dépendance ; qu'il élèvera ses enfans aux premières charges ; qu'il rendra sa famille glorieuse par ses grandes alliances. Voilà un des plus dangereux pièges de satan : Car alors un homme ferme les yeux à toutes les lumières de la Foi ; les raisons de conscience n'ont plus de pouvoir sur son esprit ; ni la lecture des meilleurs livres , ni les Sermons des Prédicateurs les plus zélés , ni les choses les plus saintes ne le peuvent toucher. Il est tout abîmé dans l'extérieur , & il ne fuit rien tant que d'entrer dans son intérieur , & de penser à l'état de son ame. Les gens de robe se perdent dans l'extérieur de la même manière.

Un homme de Lettres , un Sçavant est tout dans ses Livres , & dans ses ouvrages. Il veut rendre par son érudition son nom immortel. Il se repaît de la réputation qu'il aura parmi les Doctes dans les siècles avenir.

Un Guerrier , un Ministre d'Etat sont tout dans leurs emplois , dans leurs grands desseins , dans leurs grandes affaires. Ils ne songent qu'à leur élévation temporelle. Leur objet souverain est de mériter par leurs services la faveur du Prince : C'est de le contenter pour affermir par là leur crédit auprès de lui : C'est d'établir leur gloire dans la mémoire des hommes. Ils voyent la postérité occupée à lire leurs com-

bats, leurs victoires, leurs intrigues, leur ministère, leur bravoure, leur sage politique. Voilà leur fin dernière. Parlez-leur de faire une retraite pour penser à la grande affaire du salut ; C'est leur mettre devant les yeux un objet si éloigné de leur portée, qu'il semble que ce soit se moquer d'eux. Ils sont nez pour les grandes choses, & ils n'en connoissent point de grandes que celles qu'ils ont entre les mains. Pressez-les sur les obligations du Christianisme, vous les trouverez remparez par des retranchemens qu'il n'est pas possible d'enfoncer. Leurs retranchemens sont leurs emplois, leurs négociations, leurs projets, leurs affaires d'état, le service du Roi. Rien que cela n'est grand dans leur estime. Les lectures spirituelles, les méditations, les pratiques de dévotion sont des occupations de femmes & de Moines. Ces Messieurs sont engloutis dans l'extérieur du monde ; car le monde a son extérieur & son intérieur. L'intérieur est les soins, les inquiétudes, les dépits, les ennuis, les chagrins, & un enfer anticipé. Les enfans de Dieu fuyent cette sorte de vie comme la plus malheureuse que l'on puisse s'imaginer.

2. Nous en voyons d'autres, dont la conduite n'est pas si déplorable, ni si mauvaise. Ils ne mettent pas à la vérité leur fin dernière dans les choses extérieures, au préjudice de l'amour de préférence que nous devons à Dieu ; mais cependant ils s'y attachent pour en tirer du

plaisir. Plusieurs Serviteurs de Dieu qui n'ont pas grand attrait pour la vie intérieure tombent en ce défaut. Comme ils ne goûtent pas beaucoup les choses surnaturelles, ils cherchent leur satisfaction dans les objets qui flattent les sens. Ils sont ravis de demeurer dans cette belle & grande Ville qui attire tout le monde. Ils prennent part à tout ce qu'elle a d'agréable. Ils sont curieux de sçavoir toutes les nouvelles. S'ils font voyage, ils se détournent volontiers de leur chemin pour voir tout ce qu'il y a de rare dans chaque Province : & si le País produit quelques fruits, quelques mets qui ne se trouvent que là, ou qui y soyent plus exquis qu'ailleurs, ils en voudront manger.

Ils vous allégueront des raisons spécieuses pour justifier leur conduite : que la vûe de ces choses peut servir à la gloire de Dieu : que des personnes qui conversent avec le monde, ne doivent pas ignorer ce qui se passe dans le monde : qu'au reste ils sont indifférens à tout cela, aussi prêts à se priver de cette satisfaction qu'à se l'accorder. Je leur répons, que s'ils sondoient bien le fond de leur cœur, ils trouveroient que toutes ces raisons ne sont que des inventions de l'amour propre ; qu'ils ne sont indifférens qu'à la manière de ceux qui ayant devant eux un morceau friand, & se sentant poussez à s'en mortifier, se mettent dans l'indifférence, & puis le mangent franchement. Ils sont indifférens en idée, & sensuels en pratique.

Les vrais spirituels, dont toute l'attention est à Dieu dans leur intérieur, se séparent autant qu'ils peuvent de toutes les choses extérieures, sans chercher de raisons pour en justifier l'usage. Il faut agir sincèrement avec Dieu. Quand un serviteur de Dieu est obligé de visiter un Seigneur dans quelque-une de ses belles maisons, ou qu'il y est appelé pour confesser un malade, il peut voir ce qu'il y a de beau dans ce lieu là, mais sans y épancher son cœur. Encore feroit-il mieux de se détourner de ces vanitez.

Dans ces rencontres on doit avoir égard à deux choses : L'une est la nécessité & le service de Dieu. De quoi il faut que votre cœur vous rende témoignage, & non pas votre raisonnement, qui souvent est trompeur, & ingénieux à inventer des prétextes : L'autre est un dessein formé de vous séparer de tout ce qui n'est pas Dieu, afin d'adhérer à Dieu purement. Ayant envisagé ces deux choses déterminez-vous.

C'est une vérité dont il importe d'être bien persuadé, que quiconque s'épanche au dehors pour y trouver son repos & la joye de son cœur, il ne goûtera jamais les biens de l'intérieur. *Apprenez* dit le livre de l'Imitation de JESUS-CHRIST, *à mépriser les choses extérieures, & à vous appliquer à celles qui regardent l'intérieur, & vous verrez le Royaume de Dieu s'établir en vous.*

3. Il y a des personnes dont la perfection intérieure est retardée par un amusement au dehors. Ils auront beaucoup travaillé à s'affran-

chir du goût des biens extérieurs, & ils en seront presque venus à bout: mais ils ne laisseront pas d'y tenir encore un peu, & de s'y amuser. C'est un obstacle à la perfection, car elle ne veut pas qu'on ait aucun attrait au dehors qui lui soit contraire.

Un véritable serviteur de Dieu, quoi qu'il ait quelquefois beaucoup d'occupations extérieures, il n'y prend pas son repos ni son contentement: Il y tient si peu, que l'engagement qu'il y a ne le détourne point de la perfection: Il sçait ramener tout à Dieu, & hors de Dieu rien ne lui donne ni du plaisir, ni de la peine.

D. Que peut-il donc tirer de l'extérieur ?

R. Rien, que ce qui est précisément nécessaire à l'entretien de la vie, le vivre, le vêtir, le logement. Quant à la conversation, la sienne doit être toute pour Dieu & pour le salut des âmes. Les objets de la terre lui sont comme étrangers: Il ne s'y arrête nullement par affection, mais en la seule vûë de Dieu: & alors le Royaume de Dieu se découvre en son âme. *Toute la gloire de la Fille du Roi est au dedans d'elle.* Tout le bien de l'homme consiste en la connoissance & en l'amour de Dieu; c'est à quoi nous devons rapporter toutes les choses extérieures que Dieu a créées: C'est là leur seule fin selon le dessein de Dieu; autrement, au lieu de nous mener à lui, elles nous en détournent. Cela vient de l'aveuglement du péché, qui fait que nous nous égarons en nous éloignant de notre fin & de notre principe.

CHAPITRE IX.

De la paresse & lâcheté naturelle.

D. **Q** U'est-ce que la paresse ?

R. **Q** C'est un poids qui nous éloigne du bien, & qui rend l'ame languissante à le poursuivre.

La vertu, quand elle est rapportée à Dieu, nous fait le vrai bien de cette vie, ne se peut acquérir que par des efforts vigoureux, parce qu'elle est ardue & difficile. Pour y atteindre il faut s'élever au dessus de soi-même : Mais si l'on n'y prend garde on est arrêté par la paresse, qui nous rend lâches à entreprendre, lents à exécuter, & foibles à agir. C'est là un des vices qui nous est le plus naturel, & le plus ordinaire, parce que le corps nous appésantit & nous abaisse aux objets des sens. Il est vrai que l'esprit, la raison, la grace nous tient en haut ; Mais le poids de la nature nous attirent en bas ; souvent nous nous y laissons aller, à moins que nous n'ayons de la diligence, & de la vigueur pour nous soutenir. Il n'y a que les ames diligentes & vigoureuses, qui suivant l'esprit, la raison, la grace, montent au bien spirituel & surnaturel où Dieu les convie.

D. *En quoi est-ce particulièrement que les hommes sont paresseux ?*

R. En trois choses ; 1. à surmonter leur hu-

meur ; 2. à entreprendre les exercices de la pénitence ; 3. à suivre les mouvemens de la grace.

D. Quelle est la première sorte de lâcheté ?

R. Elle est si universelle qu'on peut la remarquer dans presque tous ceux qui n'ayant pas un dessein formé de tendre à la perfection, se contentent d'une vie commune, & se gardent seulement des défauts les plus grossiers. Ces personnes ordinairement ne peuvent pas faire violence à leur humeur naturelle, quand elle ne les porte pas évidemment au mal. Cependant il faut souvent la combattre, pour pratiquer les actes de vertu dont l'occasion se présente. Voilà, par exemple, dans une profession de gens dévoüez à servir le prochain, un homme d'humeur mélancolique, sauvage, timide, un esprit particulier, qui est tout à soi-même, peu aux autres, & par conséquent peu à Dieu, il ne voudroit voir personne, & sur tout, il fuit la rencontre des gens de qualités, parce qu'il lui faudroit se contraindre davantage avec eux. Au lieu d'avoir appris à mortifier cette humeur, il s'y est fortifié par une longue habitude. Un Homme de qualité le vient voir ; la raison & le zèle demandent qu'il reçoive la visite pour avoir occasion de parler de Dieu à cette personne. Il fuit, il se cache ; le poids de la paresse l'emporte : il n'est pas accoûtumé à vaincre son humeur.

Un autre se plaît à certaines études, ou lectures, à mettre par écrit ses pensées, à composer

fer quelque ouvrage ; il se donne à tout cela , son inclination l'y porte , son humeur l'y tient attaché. Qu'on lui parle d'aller assister un malade , ou confesser quelque bon Païsan , de répondre à un cas de conscience , de faire une exhortation aux prisonniers , c'est l'arracher de son repos ; il rebute cette proposition , comme si on lui parloit d'une chose qui n'est pas en son pouvoir ; la paresse lui rend impossible tout ce qui n'est pas selon son génie.

Quelques-uns ont pris leurs mesures. Ils sont prêts pour un tel emploi , qui leur revient , qui a de l'éclat , où ils se promettent de l'applaudissement. Ils feront volontiers certaines actions de zèle ou de charité qui sont à leur goût : mais que l'obéissance , que la Providence leur présente un autre emploi , d'autres bonnes œuvres , il n'y a pas moyen de les y engager. Ce n'est pas qu'ils n'y soyent fort propres , car s'ils n'y avoient point d'aptitude naturelle , ils seroient plus excusables ; mais c'est que leur humeur les rend pésans , engourdis , immobiles pour tout ce qui ne leur plaît pas. Ils sont retranchez dans leur humeur , comme dans un cercle magique , vous ne les en sçauriez tirer. On a de la considération pour eux , on n'ose les contraindre , on les laisse dans leur propre choix , & l'impuissance où ils sont de se faire eux-mêmes violence , se nomme paresse. Heureuses les ames qui n'étant plus à elles-mêmes sont entièrement à la discrétion d'autrui , pour servir à l'obéissance & à la charité.

P.

D. Quelle est la seconde sorte de lâcheté ?

R. Elle regarde les exercices de la pénitence. Car comme ils sont difficiles & contraires au corps, il faut de la vigueur pour se résoudre à les pratiquer, & la nature qui cherche ses aises les appréhende, & les a en horreur. Ainsi les âmes lâches ne font que peu, ou point du tout d'austérité. Elles se tiennent dans une vie douce, comme dans un lit mollet, où elles prennent leur repos, & il n'est pas aisé de les en faire sortir. Il faudroit pour cela qu'elles eussent un grand amour de JESUS-CHRIST & de sa Croix, un grand désir de souffrir, ou un grand zèle. Il se trouve même des Spirituels délicats, qui comme nous avons dit ailleurs, les flattent dans leur lâcheté, employant les raisonnemens de la Philosophie, de la prudence humaine, & de la Médecine, pour soutenir les droits de la nature contre les instincts de la grace, & contre les exemples des Saints, qu'ils ne craignent point de condamner d'excez & d'indiscrétion.

On surmonte cette paresse quand on a du courage & de la confiance en Dieu, avec le secours de la grace on peut faire beaucoup plus qu'on ne pense. On en peut venir à la pratique de ce qu'on admire dans les Saints; mais quand on est persuadé que les Saints ont été indiscrets, ou qu'il faut des miracles pour les imiter, on se rempare dans la paresse, & l'on y demeure toujours foible & languissant. J'avoüe qu'il faut joindre la discrétion à la ferveur. Ces deux ver-

tus sont comme deux sœurs qu'on ne doit jamais séparer, ce qu'on donne à l'une ne doit point préjudicier aux droits de l'autre. Mais c'est une vérité constante, que Dieu ne manque jamais à l'homme de bonne volonté, & que si quelqu'un se sent foible, c'est qu'il manque de détermination & de confiance.

D. *Quelle est la troisième sorte de paresse ?*

R. Elle se trouve en ceux qui manquent de fidélité à suivre les inspirations du Saint Esprit. Dès qu'une ame s'est déterminée à se donner pleinement à Dieu, le Saint Esprit en prend la conduite, il se fait son guide : il l'instruit intérieurement, & il lui suggère tout ce qui est pour son plus grand bien. La différence qu'il y a entre les ames ferventes & les lâches, est que celles-là correspondent fidèlement aux mouvemens de Dieu, & que celles-ci s'excusent souvent de les suivre. Cependant Dieu est si bon & si juste, qu'il ne manque jamais de leur montrer ce qu'elles ont à faire ; ce qui rend coupables celles qui ne le font pas, c'est qu'elles se laissent aller à leur foiblesse naturelle par un véritable vice de paresse, ne pouvant se surmonter, & ne voulant pas se roidir contre le principe de corruption qui s'oppose à la grace ; d'où il arrive qu'elles accumulent un grand nombre d'ingrátitudes qui obligent Dieu à se retirer d'elles. Châtiment terrible, & que les ames paresseuses doivent craindre, parce qu'à la fin le poids de la paresse devient si grand qu'elles

voyent le bien, & ne peuvent l'exécuter, ou du moins elles sont si foibles, qu'elles ont trois fois plus de peine à pratiquer le bien qu'au commencement. C'est pourquoi quand on veut se donner à Dieu, il est absolument nécessaire de commencer avec ferveur. Car la voye de la grace est étroite & difficile; mais plus on y avance, plus elle s'élargit & s'aplanit, & à la fin on y trouve une étendue immense de sainte liberté & les douceurs du pur amour. Le chemin de la nature au contraire est large & agréable au commencement; mais dans la suite on y rencontre les gênes de la conscience, & le terme où il aboutit, est la servitude des passions & du péché, avec les peines qui l'accompagnent.



C H A P I T R E X.

De la vivacité, ou activité cachée dans l'intérieur.

D. **Q**U'est-ce que la vivacité cachée dans l'intérieur ?

R. On peut dire que ce défaut est fort peu connu. Il consiste en une certaine ardeur naturelle qui nous porte à vouloir toujours agir par nous-mêmes, & qui nous fait prendre part à des choses où nous devons dépendre purement de la grace.

Il y a des personnes qui se sont données à la piété, & qui ont même déjà beaucoup avancé

dans la pratique de la mortification & de la vertu. Elles conservent seulement un certain reste de la vie naturelle, qui fait qu'elles agissent plus par elles-mêmes que par la grace, & dans leurs actions, quoi qu'elles soient bonnes, l'esprit humain se fait en quelque façon plus sentir que le divin.

On a plus ou moins de ce défaut à proportion, qu'on est plus ou moins imparfait. Il se trouve des ames en qui sans vice & sans passions le naturel est encore bien vif. Elles ne l'ont pas entièrement amorti par la puissance de la grace, comme celles qui se sont, tellement dénuées de tout, qu'elles n'ont laissé que Dieu dans leur intérieur. En d'autres, ce défaut est moins sensible, & l'on remarque seulement que leur manière d'agir n'est ~~pas~~ pénétrée de la grace.

Nous avons montré ailleurs combien l'activité naturelle empêche l'esprit de Dieu de prendre une pleine possession de plusieurs bonnes ames, & de les gouverner absolument, comme il gouvernoit les Prophètes, & les autres Saints.

● Pour parvenir à la sainteté consommée, il faut que Dieu soit non seulement le motif, mais encore le principe de toutes nos actions. Or nous sçavons que Dieu opère d'autant plus en nous, que nous opérons moins de nous même. Ainsi l'ordre qu'il faut tenir dans la pratique de l'abnégation intérieure, est de nous dé-

poùiller premierement de nos vices , ensuite de nos passions , & puis de notre activité ou vivacité , afin qu'il n'y ait plus en nous d'autre vie que celle de JESUS-CHRIST , & que nous puissions dire comme Saint Paul , *Je vis , ou plutôt ce n'est pas moi qui vis : mais c'est Jesus-Christ qui vit en moi.* Quand nous en sommes venus là , notre vie est une vie de grace. Elle étoit si parfaite dans la sainte humanité du Fils de Dieu , qu'en lui tout étoit grace. La nature étoit toute pénétrée de la grace. Il est appelé , *plein de grace & de vérité ; & c'est de sa plénitude que nous avons tout reçu.* Les Saints ne sont Saints qu'à proportion qu'ils sont pénétrés de la grace.

Cette vivacité occulte & si subtile , est un défaut originel. Nous naissons avec lui , & c'est le dernier dont nous nous défaisons. Ce qui nous aide le plus à nous en défaire , est la pratique que nous avons mise au Chapitre de l'Ordre que l'amour de Dieu tient dans l'ame , & en celui de l'œconomie de la grace : Et quoi que nous distinguions l'immortification , & la vivacité , cependant au fonds , il y a toujours de l'immortification dans la vivacité , celle-ci ne restant que parce qu'on n'a pas fait mourir tout ce qui est contraire à Dieu , ou dans le sens , ou dans l'esprit. De sorte que l'application à mortifier toute l'ardeur naturelle , ôte insensiblement à l'ame cette vigueur de la vie du vieil homme , &

la dispose enfin à se soumettre en tout à la grace. À mesure qu'on dépouille la nature de ses droits, la grace entre, & si elle occupoit toute l'ame, il n'y resteroit plus rien de la vie d'Adam. On viendroit alors non seulement à se purifier ; mais encore à se diviniser en quelque manière.

Tout le secret de cette pratique, est de ne souffrir en soi aucune impétuosité, sous quelque prétexte que ce soit, même de zèle pour la gloire de Dieu, à moins que ce ne fût une de ces saintes impétuositez, qui viennent manifestement de l'esprit de Dieu, & qui ne causent jamais de trouble. Il ne suffit pas pour agir avec chaleur, de dire que c'est le parti de Dieu qu'on soutient. Il faut que ce soit Dieu même qui mette en nous cette ardeur : & si elle est de la nature, quoi qu'il n'y paroisse aucun dérèglement, elle fera du désordre, & il se trouvera justement que c'est la vivacité dont nous parlons.

L'ame qui s'étudiera constamment à faire mourir son feu naturel, substituant en la place la force Divine, pourra se vaincre à la fin parfaitement, & arracher le dernier rejetton de la vie basse & naturelle.





C H A P I T R E X I.

De l'opposition qu'il y a entre le sens humain & le sens divin.

D. *EN quoi consiste l'opposition qu'il y a entre le sens humain & le sens divin ?*

R. En ce qui est sagesse au sens divin, paroît au sens humain une folie, suivant cette parole de l'Apôtre* : Ce qui semble être en Dieu une folie, est plus sage que les hommes.

D. *D'où vient cela ?*

R. De la grande disproportion qui se trouve entre le sens humain & le sens divin, l'un étant extrêmement bas, l'autre infiniment élevé. *Autant que les Cieux sont élevez au dessus de la terre, dit Dieu par son Prophète, autant mes voyes sont élevées au dessus de vos voyes, & mes pensées au dessus de vos pensées.*

C'est qu'en effet, ce qui est humain est conforme à la nature de l'homme, qui est bornée.

Ce qui est divin est proportionné à Dieu, dont l'Être est infini. Rien ne peut lui être comparé. Ainsi, quand l'homme est parvenu au sens divin, & qu'il parle aux hommes qui n'ont que le sens humain, il leur paroît comme insensé.

D. *En combien de sortes de choses peut-on remarquer cette opposition ?*

R. C'est au sujet de la Doctrine de la Foi

* 1. Cor. 1.

commune à tous les Chrétiens. La foi enseigne qu'en Dieu il y a trois personnes, & une seule nature ou essence ; que la Sainte Trinité, le Pere, le Fils, & le S. Esprit n'est qu'un même Dieu ; que le Pere a envoyé son Fils au monde pour rachéter les hommes de la servitude du péché ; que ce Fils égal à son Pere a été crucifié, pour acquérir aux hommes la félicité éternelle ; & le reste des articles de notre créance. Tout cela a paru une folie aux Philosophes, qui étoient parvenus au plus haut point du sens humain. Ce qui a fait dire à Saint Paul : * *Nous prêchons Jesus-Christ crucifié, qui est un scandale aux Juifs & une folie aux Gentils : mais qui est la force de Dieu, & la sagesse de Dieu à ceux qui sont appellez d'entre les Juifs & d'entre les Gentils.* Il avoit dit auparavant : *Il a plu à Dieu de sauver par la folie de la prédication ceux qui recevoient la Foy.* Les hommes jugent les Mystères de Dieu une folie, parce que tout ce qui est de Dieu surpasse tellement par sa hauteur la foible portée de l'esprit humain qu'il n'y peut atteindre, à moins qu'il ne soit aidé de la grace : il n'y voit goutte : il n'y trouve rien qui le contente. Ainsi le Peuple grossier ne jugeant des choses que par les sens, croit que les étoiles ne sont pas plus grandes que des chandelles, bien que la plus petite d'entr'elles surpasse en grandeur toute la terre. Cette erreur vient de l'éloignement qui est entre les deux termes, les yeux, & l'objet.

* 1. Cor. 1.

D. Quelle est la seconde sorte de choses, où se remarque l'opposition entre le sens humain & le divin ?

R. C'est au sujet des pratiques de vertu qui regardent l'état de la perfection Chrétienne. Nous voyons qu'elles sont quelquesfois tenuës pour des vraies folies, par des personnes qui font pourtant profession de la Foi qui les enseigne. Quitter le monde, renoncer à de grands biens, à l'espérance d'un riche héritage : Embrasser la pauvreté Evangélique : Se soumettre au joug de l'obéissance : Se dévouer à une vie pénitente, cela passe dans le monde pour folie. Ceux qui ne sont pas spirituels en jugent communément ainsi. Cela cependant est conforme au sens divin, qui par sa lumière en montre la grandeur & la beauté, & par son attrait en fait désirer la pratique. Plusieurs Chrétiens voyent bien que ce dessein est de Dieu, & en cela, ils participent au sens divin, qui par sa lumière en montre la grandeur ; mais ils n'en connoissent point l'excellence. Ils ont trop de l'esprit du monde, & trop peu de l'esprit de Dieu. Voila pourquoi, quand quelqu'un se donne à la dévotion, il devient l'objet de la risée des mondains. C'est ainsi que les Payfans se moquent des personnes polies.

D. Quelle est la troisième sorte de choses en quoi le sens humain parait opposé au divin ?

R. C'est au regard des choses de Dieu les plus sublimes, qu'on appelle communément

mystiques, c'est-à-dire, secrettes. Plusieurs spirituels qui sont fort attachez au sens humain, même parmi les Religieux, tiennent tout cela pour des rêveries; & plus les choses sont divines, plus les trouvent-ils extravagantes. J'ay vû biens des sçavans que je n'oserois soupçonner d'avoir une mauvaise conscience, se scandaliser à la lecture des Docteurs mystiques, & avancer hardiment que leurs Livres sont pleins d'absurditez. Cependant de très-grands Personnages, plus doctes qu'eux, & plus fondez dans le sens divin, ont eu de la vénération pour ces Auteurs & pour leurs écrits. Par exemple, le Pere Leonard Lessius de la Compagnie de JESUS, si estimé du Saint Evêque de Genève, prisoit extrêmement le Docteur Rusbrock, & lui donnoit de grandes loüanges, jusqu'à dire hautement que c'étoit de lui qu'il avoit appris comment il faut converser intérieurement avec Dieu. Et néanmoins quelques-uns ont fait passer Rusbrock pour un fou, ou pour un homme d'une dangereuse Doctrine. D'où vient cette diversité de jugement, sinon de la différence qu'il y a entre le sens humain & le divin, dont l'un est incapable de s'accommoder avec l'autre; & pour cette raison, les hommes ont eu tant de disputes touchant ces matières mistiques. C'est que deux choses aussi contraires que le sont le sens humain & le sens divin ne peuvent s'accommoder. Ce qui est de l'homme ne peut sans la grace s'élever à ce qui est à Dieu.



CHAPITRE XII.

Des temps périlleux dans la vie spirituelle.

D. **Q**uels sont les temps périlleux de la vie spirituelle.

R. Ce sont ceux où l'ame est en état de suivre sa pente au mal, & de reculer dans le chemin qu'elle a pris, ou bien de poursuivre, & de prendre tout de bon le parti de la vertu.

D. Combien y a-t-il de ces temps périlleux ?

R. Il y en a particulièrement deux.

D. Quel est le premier ?

R. C'est le temps de l'épreuve, par où Dieu fait ordinairement passer l'ame, qui après une généreuse détermination est entrée dans le chemin de la perfection. Pendant ce temps où Dieu éprouve sa fidélité, & sa constance, il la laisse un peu à elle-même, afin que si elle a du courage, vivant dans la seule lumière de la Foi parmi les ariditez, sans appui sensible, elle se soutienne & se conserve dans ses saintes résolutions. Alors si elle n'est pas tout-à-fait déterminée, elle est en danger de retourner en arrière: & les ames qui sont lâches se rendent aisément, & manquent de fidélité à Dieu.

Par exemple, une Demoiselle qui vit dans le monde, ayant été touchée du désir de servir Dieu, après avoir fait un bon propos de quitter toutes ses mondanitez, en sera venue

à la pratique, & se sera maintenuë quatre ou cinq mois. Voici arriver le temps de carnaval, qui renouvelle toutes les idées des vains plaisirs du siècle. Dieu permet que ce soit un temps d'épreuve pour cette Demoiselle. Ses Compagnes, & ceux pour qui elle avoit autrefois de la considération, la convient aux divertissemens de la saison. Il y a bal un tel jour dans la Ville; elle y est invitée, elle y est attenduë. Les mouvemens de la grace la retiennent; la complaisance humaine, & l'amorce du plaisir la sollicitent; elle sent un grand combat dans son cœur. Tantôt elle conclut pour le parti de Dieu, tantôt pour le parti du monde. Elle prend un bon livre & se met à lire. Alors il lui semble qu'il n'y a rien de si facile que de mépriser le monde. Puis survient une compagnie qui lui fait juger le contraire. Dans cette perplexité elle gémit, elle pleure. Enfin le soir on la vient chercher, & elle se laisse gagner aux instances qu'on lui fait, & malgré tous ses remords on l'entraîne au bal. Après cette démarche elle se trouve si foible qu'elle ne peut plus résister à de pareilles invitations. Le monde commence à lui plaire comme auparavant, & elle se laisse aller à ses folies, & perd l'esprit de piété.

Saint Augustin rapporte de son disciple & ami Saint Alipe, qu'étant allé à Rome, quelques-uns de ses compagnons & de ses amis l'entraînèrent un jour malgré lui aux spectacles du Cirque, pour lesquels il avoit eu autrefois une ex-

trême passion , & dont il étoit alors fort éloigné. Il leur protesta qu'ils lui faisoient violence & qu'il garderoit ses yeux de telle sorte qu'il ne verroit rien de ce qui se passeroit dans l'amphithéâtre. Avec cette résolution il y alla. Il eut en effet assez de courage pour tenir long-temps ses yeux fermés. Mais un accident extraordinaire ayant porté le peuple à faire un grand cri, Alipe se laissa vaincre par sa curiosité. Il ouvrit les yeux , & devint ensuite un des plus passionnez spectateurs de ce cruel divertissement.

C'est ainsi que plusieurs personnes au temps des épreuves manquant de fermeté , reviennent à leur premier train de vie , plus esclaves de leurs passions que jamais.

Au contraire, quand dans une rencontre pareille à celle dont nous venons de parler , une Demoiselle aura pris une forte détermination ; elle résistera constamment aux attrait du monde , quelques puissantes que soyent les attaques qu'il lui faudra soutenir. Lorsqu'elle aura laissé aller au bal ceux qui l'y invitoient , étant seule dans sa chambre , il lui viendra peut-être une noire mélancolie , qui lui représentera que les autres sont heureux ; qu'ils se réjouissent : qu'elle seule est malheureuse. Mais ayant surmonté cette attaque pour être fidèle à Dieu , elle se trouvera beaucoup plus forte qu'auparavant. Elle se sentira toute remplie de consolation , & le bal étant passé, elle se moquera du vain plaisir des autres , tournant son cœur vers les pures

joyes du Ciel, s'établira en Dieu, & sa fidélité obligera Dieu de la confirmer dans sa grace. On pourra lui appliquer ces paroles de l'Écclésiastique : *Elle a été mise dans l'épreuve, & l'épreuve a servi à sa perfection : Elle aura une gloire éternelle. Elle a pu manquer de fidélité, & elle n'en a pas manqué. Elle a pu faire le mal & elle ne l'a pas fait. Voilà pourquoi ses biens sont établis dans le Seigneur.* Ce jour qu'elle fut mise dans l'occasion de suivre la vanité, & de se laisser emporter au torrent du monde, elle tint bon pour le parti de Dieu. C'est pour cela qu'elle est rendue stable, & que la grace s'est établie en elle.

D. Quel est le second temps périlleux dans la vie spirituelle.

R. C'est celui où l'ame est attirée de Dieu aux choses extraordinaires. Car alors étant favorisée des plus rares dons de Dieu, elle peut prendre de deux voyes l'une. La première est d'attacher son affection à ces dons. La seconde de les recevoir avec abnégation. La première est fort dangereuse, parce qu'elle détourne l'ame de la pureté de la vertu, & qu'au lieu de l'approcher de Dieu, elle l'en éloigne, & la conduit aux erreurs que nous avons expliquées aux Chapitre précédent.

La voye sûre est de ne faire point trop de cas des choses extraordinaires, de ne les point désirer, ni rechercher, se contentant d'en tirer le fruit que Dieu prétend, sans s'y arrêter, &

se servant des connoissances, & des goûts que Dieu donne pour s'animer à la pratique des vertus solides, pour s'établir dans une plus profonde humilité, pour s'embrafer davantage dans l'amour de Dieu. Quand on prend ce chemin, les graces extraordinaires sont un puissant secours pour faire avancer une ame dans la perfection. Quand on le laisse, on se met en grand hazard de se perdre.

Ainsi lorsque Dieu commence à opérer extraordinairement dans une ame, comme lors qu'il lui donne des visions, des révélations, & d'autres semblables communications intérieures, c'est un temps périlleux pour elle, si elle ny prend garde. Elle a pour lors besoin des avis d'un sage & expérimenté Directeur, & elle doit les suivre avec une docilité d'enfant, sans s'appuyer sur ses propres lumières, solûmettant même à l'obéissance celles qu'elle croit venir du Ciel. Le péril est plus grand lorsqu'elle est dans les ténébres & dans les peines. Souvent cette obscurité & ces peines durent assez long-temps, & leur cause est une vanité secrète que l'ame ne connoît pas. Et pour cela il lui est d'une extrême conséquence d'être bien conduite pendant ce temps-là, & d'éviter deux extrémités : l'une est de rejeter les communications extraordinaires, crainte d'illusion : l'autre de les rechercher, & de s'y jeter immodérément, en vûë d'y trouver le soulagement des peines dont elle est accablée.

CHAPITRE

C H A P I T R E XIII.

Des ruses de l'amour propre.

D. **Q**U'entendez-vous par les ruses de l'amour propre ?

R. J'entends les voyes par où l'amour propre s'insinuë dans le cœur, sans qu'on s'en aperçoive. Ces voyes sont de deux sortes : l'une de douceur, l'autre d'amertume.

D. *Comment est-ce que l'amour propre trompe les hommes par la douceur ?*

R. Il le fait en les inclinant imperceptiblement à se complaire en eux-mêmes, & à s'applaudir en tout ce qui les touche. Comme nous nous aimons nous mêmes, tout ce qui vient de nous & ce qui nous appartient nous paroît bon & nous plaît. Au contraire ce qui est aux autres & ce qui vient d'eux nous semble defectueux, & nous déplaît : ou si nous l'approuvons, ce n'est qu'en tant qu'il est conforme à ce qui nous plaît, qui d'ordinaire n'est que ce que nous trouvons déjà en nous. Cela se fait si subtilement qu'on ne se défie point qu'il y ait de l'imperfection. L'amour propre la cache sous la douceur qu'il y a à se flatter du bien qu'on s'imagine posséder. Nous sommes accoutumés à regarder tout par rapport à nous, & à ramener tout à nous comme au centre où la nature prend son doux repos.

Q

Ainsi l'on voit communément que les hommes louent tout ce qui est à eux. L'un trouve sa maison parfaitement belle, au plus bel aspect, au meilleur fond qu'on puisse souhaiter. L'autre trouve ses enfans les mieux faits, les plus accomplis du monde. L'amour propre l'empêche de voir en eux des défauts qui les rendent insupportables aux autres.

Ce charme d'amour propre passe jusqu'aux personnes spirituelles. Les Prêtres séculiers se flattent d'être proprement & directement de la Hiérarchie, & prétendent que les Réguliers n'en sont qu'indirectement. Chaque Ordre Religieux croit être le plus parfait, & rabaisse les autres. Les contemplatifs méprisent la vie active. Ceux qui sont dans l'action font peu de cas des Solitaires : Et quoi que les uns & les autres puissent en quelque sorte appuyer leurs sentimens sur quelques avantages de leur état, cependant si on examine bien le fond de leur cœur, on trouvera que l'amour propre a peut-être la meilleure part dans l'estime & dans l'affection qu'ils ont pour le genre de vie qu'ils ont embrassé.

Les personnes éclairées de Dieu & vraiment humbles ne parlent point ainsi, parce qu'ils sont détachés d'eux-mêmes, qu'ils ne jugent point par intérêt & qu'ils soumettent tout au jugement de Dieu, qui est souvent bien différent de celui des hommes.

D. Comment est-ce que l'amour propre nous trompe par l'amertume ?

R. Cela se fait lorsque remarquant en nous quelque défaut, qui empêche que nous ne puissions nous complaire en la perfection contraire, nous nous en chagrinons. Ce sentiment de chagrin montre l'amour déréglé que nous avons pour nous mêmes. Quelqu'un aura fait une action publique qui n'aura pas réussi à son gré. Le voilà en mauvaise humeur contre lui-même. Il dit à tout le monde qu'il n'a rien fait qui vaille. On ne peut le consoler. Une autre fois le même se donnera des louanges, fera remarquer les beaux endroits de son discours & prendra plaisir à les répéter dans son esprit. Maintenant il se blâme : il se porte compassion : il cherche pour remède à son chagrin, qu'on le loue & qu'on lui dise qu'il a tort de se plaindre de lui-même. Son amertume ne vient que d'amour propre. S'il ne se regardoit point soi-même, il seroit content. Il trouveroit que son discours étoit assez bon & qu'il ne l'a pas mal dit ; & comme il ne se flatteroit point par une vaine complaisance, aussi ne seroit-il point abattu de tristesse, parce que ses intérêts lui étant indifférents, il auroit l'esprit égal, & il seroit satisfait, s'humiliant de ses défauts, & référant à Dieu ce qu'il a de bon.

Une personne dévote se fâche de n'être pas aussi parfaite qu'elle voudroit l'être. Il aura paru en elle quelque foiblesse, elle est sensible-

ment affligée. Elle sera encore sujette à quelque défaut, dont elle a peine à se corriger. Elle ne se peut supporter telle qu'elle est. Il lui semble que les autres avancent dans la vertu, & qu'elle ne fait aucun progrès, elle se plaint de sa lâcheté. D'où vient cette plainte ? D'où vient ce mécontentement ? C'est une production de l'amour intéressé, qui fait qu'elle ne voudroit rien voir en elle que de parfait.

Combien trouve-t-on dans le monde de personnes chagrines, mécontentes, inquiettes ? On n'en voit pas la raison, & elles-mêmes ne la sçauroient dire. Souvent leur peine ne vient que de l'amour propre. Elles ont le cœur plein d'amertume, parce qu'elles ne sont pas satisfaites de leur état. Il faudroit apprendre à se résigner, & à supporter les défauts des autres, & les siens propres.

D. Quel moyen y-a-t'il pour se garantir de ces ruses de l'amour propre ?

R. C'est de nous négliger beaucoup nous-mêmes dans nos intérêts, qui ne sont point liez avec ceux de Dieu, & de nous accôûter à ne parler jamais de nous ni en bien ni en mal hors de la nécessité, jusqu'à ce que nous ayons acquis la vraye liberté d'esprit. Alors nous pourrions dire le bien qui est en nous, de la manière que S. Paul disoit les graces que Dieu lui avoit faites ; & le mal, de la façon que S. François disoit qu'il étoit le plus grand pécheur du monde : & non pas de la façon que les hommes parlent

ordinairement d'eux-mêmes , disant le bien qui est en eux , pour se satisfaire par une vaine complaisance , & le mal , pour contenter leur mauvaise humeur , où pour s'attirer des louanges.

C H A P I T R E X I V .

La pratique du vrai abandon.

D. *Comment est-ce que se pratique le vrai abandon ?*

R. On le pratique lorsque renonçant à ses intérêts propres , on résigne entièrement le soin de toutes ses affaires , & de toute sa conduite entre les mains de Dieu. Voilà par exemple , une famille , où il y a un grand embarras d'affaires , des enfans à pourvoir , des procez à soutenir , des créancier à payer , beaucoup de nécessitez pressantes. Tout cela est capable d'inquiéter l'esprit & de le déconcerter , de causer des craintes pour l'avenir , du chagrin pour le présent. Une ame qui se trouve dans cet embarras , si elle sçait prendre la voye spirituelle , chercher Dieu , se confier en Dieu , quand elle est à l'oraison , elle lui représente tous ses besoins , & sçachant qu'il gouverne tout , qu'il ordonne tout , qu'il fait tout réussir au bien de ceux qui l'aiment , elle se résigne à tous les événemens qu'il lui plaira de permettre , à la pauvreté , à la confusion , aux reproches de ses plus

Q iij

intimes amis, à toutes les extrémités les plus fâcheuses. Elle offre à Dieu ses enfans; elle lui recommande ses procez, ses dettes, généralement tous ses intérêts. Elle en fait une entière démission entre ses mains, sans s'appuyer sur les créatures, sans former d'elle-même aucun dessein, ni aucun désir, sans vouloir autre chose que ce qu'elle verra être le plus agréable à Dieu, se contentant de faire ce qu'elle peut & réglant sa dépense à ses moyens. Une âme qui est ainsi disposée est dans le vrai abandon.

Une autre qui se trouvant dans le même embarras; ne tiendra pas la même route, voudra pourvoir à tout par elle-même & par les créatures; s'empressera, se troublera, fera beaucoup de fautes. Elle n'aura point de paix à l'ouvrage, ne donnera point de repos à ses domestiques, aura l'esprit toujours attentif à l'épargne, toujours dans la défiance & dans la crainte, fera des efforts extrêmes pour augmenter ses revenus, & se remplira la tête de mille soins incompatibles avec la dévotion. Celle-ci mènera une vie misérable, sans consolation, ne méritant pas que la Providence lui fasse sentir cette protection particulière qu'elle a pour les âmes, qui se sont abandonnées à ses soins.

La pratique de l'abandon est importante dans la vie Religieuse. Un homme sent en soi de beaux talens; il se voit propre à divers emplois; il croit qu'il réussiroit dans la prédication. Sur cela, il forme ses desseins, il prend

ses mesures. Il lui semble qu'après ses études il auroit besoin d'une année de repos pour faire ses provisions. Ensuite étant prêt d'entrer dans le métier, il voudroit commencer par une chaire, où il n'y eût pas tant de sermons à faire. Il veut composer à loisir ses pièces selon l'idée qu'il a. Si cela lui manque tout est perdu. Après cette année il en veut encore une autre, & puis une autre, qui lui soyent commodes; sans cela il ne seroit point content. Il fait jouer tous ses ressorts pour en venir à bout. S'il peut l'obtenir, il est au comble de sa joye. Est-ce là s'abandonner ?

Celui qui veut pratiquer le saint abandon prend une autre route. Il ne forme de lui-même aucun dessein; il n'a point de volonté propre; il est indifférent à tout. Sa maxime de prudence est de l'aïsser tout à la discrétion de l'obéissance. Il voit qu'on lui donne un employ contraire à son idée, il sacrifie à Dieu toutes ses vûës; il accepte de bon cœur cet employ; il sera peut-être méprisé pour un temps. Mais Dieu qui benit ceux qui se livrent à lui, lui fera trouver ce que l'autre cherche par un chemin tout opposé. Il le fera réüssir par ses voyes Divines, qui donnent à l'amé un solide contentement, & non par les humaines, qui laissent l'ame satisfaite, à la vérité selon la nature, mais souvent vuide aux yeux de Dieu.

Celui-là aura peut-être plus d'éclat, mais celui-ci fera plus de fruit. L'un aura l'applau-

Q iij

dissement des hommes, l'autre l'approbation de Dieu. Généralement parlant c'est un secret pour ceux qui vivent sous l'obéissance, de ne former aucun dessein sur eux-mêmes, mais de prendre plaisir à se laisser gouverner à Dieu, qui les conduira infailliblement à soi par des sentiers occultes, comme dit Saint Vincent Ferrier dans son petit traité de la vie spirituelle.

Mais les amateurs d'eux-mêmes, attachés à leurs propres intérêts fuient ces sentiers occultes. Ils veulent voir clair dans tout ce qui les regarde, & s'empressent pour faire tout réussir selon les idées qu'ils ont conçues. En quoi il n'y a aucun abandonnement.

Celui-là s'abandonne, qui ne sçait ni ne veut sçavoir ce qu'on fera de lui, & qui se plaît à être conduit par la Divine Providence. Par ce moyen, il est dans le gouvernement de Dieu, & quelquefois il y est d'autant plus avant, que la conduite qu'on tient à son égard choque davantage ses desseins, & est plus opposée au jugement des hommes. Dieu est admirable dans la manière de gouverner les âmes, qui s'abandonnent à lui. Il les fait souffrir pour un temps, & les exerce, & puis il leur montre manifestement qu'en tout ce qui leur est arrivé, il les a tenus par la main.

Ceux qui se conduisent eux-mêmes se plaignent à voir que tout leur réussit, & qu'ils sont approuvés de tout le monde. Il semble que la bénédiction de Dieu est sur eux; mais ils ver-

sont un jour que leur conduite a été basse, foible & toute humaine. Ils verront qu'y ayant mêlé beaucoup de leur propre industrie, Notre Seigneur à la fin ne sera pas content d'eux, & qu'il leur eût été bien plus avantageux d'être rebutez & méprisez pour un temps. C'est ce qui paroît dans la conduite d'Abraham, de David, de Saint Joseph & de plusieurs autres Saints.



CHAPITRE XV.

De la voye intérieure & mystique.

D. **Q**U'appellez - vous voye intérieure & mystique ?

R. C'est l'ordre des graces intérieures & secrètes, par lesquelles Dieu conduit l'ame à l'union Divine.

Il n'est pas ici question de la voye extérieure, par laquelle Dieu mène à lui les ames aussi bien que par les graces intérieures. Il n'est pas non plus question des dons communs que Dieu fait à tous les fidèles, pour bien vivre & pour observer les Loix nécessaires au salut, ni aussi des dons extraordinaires qu'il ne communique qu'à peu de personnes. Il s'agit de la conduite qu'il donne à tous ceux qui ont dessein de tendre à la perfection où il les appelle, & les autres par la grace.

Car il faut sçavoir que comme nous avons

dit dans le Catechisme spirituel , qu'il y avoit deux sortes de contemplations , il y a pareillement deux sortes de voyes Mystiques , l'une ordinaire , l'autre extraordinaire.

Celle-ci consiste en des opérations grandes & sublimes , en des faveurs signalées que Dieu a faites à plusieurs Saints , & dont il gratifie certaines ames , qu'il chérit particulièrement , & qui d'ordinaire demeurent cachées. Je ne prétends point parler en détail de cette voye Mystique dans cet ouvrage des Dialogues , sinon pour la défendre contre ceux qui la combattent. Je parle ici seulement d'une autre sorte de voye Mystique , commune aux ames qui sont attirées à la perfection.

Nous avons parlé de la science des choses Mystiques , pour la faire connoître & pour la justifier contre les Censeurs , qui la veulent faire passer pour une chimère. Ici nous parlons d'une voye Mystique moins connue , parce qu'elle est moins sensible , & que ses effets sont plus subtils , mais qui en sa substance est pourtant la même que l'autre , & est la racine de toutes les opérations de celle-là.

Celle-ci est une voye secrète par où l'ame , soit qu'elle ait des dons extraordinaires , comme des visions & des extases , soit qu'elle n'en ait point , est conduite à l'union Divine la plus parfaite , & à un excellent goût de Dieu.

D. En quoi consiste donc une telle voye ?

R. Dans une lumière Divine , & un attrait

Intérieur, par lesquels Dieu attire à soi l'homme, lui enseignant à se dégager des créatures, à se corriger de ses défauts & à se purifier, pour s'unir avec lui, & pour être transformé en lui dans l'état du pur amour. Quand on en est venu là, on est parvenu à la sainteté.

Il est assez rare de voir des ames dans cette voye sans quelques dons extraordinaires, & je ne comprends pas qu'on puisse être uni avec Dieu de la sorte sans une manifestation de l'état surnaturel, & sans cette Foi sublime, qui est équivalente à toutes les visions. Je dis cependant qu'on peut être dans cette voye, sans avoir des visions, des ravissmens & les autres dons semblables; la grace n'y opérant que des effets intérieurs, qui ne paroissent point, & qui éclairent l'ame d'une manière admirable, la purifient & la disposent au parfait accomplissement des volontez de Dieu.

Cette voye Mystique ne comprend pas seulement la pratique des vertus, comme on l'enseigne communément; elle apprend à les pratiquer d'une autre manière intérieure & bien plus relevée; elle a des exercices qui ne sont connus que des Disciples du Saint Esprit: Ces dégagemens, ces humiliations, ces résignations, ces abandons, ce simple & profond recueillement, dont le livre de l'Imitation de JESUS-CHRIST parle si souvent.

Elle a encore des pratiques de vertu plus délicates, qu'on peut voir dans Bloisius, & qui

Sont clairement expliquées par le Pere Achille Gaillardi de la Compagnie de JESUS dans un petit livre intitulé, *Abregé de la perfection Chrétienne*, qui a été traduit d'Italien en François par le Pere Etienne Binet.

Ces sortes d'opérations Divines, c'est ce que nous appellons *voje intérieure*, & nous disons que tout le monde y peut aspirer. Un Prédicateur, un Missionnaire, un homme dans l'embarras des affaires, une femme dans les soins de son ménage, aussi bien qu'un Chartreux dans la solitude, ou qu'une Carmelite dans sa cellule. Il faut pour cela s'étudier solidement à l'humilité, à l'obéissance, à l'abnégation de soi-même, à la pureté de cœur.

C'est pourquoi si l'on me demandoit s'il y a une méthode pour la vie Mystique, je répondrois, que pour avoir des visions, des extases, des graces extraordinaires, il n'y a point de méthode, & nul Docteur Mystique n'en a donné. Mais pour parvenir à l'union intérieure avec Dieu, en quoi consiste la vraie vie Mystique, on donne un chemin assuré, qui est la mortification & le mépris de soi-même, l'exercice des vertus solides, le recueillement, la méditation de la Vie & de la Doctrine de Notre Seigneur, la fidélité à la grace.

C'est là le chemin qui mène l'ame à la parfaite possession de Dieu, aux doux embrassemens de son Céleste Epoux, selon la promesse qu'il en a faite : *Celui qui sçait mes Commandemens &*

qui les garde , c'est celui là qui m'aime : Or celui qui m'aime sera aimé de mon Pere , & je l'aimerai , & je me ferai connoître à lui. Cette manifestation de JESUS-CHRIST à l'ame , par l'intime union de son amour & par l'expérience surnaturelle de son Etre infini , est la vraie vie Mystique , qui rend l'ame sainte & heureuse dès ce monde , autant que l'état présent le permet.

Tous les Saints n'ont pas distinctement parlé de cette sorte de grace si relevée , bien qu'ils en ayent été favorisez , comme nous le pouvons conjecturer par les merveilleuses & ineffables consolations qu'ils ont eues.

Les Auteurs Mystiques ont décrit cet état , & la connoissance des opérations intérieures , par lesquelles l'ame s'y élève , est Théologie Mystique , prise dans son étroite signification. Tous ceux qui ont écrit de la vie spirituelle , n'en traitent pas expressément. Rodriguez a touché plusieurs de ces pratiques intérieures & délicates dans quelques-uns de ses traitez , comme dans celui de la conformité à la volonté de Dieu , lorsqu'il a parlé des souffrances & de l'humilité. Mais tout ce qu'enseigne les bons Livres & généralement tout ce qui tend à la sanctification des ames , sert de disposition à la vie Mystique.

D'où il s'ensuit , que si les Chrêtiens , & sur tout ceux à qui Dieu donne un attrait particulier pour la perfection , correspondoient fidé-

lement à la grace , on verroit dans le monde une grande multitude de Saints. Le Pere Louïs du Pont dans la vie du Pere Baltazard Alvarez, parlant des Novices de la Compagnie de JESUS, dit que s'ils suivoient la grace de leur vocation, ils seroient des Saints & de très-grands Saints.

D. Et comment cela ?

R. C'est que Notre Seigneur donne libéralement des graces pour se corriger de ses défauts, pour se vaincre, pour se dégager de ses intérêts, pour se recueillir, & si l'on se servoit bien de ces premières graces, si l'on faisoit ses efforts pour seconder les desseins de Dieu, il donneroit d'autres graces plus puissantes & plus abondantes, avec le secours desquels on avanceroit de plus en plus, & peut-être que les merveilles qu'on lit dans la Vie des Saints, on les verroit encore aujourd'hui dans un bien plus grand nombre de personnes, qu'on ne les voit. Mais comme l'on ne correspond pas aux desseins de Dieu, on demeure privé non-seulement de la jouissance, mais encore de la connoissance des sublimes graces de la voye intérieure & Mystique.





DIALOGUES

SPIRITUELS

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE I.

De l'affranchissement de l'amour propre.

D. *EN quoi consiste l'affranchissement de l'amour propre ?*

R. Il consiste dans un état, où l'on n'agit plus par le motif de son propre intérêt, mais par le pur désir de plaire à Dieu : & si dans cet état on est quelquefois touché de son intérêt, c'est si légèrement que cela peut n'être compté pour rien.

Ceux qui tendent à la perfection ont accoutumé de faire tous leurs efforts pour s'oublier entièrement, & pour mourir à eux-mêmes, afin d'établir en eux la vie de la grace, & de n'avoir point d'autre vûe dans leur conduite que de contenter Dieu en toutes choses. Quand le principe qui nous porte naturellement à nous rechercher, est tellement affoibli dans une ame, qu'elle n'y a presque plus d'égard, & qu'elle ne se laisse mouvoir que par l'impulsion

de l'amour de Dieu, on peut dire alors qu'elle est en quelque façon parvenue à l'affranchissement de son amour propre.

D. Quelles marques particulières y a-t'il pour juger qu'on en est venu là ?

R. Il y en a deux. La première, est que dans les persécutions qu'on nous suscite, dans les injures qu'on nous fait, nous n'ayons point d'autre peine que de voir le préjudice que cela porte à la gloire de Dieu : de sorte que nous ne soyons presque point touchés de la perte, ou du deshonneur qui nous en arrive. La seconde, que dans nos succès, dans l'applaudissement & dans les honneurs, nous ne nous réjouissons que de ce qui en peut revenir à Dieu de gloire, & que l'avantage qui nous en revient à nous-mêmes, ne nous paroisse que comme un néant. Quand une ame expérimente en soi ces deux sentimens, & qu'elle y trouve la paix & son repos, l'amour propre semble éteint en elle, autant qu'il le peut être en cette vie.

D. Comment peut-on parvenir à cette perfection ?

R. Il y a pour cela deux principaux moyens : l'un qui dépend plus de notre application, l'autre qui dépend plus de l'opération de Dieu. En voici la pratique.

L'ame qui veut acquérir la perfection de l'amour Divin, se propose de se défaire entièrement du faux amour que nous nous portons naturellement à nous-mêmes, & pour cet effet,

set, elle veille continuellement sur toutes ses affections, & quand elle s'apperçoit que quelque intérêt propre la touche, elle en étouffe aussi-tôt le sentiment par la vûe de l'objet contraire, & par l'effort qu'elle fait pour diriger son intention au pur intérêt de Dieu. Persévérant constamment dans cette pratique, on vient à la fin à déraciner cette forte inclination, qui nous pousse à nous chercher en tout.

L'ame ayant fait de son côté tout ce qu'elle a pû, convaincuë par son expérience du fond de sa corruption, & désirant avec ardeur son entière guérison, elle s'adresse à la miséricorde Divine, & la reclame sans cesse. Comme elle ne peut faire plus que ce qu'elle a fait, elle s'abandonne entre les mains du Souverain Médecin, avec une confiance & une humilité qui la touche. Il entreprend d'appliquer lui-même le remède à son mal. Mais cette cure est ordinairement pénible, & de même que les Médecins & les Chirurgiens employent quelquefois des remèdes violens, & servent de poudres corrosives pour guérir certaines playes malignes, & puis y appliquent des onguens lenitifs : de même Dieu pour guérir l'ame de son amour propre, employe des remèdes forts, & la traite d'une façon terrible. Il permet aux créatures de l'attaquer en son honneur, & de la faire souffrir en bien des manières. Lui-même ne l'épargne pas ; il exerce sur elle des rigueurs extrêmes, & il lui envoie des peines intérieures,

R

toutes propres à faire mourir la racine de l'amour propre, lorsque l'ame les reçoit avec une humble résignation. Après cela viennent les remèdes adoucissans, l'onction de la grace, les visites & les consolations célestes, les caresses les plus tendres, les ardeurs délicieuses de l'amour Divin, qui achevent de la purifier, & lui apprennent à ne vouloir plus que Dieu, à ne respirer que Dieu.

Ainsi ces spirituels qui sous prétexte de solidité méprisent les goûts & les suavitez sensibles de la grace, se trompent fort. Il est vrai que ces douceurs sont dangereuses aux ames immortifiées, qui s'y attachant en nourrissent leur amour propre. Mais elles sont très-avantageuses aux ames dégagées d'elles-mêmes, qui ont passé par les exercices de la pénitence & par le purgatoire des peines intérieures. Dans cet état les faveurs de l'amour Divin, les douces opérations de la grace achevent de les renouveler, leur ôtant les réflexions sur elles-mêmes, & les remplissant de Dieu. Alors la charité Divine les possède entièrement, & comme dit S. Vincent Ferrier, *ubi totum occupat charitatis, non est quod intret vanitas*. Où la charité occupe tout, il ne reste point de place à la vanité. Les anciennes idées basses & terrestres, les imaginations grossières, les considérations humaines, les vûes intéressées disparoissent. Les vaines joyes, les amertumes de cœur, & tous les sentimens imparfaits sont dissipés par les douceurs de l'a-

mour. La crainte même est chassée par la présence de l'amour. Je dis la crainte excessive qui n'a pas laissé de servir à purifier le cœur. Car la parfaite charité bannit la crainte, *perfecta charitas foras mittit timorem.*

Dans cet heureux état de paix, au milieu de ces délices célestes, l'ame tient une route si droite, qu'elle ne se tourne plus jamais vers elle-même. Elle va toujours à Dieu par la voye du pur amour. C'est là son élément : elle y trouve la lumière surnaturelle ; elle y goûte la suavité de Dieu ; elle y participe au tempérament de la vie éternelle ; elle y expérimente ce que dit S. Paul, *que l'œil n'a point vu, ni l'oreille n'a point entendu, ni le cœur de l'homme n'a point conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment.*



CHAPITRE II.

De l'Oraison Apostolique.

D. **Q**U'appellez-vous Oraison Apostolique ?

R. **Q**C'est celle qui élève davantage l'ame, l'unit plus étroitement à Dieu, l'enflammant de zèle pour le salut des ames.

Ce n'est pas que l'Oraison des solitaires qui ne travaillent point au salut du prochain ne puissent aussi être nommée Apostolique, puisque l'intime union qu'ils ont avec Dieu, est un vrai effet de l'esprit Apostolique. Mais nous entendons parler ici principalement de la manie-

re d'Oraison qui est convenable aux personnes qui s'employent aux Ministères Evangeliques.

Cette Oraison doit avoir deux qualitez : La première d'élever extrêmement à Dieu : Car comme nous ne connoissons point de plus haute élévation, ni de plus étroite union avec Dieu, que celle qu'ont eû les Apôtres, & qui a paru depuis en d'autres Saints, comme dans un S. Dominique, dans un S. François, dans un S. Xavier, nous pouvons dire que l'Oraison qui est le propre des Hommes Apostoliques, est celle qui élève le plus l'ame à Dieu. La seconde qualité qu'elle doit avoir, est d'embraser le cœur d'un zèle ardent du salut des ames.

Sur ce sujet plusieurs estiment que l'Oraison des personnes qui vivent dans la retraite, sans travailler pour le prochain, est une Oraison de quiétude & de silence, une contemplation qui attache l'ame à Dieu par un simple regard avec respect & amour, & que celle des ouvriers de la Vigne du Seigneur est une Oraison de discours, où l'entendement & la volonté s'occupent à produire divers actes, des considérations, des affections, des résolutions.

Il y a bien de l'erreur dans cette pensée : car puisque l'Oraison des Hommes Apostoliques doit être la plus sublime, & celle qui élève & unit le plus à Dieu, pour participer à l'esprit de son Fils JESUS-CHRIST, qui est le principe aussi bien que le modèle de la grace Apostolique, & que d'ailleurs plus l'Oraison est subli-

me, plus elle est simple & tranquille, la plus grande communication avec Dieu se faisant dans le silence & dans le calme de toutes les puissances, il s'ensuit qu'il n'y a point d'Oraison plus propre des Hommes Apostoliques que la contemplation. Il n'y a point de meilleur moyen pour participer à l'esprit de Dieu, que ce simple recueillement & ce profond repos.

De-là vient que Dieu a si souvent favorisé de la grace des ravissements & des extases, ces Illustres Saints dont il a voulu se servir pour la conversion des ames. Il les élevoit de la sorte, pour se communiquer à eux plus abondamment, & c'étoit de cette élévation qu'ils tiroient de la lumière & des forces pour opérer ces merveilleux effets que nous lisons dans leur vie. Aussi voyons-nous qu'un semblable ouvrier, un homme intérieur, que Dieu tient dans le repos, dans la contemplation, exécute plus d'affaires pour le service de Dieu, que dix autres fort agissans de leur naturel. C'est ce qui parut même en S. Simeon Stylite, qui bien qu'il fût quasi continuellement uni à Dieu par une très-haute contemplation, agissoit au dehors pour le prochain, plus qu'il ne sembloit que les forces naturelles ne le pussent permettre. Cela est conforme à cette maxime des Philosophes, *que tout mouvement est fondé sur un principe immobile* : Aussi ceux qui rament pour faire aller un bateau, attachent leur aviron & l'arrêtent en un point fixe, pour le pousser ensuite avec plus

de vigueur. Ainsi les Médecins disent que dans les mouvemens du corps, les muscles se roidissent dans un endroit pour soutenir l'action des membres, & qu'à proportion de la fermeté qui est au point où l'on appuie, le mouvement & l'action se font avec plus de force. De même, afin que l'ame agisse efficacement pour la gloire de Dieu, & qu'elle soit capable de faire de grands mouvemens dans les ames, il faut qu'elle ait en Dieu un grand repos, sur lequel elle s'appuie, & ce repos est celui de la parfaite contemplation, selon la doctrine de S. Denis, confirmée par tous ceux qui ont traité de cette matière. Ils enseignent que la contemplation parfaite dépouille l'homme de lui-même, de telle sorte qu'il semble qu'il n'y ait plus quasi que Dieu qui vive & qui opère en lui: On écrit de S. Ignace, Fondateur de la Compagnie de JESUS, que son Oraison consistoit à soutenir les impressions Divines, & il avoua un jour au Pere Laynez, que Dieu agissoit beaucoup plus en lui, qu'il n'agissoit lui-même.

Voilà pourquoi ceux qui sont employez au salut des ames doivent avoir grand soin de prendre part à ce repos, discontinuant de temps en temps leur travail pour vacquer à l'Oraison & pour faire un fond de piété, sans lequel leurs fonctions ne produisent pas grand fruit, & Dieu n'en est guères content.

Leur excuse ordinaire est qu'ils sont si accablez de travail, qu'il ne leur reste point de temps

pour l'Oraison. Mais il faut répondre à ces gens si occupez, soit qu'ils soyent Evêques ou Curez, ou Missionnaires, ou Prédicateurs, & sur tout s'ils sont Religieux, que les affaires qui les occupent ou sont nécessaires, ou ne le sont pas. Si elles sont nécessaires, comme quand on est appelé pour assister un malade, l'excuse est légitime, La charité veut qu'on quitte alors la prière, & l'on voit que Dieu donne sa bénédiction à cet exercice de charité. Si elles ne sont pas nécessaires, mais libres, & qu'on s'en charge par zèle & par une certaine rapidité habituelle, comme ne pouvant cesser d'agir au dehors, il y a en cela grand sujet de faire réflexion sur soi-même, & de retrancher quelques-unes de ses occupations, pour prendre le temps de converser avec Dieu.

Tous les Saints en ont ainsi usé après avoir expérimenté que leur grande force venoit de ce repos, & qu'ils faisoient plus d'ouvrage en un jour d'union avec Dieu, qu'en dix autres jours de leur petit train.

Il n'y a rien de plus ordinaire que de se contenter de peu en matière d'Oraison. On se persuade aisément que tout va le mieux du monde, parce qu'on fait beaucoup de bonnes œuvres, nonobstant que la distraction ravage l'intérieur & qu'on sente souvent son ame remplie d'amertume, à cause de l'absence de Notre Seigneur, dont la présence y répandoit autrefois tant de douceur. S'il y est à présent, il n'y est

R. iiij

plus que comme couvert d'un nuage épais, causé par l'empressement, par le tracas & par la multiplicité des objets qui dissipent l'esprit.



CHAPITRE III.

De la lumière surnaturelle.

D. *Q*U'est-ce que la lumière surnaturelle ?

R. *Q*C'est celle qui vient, non de l'effort de notre esprit, ni de l'étude, mais de l'influence Divine. Ainsi un homme peut avoir lû tout ce qui est dans les Livres, & n'avoir pas un seul rayon de cette lumière surnaturelle, parce qu'elle ne consiste pas dans le raisonnement, ni dans tout ce que la science humaine apprend ; mais qu'elle est un pur don de la grâce qui éclaire l'esprit, lorsqu'il le trouve disposé par l'humilité, & par les autres conditions que nous marquerons ci-après.

On ne sçauroit mieux connoître la lumière surnaturelle, qu'en la comparant avec celle qu'on acquiert par son industrie, & par sa diligence. Le commun des hommes, même de ceux qui font profession de servir Dieu, quand il s'agit d'une affaire, s'appliquent à l'examiner selon la raison humaine, & par les règles de la prudence, & là-dessus ils se déterminent & prennent leurs mesures, ou portent leur jugement. Cette conduite est bonne, mais je dis que souvent elle est basse & purement humain-

ne. S'il étoit question de ce que la Loi ou l'obéissance ordonne, il n'y auroit rien à dire, parce qu'alors on sçauroit certainement la volonté de Dieu. Mais nous parlons des choses douces, où l'on ne voit pas clairement ce que Dieu veut, & nous disons qu'en cette rencontre, se servir de la force naturelle de son esprit, pour découvrir ce qui est le plus expédient, c'est agir à la vérité prudemment; mais que souvent aussi se contenter de cela, c'est agir humainement, & avec moins de perfection qu'il ne faudroit. La lumière surnaturelle a quelque chose de plus relevé: car elle vient dans l'esprit simplement, & par une influence divine; elle vient par l'Oraison & non par le raisonnement. On la reçoit plutôt en se soumettant à l'esprit de Dieu, qu'en discutant & balançant les motifs de part & d'autre. Ceux qui se contentent de la voye de discussion, s'égarent aisément, s'heurtent à leurs sens, & demeurent dans les ténèbres de la raison humaine. Ils sont excusables, s'ils ne peuvent s'élever plus haut. Mais ils ne le sont guères, s'il est en leur pouvoir de prendre la route de la lumière surnaturelle, & qu'ils négligent de le faire.

D. Quelle est cette route ?

R. Nous pouvons faire de notre côté quatre choses, qui nous conduisent à la lumière surnaturelle.

La première est de nous défier extrêmement de notre lumière naturelle, & de demander

instamment la lumière du Saint Esprit. Il est vrai que celle-ci se mêle beaucoup dans la raison humaine : mais quand elle rayonne dans cette sublime partie de l'ame , qu'on appelle intelligence , elle est bien plus pure que dans la raison. Ce don duquel les Saints ont été communément gratifiés , on l'obtient par la priere. C'est pourquoi S. Ignace conseille si souvent à ses enfans de recourir à l'Oraison dans leurs doutes , pour y être éclairés de la lumière du Saint Esprit.

La seconde chose qui conduit à cette divine lumière , est de se former une habitude de marcher toujours en la présence de Dieu , & de faire toutes ses actions comme aux yeux de Dieu , & par le principe de la grace. Cette pratique est si importante , que je ne crois pas que sans elle on puisse jamais parvenir à la lumière surnaturelle. Non : il ne semble presque pas possible qu'un esprit qui est divisé par une multiplicité d'objets , & qui ne les peut ramasser tous dans la raison commune de Dieu , ait son intelligence assez recueillie , pour recevoir tranquillement l'infusion de la lumière Divine. L'Auteur de la vie du Pere Leonard Lessius de la Compagnie de J E S U S , a très-bien remarqué que Dieu avoit favorisé ce Saint Homme du don de cette lumière , par laquelle il discernoit paisiblement toutes choses : Et lui-même dit , que la lecture des Livres Mystiques lui avoit beaucoup servi , pour se disposer à cette grace , lui ayant appris

dès sa jeunesse à se tenir recueilli dans son intérieur, & à y demeurer uni à Dieu, *habitare cum Deo, & secum*. Il mettoit une très-grande distinction entre cette lumière céleste & celle de toute la science qu'on acquiert par l'étude. J'ai rapporté ailleurs qu'étant un jour avec un grand Prélat dans la Bibliothèque du Collège de Louvain; *Voilà*, lui dit-il, *Monseigneur, bien des Livres; mais un peu de la lumière de Dieu vaut mieux que tout cela*. Il entendoit parler de cette lumière surnaturelle, qui par de simples & tranquilles irradiations, montre aux âmes humbles tout ce qu'elles désirent, & doivent sçavoir.

La troisième disposition est une continuelle attention à mortifier en toutes choses les sens, les passions, l'impétuosité naturelle; d'où il s'éleve en l'âme des brouillards, & des nuages qui empêchent la lumière Divine d'y luire. Cette pratique y maintient la paix & la pureté, sans lesquelles Dieu ne se communique point.

La quatrième disposition est d'aller à Dieu par la voye de l'affection, plutôt que par la force de l'entendement. Plusieurs mettent leur progrès à multiplier les connoissances, les réflexions, les observations sur les Mystères, ou sur les vertus. Mais le moyen le plus efficace d'être éclairé de Dieu, c'est d'enflammer la volonté, & d'entrer en Dieu bien avant par la voye de l'amour. Car quoi qu'à proprement parler ce soit dans l'entendement que se ré-

pand la lumière Divine, cette effusion ne se fait pas seulement par l'opération de l'entendement ; mais beaucoup mieux par le réjaillissement du feu Divin, qui embrase la volonté, & qui jette dans l'ame des rayons merveilleux de science, & de vérité, jusqu'à la rendre même quelquesfois sçavante dans les choses naturelles.

Lorsque cette lumière commence à entrer dans l'esprit, elle semble être une véritable folie au prix de la sagesse humaine. Elle étonne la raison & l'ébloüit de telle sorte, qu'on demeure comme tout interdit & troublé. Mais peu-à-peu elle se familiarise & devient douce, agréable, & comme naturelle.



C H A P I T R E IV.

Du vice intérieur de la multiplicité.

D. **Q**U'entendez-vous par la multiplicité intérieure & vicieuse ?

R. C'est l'habitude qu'on a de s'appliquer inutilement à beaucoup de choses, laissant la perfection, qui est enfermée dans l'unité de l'esprit.

Nous avons parlé ailleurs de cette unité, & de la perfection qu'elle renferme, & nous avons dit que les ames vraiment unies à Dieu ont toutes leurs facultez ramassées en Dieu, toutes leurs vûes en la seule vûë de Dieu ; tous

leurs motifs dans l'unique motif de la volonté de Dieu ; regardent Dieu en toutes choses , & n'agissent dans toutes leurs actions que pour plaire à Dieu. Cette unique vûë , & cet unique motif les rend simples , & leur donne de la force pour s'appliquer à beaucoup de choses , sans pour cela se multiplier , ni tomber dans le dérèglement , dont nous parlons.

Telle étoit la disposition intérieure de David , de S. Augustin , de S. Gregoire , & de plusieurs autres Saints qui agissoient continuellement pour le prochain , & ne perdoient jamais ni la présence de Dieu , ni le goût de Dieu , ni rien de la fidelle correspondance qu'ils avoient à l'esprit de Dieu.

Les personnes peu spirituelles sont privées de cette grace , parce que se voyant chargées d'affaires , elles divisent leurs forces , & se laissent occuper du motif particulier de chaque chose , à quoi elles s'appliquent. D'où naît une confusion de divers sentimens , chaque chose faisant son impression propre : l'une de joye , l'autre de tristesse ; l'une de désir , l'autre de crainte. On en sent le trouble , & l'on n'en voit pas le principe , qui est cette multiplicité qui partage l'esprit.

Elle a comme trois degrés. Le premier est l'embarras intérieur , où l'on se trouve quand on entreprend plus de choses que la prudence ne permet. Bien des gens tombent en ce défaut , semblables à ceux qui chargent leur esto-

mach de plus de viandes qu'ils n'en peuvent digérer. On les voit noyez dans l'empressement. Si les affaires leur manquent, ils en vont chercher au dehors, parce qu'ils ne peuvent se recueillir au dedans. Ils devroient alors jouir du repos, & demeurer avec Dieu & avec eux-mêmes dans la solitude du cœur. Mais c'est ce qu'ils fuyent le plus. Ils se jettent au dehors, & se plongent dans les actions extérieures. Quelques-uns aiment tellement à se multiplier, qu'ils partageront une affaire en cent branches, fort inutilement. La disposition habituelle qu'ils ont à tracer ne leur donne point de repos. La moindre affaire, le plus petit emploi est pour eux la matière d'une étrange variété d'actions. Erant vuides de Dieu au dedans, ils se remplissent de cette variété d'occupations extérieures.

Le second degré de multiplicité est dans les facultez de l'ame par une infinité d'imaginacions, de pensées, de réflexions, de conjectures, de soupçons, d'affections, de passions, que produit en nous la vûë, ou le souvenir des objets; sur tout de ceux qui nous touchent de plus près. Quelquefois un rien sera capable d'exciter tout ce tumulte. Quelle confusion dans l'esprit & dans le cœur d'une Dame, dont le mari qu'elle aime tendrement, est absent! Quels accidens ne se figure-elle point! Quels agitations de craintes & de desirs! Combien de soins l'inquiètent! D'où vient cela, sinon de ce

qu'elle n'a pas ramassé en Dieu les forces de son cœur ?

Le troisième degré de multiplicité est dans la partie supérieure de l'esprit, qui n'ayant pas la force de se ramasser en un point solide, ni de se tenir fixe & assujetti à l'opération de Dieu, se relâche & se laisse aller à sa légèreté naturelle. Ainsi on ne peut presque point faire Oraison : car comme dans l'Oraison il faut s'arrêter à quelque objet de piété, ou à quelque goût surnaturel, lorsque le sommet de l'esprit n'y trouve point de facilité, l'ame ne peut demeurer un demi quart d'heure en paix.

D. Quel remède à ce défaut ?

R. Il n'y en a point d'autre que l'unité de l'esprit ; c'est une grace dont Dieu favorise ceux qui s'étudient de l'acquérir, s'appliquant à calmer leur intérieur. Pour cela il faut nous borner aux seules actions extérieures que Dieu demande de nous ; retrancher tout le superflu de nos soins, de nos réflexions, de nos prévoyance & de nos pensées ; fermer la porte des sens & de l'esprit à cette multitude d'objets qui se présentent à tout moment : & nous réduire autant qu'il est possible, à un seul objet, tel qu'est JESUS-CHRIST & ses Mystères. Car comme le défaut de multiplicité se rencontre aussi bien dans les choses bonnes & saintes, que dans les vaines & inutiles, on doit l'éviter même à l'égard des exercices spirituels & des pratiques de dévotion, n'en embrassant point trop, ne s'y

fatigant point par un grand nombre d'actes, & se disposant peu-à-peu à être gratifié du simple regard & du simple goût de Dieu & de son bon plaisir. Souvent l'attrait de la grace conduit les âmes à cette unité. Mais elles s'en retirent, ou d'elles-mêmes, ou par l'avis de leurs Directeurs, qui ne connoissent pas l'excellence de cet attrait. Quand on multiplie les pratiques & les actes par le mouvement de Dieu qui les inspire, ce n'est point une multiplicité vicieuse : & se tenir alors dans une simplicité forcée seroit se jeter dans une oisiveté dangereuse, dans une illusion manifeste.



C H A P I T R E V.

De la vanité cachée.

*Q*U'appellez-vous la vanité cachée ?

R. C'est une véritable vanité, qui fait que nous cherchons l'applaudissement, & que nous craignons de perdre la réputation que nous avons acquise ; mais cela se fait sous des prétextes spécieux qui nous cachent à nous-mêmes ce défaut. Donnons-en un exemple dans un Serviteur de Dieu, qui est employé à la Prédication.

Cet homme, parce qu'il a de beaux talens, qu'il est sçavant, qu'il fait d'excellens sermons, passe pour un grand Prédicateur. Cette gloire s'est insensiblement glissée dans son esprit ; son cœur s'y est attaché ; il y a un grand désir de la conserver ;

conserver ; & bien qu'il désire aussi de servir Dieu, néanmoins il prend grande part aux applaudissemens qu'on lui donne : Il a de la joye de voir qu'on le demande pour les meilleures Chaires. De là s'engendre ce que nous appelons vanité. Mais il ne s'en apperçoit point. Elle se colore du prétexte de la gloire de Dieu & du crédit nécessaire pour faire du bien dans les ames. Il apporte toutes les diligences possibles pour avoir le succes qu'il désire : sa principale étude est de se rendre agréable au beau monde. Il se donne pour cela mille soins. Tout est ajusté à ce but là, le sujet, la division, les pensées, les expressions, le geste. Jamais il ne montera en chaire qu'il ne soit préparé d'une manière qui contente son idée, & qui l'assure qu'il réussira parfaitement.

Cependant la vraie abnégation prescrit tout une autre conduite. Elle ne permet point qu'on soit ni si délicat, ni si timide. Elle veut même qu'en certaines rencontres, comme quand l'obéissance, ou la charité le demande, on se hazarde, & que quand il arrive en effet qu'on ne réussit pas si bien qu'on voudroit, on reçoive volontiers cette mortification, s'assurant qu'on en sera bien récompensé de Dieu.

Un vrai Prédicateur s'appuye plus sur la grace que sur son étude. Il se confie davantage en la fronde de David qu'en les armes de Goliath : & quoi que par respect pour la parole de Dieu il ne néglige pas de bien préparer son sermon, il

S

ne s'attache pas pourtant de telle sorte à ce qu'il a préparé, qu'il ne donne liberté à l'esprit de Dieu de le tirer hors de son papier pour faire des courtes Apostoliques. Le zèle fait qu'il s'expose à la Providence, & qu'il ne craint point de subir les hazards ordinaires aux Prédicateurs.

Celui qui n'a pas déraciné de son cœur l'amour propre, quelque occasion qui se présente de prêcher, quelque instance qu'on lui fasse, il ne sera pas possible d'obtenir de lui un sermon, si ses papiers lui manquent, & s'il n'a le temps de se préparer à son gré. Ce n'est pas qu'il soit novice dans le métier : il y a plusieurs années qu'il s'en mêle : c'est qu'il n'a pas fait son fonds du goût des choses Divines, de l'Oraison, de la pénitence, de la méditation, de la sainte écriture, mais de ses propres pensées, de l'étude & des talens humains, & hors de là il ne peut rien faire. Il s'y est établi par une habitude que la vanité a formée & entretenue, & qui est passée en nécessité. Il ne peut plus faire autrement.

S'il avoit pris une autre route, il auroit pris une autre habitude ; s'il s'étoit oublié pour n'avoir que des vûes désintéressées, s'il avoit soumis à l'esprit de Dieu ses talens, sa science, son éloquence, l'esprit de Dieu l'auroit formé à sa mode : il lui auroit donné de l'onction, & une force divine pour toucher les cœurs. Ses prédications porteroient dans les ames l'amour de Dieu, l'horreur du péché, la pénitence. Mais

suivant l'habitude qu'il a prise, encore qu'il fasse les discours les plus forts & les mieux composés du monde; quoi qu'il les remplisse de solides raisons, & des plus beaux passages de l'Écriture & des Pères, quoi qu'il ait une vogue extraordinaire, comme il n'a point cette assistance particulière du Saint Esprit qu'ont les Saints Prédicateurs, il ne fait point le bien qu'ils font. Il laisse seulement l'esprit de ses Auditeurs satisfaire. On l'admire, on le loue. Son succès n'est qu'humain; & si par quelque accident son crédit venoit à déchoir, il en seroit inconsolable. C'est par là qu'il peut juger qu'il ne cherche pas purement l'intérêt de Dieu, mais le sien propre, & cela s'appelle vanité.



C H A P I T R E VI.

Qu'on ne doit pas mépriser les petites choses.

D. *Qu'appellez-vous petites choses?*

R. *Celles qui dans le sens commun des hommes sont peu considérées.*

Il y en a de deux sortes. Les une sont petites en leur matière, mais souvent de grande importance: les autres sont en effet de peu d'importance, & par conséquent véritablement petites.

Souvent un mal sera petit en soi, c'est-à-dire, ne sera pas un grand péché: un bien sera petit, c'est-à-dire, ne sera pas fort difficile ni fort

louable en soi, & cependant les conséquences n'en seront pas petites.

Il y a des gens qui sont incapables de prendre garde aux petites choses ; ils tiennent cela pour grandeur d'ame, & disent que c'est une foiblesse d'esprit que de s'amuser à ces bagatelles. Un tel sentiment est fort contraire à celui des Saints : car une marque de sainteté est de ne rien négliger.

Or je réduis les choses qu'on appelle petites, & qui sont pourtant très-importantes à trois chefs : 1. aux défauts : 2. aux attaches : 3. à l'exécution des volontez de Dieu : c'est en ces trois sortes de choses que les ames ferventes montrent à Dieu leur fidélité.

D. Les petits défauts sont-ils de si grande conséquence ?

R. Ils le sont en effet, puisque c'est des défauts légers que le Saint Esprit a dit, que *celui qui méprise les petites choses, viendra peu-à-peu à déchoir*, c'est-à-dire, qu'il en commettra de grandes. La raison est que la facilité à commettre les petites fautes, dispose insensiblement à en commettre d'autres plus grièves, & que le peu de fidélité qu'on marque à Dieu, l'oblige à retirer ses graces, sans lesquelles on devient foible, & l'on tombe ensuite aisément. Quelquesfois une faute qui paroît légère aux yeux des hommes, ne l'est pas au jugement de Dieu. Nous avons dit ailleurs que le premier pas de la perfection est une résolution inviolable de

ne se laisser jamais aller à ce qu'on voit qui est contre Dieu. Le parfait amour n'omet rien qui peut plaire à Dieu, & ne souffre rien de ce qui lui peut déplaire. Il y a des ames qui passent des trente années de suite sans commettre la moindre faute avec vûë ou de propos délibéré. Telle a été la fidélité de Saint Louïs de Gonzague, & du Pere Vincent Carafe de la Compagnie de JESUS.

D. Quel mal y a-t'il à négliger les petites choses ?

R. Il y a un grand mal, & quiconque sent en soi quelque attache à quoique ce soit, & ne la rompt pas, se prive d'un grand bien & fait un grand tort à son ame. C'est en ce sens qu'il faut entendre ces paroles du Livre de l'Imitation de JESUS-CHRIST ; *se quitter soi-même jusques dans les plus petites choses, n'est pas une petite chose.* Soit parce que cela marque une exactitude & une fidélité qui est d'un grand mérite devant Dieu : soit parce que la moindre attache volontaire est une réserve qu'on fait d'une partie de son affection pour la donner à la créature au préjudice de Dieu, & par conséquent elle empêche la parfaite union de l'ame avec Dieu, qui ne se fait que quand Dieu possède tout le cœur sans réserve. Quelquefois un péché grossier qu'on aura commis plutôt par foiblesse que par malice délibérée, ne sera pas un si grand empêchement à l'union Divine qu'un petit attachement volontaire & habituel. *Je*

veux, dit Notre Seigneur à l'ame fidèle, *que vous vous quittiez toujours & à toute heure, en toutes choses, petites & grandes. Je n'excepte rien, je veux vous trouver détachée de tout.* Au reste ce dégagement si exact se doit pratiquer avec une sainte liberté d'esprit, sans s'embroûiller dans des inquiétudes & des scrupules.

D. Que dites-vous des petites choses en ce qui concerne l'exécution de la volonté de Dieu ?

R. Je dis qu'en cette matière il ne faut rien négliger. Le fervent amour de Dieu ne cherche qu'à connoître la volonté de Dieu pour l'exécuter. Il n'examine point si ce que Dieu veut est une grande ou une petite chose. Il lui suffit de sçavoir que Dieu veut cela. Il n'y regarde que l'ordre de Dieu. Ainsi un bon Religieux voyant que la volonté de Dieu lui est déclarée par la plus petite de ses règles, par le moindre point de l'observance régulière, il n'estime rien léger en cela. Tout lui paroît grand. Il observe tout ponctuellement : il quitte tout au premier son de la cloche : il se trouve à point nommé à l'Office pour lequel il est marqué. S'il vient quelquefois à manquer au devoir de cette exactitude, comme par exemple, si ayant ordre d'aller visiter un malade à l'infirmerie, il s'arrête en chemin pour complaire à quelqu'un ou pour se satisfaire lui-même, il ne se pardonnera point cette faute, il la punira sévèrement. Ceux qui en usent autrement s'éloignent beaucoup de la vraie lumière & de la vie sainte.

D. *Quelles choses sont donc petites en effet , & selon le sens de Dieu & des spirituels ?*

R. Ce sont celles qui en matière de fautes sont faites sans une volonté délibérée , par pure fragilité & par surprise. Celles-là déplaisent peu à Dieu , nuisent peu à l'ame , & n'apportent pas grand obstacle à l'amour Divin.



C H A P I T R E VII.

Quand & comment il faut user du raisonnement dans l'Oraison ?

D. **F** *Aut-il toujours user du raisonnement dans l'Oraison ?*

R. Il est certain que dans les commencemens de la vie spirituelle , quand on ne sent encore nul autre attrait vers Dieu que celui d'une volonté bonne & déterminée fortement à le servir ; on ne peut trop faire de méditations sur les vérités éternelles & sur les grands objets que la Foi nous propose , afin de se les imprimer bien avant dans l'esprit & dans le cœur. Ceci demande nécessairement qu'on raisonne , & que prenant pour autant de principes incontestables ce qui fait la matière de ces considérations , on en tire des conclusions qui deviennent des règles de conduite , auxquelles on s'affectonne ensuite par des mouvemens pieux & de saintes résolutions. Cette méthode est conforme à la nature de l'homme : les Saints les

plus contemplatifs la conseillent; la plûpart ont commencé par là, & souvent ils y sont revenus après un temps. Sainte Therese dit qu'elle est bonne à tous, & que tout le monde doit en user. Nous voyons aussi que l'usage en est devenu très-commun, & que, soit dans le siècle, soit dans les Communautés régulières, Dieu fait de très-grandes graces à ceux qui la pratiquent avec ferveur & avec constance. Dieu veut que nous employons à son service & à notre sanctification les facultez qu'il nous a données, & sur tout celle de raisonner. Allez à Dieu de la sorte, c'est la voye commune; & il faut bien se garder d'en vouloir prendre une autre de soi-même, jusqu'à ce que celui qui est le maître absolu de ses dons, nous prenne par la main, & qu'il nous force, pour ainsi dire, de monter plus haut.

Mais il est important de sçavoir aussi, qu'après qu'on s'est exercé quelque temps à la méditation avec exactitude & fidélité, joignant à ce travail la pratique de la mortification & des vertus qu'enseigne une méditation bien faite, Dieu donne assez ordinairement une facilité si grande à penser à lui, & à s'occuper de lui, que sans qu'il soit nécessaire de raisonner beaucoup, le cœur acquiesce d'abord aux vérités qui se présentent, & s'en nourrit. Il ne s'agit plus de tirer des conséquences d'un principe, ni de passer d'une vérité à l'autre; ce qui s'appelle raisonner. La conséquence & tout ce qui la doit

suivre, se présente dans un jour plein. Par cette manière de penser à Dieu, plus simple que la première, on entre bien plus avant dans les choses Divines, & l'on s'attache bien plus fortement aux objets éternels, que par le raisonnement; on commence à faire avec facilité, ce qui ne se faisoit d'abord qu'avec peine & avec quelque sorte d'étude : cela s'appelle le don d'Oraison.

L'ame donc qui se trouve élevée à cet heureux état, & qui dans la simple pensée de Dieu, ou de JESUS-CHRIST, trouve sa nourriture & son repos, ne doit pas s'en retirer pour chercher à faire par l'esprit de nouvelles découvertes, ou pour former cette multiplicité d'actes & d'affections distinctes qui se trouvent dans les livres de méditations. Ce seroit vouloir agir par soi-même, & s'exposer à troubler l'opération de Dieu, & qui pour être délicate & peu sensible, n'en est pas moins pressante ni moins efficace : ce seroit se rabaisser à nos manières d'agir humaines & naturelles, qui sont bien au dessous de la conduite du Saint Esprit, & par leur nature, & par les fruits de sanctification qu'elles produisent.

Au reste, sur ce que nous disons ici, il n'y a pas deux sentimens parmi les Saints & les Docteurs qui ont pratiqué la vie spirituelle, ou qui en ont écrit. Cependant il se trouve assez de personnes, d'ailleurs estimables & distinguées par leur esprit & par leur sçavoir, qui ne peu-

vent croire qu'il y ait de meilleure Oraison, que celle qui se fait par l'exercice du raisonnement. Ils vous diront sans détour que cette simple vûe de Dieu, ce doux repos en Dieu, ce goût de Dieu & des choses Divines, sont des idées creuse & chimériques, & comme l'élément de la plupart des illusions; que Dieu nous ayant créés raisonnables, nous devons nous servir de la raison dans toutes nos pratiques de piété; qu'il n'y a que cela de solide: & c'est de quoi ils se font un point de doctrine qui leur paroît incontestable.

Nous les prions donc très-instamment de vouloir bien considérer, qu'outre la faculté de raisonner, Dieu a mis en l'homme une autre faculté supérieure, qu'on appelle de simple intelligence, par laquelle, même naturellement, nous concevons les premiers principes des sciences les plus abstraites, & quand nous sommes aidés de la grace, nous nous élevons à la connoissance surnaturelle des plus hautes vérités. De plus, à cette faculté d'intelligence, Dieu dans la partie affective de l'ame, a joint une faculté de goûter ces objets sublimes que l'intelligence découvre, & cette faculté se nomme sagesse, ou plutôt sagesse, du mot latin *sapere*, qui signifie goûter, savourer. Elle est purement humaine, lorsqu'elle n'est fondée que sur la connoissance naturelle des grands objets; & elle est Divine, quand elle fait savourer & goûter les profondes vérités

que nous connoissons par la Foi. Ainsi l'infusion de la lumière du Saint Esprit dans la faculté d'intelligence, qui produit ce goût, est préférable ensuite aux connoissances que nous pouvons acquérir, même avec le secours ordinaire de la grace, par notre raisonnement & par notre diligence. C'est proprement ici le canal de la lumière surnaturelle, qui se reçoit bien plus par l'Oraison que par l'étude, par l'humiliation d'un esprit anéanti devant Dieu, que par le travail & la contention d'un esprit présomptueux, & qui met sa confiance dans ses propres recherches.

Saint Bernard & S. Bonaventure entre tous les autres, enseignent cette doctrine dans plusieurs de leurs ouvrages; où ils disent expressément, que le sentiment délicat de l'ame & la ferveur de l'amour Divin, mènent plus loin dans la découverte des choses surnaturelles que l'effort de l'esprit, & que la lecture des meilleurs Livres. Ainsi ceux qui veulent tant raisonner à l'Oraison, se font un grand tort à eux-mêmes, demeurant privez des lumières qui pourroient leur venir par la contemplation, s'ils s'étoient rendus dignes de ce don si précieux, & qu'ils ne s'enfermassent pas si à l'étroit dans les bornes de quelques fillogismes. Avec cela néanmoins ils se croiroient capables de juger souverainement des matières les plus spirituelles, & feront des décisions qui paroïtroient pitoyables, nonseulement aux ames

véritablement éclairées, mais à d'autres Docteurs, qui avec autant ou plus d'étude qu'eux, auroient la conscience plus timorée, & le cœur mieux disposé sur les choses qui regardent Dieu.

S'ils cessoient quelque temps de procéder dans leur Oraison par la voye aride d'un raisonnement si compassé, & s'ils donnoient d'autant plus ensuite dans les pratiques de l'abnégation & de l'humilité, s'ils avoient plus retranché de leurs séches spéculations, ils changeroient de sentimens & ils pourroient participer eux-mêmes avec les Saints à ce repos salutaire des facultez agissantes, & à cette simple opération de la grace, qui amène avec elle la lumiéte d'enhaut.

On conjure donc, sur tout les Sçavans, que ce conseil regarde principalement, de ne pas tant donner l'effor à l'entendement dans la priere, & d'appliquer davantage la volonté à l'exercice intérieur de l'amour & de l'humilité, pour pouvoir parvenir à ce calme désirable, où l'ame goûte Dieu dans une espèce de plénitude, quand il lui plaît de l'y attirer.

D. Pourquoi est-ce que les Sçavans ne sont pas ordinairement attirés à ce doux repos, ou que s'ils y sont attirés, ils n'arrivent guères à en jouir ?

R. La raison du côté de Dieu, c'est qu'il veut régulièrement qu'on ne puisse attribuer qu'à lui seul ce qui se passe de plus grand dans les ames. Les Sçavans l'attribueroient peut-être, du moins en partie, à leur habilité, & les simples

ne se croyroient point capables de recevoir ces hautes faveurs. Du côté des Sçavans mêmes, c'est qu'ils sont accoutumés à se répaître sur toutes choses de conceptions subtiles & profondes, en comparaison desquelles ils trouvent légère la nourriture que nous leur présentons ici. Leur première vûë dans la priere, aussi bien qu'ailleurs, est de faire toujourns quelques nouveaux acquets pour l'esprit. Ce sont les pauvres d'esprit que Dieu aime, il cherche les ames simples, vuides d'elles-mêmes, dépouillées de leur propre suffisance, & qui ne veulent du tout sçavoir qu'autant qu'il est nécessaire pour bien vivre. Celles-là sont donc plus en état de recevoir les lumières Divines, & d'être gratifiées des dons qui ne s'accordent qu'aux humbles & aux petits. C'est moi, dit Dieu, dans le Livre de l'Imitation de JESUS-CHRIST. *C'est moi qui éclaire l'esprit humilié, & qui lui fais comprendre en un moment plus de véritéz éternelles, qu'on n'en apprendroit en étudiant dix ans de suite dans les écoles.*



C H A P I T R E VIII.

Comment Saint Ignace se servoit-il du raisonnement dans l'Oraison ?

D. **P**ourquoi proposez-vous cette question ?

R. **P**arce que S. Ignace ayant passé avec raison pour un des meilleurs Maîtres de l'Orai-

son solide, sur tout depuis que son Livre des Exercices, où il en donne les diverses méthodes, ont été approuvé par les Souverains Pontifes, on ne peut pas douter qu'il ne soit d'un grand poids pour les maximes que nous venons d'avancer, si elles se trouvent appuyées de son autorité ; & qu'au contraire elles ne fussent justement suspectes, si elles passaient pour contraires à la conduite & à la doctrine.

D. Comment est-ce donc que S. Ignace se servoit du raisonnement, non-seulement à l'Oraison, mais ailleurs, lorsque dans les actions douteuses il vouloit prendre un parti ?

R. Il s'en servoit à la manière des plus grands Serviteurs de Dieu.

D. Quelle est cette manière ?

R. Pour la bien entendre, il faut sçavoir qu'en cette vie nous avons quatre moyens pour connoître & discerner la volonté de Dieu ; le premier est la Foi, le second l'Obéissance, le troisième l'Inspiration, le quatrième la Raison. La Foi nous enseigne les Mystères de la Sainte Trinité & de l'Incarnation, les Commandemens de Dieu, & le reste de ce que doivent nécessairement croire & faire les Chrétiens. L'Obéissance est un assujettissement volontaire aux puissances qui participent à l'autorité de Dieu, aux Pasteurs, aux Rois, aux Supérieurs, aux Magistrats. Qui suit leurs ordres, quand ils ne répugnent point aux Loix de Dieu, est assuré de faire la volonté de Dieu. L'Inspiration

est la lumière du Saint Esprit, & l'impression qu'il fait sur les ames pour les détourner du mal & pour les porter au bien. La raison est ce que nous suggère en particulier notre sens naturel sur les choses que nous avons à faire.

L'homme dans ses doutes doit avoir recours à ces règles, & avant qu'il se détermine, examiner ce que la Foi lui enseigne, ce que l'Obéissance lui préfère, ce que Dieu lui inspire, ou ce que la raison lui dicte. La Foi est infailible, & doit prévaloir à tout. L'Obéissance vient après, & doit être préférée à l'Inspiration, où il peut y avoir de l'illusion, & à la Raison qui ne laisse pas souvent de nous tromper. Cependant ce sont deux puissantes aides pour se bien conduire, avec cette différence que l'Inspiration, comme venant de Dieu actuellement, mérite plus d'attention & de respect que la simple raison.

Par la raison, je n'entends pas ici ces premiers principes de conduite qui sont dans tous les hommes, comme un écoulement de la Loi éternel de Dieu, qui font partie de la révélation naturelle, & qui se trouvent ordinairement autorisez par les révélations mêmes de la Foi. J'appelle la Raison, ce qui s'appelleroit peut-être mieux le raisonnement, c'est-à-dire, cet enchaînement de réflexions & de propositions, par lequel d'un principe connu d'ailleurs, nous arrivons à la découverte d'une vérité qui nous étoit auparavant inconnue.

Je dis donc que la voye des âmes que Dieu conduit ordinairement par la lumière & par l'impression de son Divin Esprit, est plus excellent que la voye où l'on se conduit par le raisonnement pur. Et quoi qu'on puisse s'y tromper aussi, sur tout dans les commencemens, lorsqu'on n'a pas encore tant d'usage des choses spirituelles, cette voye aboutit néanmoins à de très hautes connoissances, qui font la lumière des Saints, que Dieu élève communément beaucoup au dessus de la raison. C'est l'expression de S. Thomas, lorsque parlant des dons du Saint Esprit, il dit qu'ils sont au dessus de la raison; & Aristote même, comme nous avons remarqué ailleurs, enseigne que les Héros sont conduits par une voye plus haute que la raison, sçavoir par des instincts.

Les Saints s'approchant donc de Dieu, & ne prenant du plaisir qu'en lui, contractent une espèce de familiarité si grande avec lui, qu'il leur manifeste souvent d'une manière assez distincte, ce qu'ils ont à faire, & les y pousse par les mouvemens de sa grace, sans qu'il fasse néanmoins de violence à leur liberté. Il est vrai qu'il les laisse aussi quelquefois à eux-mêmes pour les éprouver, ou pour les humilier; & alors ils sont réduits à la voye ordinaire du simple raisonnement, comme le reste des hommes. Ils s'en contentent & se retranchent volontiers dans leur bassesse, où Dieu qui est Auteur de la raison, les assiste de sa grace, & be-
nit

nit leurs délibérations. Mais communément ils sont si abîmez dans les lumières Divines, que c'est par elles qu'ils voyent presque tout; ce qui n'empêche jamais ou qu'ils se défient d'eux-mêmes, étant toujours hommes sujets à se tromper, ou qu'ils prennent avis, particulièrement des Saints, à qui ils supposent, que pour lier un commerce de charité plus étroit, Dieu veut bien quelquefois inspirer pour d'autres, ce qu'il n'inspire pas immédiatement à celui qui souhaite d'être éclairé.

Pour répondre maintenant directement à la question, nous croyons que le Saint Fondateur de la Compagnie de JESUS se conduisoit ordinairement par la voye de la lumière & de l'inspiration surnaturelle, & que la simple raison ne fut jamais l'unique ni le principal ressort de sa conduite, ni de son Oraison.

Quant à l'Oraison, il est vrai qu'il enseigne que Dieu ayant créé l'homme raisonnable, & ne voulant pas, au moins d'abord élever que très peu d'ames à la contemplation, il attend beaucoup de la coopération de ses créatures; & quainsi il faut se servir de la faculté de raisonner, pour méditer long-temps sur les objets de la Foi, sur l'énormité du péché, sur les fins dernières de l'homme, & sur les autres vérités, pour éviter le désordre de ceux qui croient, sans penser jamais attentivement à ce qu'ils croient; désordre auquel le Prophète attribuoit la desolation de toute la terre. La pratique des

T

Jesuites, suivant l'instruction de leur *Saint In-*
stituteur, est de donner aux personnes qui s'a-
 dressent à eux pour être dirigées dans l'Oraison,
 de bonnes méditations, capables d'instruire &
 de toucher. Cette méthode a produit, & con-
 tinuë de produire des fruits merveilleux dans
 toute l'Eglise, & par elle *Saint Ignace* a fort
 contribué à rendre si universelle la pratique de
 l'Oraison Mentale. Mais le sentiment de *Saint*
Ignace, exprimé de plus d'une façon dans ses
 Exercices mêmes, & le sentiment de ses enfans
 les plus spirituels, & qui ont le plus étudié sa
 conduite, c'est, que quand l'ame est parvenue
 à goûter paisiblement les vérités Divines, il
 faut alors suspendre ou faire cesser le raisonne-
 ment. Par ce moyen on en vient à un état où le
 goût de Dieu est comme habituel; & on s'éle-
 ve à une contemplation très simple, où il n'est
 plus besoin de se convaincre & de se presser par
 le discours. J'ai remarqué au premier tome du
Catéchisme Spirituel, que tous les Saints de la
Compagnie de JESUS, dont on a écrit la vie,
 avoient eu pour leur manière d'Oraison ordi-
 naire, cette contemplation de simple quié-
 tude, & que le *Pere Claude Aquaviva*, Général
 de la Compagnie, avoit écrit une Lettre express
 à tous les Peres de son Ordre, pour déclarer
 que cette sorte d'Oraison ne répugnoit point à
 l'esprit de l'Institut, pourveu qu'elle ne les dé-
 tournât point du service des ames, par l'appât
 d'un état plus paisible, & en apparence plus
 parfait.

Quand on dit donc que la forme d'Oraison des Jesuites est la méditation, ou l'Oraison de discours, cela s'entend, à moins que Dieu ne les éleve, eux ou ceux qu'ils conduisent à un autre plus sublime. Mais de prétendre que quand en regardant Dieu, ou les objets de la Foi, on se sent élevé à un silence tranquille, il faille s'en retirer, & se mettre à raisonner par la crainte d'être oisif, & que ce soit ici la doctrine de S. Ignace, j'estime que c'est beaucoup se tromper.

Si l'on objecte que dans le Livre des Exercices de S. Ignace, on trouve presque par tout des méditations raisonnées : je répons, 1^o. que ce Livre étoit destiné principalement pour ceux qui veulent commencer à se donner, ou à revenir à Dieu ; auxquels nous avons dit que le raisonnement étoit long-temps nécessaire selon le cours ordinaire des choses. Mais 2^o. il est bien remarquable que dans ce même livre, après la plûpart des méditations raisonnées, il y en a d'autres que S. Ignace appelle. *Application des sens*, qui sont comme de petits essais de contemplation sur ces mêmes vérités, dont on a raisonné d'abord, & qu'on tâche de repasser par un simple regard des sens intérieurs. Ce que ce Saint nomme *Répétitions*, est encore une espèce d'exercice, où il prétend qu'on suppose les raisonnemens qui ont dû se faire en s'appliquant la première fois à son sujet, & qu'on laisse l'esprit & le cœur prendre leur repos dans les

impressions de vertu, dont l'ame a commencé à se sentir pénétrée. C'est la fin que les interprètes les plus éclairés du livre des Exercices, disent tous qu'on doit se proposer dans les répétitions. Si bien qu'il est toujours vrai que Saint Ignace ne veut qu'on raisonne dans l'Oraison, qu'aussi long-temps qu'on ne sçauoit faire rien de mieux, ou que Dieu laissant l'homme à lui-même, semble lui déclarer suffisamment qu'il n'a rien pour le présent à lui dire, que ce que lui suggère la raison aidée de la Foi.

Pour ce qui est maintenant de l'usage du raisonnement dans la conduite, il est encore certain que S. Ignace ne commençoit guères par là. S'il falloit prendre un parti ou résoudre une affaire, son premier recours étoit à l'Oraison; aux larmes, aux pénitences qu'il faisoit lui-même, & qu'il prioit d'autres de faire avec lui, pour que Dieu l'éclairât. Après quoi, s'il ne connoissoit pas assez nettement la volonté Divine, il prenoit avis & balançoit de part & d'autre la force des raisons, selon les Loix de la sagesse humaine; mais quelquefois Dieu voyant sa bonne disposition, & l'humiliation de son cœur soumis à la grace, lui manifestoit sa volonté par des visions & des révélations expresses, si l'on en croit l'histoire de sa Vie. De sorte qu'il donna un jour à entendre au Pere Laynez l'un de ses premiers disciples, & son successeur au Généralat de la Compagnie, qu'il y avoit dans ses Constitutions peu de réglemens essen-

riels, sur quoi il ne crut avoir été éclairé par quelque lumière extraordinaire. Aussi dans ses Exercices, entre les règles qu'il nomme de l'élection, la première est encore de faire attention au mouvement intérieur de l'ame, & de voir à quoi on se sent porté en vûe de l'amour & du service de Dieu. Que si l'on ne connoit point sa volonté par une impulsion notable, il veut alors qu'on se serve des autres règles qu'il prescrit, & qu'on pèse les raisons du pour & du contre. Voilà donc la méthode des Saints, & ce doit être la nôtre.



CHAPITRE IX.

De la conscience des personnes spirituelles.

D. *Quelle est la règle de conscience que doivent suivre les personnes spirituelles & vraiment intérieures ?*

R. C'est la même, parlant exactement & à la rigueur, que sont obligez de suivre tous les Fidèles, qui ont une véritable crainte de Dieu; les uns & les autres devant se former la conscience sur ce que prescrit la Loi de Dieu interprétée par l'Eglise & par ceux qui ont d'elle l'autorité de nous instruire. Cependant il faut bien distinguer de deux sortes de devoirs : car il y en a qui sont tout-à-fait certains, & sur lesquels on ne doute nullement qu'il n'y ait obligation de les accomplir. D'autres sont ou tout-à-fait

libres, ou ne sont pas du moins si décidés qu'il n'y ait des raisons assez fortes de douter; & c'est sur ceux-ci qu'il y a beaucoup de différence entre les vrais spirituels, & le reste des gens de bien.

Les gens de bien du commun voulant se déterminer dans les choses libres ou incertaines, comme ils ont peu de lumière intérieure & d'attention à la grace, ont leur recours ordinaire aux livres & aux opinions des Docteurs qu'ils consultent, & d'où ils tirent leurs résolutions.

Les vrais spirituels consultent ce que Dieu leur dit au dedans d'eux-mêmes, *Audiam quid loquatur in me Dominus Deus*; c'est sur cela qu'ils se forment la conscience, & l'habitude de cette conduite fait qu'ils reçoivent de Dieu des conseils bien plus hauts & bien plus parfaits. Nous ne disons pas des conseils absolument indubitables, parce qu'il n'y a rien de bien certain en cette vie, que ce qui est décidé par la Foi, & qu'en tout le reste nous pouvons toujours craindre de nous tromper. C'est ici cette Loi intérieure, que le Saint Esprit a coutume d'imprimer dans les cœurs, & à laquelle Saint Ignace souhaitoit que ses enfans eussent beaucoup de fidélité à se soumettre, comme étant infiniment plus propre à les avancer dans la perfection, & à conserver le bon ordre & la ferveur dans leur Compagnie, que la vigilance & les Loix extérieures des Supérieurs.

Je ſçai que Dieu ne donne pas toujourns, ni également, ni à tout le monde cette lumière intérieure de grace dont nous parlons ; mais je ſuis ſûr auſſi que ſi nous en ſommes privez, c'eſt aſſez ſouvent par notre faute. *Vous devez, dit le livre de l'Imitation de JESUS-CHRIST, rentrer dans le ſecret de votre cœur, & implorer l'aſſiſtance de Dieu, vous entendrez quelquefois ſa répoſe.* Ce n'eſt point par révélation que cette répoſe ſe fait ; c'eſt ſeulement par une aſſiſtance particulière de la grace, qu'on ne manque guères de recevoir quand recourant à Dieu, on ſe rend docile & attentif à l'écouter. *Heureuſe, dit encore le même Auteur, eſt l'ame qui entend ce que Dieu lui dit au dedans : Heureuſes les oreilles qui donnent leur attention non à la voix du dehors, mais à la voix qui les inſtruit au dedans.* Mais ceux qui ne ſont point intérieurs & qui ne craignent point de livrer leur eſprit à toute forte d'embaras & de diſtractions, manquant abſolument de la lumière Divine, ſont forcez dans leurs doutes d'aller ſ'inſtruire & ſ'éclaircir ailleurs ; où il eſt fort à craindre, que ne cherchant que des déciſions commodes à la nature, ils ne prennent le large, & ne viennent enfin à ſ'égarer. S'ils conſultoient l'oracle intérieur du Saint Eſprit, ils ſeroient à couvert d'un pareil danger, ils ſe feroient une conſcience tendre & timorée, & bien-tôt ils verroient des fautes où ils n'en appercevoient point, & trouveroient matières de larmes & de pénitence en mille

choses, où ils se licentient sans aucun scrupule.

Ce n'est pas que les personnes spirituelles ne consultent elles-mêmes les Docteurs, quand il est nécessaire, & qu'elles ne défèrent beaucoup à leurs sentimens. Mais elles ne se contentent pas tout-à-fait de cela. Elles comparent les réponses du dehors avec ce que l'esprit de grace leur dicte au dedans, & il s'en faut toujours beaucoup, qu'elles ne se permettent tout ce qu'on juge qui pourroit absolument leur être permis. Dieu témoin de cette disposition sainte, accomplit souvent dans une personne pauvre & ignorante, ce que disoit son Prophète: *J'en ai plus sçû que tous ceux qui m'enseignoient; j'en ai plus sçû que les Vieillards les plus expérimentez, parce que j'ai voulu sincèrement connoître & pratiquer votre Loi.* Il seroit donc à désirer qu'il se fit une espèce de communication, qu'il s'entretint une correspondance plus grande entre les sçavans & les Saints; que comme les Saints consultent les Sçavans, les Sçavans prissent aussi plus souvent avis des Saints, sans avoir de part ni d'autre la présomption de croire pouvoir toujours se conduire assez sûrement; ou bien il faudroit que les Sçavans étudiaffent & apprissent à raisonner à la manière des Saints. En quoi ils auroient un avantage que les ignorans n'ont pas: car les Sçavans peuvent toujours devenir des Saints, au lieu que les Saints ne peuvent pas toujours devenir Sçavans. Mais la science enfle d'ordinaire, & ne sert qu'à fa-

voriser les prétentions de l'amour propre. Dans ses perplexitez on est bien aise de ne trouver rien qui détermine assez fortement pour le parti de la vertu, & de se pouvoir faire des raisons bonnes en apparence de part & d'autre. Dieu veuille que l'intérêt de la nature ne fasse pas souvent illusion, & qu'avec toute sa science on n'en vienne jamais à ce point d'aveuglement, de prendre pour permis non pas ce qui l'est, mais ce qu'on a la volonté & l'inclination qu'il le soit.

C H A P I T R E X.

De la vraie spiritualité.

D. *EN quoi consiste la vraie spiritualité ?*

R. *A ne point se conduire par un mélange de vûës divines & humaines, mais maintenir en soi dans sa pureté la vie de la grace, sans l'altérer par les bassesses de la nature.*

On donne le titre de personnes vraiment spirituelles à bien des gens qui n'en remplissent que très imparfaitement les devoirs. Pour en mériter la qualité, trois choses sont principalement requises.

1^o. Il faut qu'on se gouverne par le seul désir de plaire à Dieu, à l'exclusion de tous les autres motifs, qui ont coûtume de nous faire agir. Le Supérieur d'une maison Religieuse s'imaginera qu'on est fort spirituel chez lui, parce

qu'il ne s'y fait point de faute qui puisse scandaliser personne , & qu'à l'extérieur chacun s'applique à son employ d'une manière qui semble irréprochable ; cependant ce bon ordre n'est fondé que sur une certaine affection naturelle qu'ont pour lui ceux qui sont sous sa conduite , & qu'il a soin de gagner & de s'attacher , en se conformant aux inclinations molles & imparfaites de ses inférieurs. Ils font leur devoir , parce que le Supérieur les flatte , les loue , & qu'il leur accorde tout ce qui n'est pas visiblement mauvais.

De même l'on verra dans une famille , ou dans une communauté , des personnes vivre en paix & en bonne intelligence par des maximes de sagesse humaine , de politique , ou de pure civilité. Cela est sans doute beaucoup meilleur que la division & la méfintelligence ; mais ne venant pourtant pas d'un principe de grace , & le cœur ne se trouvant pas remué par les ressorts de la vertu chrétienne , ces personnes ne peuvent être appelées vraiment spirituelles : leur régularité n'est tout au plus que le bon effet d'une cause très-imparfaite & très-foible. Et en effet , si quelqu'un de ces principes vient à manquer , que le Supérieur , par exemple , refuse une grace , qu'il tienne ferme dans quelque rencontre où l'on ne s'y attendoit pas , ou bien que l'intérêt ou l'antipatie vienne à désunir les personnes qui paroïssent le plus s'aimer ; on murmure , on s'échappe , on franchit

les barrières de la dépendance, le cœur s'aigrit, l'on a de la peine à pardonner, on va quelquefois jusqu'à des ruptures ouvertes & des éclats scandaleux.

Il faut donc qu'un nœud plus sacré unisse les inférieurs à leur Supérieur, & entre elles les personnes qui ont à vivre ensemble. C'est l'obéissance, la piété, la charité toute pure qui doivent former cette liaison : on ne doit envisager en tout que JESUS-CHRIST dans les Supérieurs & dans les Freres, & c'est par cela seul que l'on conserve une concorde digne des disciples de JESUS-CHRIST, & que rien ne scauroit altérer.

D. Quelle est la seconde marque d'une vraie & solide spiritualité ?

R. C'est d'avoir dans soi & dans les autres biens moins d'égard au matériel qu'au formel des choses ; moins d'attention à la lettre qu'à l'esprit.

Le matériel c'est le règlement extérieur bien observé ; c'est une vigoureuse application à maintenir dans leur éclat les choses, qui, quoique utiles & bonnes sont d'elles-mêmes purement humaines, en sorte qu'on en peut bien & mal user ; telles sont les sciences, les talens, les manières insinuanes, le don de conseil & de direction ; tout cela est bon & désirable sur tout à ceux qui font profession de servir le prochain, mais il n'est du tout point impossible qu'un particulier, ou que des Communautéz mêmes tou-

tes entières avec beaucoup de ces avantages édifians , fussent assez vuides de l'esprit de grace , qui est le formel & comme l'ame de toutes sortes de biens.

Les Saints ne négligèrent point les secours humains & les qualitez naturelles , dont on fait ordinairement tant d'estime. Leur réputation se répandit de tout côtez ; mais ce n'est pas ce qui les fit des Saints , & l'abus seroit de croire qu'on leur ressemble , qu'on n'a point dégénééré , & que tout va bien tandis qu'on s'occupe aux mêmes emplois qu'eux avec quelque sorte d'édification & d'éclat. Ils n'en jugeroient certainement pas ainsi , s'ils revenoient au monde ; ils voudroient qu'on sondât son cœur , & qu'on se persuadât que c'est par l'intérieur que Dieu est principalement honoré ; qu'on regardât comme une servitude la nécessité de se faire un nom parmi les personnes du siècle , & qu'on fût encore plus grand devant Dieu par le mépris de soi-même & de ses talens , que devant les hommes , par l'impression que fait sur eux l'assemblage de plusieurs excellentes qualitez.

De même dans une grande Abbaye si l'on jugeoit que l'on fût fort spirituel , parce que l'Office divin s'y fait avec un appareil magnifique & avec un éclat extérieur , qui est comme une image du Paradis , ce seroit donner beaucoup plus à la lettre qu'à l'esprit. On est spirituel quand on prise avant toutes choses ce qui est le plus essentiel à l'esprit religieux ; le déga-

gément des créatures , l'abnégation intérieure , le recueillement , l'Oraison mentale , la familiarité avec Dieu. Mais si l'on respectoit plus dans l'Abbesse la grandeur de sa maison , que la personne de JESUS-CHRIST , dont elle tient la place ; si l'union que les Dames ont entre-elles , n'étoit pas tant un effet de la grace que de l'éducation & d'un naturel heureux ; si elles se confidéroient plus les unes les autres par la noblesse des ancêtres , que par la qualité que le Baptême & la profession religieuse leur donne ; si elles faisoient grand cas de la plûpart des avantages que le monde estime , & qu'en beaucoup de choses elles suivissent trop les bien-seances & les maximes du siècle , l'on ne pourroit pas dire qu'il y eût grande spiritualité dans cette maison , nonobstant tout ce bel ordre extérieur qu'on admire & qui leur attire si vous voulez la réputation d'une édifiante & vertueuse Communauté. Une marque solide de vraie spiritualité , c'est donc quand la Supérieure ne voit dans son rang qu'une raison plus pressante de donner exemple aux autres de toute sorte de vertus & de régularité , qu'elle ne veut pas plus avoir pour son accommodement particulier , pour les habillemens , les meubles , la table , que la dernière Religieuse de sa maison ; quand les Sœurs d'une médiocre naissance sont aussi aimées , aussi secouruës que les autres , & que tout est égal pour l'extérieur , hormis les ménagemens qu'il faut toujours

avoir pour les personnes infirmes; quand toutes les Religieuses sont également employées aux fonctions d'humilité & de charité; en un mot, quand on pratique les vertus dont les Saints ont fait profession, & que cet esprit domine, règne universellement & constamment dans quelqu'un; c'est là le caractère de la vraie spiritualité, tout le reste est un plâtre ou un coloris de spiritualité mis sur l'esprit mondain avec artifice, pour se tromper soi-même, & tromper le public.

D. Quelle est la troisième marque de la vraie spiritualité ?

R. C'est lorsque de soi-même, & par une espèce d'habitude acquise, on cherche en toutes choses, autant qu'il se peut, la simplicité, la mortification & l'humiliation. Rien n'est plus opposé à la spiritualité solide qu'une vie qui flatte les sens & les inclinations de la nature. Vous verrez dans le monde des personnes qui font profession de piété, ou hors du monde des Religieux qui y ont solennellement renoncé, & qui ne veulent manquer de rien, ni s'incommoder en rien; qui aiment le repos, qui cherchent l'éclat, qui fuient la peine presque autant que la mort même; gens de conversations & de bonne chère, toujours prêts à lier des parties de promenades & de plaisirs, qui se picquent de sçavoir toutes les bien-seances de la civilité mondaine, & de ne rien ignorer de ce qui peut faire l'entretien, j'en ne dis pas seule-

ment du monde sçavant , mais du monde poli , du grand monde , du beau monde ; qui pour s'acquérir de l'estime , se laissent aller à de lâches complaisances , & à de coupables respects humains ; qui dans les services qu'ils rendent au prochain & aux pauvres , veulent toujours voir leur honneur à couvert ; qui ont toujours l'esprit attentif à ce qu'on peut dire ou penser d'eux ; au lieu de considérer sérieusement ce que Dieu pense , & ce que prescrit la Doctrine de JESUS-CHRIST , qui condamnent les exemples de mortification & d'humilité des Saints , comme de pieux excès ; en un mot , qui marchent dans un chemin large , d'où ils n'excluent que le péché mortel & les imperfections notables. Comment se flatteroit-on avec cela d'être vraiment spirituel ? ce n'est qu'un mélange monstrueux de l'esprit humain & de l'esprit Divin , où celui-là prédomine toujours , avec des alternatives de ferveur & de tiédeur , que notre Seigneur ne peut supporter. Si les Supérieurs ou les Directeurs , qui voyent cela , paroissent contens, ils sont bien éloignés du zèle qu'ils devroient avoir pour procurer la perfection de ceux que leur a confiés la Providence. C'est ainsi qu'on voit en peu de temps les Religions tomber en décadence ; & dans le monde tant de bonnes personnes retourner en arrière , d'une manière qui rend les véritables devoirs ridicules.

Jamais il n'y eût de spiritualité qui ne fût

fondée dans un profond recueillement, où l'esprit éclairé des vérités de la Foi, apprend à connoître la vanité du monde, à concevoir une haute idée des choses surnaturelles, & ensuite à former une généreuse détermination des'employer jusqu'au dernier soupir, non seulement dans les œuvres extérieures du service de Dieu, mais encore dans les exercices intérieurs, d'où les fonctions de zèle & de piété tirent toute leur vigueur & tout leur mérite; & c'est ce qui ne peut s'exécuter ni subsister sans l'amour de la pénitence, & sans un renoncement général à tout ce qui sert à satisfaire l'orgueil & la sensualité: autrement le mal vient à prévaloir par l'ascendant que l'humain prend aisément sur le Divin, dans les choses qui ne paroissent pas mauvaises. Car dans la morale il faut distinguer comme trois étages, celui du Divin, celui de l'humain, & celui du mal & du péché. Quand on demeure dans le Divin tout va en perfection; mais par le poids de la nature on s'abaisse facilement à l'humain, & ensuite on tombe insensiblement dans le mal; d'abord dans un petit mal, & puis dans un mal un peu plus notable, & enfin dans le plus grand mal où les ténèbres enveloppent le cœur. La vraie spiritualité veut que l'ame se soutienne toujours dans le Divin, & que dès qu'elle se trouve dans l'humain, elle s'efforce de remonter, pour ne sortir jamais tout-à-fait de l'état de grace, qui est comme la sphère & l'élément des Saints.

CHAPITRE


 CHAPITRE XI.

Que peu de chose fait perdre beaucoup.

D. *E*xplicquez-nous quel est le sens de cette maxime ?

R. Elle en a plusieurs dans la vie spirituelle. Elle veut dire en général qu'il n'y a point de si petite négligence qui ne soit ordinairement punie de la perte de quelque nouvelle grace, que Dieu nous préparoit si nous eussions été plus fidèles, & par conséquent que les moindres fautes dèsqu'elles sont volontaires, peuvent insensiblement nous conduire au péché & par suite au refroidissement & à l'abandon de Dieu. Mais comme dans presque tous les Chapitres de ce Livre-ci, j'ai parlé de ce qui a rapport à l'Oraison, je borne ici la maxime à certaines négligences, où l'on peut se laisser aller dans l'Oraison même, & dont les punitions sont beaucoup plus grandes que l'on ne se l'imaginerait peut-être.

Un homme donc aura formé le dessein de se donner tout à Dieu; & une de ses saintes résolutions sera de faire chaque jour pour le moins une heure d'Oraison. Mais comme l'amour propre, quand on s'est fait une longue habitude de l'écouter, porte toujours à la recherche de ce qui est commode aux sens & à la nature, cet homme durant sa priere se tiendra la tête

V

couverte, ou dans des postures qui ne sont point assez respectueuses, je suppose qu'il se porte bien, & qu'il n'a ni foiblesse ni infirmité qui doive l'empêcher d'être à genoux & la tête nuë, il ne veut que se mettre plus à son aise, ou éviter un peu de froid, & prévenir des incommoditez qui ne subsistent encore que dans son imagination. Je dis qu'en cela peu de chose lui peut faire perdre beaucoup; que cette délicatesse, qui en soi ne paroît rien, peut empêcher l'effet du respect intérieur qu'il auroit, & par conséquent les graces que ce respect lui attireroit; qu'ainsi sa nonchalance sera cause peut-être que jamais Dieu ne lui communiquera le don d'Oraison, & tant d'autres faveurs qui en sont les suites, & qu'il a coûtume de faire à ses plus chers amis.

D. Est-il croyable que Dieu se mette en peine de ces sortes de bagatelles ?

R. Plusieurs se trompent en ce point, par des raisons qui ne sont bonnes qu'à colorer l'amour propre. Ils disent que Dieu ne regarde qu'à l'attention & à la ferveur intérieure, que la composition extérieure est si arbitraire, qu'il y a des Nations où le respect demande qu'on ait la tête couverte, qu'un malade peut prier Dieu étant couché dans son lit, sans que Dieu se rende moins attentif à ses vœux & aux cris de son cœur. Avec toutes ces belles réflexions, il est pourtant vrai que le respect exige qu'il y ait de la conformité entre la disposition du corps

& celle de l'ame, que la Majesté de Dieu présente à l'Oraison d'une manière spéciale nous oblige de nous y tenir dans la posture, qui, selon nos usages, est la plus modeste & la plus respectueuse; que nous voyons par expérience qu'à cause de la liaison qui est entre l'ame & le corps, l'extérieur fait beaucoup d'impression sur l'intérieur, que l'imagination & l'esprit s'en trouvent frappez; que c'est pour cela que les Saints se vêtent pauvrement, les mondains avec faste; que de même qu'un habit vil & grossier inspire des sentimens d'humilité à un Religieux & un habit superbe donne de la fierté à un Cavalier; de même l'ame prend plus aisément des sentimens de respect quand le corps est humilié; que cet état ne contribue pas peu à produire les actes qui disposent à recevoir la grace; que lorsqu'il s'agit d'honorer Dieu, il est de la fidélité de ne rien négliger de ce qui sert à rendre nos devoirs plus parfaits; que manquant en cela de ferveur, on mérite d'être privé des dons que Dieu fait aux ames ferventes; & qu'ainsi, comme j'ai dit, pour peu de chose on vient à perdre la grace de la priere, ce don si précieux, si désirable, si estimé des Saints, & de si grande importance pour l'avancement spirituel. Je m'en rapporte à l'expérience des personnes qui pratiquent l'Oraison, s'ils veulent bien nous dire quelle différence ils trouvent, lorsqu'ils y apportent l'exactitude dont je parle ici, & lorsqu'il leur arrive d'écouter un

peu trop la lâcheté naturelle. En quoi certes la conduite de Dieu paroît d'un côté bien remplie de bonté, de donner pour si peu de choses de si grandes récompenses ; & de l'autre bien jalouse, mais bien équitable, de refuser de grands dons pour de petites réserves, dont on n'a pas honte d'user avec lui.

Ce qu'on peut regarder comme certain à cet égard, & ce qui doit servir de règle aux âmes généreuses, & qui veulent servir Dieu parfaitement ; c'est que si la foiblesse habituelle de leur santé, ou quelque infirmité passagère, les oblige d'accorder quelque chose au corps pour son soulagement, Dieu sera assez indulgent pour le souffrir, & que cela ne diminuera rien de leur respect intérieur pour la présence de Dieu, ni ne rétrécira point la libéralité de Dieu à leur égard. Mais si l'on a une molle connivence aux inclinations déréglées de la nature, & qu'on ne se dispense des devoirs du plus profond respect que pour ne point blesser une délicatesse mal entendüe, il ne faut pas s'étonner qu'on demeure quelquefois toute sa vie privé d'un bien qu'on avoit désiré mais qu'au fond l'on n'estimoit guères ; puisque pour l'obtenir on n'a pas fait tous les efforts possibles, & qu'on s'est lâchement laissé vaincre par l'amour de ses commoditez.

D. Mais S. Ignace au livre des Exercices spirituels, ne permet-il pas de faire l'Oraison dans la posture où l'on se trouvera mieux disposé à

méditer , à genoux , assis ou en se promenant ?

R. Je réponds 10. que S. Ignace donne cette permission principalement à des personnes du monde qui entreprennent de faire les exercices de trente jours , c'est-à-dire , suivant l'usage de ce temps-là , tous les jours pendant un mois , cinq ou six heures de méditation. On pouvoit craindre que la trop grande lassitude du corps ne nuisist à l'attention nécessaire de l'esprit ; il n'en est pas de même de ceux qui n'ont qu'une heure par jour à employer à la priere.

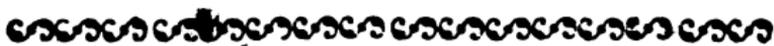
Je réponds en second lieu , que S. Ignace ne veut qu'on cherche à se soulager que quand il y en a une véritable nécessité ; & dans ce cas nous le permettons aussi-bien que lui.

Enfin je réponds , que l'exemple de S. Ignace doit servir à entendre son précepte ; on raconte que lorsqu'il se mettoit en prieres , & que les foiblesses qui lui étoient devenues assez ordinaires , l'empêchoient de pouvoir être longtemps à genoux il s'asseroit , mais que ce n'étoit que sur un petit siège bas , sans bras & sans appuy ; c'est-là se soulager autant qu'il est nécessaire , & rien de plus.

D. *Mais n'est-il pas de la sagesse de prévenir les incommoditez qui peuvent naitre d'une posture trop incommode & trop gênée ?*

R. Je réponds que ceux qui ont tant de prévoyance sont au hazard de ne jamais faire beaucoup de chemin dans les voyes de la sain-

reté. Les vrais enfans de Dieu remédient au mal quand ils le sentent , & que c'est un véritable mal ; mais ils n'occupent point leur esprit à se précautionner selon la prudence de la chair contre des maux qui peuvent arriver , & qui peut-être n'arriveront jamais. Ce n'est point la grace qui inspire ces inquiétudes & ces défiances pour l'avenir : elle apprend plutôt à mépriser les intérêts de la nature & à s'abandonner à la Providence. Heureux si tant de gens se sacrifiant & s'usant au service du monde , on pouvoit n'avoir quelque chose à souffrir , que pour avoir voulu servir Dieu avec ferveur & avec confiance.



C H A P I T R E XII. . .

De la parfaite nudité d'esprit.

D. *EN quoi consiste la parfaite nudité d'esprit ?*

R. Elle consiste à être tellement dégagée des créatures , & à jouir d'une telle liberté dans toutes les facultez , qu'on puisse de toutes ses forces & sans aucun partage , s'appliquer au service de Dieu.

Pour en bien entendre la nécessité , il faut sçavoir que le dessein de Dieu est que toutes les créatures nous servent de moyens pour aller à lui , le connoître & l'aimer. Mais par notre faiblesse , & par le penchant de l'amour propre , nous nous arrêtons aux créatures , & nous sub-

fituons les moyens à la fin; si bien qu'elles nous deviennent plutôt un piège, un regardement, une tentation, qu'un support & un aide pour nous élever au souverain bien. Tout ce que Dieu opère dans l'ordre de la grace, tend uniquement à nous établir dans sa connoissance & dans son amour. La Foi & les opérations de la Foi toute pure, non seulement nous élèvent à Dieu; elles nous unissent encore immédiatement à lui, & voyant les choses, jugeant des choses comme lui, nous ne sçaurions par cette voye nous égarer, ni nous tromper; mais outre la Foi & les opérations de la Foi pure, il est d'autres lumières dont on peut mesurer, quoiqu'elles soyent surnaturelles & capables si l'on en ufoit bien d'augmenter en nous la Foi même, l'Espérance & la Charité. Telles seroient les visions des Anges, des Bienheureux, de la Sainte Vierge & de JESUS-CHRIST même. On pourroit s'y attacher par amour propre, & elles pourroient devenir un empêchement à la perfection.

En effet, on connoît des personnes, qui de ces sortes de graces, soit qu'ils les eussent, ou qu'ils crussent les avoir, ont pris occasion de devenir opiniâtres dans leurs sentimens, téméraires dans leurs entreprises, imprudentes & indépendantes dans leur conduite, immuables dans leurs scandaleuses résolutions. Rien n'est donc plus important, ni plus nécessaire dans la vie spirituelle que la parfaite nudité d'esprit.

D. *Mais en quoi consiste cette nudité parfaite, & comment pratique-t'on ?*

R. Pour arriver à la perfection, il faut monter par plusieurs degrés.

Le premier est de se dépouiller de l'affection aux biens, aux emplois, aux personnes, & généralement à toutes les choses extérieures, autant qu'il est possible, ne tenant à quoi que ce soit, & n'aimant rien avec attache.

Le second, de renoncer aux satisfactions des sens & de l'esprit, à sa propre volonté & à son jugement propre, pour le soumettre aux Supérieurs légitimes, & se rendre de bonne foi à leurs décisions.

Le troisième de se dégager du goût des douceurs & des consolations intérieures, & des objets extérieurs, qui peuvent servir à exciter la dévotion sensible, sinon entant qu'ils peuvent nous aider à tout ce que nous venons de dire, & nous unir davantage à Dieu.

Le quatrième enfin, est de se dénuer d'une certaine affection secrète qu'on a naturellement pour les conduites de Dieu extraordinaires sous divers prétextes spécieux, n'en voulant que selon les desseins & le bon plaisir de Dieu, sans s'arrêter à les considérer dans soi-même, sans les ambitionner, sans s'y complaire, & sans y prendre trop d'appui : nous aurons occasion ailleurs d'expliquer ceci encore davantage. Dans cette disposition de cœur & d'esprit, ne voulant plus que Dieu, & ne cherchant que ce

qui peut nous rendre capables de le mieux connoître & de le mieux servir, on peut espérer de sa miséricorde que les grâces les plus extraordinaires se tourneront toujourns au profit de l'ame, s'il daigne l'en favoriser, & qu'elles serviront toutes, comme nous avons dit, à la fortifier de plus en plus dans la Foi & dans les vertus essentielles du Christianisme, en quoi consiste la plus sublime perfection. Mais dès qu'on se chercheroit soi-même, quoique d'une manière subtile & cachée, & qu'on préféreroit les dons de Dieu à Dieu même, ou qu'on n'aimeroit Dieu qu'à cause de ses dons; ce ne seroit plus la nudité parfaite que nous enseignons, & l'on s'ouvreroit le chemin à une multitude d'illusions & de dangers, dont il n'y a que les ames vraiment humbles & dégagées qui puissent espérer de se préserver.



C H A P I T R E XIII.

*D'une erreur des gens de Lettres au sujet de la
Dévotion.*

D. **Q**U'elle est cette erreur ?

R. **Q** Nous l'avons déjà dit & plus d'une fois, & de plus d'une manière; mais la chose est d'assez grande importance, pour qu'on ne doive point se lasser de l'entendre, & que nous cherchions toujours quelque nouveau tour pour la faire bien comprendre s'il est possible.

Cette erreur est donc que dans leurs exercices de piété, les Sçavans de profession donnent ordinairement beaucoup plus à l'entendement & à l'esprit, qu'au cœur & aux affections.

D. D'où peut venir cela ?

R. Ils allèguent pour raison que l'ordre naturel est de connoître & puis de vouloir, & qu'ainsi pour exciter dans la volonté quelque mouvement pieux, il faut auparavant se convaincre par les actes de l'entendement. Mais on pourroit croire que la véritable cause qui les fait agir beaucoup plus de l'entendement que de la volonté, est qu'étant accoutumés à la méthode des sciences, où l'on ne fait de progrès qu'à proportion qu'on est plus éclairé, ils jugent qu'il en doit être tout-à-fait de même dans la science des Saints; & espèrent que dès qu'ils seront pleinement convaincus des grandes vérités, le reste viendra bien-tôt naturellement & comme de lui-même: en quoi certes ils se trompent. Car bien que l'entendement marche avant la volonté, & qu'il puisse découvrir à l'ame de grands trésors de grace, néanmoins en matière de vie spirituelle, quand on est une fois bien instruit des Mystères & des vérités du salut, ce qui se peut faire en assez peu de temps, le grand profit de l'ame consiste en l'exercice de la volonté, & la solide méthode pour acquérir la perfection, est d'établir beaucoup d'affection sur un peu moins de connoissance; premièrement, parce que les plus grands

biens de la grace viennent de la volonté prévenue du secours de Dieu, & que les autres puissances ne peuvent mériter qu'autant que c'est la volonté qui les applique. Secondement, parce que la volonté sert même à éclairer l'entendement; lorsqu'elle est enflammée de l'amour de Dieu, & que ceux qui ont peu de ce divin amour, ont pareillement moins de lumières surnaturelles, quelque éclairés qu'on les suppose d'ailleurs. La vraie lumière vient des bénédictions que Dieu répand sur les âmes humbles & ferventes, à qui souvent en peu de temps il enseigne de grandes choses. Ce que les hommes ont de lumières par l'étude & par la science humainement acquise, sert peu pour la fin surnaturelle, au prix de ce que Dieu communique aux esprits fervents. Car ceux-ci pénètrent la vérité comme en elle-même, au lieu que ceux-là souvent ne la voyent que d'assez loin; ou quand même ils seroient fort éclairés, leur lumière est moins efficace, parce qu'elle n'est pas ardente.

Voilà pourquoi je dis qu'en matière d'Oraison ils se tromperoient fort, s'ils alloient mettre leur appui sur les connoissances qu'ils accumulent, en cultivant plus leur entendement que leur volonté. Au lieu de s'élever toujours à de hautes connoissances, ils devroient s'abaisser plus souvent devant Dieu, & s'enflammer davantage dans son amour. Ils disent que c'est pour toucher la volonté qu'ils font discourir

l'entendement : il est vrai encore une fois que les considérations aident à produire les affections ; mais ces considérations doivent être plutôt une représentation attentive du sujet en esprit de Foi , qu'une suite de long raisonnemens & de grands efforts d'esprit & d'imagination pour se convaincre. Une vûe de Foi sur un mystère , une vérité bien crüe & vivement appréhendée , est capable d'inspirer les sentimens de la plus tendre dévotion ; & l'expérience montre que l'Oraison qui se fait par cette seule appréhension des objets de la Foi , suivie des exercices de la volonté , allume bien plus vite dans le cœur le feu de l'amour Divin.

D. Pourquoi les gens de Lettres ne prennent-ils pas toujours cette voye là pour aller à Dieu ?

R. Je ne réponds encore ici que par conjecture. Ne seroit-ce point quelquefois que l'exercice de la volonté , où l'on goûte tant de douceur & d'où l'on tire tant de fruit , amène avec lui , comme par une suite nécessaire , la pratique d'une abnégation trop parfaite & d'un anéantissement de soi-même , qui met la nature & l'amour propre un peu trop à l'étroit ?

En effet , quand on s'adonne sérieusement aux pratiques de la mortification chrétienne , on ne trouve pas qu'il soit si difficile d'aller à Dieu par l'exercice de la volonté. D'abord qu'on se met en Oraison , l'ame se sent affectionnée au goût de la présence de Dieu , & elle y demeure familièrement & sans peine. Mais

quand une âme qui est lâche à se crucifier s'applique à l'Oraison, elle n'y sent point la même correspondance du côté de Dieu, parce qu'il ne communique guères ses consolations qu'aux âmes déjà mortes à elles mêmes, ou qui s'efforcent de se donner à lui sans réserve.

Ainsi ceux qui, comme quelques Sçavans, ne sont pas dans ce parfait dénuëment, & n'y veulent pas être, se trouvent contraints à l'Oraison de recourir aux raisonnemens pour avoir de quoi s'entretenir; à moins de cela ils s'ennuveroient horriblement. Ils s'efforcent donc de faire de nouvelles découvertes de connoissances sur le sujet de leur méditation; & quand après bien des raisonnemens ils peuvent en tirer quelque tendre sentiment pour Dieu, ils sont contens. Mais le fruit est toujours petit; car le vrai progrès spirituel consiste à croître en amour & en courage pour mieux faire chaque jour; au lieu qu'ils pensent beaucoup faire d'avoir profité en connoissance. Ils se nourrissent donc des nouveaux tours qu'ils ont donné dans leur esprit aux vérités de la Religion; mais ils ne se déterminent presque jamais à aucun nouvel effort de sainteté: ce leur est assez de suivre doucement le petit train de vie qu'ils ont pris, & de ne pas sortir des bornes étroites de vertu, qu'ils se sont depuis long-temps prescrites.

Ceux qui dans l'Oraison marchent par le chemin de l'amour ne sont pas ainsi resserrez; ils ne mettent point de bornes à leur perfec-

tion ; car l'amour est comme un feu insatiable qui demande toujours, & qui va toujours croissant par la matière qu'on lui donne.

Le mal seroit bien plus grand encore si l'on venoit à condamner trop vite ce qu'on n'expérimente pas, ou qu'on jugeât de tout ce qui peut passer dans d'autres par la médiocrité des effets de grace qu'on apperçoit dans soi-même. Un peu de connoissance expérimentale de ce que Dieu fait pour ses amis fidèles, donneroit bien-tôt d'autres sentimens. On jugeroit avec les Peres de la vie spirituelle, que ce n'est point uniquement par la force de l'esprit qu'on peut prononcer sur ces sortes d'opérations, qu'on ne les peut même que médiocrement entendre, à moins de les avoir éprouvées, & qu'il n'y a qu'un cœur pur & brulant d'amour qui puisse espérer de les éprouver : *Dabitur nosse cui dabitur experiri*, dit S. Bernard ; vous en aurez la connoissance si vous en avez l'expérience : & S. Bonaventure dans le passage du chemin de l'Eternité, que nous avons si souvent rapporté, assure qu'on ne pénètre le fond de la vie mystique que par le goût de la volonté, & que la pointe de l'entendement ne sçauroit percer cet abîme.

J'avoüe que la sagesse & l'amour marchent ensemble dans la vie spirituelle ; mais l'amour prend quelquefois l'effor si haut au dessus de la sagesse humaine, qu'elle ne peut plus que l'admirer & en demeurer ébloüie : les termes mê-

mes lui manquent pour former le langage de l'amour ; on sent infiniment plus qu'on ne sauroit dire ; ce sont ces excez désirables qui passent non seulement toute expression , mais toute intelligence naturelle , *dabitur nosse cui dabitur experiri.*

C H A P I T R E XIV.

Quelques éclaircissemens sur le Chapitre précédent.

D. *Est-ce une règle générale qu'il faille toujours plus donner dans la vie spirituelle à l'affection qu'à la raison ?*

R. Cette règle paroît assez universellement vraie , en ce qui regarde la manière de converser intérieurement avec Dieu dans les exercices de piété , il faut beaucoup plus nourrir le cœur que l'esprit ; & quoique souvent Dieu nous remplisse de lumières , ce que nous devons faire de notre côté , après nous être établis dans sa présence , & avoir reconnu ce qu'il demande de nous , c'est d'imposer silence à l'esprit , & de faire agir la volonté par des actes d'humilité , d'amour , de confiance , d'abandon & de détermination au bien que Dieu nous inspire.

Mais il n'en est pas tout-à-fait de même à l'égard de la conduite extérieure : presque toujours nous avons d'autres règles à y garder , que le sentiment & le goût du cœur. Il faut se ren-

être attentif & se conformer à la Loi extérieure de Dieu, aux ordres des Supérieurs, aux devoirs de son état, sans toutefois oublier les lumières & les mouvemens de la grace, ou plutôt se persuader que les lumières ne sçauroient être véritablement de la grace, si jamais elles venoient à nous écarter de là.

Saint Ignace n'eut pas plutôt commencé à vouloir rendre à Dieu un service parfait, qu'il connut que le Ciel l'appelloit à la direction des Ames. Mais la raison lui fit voir que ce dessein demandoit de la capacité; sans quoi il étoit difficile de faire beaucoup de bien, & de ne pas faire peut-être beaucoup de mal. Quoi qu'il n'eût donc nulle inclination naturelle pour l'étude, ayant toujours vécu à la Cour ou dans les Armées, qu'il fût âgé déjà de trente trois ans, que son attrait fût pour la vie intérieure, & qu'il y trouvât des consolations bien capables de le retenir, il se mit à étudier dans une école les premiers principes du Latin. Le démon fit mille efforts pour lui donner le change; c'étoit un surcroît de douceurs célestes quand il s'agissoit d'étudier. Le verbe *amo*, qu'il lui falloit conjuguer; le transportoit vers Dieu, qu'il avoit aimé si tard & qu'il vouloit toujours aimer. Mais bien loin de céder au goût affectueux qui le détournoit de l'étude, il pria le Maître qui l'instruisoit de le presser de plus en plus, il fit vœu de persévérer & de poursuivre ses études, il retrancha sur ses dévotions de quoi
donner

donner plus de temps à cultiver sa mémoire & son esprit.

C'étoit-là certainement se conduire , non point par affection , mais par raison ; disons mieux , c'étoit se conduire par un mélange d'affection & de raison tout ensemble ; car les saints désirs dont il se nourrissoit presque uniquement dans la priere , le portoient à suivre ce qui lui paroissoit de plus raisonnable pour glorifier Dieu , & lui attirer les ames qu'il a tant aimées.

J'ai rapporté cet exemple de S. Ignace, parce qu'il éclaircit parfaitement le point dont il s'agit , & qu'il confirme de plus en plus ce que nous avons déjà dit si souvent de la conduite de ce grand Maître de la vie spirituelle , dans l'usage qu'il faisoit de l'Oraison & de l'affection. Ce que nous disons ici de la nécessité de suivre la raison pour s'appliquer à l'obligation de suivre les Loix extérieures & les devoirs de l'état. Il faut que le fruit de toutes nos affections saintes au temps de la priere , soit de nous faire entreprendre ce que l'obéissance nous ordonnera , & ce que les Commandemens de Dieu déterminent à l'état d'un chacun , peuvent dans les diverses occasions nous prescrire.





C H A P I T R E X V.

Comment on peut reconnoître quels bons mouvemens sont des volontez de Dieu.

D. *J* E ne doute point que les Saints & les Maîtres de la vie spirituelle n'ayent donné bien des règles sur une matière de si grand usage. Je voudrois sçavoir leurs sentimens & leur pratique ?

R. J'expliquerai d'abord les qualitez que doivent avoir les mouvemens qui marquent la volonté de Dieu, & ensuite les règles qu'il faut observer pour les reconnoître.

Pour être regardé comme des volontez de Dieu, les mouvemens que nous supposons qui viennent de lui, doivent donc avoir trois qualitez.

1^o. Outre qu'ils doivent être Saints, ils doivent être accompagnés de justice, car, comme dit l'Auteur de l'Imitation de JESUS-CHRIST. *Tout ce qui est bon n'est pas saint, & tout ce qui paroît parfait n'est pas agréable à Dieu*; il y a des choses bonnes & louables dans de certaines personnes; ces mêmes choses seroient blâmables dans d'autres, parce qu'elles répugnent à quelque partie de leurs devoirs, pris selon toute la totalité.

Saint Henry & Sainte Cunegonde, S. Elzéar & Sainte Dauphine, sont loués d'avoir gardé la continence dans le Mariage, parce que cela

se faisoit d'un consentement mutuel pour se donner à la priere & aux bonnes œuvres avec plus de liberté d'esprit. Une femme, qui ne trouvant pas dans un mari des dispositions si pures, ni si dégagées, voudroit contenter sa dévotion à cet égard, commettrait une grande injustice, & se pourroit rendre coupable de beaucoup de péchez. Dieu veut que l'on conserve à chacun ses droits & ses justes prétentions; c'est une règle inviolable.

20. Pour connoître si Dieu veut quelque chose, il faut éprouver les mouvemens par la durée. Il ne suffit pas qu'on les sente dans l'ame seulement à la présence des objets qui les excitent. Il faut qu'ils reviennent souvent dans l'Oraison, dans les Communions, dans les autres dévotions, lorsque l'ame jouit de sa paix la plus profonde. Ceci est sur tout nécessaire quand il s'agit d'un établissement durable, comme de choisir un état de vie, d'entrer en Religion, ou de demeurer dans le siècle.

30. Il faut que le mouvement de Dieu porte avec soi une douceur qui touche le fond du cœur, & qui semble assurer que c'est la volonté de Dieu. Ce n'est pas assez qu'on sente une impétuosité, une espèce de transport vers le bien. Car tous les mouvemens de Dieu ont cela d'ordinaire, quoiqu'ils ne soient pas des volontez de Dieu. Il faut que l'ame soit parfaitement tranquille & en pleine liberté. L'esprit de Dieu n'est point dans le trouble; & selon les ré-

gles mêmes de la sagesse humaine , on se défie d'un projet formé dans l'ardeur des premières inclinations.

Je ne dois point omettre ici la certitude qui vient de l'obéissance ; c'est elle pour ainsi dire qui doit mettre le sceau à tout le reste. Une personne qui a fait vœu d'obéir & qui découvre humblement tout ce qui se passe dans elle, doit avoir cette confiance que Dieu ne l'abandonnera jamais ; & que quand elle pourroit se tromper dans ses délibérations , Dieu rectifiera toujours son choix , & la ramènera au point de sanctification & de paix qu'elle désire. Ceux mêmes qui n'ont pas fait vœu d'obéir , doivent toujours prendre conseil d'une personne vertueuse & éclairée. Il est certain qu'un homme qui n'a d'intérêt que celui de nous bien conduire , est plus capable que nous mêmes de juger sagement si les trois conditions que nous venons d'exposer se trouvent assez dans nos bons sentimens , pour juger que ce soyent des volontez de Dieu. Ainsi quoique son autorité ne soit pas absolument infaillible, nous sommes beaucoup plus assurés , que si nous n'avions suivi que nos propres délibérations.

D. Dites-nous maintenant les règles qu'il faut garder dans l'examen des volontez de Dieu, qui ne sont pas certaines ?

R. La première est de s'adresser à Dieu par des prières humbles & ferventes , & de reconnoître , mais avec sincérité, la profondeur des

ténèbres naturelles à l'homme, s'il n'est éclairé de la grace d'en haut.

La seconde, que S. Ignace recommançoit toujours avec instance ; c'est de se mettre l'esprit & le cœur dans un parfait équilibre, dans une indifférence entière sur les choses qui font la matière de la délibération, se défiant sur tout des partis qui flattent la passion & les penchans de la nature, ou tâchant même d'incliner plutôt vers le parti opposé. La dernière enfin, c'est de laisser meurir ses bons desirs, & de ne pas croire que de secondes lumières ne puissent être aussi sûres que celles dont on s'est peut-être laissé d'abord éblouir. Le délai ne gâte rien quand il ne vient point de paresse ni d'indétermination aux choses du service de Dieu.

Je veux montrer la pratique de ces règles dans un exemple, dont j'ai moi-même été témoin, & où Dieu voulut que j'eusse quelque part.

Une Dame de condition, * avoit eu toute sa vie un grand désir d'être Carmelite de la réforme de Sainte Theresé. Quoique mariée, elle demeura près de quarante ans sans perdre ce désir, à cinquante-cinq ans elle devint veuve, & elle étoit alors sujette à de grandes infirmités. Cependant son désir la pressant d'autant, plus qu'elle se voyoit libre & maîtresse en quelque façon de l'exécuter, elle s'en déclara à un fils qu'elle avoit Religieux, lui exposant en mê-

* C'étoit la Mere même de l'Amour.

me temps les extrêmes indispositions. Celui-ci persuadé que Dieu ne refuse jamais sa lumière aux âmes qui le cherchent sincèrement recoururent à lui par l'Oraison, fut d'avis qu'elle ne déterminât rien sur cette affaire, qu'après avoir bien consulté le Saint Esprit ; qu'elle communiquât à cette intention, & qu'elle s'offrit à Notre Seigneur pour tout ce qui lui plairoit d'ordonner. Elle suivit ce conseil ; & après sa communion il lui resta une impression forte que Dieu la vouloit dans un état plus parfait que celui où elle se trouvoit alors ; mais le mouvement de la grace ne la pouvoit pas plus loin.* Elle le dit à son fils, qui jugea qu'il se pouvoit faire que Dieu demandât d'elle plus qu'il ne paroïssoit, & lui conseilla de continuer à s'offrir à Dieu, pour faire absolument sa volonté, attendant avec paix & indifférence qu'il la lui fit connoître. Elle persévéra donc à renouveler sans cesse l'oblation d'elle-même à Dieu, & elle sentit bientôt revenir son ancien désir d'être Carmelite. Les mouvemens en devinrent si fort que son fils ne douta plus qu'ils ne fussent de Dieu, sans toutefois conclure que ce fut la volonté de Dieu.

La Dame les communiqua à son Confesseur, qui étoit Supérieur d'une Communauté d'hommes sçavans, & qui jugea que c'étoit une témérité à une femme de cinquante cinq ans, accablée d'infirmité, de penser à être Religieuse, & Religieuse Carmelite, au hazard d'en for-

tir, ou de succomber sous le poids d'une règle si austère. D'ailleurs qu'elle pourroit faire de grands biens dans le monde par ses exemples & par ses charitez ; d'où il concluoit qu'elle ne devoit pas penser à la religion. Ce Confesseur n'avoit aucun égard aux mouvemens pressans que sentoit sa pénitente, & disoit qu'il ne se falloit pas gouverner par ces sortes de principes, mais par la raison. Le fils n'étoit point du même avis, & croyoit qu'entre les raisons qui pouvoient appuyer son dessein pour la vie religieuse, une des plus considérables étoit le mouvement de Dieu, de la manière qu'il se faisoit sentir après la Communion, à l'Oraison, & lorsqu'elle se mettoit dans l'indifférence, & dans la disposition de faire tout ce qu'il plairoit à Dieu.

Dans ces embarras la veuve vertueuse interrogea les Religieux les plus éclairés & les plus sages de sa connoissance, qui convinrent presque tous qu'elle ne devoit point déférer au mouvement intérieur, mais à la raison, qui montrait que son âge & ses infirmités la rendoient incapable de la vie de Carmélite, & que dans le monde elle pourroit faire beaucoup d'aumônes & de bonnes œuvres. Elle répondit que les Constitutions de Sainte Thérèse permettoient de recevoir une personne âgée ou infirme qui fut insigne bienfaitrice du Monastère, & qu'en ce cas on la dispenseroit de l'austérité de la règle.

Elle demeura ainsi long-temps indéterminée, jusqu'à ce que les mouvemens de la grace devinrent si pressans, que son fils ne douta plus qu'ils ne fussent une véritable volonté de Dieu, & dit à sa mere, qu'il ne lui pouvoit conseiller autre chose que de les suivre, que cependant il n'avoit rien à lui ordonner. Un Pere Feuillant qui avoit été autrefois Confesseur de la Dame se trouvant du même sentiment, elle résolut enfin d'entrer chez les Carmelites en qualité de bienfaitrice. C'étoit un parti qui paroissoit l'éloigner des deux extrémités; mais bien-tôt après qu'elle eût pris l'habit, elle se sentit inspirée d'essayer l'entière observation de la Règle; & avant la fin de son noviciat, elle eût assez de force pour la garder à la rigueur, comme les autres Religieuses. Elle passa quatorze ans de la sorte sans aucune incommodité qui l'obligeât de garder l'infirmerie, & elle n'y alla que pour la maladie dont elle mourut.

Tous ceux qui s'étoient opposez à l'exécution de son dessein, reconnurent que Dieu l'avoit voulu Religieuse. J'estime qu'en cet exemple on voit la conduite qu'il faut tenir pour découvrir dans les mouvemens de Dieu sa sainte volonté; & quand une ame s'offre sincèrement à lui, qu'elle persévère à demander sa lumière, & qu'elle se dégage de tout intérêt humain, il n'est guère concevable que Dieu manque de l'éclairer: car puisqu'il nous commande de faire sa volonté, il faut qu'il nous la fasse con-

noître ; & lorsqu'il s'agit des choses qui ne sont pas ordonnées par la Loi , son inspiration mérite certainement de très-grandes attentions.

On sçait assez que cette voye de l'inspiration Divine est fort négligée de bien des gens , par l'appui trop grand qu'ils prennent sur leurs raisonnemens , & par la crainte des équivoques d'une inspiration douteuse. Mais en bonne foi n'y a-t'il rien d'équivoque dans nos raisonnemens humains ? Sont-ce toujours des démonstrations bien sensibles de la vérité ; & faut-il qu'on ait toujours recours à la raison , parce que l'inspiration prétenduë aura quelquefois trompé , & que jamais on ne suive l'inspiration après l'expérience de tant d'égaremens pitoyables où nous livre chaque jour notre raison ? C'est la raison même qui fortifie & qui doit faire suivre l'inspiration dans les circonstances & avec les précautions que nous venons d'expliquer.





DIALOGUES

SPIRITUELS

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE I.

*De la difficulté qu'il y a de recevoir la lumière
Divine par l'inspiration.*

D. *Est-il si difficile de recevoir la lumière Divine par l'inspiration ?*

R. Cette difficulté ne vient que de ce qu'on apporte rarement les dispositions nécessaires pour la recevoir. Ces dispositions sont celles précisément dont nous avons parlé aux Chapitres précédens.

Recourir à l'Oraison & demander instamment à Dieu d'être éclairé de sa grace sur le sujet dont il est question ; avoir une sincère volonté de faire ce que Dieu veut, & nous rendre de notre côté autant qu'il se peut indifférens à tout ; enfin ne précipiter rien, mais examiner à loisir s'il n'y a point quelque passion qui nous parle, & qui puisse être le principe du goût que nous sentons à la pensée d'une résolution plutôt que d'une autre. Quand Notre Seigneur

voit une ame ainsi disposée , il ne tarde guères à lui manifester par son inspiration ce qu'elle doit faire ; & si l'approbation des personnes qui doivent nous connoître , nous confirme dans notre choix , c'est dans l'état où nous vivons , & au regard des matières où la Loi ne s'explique pas nettement , tout ce qu'on peut , selon le cours ordinaire , avoir d'assurance que Dieu est content. Aussi sentira-t'on le secours de Dieu , & une force extraordinaire dans ses bons desirs , contre les jugemens & les attaques de ceux qui voudroient les combattre ou les traverser.

Ce qui fait donc que cette conduite d'assujettissement à la Loi intérieure de Dieu , est si peu suivie , même de la plûpart des ames , qui ont la volonté de servir Dieu , ce n'est pas qu'il soit difficile de la connoître ; mais c'est qu'il en coûte beaucoup à la nature pour s'y assujettir : c'est qu'elle régle nos mouvemens , qu'elle arrête nos impétuositez , qu'elle reprend nos immortifications , qu'elle condamne notre libertinage , qu'elle nous soumet à suivre les conseils des Saints , plutôt que les instincts flatteurs d'une raison toujours facile à séduire. Ainsi ne pouvant souffrir cette dépendance étroite de la grace , & ne voulant pas néanmoins nous aveugler tout-à-fait , nous sommes bien aises de supposer plus de difficultez qu'il n'y en a à connoître les lumières Divines , & acquérir ainsi le droit de suivre d'autres régles que l'inspiration.

D. En quoi est-ce particulièrement qu'on craint de connoître la lumière Divine ?

R. En deux points principaux, sur la recherche de l'honneur & sur le soin de la santé.

Tout homme est naturellement orgueilleux : c'en est assez pour se persuader que Dieu ne veut pas qu'il souffre, & beaucoup moins qu'il aime l'humiliation. Il faut convenir qu'il y a une certaine réputation nécessaire à chacun pour réussir dans ses fonctions, quelque état qu'il ait embrassé. Or c'est là justement le prétexte dont l'amour propre se sert à toute occasion, pour empêcher, ou qu'on ne s'humilie du tout, ou du moins qu'on ne garde ce juste milieu, qui sans se rendre méprisable rendroit néanmoins le mépris précieux, quand il viendrait sans qu'on l'eût mérité. Un livre entier ne suffiroit pas pour développer en combien de façons l'orgueil de l'homme lui fait illusion à cet égard : mais avec un peu d'attention à la lumière Divine, tous ces faux brillans se dissiperoient, & Dieu diroit jusqu'où précisément on doit aller pour ménager sa réputation, & ne point sortir des bornes de l'humilité.

Sur l'article de la santé, il n'est pas concevable, tout de même, combien de personnes se trompent, quoique avec assez de bonne volonté d'ailleurs. Elles se trouvent sujettes à quelques infirmités véritables, ou supposées ; car il importe assez peu, & un mal en partie imaginaire tourmente souvent autant, ou plus, qu'un

autre tout-à-fait réel. Elles se feront donc accoutumées à se donner de certains soulagemens, à consulter les Médecins sur le moindre accident, à faire de continuelles observations sur leur régime de vie. Dites-leur qu'il vaudroit mieux s'abandonner un peu, & risquer de souffrir quelque chose, que de faire souffrir les autres peut-être, & de se rendre esclaves eux-mêmes de tant de remèdes & de formalitez; que ç'a été l'esprit de tous les Saints, & que Dieu s'ils vouloient le consulter, ne leur inspireroit point autre chose: ils répondront qu'ils ne font que suivre l'ordre des Médecins à qui Dieu veut qu'on obéisse quand on se trouve indisposé; qu'agir autrement c'est tenter la Providence, & mépriser les remèdes qu'elle a donnés à l'homme pour son besoin. Si vous répliquez qu'il est vrai que dans les grandes maladies on doit recourir aux Médecins & leur obéir, mais qu'il n'est pas nécessaire de les consulter dans cette multitude de petits maux, ni dans des infirmités longues & habituelles; que le sentiment des vrais spirituels est de s'abandonner à Dieu dans ces sortes d'indispositions & de les supporter avec un généreux mépris de la vie; ils sont si attachés à leurs maximes de santé, & si foibles en vertu, qu'ils ne goûteront jamais ces leçons d'abnégation & ces maximes de l'amour de la Croix. Le souverain malheur, c'est s'ils trouvent des personnes éclairées & réputées vertueuses, qui les flattent dans cette

foiblesse : alors l'amour propre les aveugle , & les rend incapables de recevoir jamais les lumières Divines.

S'ils pouvoient reconnoître leur imperfection , & former un vrai dessein de recevoir la Loi de Dieu & non point de la lui vouloir donner , Dieu ne manqueroit pas de les éclairer. Car il n'attend d'ordinaire que notre détermination pour nous donner sa lumière , & il nous la donne à proportion qu'il nous voit déterminer à la pratique du bien. Ainsi pour avoir une lumière pleine & absoluë touchant le soin que nous devons prendre & de notre honneur & de notre santé , & généralement de tous nos autres intérêts , il ne faudroit que former un dessein absolu de pratiquer la parfaite abnégation de nous mêmes en tout ce que Dieu voudra. C'est ici la disposition de ceux qui disoient : *Parlez , Seigneur , car votre serviteur écoute ; mon cœur est prêt , Seigneur , mon cœur est prêt.*

D. *Quel conseil donneriez-vous aux personnes qui se sentent marquées ici , pour se garantir des illusions de l'amour propre au sujet de la santé , de l'honneur , &c.*

R. Je les prierois de ne se point faire Juges dans leur propre cause ; & après avoir ouvert leur ame , & fait part des divins mouvemens qui l'agitent , à quelque personne bien spirituelle , de souffrir qu'on leur ouvrit les yeux , qu'on leur dit la vérité sans les flatter , qu'on les aidât à connoître la volonté de Dieu , & qu'on

les fit marcher efficacement dans les voyes de la grace , avec discrétion ; mais aussi malgré les inclinations & les répugnances mal entendues de la nature. Ce n'est point le hazard qui conduit à ces sortes de Directeurs ; le hazard fera trouver plutôt des protecteurs des droits de l'homme. Mais comme on demande à Dieu sa lumière dans l'Oraison , on peut lui demander aussi quelqu'un qui aide à la connoître, & comme ceux qui veulent être trompez rencontrent souvent dans l'Ecriture des Prophètes qui les trompent ; de même il faut espérer que le désir d'être bien & sagement conseillé, fera trouver des guides surs & fidelles , dans qui , & par qui Dieu parlera à l'homme de bonne volonté.



C H A P I T R E I I.

Des divers degrés de la lumière Divine dans les Ames.

D. **D**ieu éclaire-t'il toujours de la même manière ceux qui se mettent avec sa grace dans les dispositions dont nous venons de parler ?

R. Il les éclaire toujours autant qu'il faut pour se conduire d'une façon qui lui soit agréable ; mais la lumière Divine ne porte pas toujours dans leurs esprits un même degré de certitude & de clarté.

D. *Quelle est la cause de cette différence ?*

R. Le bon plaisir de Dieu en est la cause prin-

cipale. Car la lumière dont nous parlons étant le don d'une intelligence beaucoup supérieure à notre raison, Dieu ne la doit jamais à qui que ce soit. On la peut obtenir par des vœux ardens & par la ferveur des bonnes œuvres ; mais on ne sçauroit la mériter dans aucun degré ; combien moins pourroit-on la mériter dans un degré sublime ? Dieu donc pour des raisons inconnuës, & qui ne sont mesurées que par les desseins qu'il a sur les personnes, donne quelquefois à des Ames délite une lumière qui ne leur laisse guères sujet de douter que ce ne soit lui qui leur parle : Le plus souvent la lumière Divine se déclare d'une manière moins vive, mais qui suffit pour que sagement on puisse s'y appuyer. Quelquefois enfin on a sujet de croire qu'on est inspiré de Dieu, mais on ne laisse pas de craindre & de douter ; & c'est principalement alors qu'il faut prendre conseil. Dieu demandoit à Job s'il sçavoit par quelle voye se répand ici bas la lumière. Ceci peut autant ou plus s'entendre de ces routes obscures que tient la grace pour s'insinuer dans le cœur de l'homme, lesquelles il nous seroit aussi important de bien connoître, qu'il est difficile de ne s'y méprendre jamais.

D. Doit-on jamais se croire infallible. sous prétexte qu'on se sent comme certainement éclairé de la lumière Divine ?

R. Non. Ce seroit introduire dans la Religion le phanatisme, & ouvrir une large porte à toutes

toutes fortes d'illusions. Il n'y a que les vérités de la Foi & les lumières que Dieu donne à son Eglise dans le besoin d'éclaircir ces vérités qui soient infaillibles.

De là vient aussi que les Saints dans le temps qu'ils se sont crûs les plus éclairés, ont toujours beaucoup déferé au jugement des Pasteurs & des Supérieurs, qui, quoique dans un degré beaucoup moindre que l'Eglise entière, ont néanmoins une assistance spéciale pour diriger les particuliers dans la Loi de Dieu. Ce n'est donc jamais qu'en comparant la lumière intérieure de la grace à la conduite fondée sur le simple raisonnement, que nous voulons qu'on reconnoisse dans celle-là une espèce de supériorité, & qu'on se persuade qu'on se trompera plus rarement en écoutant Dieu humblement, qu'en donnant une si vaste carrière à ses pensées & à ses réflexions. Pour ce qui est de la Foi & de l'obéissance, elles ont toujours leurs droits inviolables contre lesquels Dieu lui-même n'ira jamais.

Je crains que ce que je dis ici ne blesse peut-être la délicatesse de ceux qui mettent l'homme, pour ainsi dire, tout entier dans sa raison, & qui veulent qu'elle soit le juge dernier & souverain de toutes nos délibérations. Je les conjure donc de se souvenir de ce que j'ai dit déjà, que par la raison que nous voudrions soumettre à l'inspiration, nous n'entendons pas ces premiers principes de vérités qui naissent

Y

avec nous, & dont l'assemblage formé ce qui s'appelle le sens commun ; mais nous parlons des raisonnemens qu'on peut faire, en tirant d'une vérité qu'on suppose connue, d'autres vérités qui ne le sont pas. En ce sens donc je dis que la raison est fort trompeuse, aussi trompeuse, beaucoup plus trompeuse que l'inspiration, quand on l'écoute avec les correctifs que nous expliquons dans tous ces Chapitres : que les grands esprits, qui en font comme leur principale batterie, prennent plus souvent le change que les âmes humbles & simples qui se conduisent par les lumières de leur Oraison ; que c'est une singulière grace que de se sentir disposé à recevoir cette lumière, & qu'il est à craindre qu'on ne la néglige souvent que pour se mettre plus au large, en suivant les fausses lueurs de la passion déguisée en raison.

Ainsi dans le temps même que je conviens que rien n'est infaillible que la Foi & l'obéissance aux puissances ordonnées ; je crois toujours que si après la Foi & l'obéissance, il peut y avoir quelque chose dans ce monde d'assuré, c'est la lumière du Saint Esprit, reçûe par l'infusion de la grace dans une âme humble, & qui ne cherche que sa sanctification & la gloire de Dieu.

D. Mais si c'est la lumière du Saint Esprit, comment dit-on qu'elle peut-être sujette à l'erreur, n'est-ce pas un rayon de la vérité même ?

R. C'est un rayon de Dieu en elle-même, il est vrai ; mais il faut qu'elle passe dans l'esprit

de l'homme pour l'éclairer, & il n'est point extraordinaire qu'étant arrivée là, par la faute de l'homme même, elle s'altère en mille & mille façons, qui la déguisent & lui ôtent sa pureté originelle. La lumière du Soleil vive & éclairée comme elle est en elle-même, s'obscurcit & se ternit en pénétrant les nuës, les fenêtres, nos yeux mêmes, quand ils sont mal affectez ; & nous n'en recevons qu'un secours souvent trompeur pour juger de la situation & des couleurs véritables des objets qui nous viennent frapper la vûë, ce n'est point la faute de la lumière.

C H A P I T R E III.

De la dépendance qu'il faut avoir de l'Esprit de Dieu, & de sa conduite en toutes nos actions.

D. *Q*U'est-ce qui donne de la noblesse, de l'élevation, du prix à nos actions ?

R. C'est l'attention que nous avons à les faire par un principe purement divin, sans mélange, autant qu'il se peut, de rien d'humain ni de bas. Peu de personnes, même de celles dont la vie est pure & la dévotion solide, font réflexion sur ce que nous voulons dire ici. C'est à leur propre esprit qu'elles se laissent conduire ; ce sont leurs propres intérêts qu'elles recherchent. Pourveu qu'elles fassent le bien elles sont contente ; mais elles ne font pourtant pas le bien

aussi bien qu'elles pourroient, & qu'il conviendrait, eû égard à la grandeur de Dieu & à l'étendue de la grace qu'il leur présente, pour se rendre vraiment parfaites.

Pour bien entendre ceci, il faut sçavoir que dans l'exercice de la vertu, il y a diverses manières de la pratiquer très différentes en perfection. Les Ouvriers qui travaillent en or, en argent, en cuivre, font souvent les mêmes ouvrages, se servent des mêmes instrumens; cependant il y a bien de la différence du prix d'un ouvrage d'or à celui d'un ouvrage d'argent. Il en est de même des œuvres de la grace. Tous ceux qui veulent être bien à Dieu font à peu près les mêmes exercices: ils prient, ils s'approchent des Sacremens, ils se mortifient, ils font des charitez; mais quelle différence dans la manière dont se fait tout cela? le Ciel n'est pas si élevé au dessus de la Terre, que quelques-uns l'élevent au dessus des autres au jugement & au goût de Dieu: ceux-là bâtissent tout de diamans & de pierres précieuses; ceux-ci ne font qu'un édifice de paille & de boüe.

Je dis donc que cette différence vient de ce que les uns font leurs actions avec beaucoup de recherche d'eux-mêmes, & par l'impétuosité de leur propre esprit, & que les autres les font purement & avec une étroite dépendance de l'esprit de grace qui les anime. Car ce qui relève nos actions, c'est lorsqu'il y entre plus de l'esprit de Dieu que du nostre, & ce qui les ra-

vale, c'est lorsqu'il y a plus du principe humain que du divin. Le pur or de la grace, c'est quand notre action est toute de Dieu, pour ainsi dire, & qu'il n'y a que très-peu du notre.

Je ne dis pas quand Dieu fait tout par sa grace, & que notre libre arbitre ne fait rien; cette doctrine supposeroit une hérésie: mais je dis, quand prévenu de la grace, le libre arbitre se laisse conduire au mouvement intérieur de Dieu, mortifiant ses activités naturelles & tout autre motif qui le détacheroit de là. Nos actions sont donc d'autant plus hautes & plus parfaites que nous y regardons plus Dieu, & que le principe de grace y influë davantage, & notre plus grande attention par conséquent doit être de voir à chaque moment à quoi c'est que nous porte l'Esprit de Dieu, & le motif par lequel il nous y porte, & de réveiller en nous cette vive ardeur de lui plaire, que mille intérêts naturels, ou moins parfaits, peuvent partager & amortir.

Quelques-uns comprendront peut-être avec peine ce que nous disons, d'autres le mépriseront & n'en tiendront aucun compte; parce qu'ils ne connoissent point d'autres manières d'agir que celles qui leur sont ordinaires, & que tout hors de là leur semble chimérique ou inutile. Par exemple, s'il faut s'entretenir avec Dieu à l'Oratoire ou après la Communion, ils seront satisfaits pourvû qu'ils puissent dire avec liberté leurs prières vocales, qu'ils y sentent un

peu de goût, ou qu'ils produisent un nombre d'actes intérieurs avec de certaines formules auxquelles ils sont habituez : cela est bon ; mais leur entretien avec Dieu seroit bien plus intime & plus affectueux, leurs actes bien plus pénétrants & plus purs, si sans s'attacher servilement au nombre ni aux formules ils parloient à Dieu de l'abondance d'un cœur simple & recueilli dans lui-même.

Je ne parle ici que des prières qui ne sont pas d'obligation ; & je suppose un temps de lumière où Dieu veut bien nous entretenir & nous écouter ; car dans la sécheresse, dans la distraction, il faut se servir de toute sorte d'artifice pour vaincre sa dureté, & ramener doucement son esprit à Dieu ; mais quand Dieu nous prévient & qu'il nous invite à le suivre, c'est beaucoup perdre de se retirer à l'écart. La plupart des gens veulent pouvoir sentir, voir, compter leurs bonnes actions : il peut y avoir en ceci beaucoup de bassesse. Semblables à peu près à ces bonnes gens de la campagne, qui ne savent parler que du soin de leur ménage, & qui ne connoissent point la douceur qui se trouve dans la conversation des personnes spirituelles & polies. Ainsi donc ne voulant pas connoître, ou n'aimant pas ce grand assujettissement à l'esprit de Dieu, on se borne à quelques pratiques. Pourvu qu'on prie Dieu, c'est assez, on ne cherche point à le faire plus parfaitement, ni à entrer dans ce recueillement intérieur, & cette

unité d'affection , qui disposeroit aux plus délicates opérations de la grace. C'est un appétit impatient & avide qui se contente d'une nourriture grossière ; semblables encore à ceux qui étant conviez à un festin , où l'on doit servir ce qu'il y a de plus exquis , se lasseroient d'attendre qu'on eût servi , & courroient à l'office se rassasier de gros pain , & de quelque viande pésante & insipide.

D. Mais ne craignez-vous point qu'on vous accuse de trop raffiner en matière de dévotion ?

R. Je l'ai déjà dit , bien des gens le penseront peut-être , & trouveront que vouloir combattre ces défauts si délicats , c'est affecter trop d'élévation. Mais pourquoi ne chercherons-nous pas la manière de servir Dieu la plus parfaite ? nous travaillons pour un si grand Maître , & pour la durée de toute une éternité. Or la perfection ne consiste pas tant à faire beaucoup d'ouvrage , qu'à faire & à finir quelque chose d'excellent : Elle ne consiste pas dans le matériel ni dans la quantité des actions , mais dans leur forme & dans leur valeur. C'est à quoi l'on ne pense pas plutôt , qu'on rectifie ses idées , & qu'on nous sçait gré de dire tout le bien que nous avons appris des Saints nos Maîtres , nos modèles & nos peres.





C H A P I T R E IV.

De la vertu parfaite.

D. *EN quoi consiste la perfection de la vertu ?*

R. Elle consiste à en faire les actes, non-seulement avec promptitude & ferveur, mais encore avec facilité & avec plaisir. C'est le sentiment des Théologiens & des spirituels; & la Philosophie même, après Aristote, ne pense & ne parle pas d'une autre manière.

D. *Il y a pourtant quelques personnes qui disent que la vertu peut être parfaite, nonobstant qu'on sente de grandes difficultez à la pratiquer ?*

R. Elles peuvent avoir quelque raison, car il faut bien distinguer deux sortes de difficultez; les unes qui viennent du dedans, les autres qui viennent du dehors. Celles dont la cause est la foiblesse des habitudes & des principes intérieurs qui portent au bien, montrent évidemment que la vertu n'est pas encore parfaite. Mais si les principes intérieurs étant forts & vigoureux, les difficultez qui s'opposent à leurs actes ne venoient que d'une cause étrangère, la vertu ne laisseroit pas d'avoir sa perfection; rendons ceci bien sensible. Naturellement à cause de notre orgueil nous avons tous de la peine à supporter le mépris & à nous humilier. Quand quelqu'un avec cette difficulté naturelle vient à l'école de la vertu, il entend

qu'un Maître de la vie spirituelle, tel que seroit S. Ignace, lui dit que la principale étude d'une personne qui veut arriver à la sainteté, doit être de chercher en toutes choses ce qui l'humilie, & ce qui le mortifie davantage ; qu'il doit désirer & aimer les affronts aussi ardemment que les personnes du monde ambitionnent les honneurs & les loüanges. D'abord cette leçon lui paroît difficile ; cependant il veut l'apprendre ; il est résolu de la mettre en pratique. Bien-tôt après l'occasion s'en présente, on lui marque du mépris, on lui dit quelques paroles piquantes ; cela lui est fort sensible, son cœur se souleve, il est prêt à répondre ; mais se souvenant de la doctrine qui lui a été enseignée, il se retient & souffre cette injure sans dire mot : il fait un acte de grande vertu, mais cette répugnance intérieure qu'il sent à se vaincre, marque que sa vertu n'est pas parfaite. Un autre fois dans une pareille occasion il sentira encore de la peine ; mais sa peine ne sera pas si grande : elle sera encore moindre à la troisième fois : ainsi la difficulté diminuant peu à peu, parce que le principe intérieur se fortifie par l'exercice de la vertu, il n'aura plus de peine à se résigner au mépris ; enfin avec l'aide de la grace & par la considération de Notre Seigneur JESUS-CHRIST, il en viendra à sentir de la joye de se voir rebuté, méprisé, calomnié : quand on en est venu là, la vertu est dans sa perfection.

Une autre excellente vertu, c'est d'être in-

différent à tous les accidens de la vie, & de sçavoir y conserver toute sa paix : aussi de soi-même rien n'est-il plus difficile ; mais par la fidelle correspondance à la grace on peut arriver à ce degré de tranquillité, où les événemens les plus inopinez & les plus étranges ne font plus d'impression sensible sur le cœur. Saint Ignace avoit acquis cette perfection. Un jour étant malade, le Médecin lui commanda de bannir de son esprit toute les pensées qui pourroient lui donner de l'inquiétude. A cette occasion il se mit à examiner ce qui seroit capable de l'affliger ou de troubler la paix de son ame. Il ne se présenta qu'une seule chose; ce fut si la Compagnie qu'il avoit fondée avec tant de peines fût venue à périr ; mais aussi-tôt il lui sembla qu'en cas que ce malheur arrivât sans qu'il y eût de sa faute, un quart d'heure de recueillement suffiroit pour le faire rentrer dans sa paix. Cela ne s'acquiert pas assurément tout d'un coup, mais peu à peu dans le cours ordinaire ; & tandis que la volonté a de la peine à se résigner, la vertu est encore foible : elle est parfaite quand on en est venu à l'état du Saint dont nous venons de parler, & la perfection est d'autant plus grande, que les accidents qui surviennent sont plus facheux.

D. Notre Seigneur qui étoit si parfait, ne laissa pas de sentir des combats très rudes, d'extrêmes répugnances aux approches de sa Passion : il eût de la crainte, de l'ennui, de la tristesse. Saint

Paul ne témoigne-t'il pas lui-même que l'excez des maux qu'il a souffert en Asie lui a rendu la vie moyenne ? Souvent les Saints dans les événemens contraires ont eu des agitations qui ne marquoient pas une tranquillité inaltérable : on le voit dans S. Ambroise & dans S. Bernard au sujet de la mort de leurs freres ; il est pourtant à présumer que tout cela se faisoit sans préjudice de la vertu parfaite ?

R. Nous avons dit d'abord que les difficultés de la vertu qui avoient une cause étrangère & tout-à-fait hors de nous, n'empêchoient pas qu'elle ne pût être parfaitement solide ; voyons maintenant de quelle manière ceci convient aux divers exemples qu'on vient de nous objecter.

Il y a donc des temps d'épreuve, où Dieu par un dessein particulier semble se retirer des ames justes & parfaites, & les laisser à elles-mêmes ; permettant qu'elles sentent des foiblesses égales à ceux qui ne sont pas si forts. Alors une personne très-sainte se trouve destituée de sa vigueur ordinaire & demeure plongée dans l'amertume & dans la douleur. Soit que Dieu l'abaisse ainsi pour l'humilier ou pour quelque autre raison plus sublime encore, & dont il ne doit rendre compte qu'à lui-même ; toujours est-il certain que souvent dans la vie spirituelle Dieu se cache & permet à la nature de produire ses mouvemens déréglés, & aux démons d'exercer les ames qu'il veut purifier, & disposer à de plus grandes graces. En cet état un homme par-

fait se trouve semblable aux imparfaits , & ne pratique la vertu ni aisément ni avec joye. Mais la difficulté qu'il sent ne vient pas de la faiblesse de sa volonté, elle vient de la soustraction du concours special de Dieu. Il n'agit pas selon ses forces, ni selon le degré de vertu où il est élevé; mais selon un état d'épreuve qui ne préjudicie point à la vertu parfaite. Hors de cette circonstance il agiroit tout autrement qu'il ne fait.

C'est quelquefois uniquement pour les faire souffrir davantage que Dieu soustrait à ses amis ce concours de graces proportionné au degré de leur vertu. Il se traita lui-même de la sorte & à ce dessein, dans sa Passion, lorsque lui, qui étoit la force & la vertu même, il permit à la nature humaine de déployer toutes ses faiblesses, sans que la nature Divine pendant un temps parut l'aider que faiblement.

Enfin je mets au nombre des épreuves extraordinaires la permission que Dieu donne quelquefois aux démons de décharger toute leur rage sur les hommes; comme quand ils tentèrent Job, ou que par la main des tyrans ils faisoient endurer des cruautés inouïes à nos Martyrs. Comme la grace ne donne pas aux Fidèles l'apathie des Stoïciens, ils sentent véritablement dans ces rencontres une extrême affliction & gémissent sous le poids des peines dont ils sont accablés; sans pourtant que cela intéresse leur résignation à la volonté du Seigneur. Ils la conservent entière, & le sentiment d'une

douleur à laquelle on ne peut pass'êtré habitué, n'empêche point la perfection de la vertu.

Quant aux Saints qui ont fait de si vives lamentations sur la mort de leurs freres , bien loin qu'ils fussent affligez à la manière des imparfaits ; c'étoit pour apprendre aux imparfaits la manière de porter chrétiennement & fortement leurs afflictions , qu'ils exposoient avec des couleurs si vives tout ce qu'avec moins de vertu ils eussent été capables de penser. Mais la douleur qu'ils marquoient n'altéroit point la paix de leur ame. Ils rendoient à leurs freres d'un œil sec tous les devoirs que la générosité chrétienne demandoit. La douleur ne prenoit sur eux d'empire qu'autant & que dans le temps qu'ils vouloient lui permettre d'agir. Enfin pour être fort parfaits il n'est pas nécessaire que les Saints ayent toujours agi en toute occasion de la manière la plus parfaite ; sur tout dans ces sortes de rencontres qui ne venant qu'une fois , ou deux au plus dans la vie , sont , comme j'ai remarqué , hors des prévoyances & des préparations ordinaires. La honte seroit d'être toute la vie & en toute occurrence ce que les parfaits ne sont que dans quelque occasion rare & tout-à-fait accablante ; & c'est malheureusement ce que nous sommes la plûpart.

D. Que dites-vous de ceux qui ont un naturel contraire à la vertu ?

R. Je dis qu'ils ne seront ni si aisément, ni apparemment sitôt parfaits que les autres. Car

tandis que leurs difficultez dureront , l'on ne pourra pas assurer qu'ils soyent parvenus à l'entière perfection de la vertu ; mais leur perfection sera plus précieuse aux yeux de Dieu , à cause de la peine qu'ils auront eüe à se vaincre , & des victoires qu'ils auront remportées sur eux-mêmes ; & rien n'empêche que dans ce sens on ne puisse dire qu'ils seront aussi plus parfaits.

C H A P I T R E V.

Du chemin droit & sûr pour aller à Dieu.

D. *Quel est le chemin droit & sûr pour aller à Dieu ?*

R. C'est l'exercice d'une Foi vive , laquelle prépare le cœur à s'unir à Dieu par amour. On peut aller à Dieu par le raisonnement , par des dons de grâces extraordinaires , des visions , des révélations , &c. Mais ce sont des chemins détournés , allongés , souvent suspects. La Foi vive & animée est le chemin court & certain. Tout le monde peut y entrer , & l'on ne s'y égare jamais.

Les Philosophes distinguent trois sortes de mouvemens , un mouvement droit , un mouvement circulaire , & un mouvement composé des deux autres , qui s'appelle spiral ou en volute. Celui-ci peut atteindre au même point que le mouvement droit , mais il y va lentement

& par de longs détours. De même les mouvemens spirituels sont de trois sortes. Celui des impies est circulaire : *Impii in circuitu ambulanti*; le pécheur sort de soi & retourne à soi, parce qu'il ne regarde que ses intérêts charnels & grossiers auxquels il ramène toutes choses. Le vrai Juste à son mouvement droit à Dieu, il marche à lui par la voye courte, les imparfaits ont un mouvement mixte; ils vont à Dieu véritablement, mais c'est par de longs circuits, se laissant emporter souvent au penchant naturel qu'ils ont vers eux-mêmes, & qu'ils surmontent pourtant à la fin.

Pour revenir donc, nous disons que le chemin droit, & celui par conséquent que doivent suivre & auquel doivent invariablement se fixer tous les Justes, c'est celui de la Foi pure & du désir sincère & unique d'aller à Dieu, & de lui plaire. En effet l'on ne s'égare que parce que l'on s'attache aux créatures, ou qu'on met en balance des connoissances particulières avec les lumières qui viennent de la Foi. Et quoique ceci soit beaucoup plus sensible dans la conduite des personnes du siècle, que des erreurs & des attaches grossières précipitent ordinairement dans l'infidélité & dans le dérèglement, néanmoins la maxime est générale, à l'égard même des personnes les plus spirituelles. Les illusions, les téméraires entreprises, les dogmes absurdes & impies, le fanatisme de tant de faux illuminez, ne viennent que de là, ils s'écou-

tent trop, & ils se cherchent trop. On ne doit écouter que Dieu, ne regarder que Dieu, ne s'arrêter pas même à ses dons, sinon entant qu'ils nous fortifient dans ce qu'il dit & dans ce qu'il nous ordonne. Cet assujettissement à la Foi, cette dépendance de la Foi, qui fait qu'on juge de tout, qu'on se fixe & qu'on se détermine en tout par ses lumières, est un préservatif assuré contre toutes les illusions des états extraordinaires. Qu'on eût si vous voulez, ou qu'on pensât avoir des visions, des révélations, des ravissements, pourvû qu'on ne s'appuye que sur la Foi, qu'on mesure tout par la Foi, qu'on ne se serve de ces connoissances vraies ou supposées, que pour se fortifier dans ce qu'enseigne la Foi, & dans ce qu'elle commande, on est hors des atteintes de l'ennemi.

Il n'est pas même nécessaire pour lors, comme paroîtroit vouloir quelques spirituels, de rejeter positivement ces graces extraordinaires ; il suffit que sans y avoir trop d'égards on appelle de tout à la Foi. Car quand ce seroit le démon qui produiroit ces sortes d'effers à dessein de nous tromper, il demeureroit trompé lui-même, puisque de ces opérations malignes on prendroit sujet de s'emflammer davantage au service de Dieu & dans l'amour de ses devoirs.

On peut ajoûter que ce chemin est court, que cette maxime est nette & sans embarras. Supposons, par exemple, que quelque bon ne
&

& simple personne méditant sur la Passion de Notre Seigneur, s'abîmant dans la considération de ses Saintes Playes, & les baissant tendrement, JESUS-CHRIST pour mieux arrêter son imagination, & pour enflammer son cœur daignât lui faire voir ses blessures ; qu'elle ne doutât pas qu'elle les voit en effet : nous ne voulons point qu'elle s'amuse à faire des réflexions sur cette vûë, & à examiner si ce n'est point une opération plutôt du démon que de Dieu, ni qu'elle s'efforce de rejeter même ce qu'elle voit. Nous voulons que se rappelant doucement à sa Foi, elle se dise à elle-même : *En effet c'est là ce que ma Religion m'enseigne de la multitude & de la rigueur des playes de mon Sauveur & de la grandeur de son amour, & sur cela qu'elle se fortifie de plus en plus dans les sentimens de reconnoissance qui l'occupoient auparavant. Ceci donc, non-seulement est aisé à comprendre, mais encore tout-à-fait facile à pratiquer : & avec cela, qu'on tienne pour certain, comme j'ai déjà dit, que quand même la vision apparente seroit véritablement un artifice du démon, l'erreur ne fera point de tort à l'ame, puisque la Foi rectifie tout, & qu'on ne s'en sert que pour rendre sa Foi plus forte & plus fervente. C'est tout ce qu'enseigne S. Jean de la Croix dans son livre intitulé *la Montée du Carmel*, où il dit que l'ame doit se séparer de tout pour aller à Dieu directement par la Foi ; car il ne veut pas dire qu'elle doive*

Z

rejeter par des efforts positifs les choses extraordinaires que Dieu opéreroit en elle ; mais seulement, que les lumières qui viennent de là, n'étant nullement comparables pour la certitude à celles qui viennent de la Foi, il ne faut s'arrêter qu'à la Foi, & non pas aux dons & aux graces détachées de ce principe. Or de tout ce que nous venons de dire, il me semble qu'on peut inférer trois choses, qui sont fort remarquables pour la pratique.

La première, que c'est bien la faute des personnes spirituelles, si elles sont si souvent en danger de s'égarer, puisqu'elles ont une voye d'aller à Dieu si facile à connoître & à tenir.

La seconde, que les Directeurs doivent avoir une attention singulière à tenir les ames qu'ils conduisent dans le grand chemin de la Foi ; mais qu'il n'est pas nécessaire pour cela qu'ils condamnent les graces sensibles, & les opérations extraordinaires, ni qu'ils les obligent d'y résister ; si ce n'est qu'ils remarquassent qu'elles y fussent attachées, ou que le danger d'illusion en certaines circonstances fût évident.

La dernière, que puisque les dons & les graces extraordinaires ne doivent servir qu'à fortifier la Foi, & nous tenir imperturbablement dans le chemin de la Foi, on ne doit point trouver étrange que les Saints aient paru quelquefois ne pas faire tant d'estime de ces dons, & que quelques-uns aient même prié Dieu de leur ôter ses consolations & ses lumières extra-

ordinaires pour les mettre en état de s'unir à JESUS-CHRIST nud & crucifié jusques dans les puissances les plus intimes. On perd peu de chose quand on ne perd rien de sa Foi ; & l'on gagne toujours , quand en perdant quelque autre chose , on augmente dans la Foi & dans le pur désir de plaire à Dieu.



CHAPITRE VI.

De la Foi faible & imparfaite.

D. **Q**U'appellez - vous une Foi faible & imparfaite ?

R. J'appelle ainsi la disposition où sont la plupart des Chrétiens qui font profession de croire ; mais qui n'adhérant pas assez fortement aux vérités qu'ils croyent , mènent une vie lâche & peu conforme à la sainteté de leur Religion. La Foi , par exemple , nous enseigne qu'il n'y a rien d'important que ce qui regarde l'éternité , ou du moins que tout ce qui se passe , au prix de l'éternité , ne doit être regardé que comme de très petite importance ; que du moment de la mort dépend l'état éternel de chacun de nous pour l'enfer ou pour le Paradis ; que ce moment passé il n'y aura plus de retour , & qu'il n'est peut-être qu'à deux heures de nous ce moment formidable ; qu'au tribunal d'un Dieu qu'on ne peut ni tromper ni fléchir , nous n'avons de peine ou de consolation que

d'avoir bien ou mal vécu : craintes, espérances, biens & maux temporels, que tout aura disparu pour ne revenir jamais. Ce sont là autant de vérités de Foi incontestables : le sens commun de tous les Chrétiens bons & mauvais, s'accorde en ceci, dans le temps même qu'on les voit partager & opposer sur mille autres choses. Ceux qui ont le cœur rempli de ces grands principes, & qui les suivent en pratique sont fermes en la Foi ; mais la nature & le sens humain opposé à la Foi enseigne à vivre suivant les usages du monde, à chercher ses plaisirs, à briguer les postes éclatans & honorables, à se faire de grands établissemens sur la terre ; voilà le charme & l'illusion. S'ils ont plus de poids sur l'esprit & sur le cœur que la solidité des vérités révélées, on est foible en la Foi.

Un pere ou une mere qui n'ont qu'un fils qu'ils aiment tendrement, apprennent qu'en la fleur de son âge, il veut quitter le monde & se donner à Dieu dans la Religion. A la nouvelle de ce dessein ils se lamentent, se désespèrent, ne peuvent se résoudre à donner à Dieu le bien aimé de leur cœur, la joye, l'espérance de leur famille ; ils lui destinoient un parti considérable, une charge du premier ordre ; c'est être bien foible en la Foi : car supposé qu'ils aiment leurs fils, s'ils étoient fortement persuadez que le plus grand bien qu'ils puissent lui procurer, c'est son salut éternel, & qu'il le peut faire avec bien plus d'assurance dans la

Religion que dans le monde, dès qu'ils se seroient assurez de la bonté de sa vocation, ils n'auroient plus de peine à consentir à son dessein : au lieu de s'affliger ils seroient dans la joye, ou du moins tout ce qu'ils sentiroient de répugnances naturelles n'empêcheroient jamais qu'ils n'obéissent aux ordres de Dieu: loin d'être bien aises de le voir chanceler, ils trembleroient que les épreuves nécessaires & les plus raisonnables ne l'exposassent à perdre un attrait qui vient de Dieu : enfin ils craindroient par la Foi d'attirer sur eux & sur leur filices malédictions que l'Écriture lance si souvent contre ceux qui forment des desseins sans Dieu & contre Dieu, & dont on voit dans tant de familles Chrêtiennes de si funestes effets.

Il y a très-peu de personnes dans la conduite de qui l'on ne découvre des preuves aussi certaines de la foiblesse & de langueur de leur Foi, que d'ardeur & d'empressement pour les choses temporelles, quelle négligence & quelle froideur pour les affaires de l'ame & du salut ! ainsi le démon de l'avarice, de la volupté, de la vengeance, les séduisent, les joüent, les possèdent, les assujettissent à leur tyrannie : car ce n'est que par la Foi qu'on leur résiste ; la Foi fournit les armes invincibles avec quoi on les repousse : *Résistez au démon votre adversaire par la force de la Foi, dit S. Pierre : Prenez le bouclier de la Foi, dit S. Paul, pour éteindre les traits enflammés du malin esprit.*

Mais combien est déplorable l'état de ceux en qui la Foi est habituellement si foible, qu'ils semblent ne vivre que pour ce monde, & qu'ils n'ont de vûë, ni d'inquiétudes que pour les choses présentes, sans penser à cet avenir redoutable, où il faut pourtant aboutir malgré qu'on en ait, & où chaque moment nous emporte avec une rapidité inconcevable ?

D. Comment peut-on remédier à ce mal, & donner à sa Foi plus de force & de vivacité ?

R. Le moyen général est de ne pas laisser aux choses extérieures prendre un si grand empire sur son esprit & sur son imagination, que les objets de la vie future n'y trouvent accès que très-rarement & avec peine : car ce sont les affections qui nous occupent d'ordinaire, lesquelles nous font aussi agir dans l'occasion ; & il ne faut pas espérer que des vérités qui nous sont pour ainsi dire étrangères, & par leur nature qui les empêche d'être apperçûës, & par l'opposition qu'elles ont avec les mauvais penchans du cœur, puissent se présenter à nous à point nommé, & arrêter au moment que nous en avons besoin, les saillies d'un naturel corrompu ou d'une habitude vicieuse, si elles trouvent d'autres principes & d'autres préjugés, qui, outre leur rapport avec nos méchantes inclinations, se soyent encore fortifiés dans l'ame, comme dans leur demeure ancienne & naturelle.

Mais pour faire que les principes de la Foi s'établissent dans notre ame, & qu'ils puissent

au moins y contrebalancer tous les principes opposés, trois choses particulièrement me paroissent indispensablement nécessaires.

La première, regarde la disposition générale de toute la vie. Il faut se choisir un état, & en ordonner de telle sorte les devoirs qu'il reste des heures & des commoditez pour se rendre à Dieu de temps en temps & à soi-même. Il faut avouer qu'il y a de certaines conditions & de certains emplois dans le monde, qui quoique indifférens en eux-mêmes, & nécessaires peut-être à la société civile, sont pourtant bien propres à tenir l'homme éloigné du Royaume de Dieu : on est au public, on est au Prince, on est à sa famille ; à peine peut-on retrancher sur ses occupations accablantes quelques momens pour s'appliquer à l'affaire uniquement & souverainement importante. On le pourroit néanmoins avec un peu plus d'attention, de courage, de règle & de fidélité ; & marque qu'on le pourroit, c'est que dans ces conditions les plus embarrassantes & les plus dissipantes de toutes, à la Cour, dans les Armées, parmi les hommes d'affaires & de commerce, on a toujours connu des Chrétiens fervens, des fidèles zelez, de véritables gens de bien. Mais d'abord en entrant dans ces différens états il faut se ranger, ne point vivre à l'avanture, convenir une bonne fois avec quelqu'homme véritablement pieux de ce qu'on peut & de ce qu'on doit à Dieu & à sa conscience, dans une condition où l'on

gémît de se voir attaché, & à laquelle on ne tient que par la volonté du Ciel & par la nécessité indispensable de ses affaires. Autrement, on ne peut trop le redire, ces états sont infiniment dangereux ; on y perd aisément la Foi & on ne sçauroit l'y acquérir. La vie se passe dans un assoupissement profond au regard du salut, & quand on se réveille à la mort, on voit qu'on a fait de grands songes, des rêves agréables, mais dont il ne reste pour toute chose qu'un triste & cuisant souvenir.

La seconde chose qui peut beaucoup servir à se fortifier contre la trop grande impression des objets sensibles & qui est un peu plus particulière, c'est de faire de temps en temps, chaque année par exemple une retraite de quelques jours. Ce sont les personnes les plus engagées dans le monde qui en ont le plus grand besoin : elle n'est pas inutile aux plus Saints, la nature tend toujours à la dissipation, & il faut recueillir ses forces éparées. Mais pour les gens du monde, s'ils veulent conserver, nourrir, fortifier leur foi, malgré les préjugés communs, la retraite leur est indispensablement nécessaire. Il faut donc qu'ils s'attachent quelquefois de la foule des affaires qui les environnent, & que retirez à l'écart ils pensent sérieusement à ce que Dieu les a envoyé faire sur la terre, si c'est pour amasser des biens, mettre des honneurs dans leur famille, se faire une grande réputation dans un monde, où ils n'ont que qua-

tre momens à demeurer, qu'ils préparent les comptes qu'ils doivent rendre à Dieu d'une administration dont les articles seront examinés & pésez avec rigueur ; sur tout que repassant toutes les vérités fondamentales de la Religion une bonne fois, ils se demandent, s'ils croient un enfer, un Paradis, un Dieu, témoin des pensées du cœur les plus secretes, un juste vengeur des injures du foible. S'ils ne le croient pas, surquoi ils appuyent leur incrédulité ; s'ils le croient, pourquoi ils ne vivent pas d'une autre manière. Il faut en avoir été témoin pour comprendre les changemens que fait dans une ame mondaine l'application qu'elle a sept ou huit jours de suite à ne penser qu'à Dieu & à son salut : la Foi se développe, on entre dans un monde nouveau, on convient qu'on avoit vécu sans religion jusques alors. Le prétexte des affaires, pour se dispenser de se retirer de la sorte est bien frivole au moins devant Dieu ; la première affaire est le salut, & les autres n'en vont que mieux quand Dieu est bien servi. On a du temps pour sa santé, pour ses amis, on en auroit pour de nouvelles affaires qui surviendroient. La retraite apprend à modérer ses passions ; & avec un peu moins de passion, on auroit bien plus de temps que d'affaires.

Enfin si l'on veut avoir de la Foi, c'est trop que de passer un jour sans donner un quart d'heure, ou une demie heure du moins, à méditer sur quelque point de Religion. Il faut

chaque jour réparer les déchets de l'autre. Il faut voir si l'on pense comme l'on faisoit en retraite, & si la nature ne reprend point le dessus. La vie presque entière on est dans des occupations propres à affoiblir, à faire perdre la Foi; est-ce beaucoup qu'un quart d'heure pour se rappeler de ses préjugés & revenir de l'illusion des sens? qui ne le fera pas, n'aura jamais une Foi vive, sa force l'abandonnera dans l'occasion. Au contraire plus on se rend les objets de la Foi présents, plus ceux du monde s'éloignent, & s'appétissent, & moins ils font de sensation sur l'imagination & sur le cœur. Cela se voit dans les Religieux fervens & dans les personnes du siècle, qui s'efforcent d'imiter la perfection de la vie religieuse par la pratique des exercices saints, Oraisons, Examens, Communions, Confessions fréquentes. Mais on dit qu'on a d'autres occupations: ç'en est une en effet pour mille gens que de se divertir: le bal, le jeu, la comédie, le soin de s'ajuster les partagent tour à tour; ils croient que tout est fini quand ils assurent qu'ils ne font point de mal en tout cela, qu'ils n'y en voyent pas, qu'il n'y en a pas. La Foi se perd, le temps se passe, la mort, le jugement, l'éternité vient sans qu'on s'y prépare: au défaut de tout le reste ne seroient-ce pas là d'assez grands maux? Cependant l'infidélité se communique, elle est presque universelle, personne ne croit, ou personne ne pense à ce qu'il croit. Lors donc que le

Fils de l'Homme viendra , pensez-vous qu'il trouve de la Foi sur la terre ? & s'il ne nous trouve pas de Foi , ou qu'il ne nous trouve qu'une Foi foible & imparfaite , qu'ordonnera-t'il de nous ? que deviendrons-nous ? enfans des hommes , ou plutôt hommes véritablement enfans , ne voulons-nous pas changer ?

CHAPITRE VII.

Deux défauts importans , & qu'il faut soigneusement éviter dans la conduite des Ames.

D. **Q**uels sont ces défauts ?

R. **Q**L'un est de ne prétendre employer pour la conduite des Ames que la lumière naturelle de la raison & du bon sens : l'autre est de vouloir réduire toute conduite à la sienne propre , & mener toutes sortes de personnes par le même chemin.

Un homme se sent de la capacité, du bon sens , & avec cela quelque zèle pour le salut des ames : aussi-tôt il se croit capable de diriger les consciences , & ne craint point de se présenter dans l'occasion pour ce ministère si délicat & si difficile : Il est assuré qu'il pourra se rendre utile à beaucoup de personnes qui s'adresseront à lui , & les conduire dans les voyes ordinaires du salut ; mais faute de s'être instruit dans l'école de l'Oraison , ou du moins d'avoir lu les Ouvrages des Saints , & étudié les con-

duites divines de la grace sur eux ; faute , dis-je, de cette connoissance spéciale des voyes surnaturelles, que le bon sens & la raison ne donnerent jamais, il est assuré que plusieurs autres, qui mettront en lui leur confiance, auront beaucoup à souffrir de sa direction.

Qu'il rencontre, par exemple, une ame prévenue de ces graces extraordinaires, dont nous avons parlé au Chapitre précédent, de paroles intérieures, de visions, &c. il traitera tout cela d'imagination, il lui deffendra de s'y arrêter aucunement, il la renvoira aux Médecins & aux remède. Qu'une autre se présente que Dieu conduit par des voyes rigoureuses, qu'il tient occupée d'une vûë fixe & effrayante de sa Justice, qu'il abandonne à des tentations & à des peines extraordinaires sans aucun secours sensible, il confondra ses frayeurs avec les remords qui accompagnent l'état des grands pécheurs, il jugera qu'elle est en mauvais état. Si cette pauvre personne gémissant sous le poids de ses misères continuë a les lui expliquer de la manière qu'elle les conçoit, il prendra au pied de la lettre tout ce qu'elle lui dira, il voudra, comme les amis de Job, qu'elle ne souffre que parce qu'elle est coupable ; il lui dira de faire pénitence, il aggravera sa peine, & la réduira comme à une espèce de désespoir.

Un homme éclairé dans les voyes intérieures, & qui outre la lumière acquise de la science, outre le raisonnement qu'il fait sur les ob-

jets de la Foi, auroit encore cette lumière particulière du Saint Esprit, qui, comme dit l'Apôtre, pénètre tout, & même jusqu'au plus profond secret de Dieu; un homme, dis-je, éclairé de la sorte, reconnoîtroit aisément l'opération de Dieu dans celui qui a des faveurs extraordinaires, & il lui apprendroit à en profiter; du moins il ne précipiteroit rien, & suspendroit son jugement jusqu'à ce qu'il eût plus éclairci la chose. Il verroit que les anxiétez & les troubles de l'autre, peuvent n'être que l'effet de la permission de Dieu, pour l'exercer & le purifier; il le consoleroit & l'encourageroit dans ses craintes; il l'aideroit à porter sa croix, loin de lui causer de nouvelles inquiétudes sur son état, & d'achever de l'accabler.

Quand les choses extraordinaires qui paroissent dans Sainte Theresé furent examinées à Avila, quinze des plus sçavans & des plus sages Théologiens de ce Païs-là assemblés pour en dire leur sentiment, les condamnèrent comme des opérations du malin esprit. Cependant la Sainte ayant rendu compte de sa conscience à S. Pierre d'Alcantara & à S. François de Borgia, ils l'assurèrent que Dieu étoit l'Auteur de ce qui se passoit en elle. Cette différence de sentimens venoit de ce que ces quinze Docteurs n'avoient que la science & le bon sens; les deux Saints outre cela, avoient la lumière du Saint Esprit. Je me suis trouvé dans une certaine occasion où les Docteurs & les Directeurs qui furent

consultez, jugeoient la personne dont il étoit question coupable de grands crimes ; un seul pensoit le contraire, & il parut depuis manifestement qu'il avoit raison. Dans cette autre conjoncture dont j'ai parlé ci-dessus, où il s'agissoit d'examiner une vocation à la vie religieuse, je vis tous les sçavans conclure que la vocation n'étoit point de Dieu ; un ou deux qui prétendoient qu'elle étoit bonne, eurent enfin la consolation de voir tous les autres en revenir à leur sentiment & avouer qu'ils s'étoient trompez.

Il y a donc une grande différence entre la lumière ordinaire qui vient du bon sens, de la science & du raisonnement, & celle qu'on puise dans l'Oraison & dans la lecture des Saints. Celle-ci se trouve assez souvent nécessaire, & ce dévroit être à tant de personnes, qui d'ailleurs ont de grands talens pour le service des ames, une raison de s'adonner plus qu'ils ne font à la priere & à cette sorte d'étude. Sainte Therese estimoit fort les hommes sçavans, & elle avoit expérimenté combien est nuisible aux consciences un Directeur qui ne sçait rien, ou qui ne sçait les choses qu'à demi ; mais elle préféroit les hommes éclairés de Dieu à ceux qui n'ont pour partage que la science : & parlant en quelqu'endroit des ames que Dieu met dans de grandes épreuves, elle dit que si elles s'adressent à un de ces Confesseurs que la prudence humaine rend timides & incertains, elles sont pour souffrir un tourment presque in-

Supportable , parce que dans l'exces de leurs peines elles ne voyent en elles que du mal , auquel elles croyent consentir , & qu'il n'y a que des personnes fort versées dans la science des Saints qui puissent les calmer & les rassurer. Nous devons en juger comme Sainte Therese , & dans le choix de nos guides , sans attendre que le jour du besoin soit venu , préférer toujours les sçavans aux ignorans , mais préférer aux plus sçavans ceux qui avec un peu moins de réputation de doctrine , ont plus de réputation d'être vraiment intérieurs & spirituels. Un trésor qui ne pourroit s'estimer ce seroit d'avoir trouvé pour Directeur un saint homme , un homme fort spirituel , & qui fut avec cela fort sçavant.

L'autre défaut que nous avons dit qu'il faut soigneusement éviter dans la conduite des ames , c'est de prétendre réduire celles qu'on dirige à ses vûës particulières , & les borner à une mesure de perfection qu'on s'est tracée , & qu'on aura jugé la meilleure. A voir l'empire que prennent quelques-uns sur des ames qui leur sont confiées , on diroit qu'ils en sont les créateurs , ils n'y veulent point souffrir d'autres mouvemens que ceux qu'ils y mettent , & ils veulent qu'elles ayent tous ceux qui leur semblent bons : ils n'approuvent en elles que ce qui est conforme aux idées de perfection dont ils sont prévenus , & leurs idées sont fort bornées & fort unies. Cette conduite est une espèce

d'usurpation sur le souverain domaine de Dieu, à qui seul il appartient d'imprimer dans les âmes ce qu'il veut, & de les amener à lui par où il lui plaît. A mesure donc qu'on découvre ce dessein de Dieu, & qu'on apperçoit dans les âmes ces traces de la conduite de Dieu qui se rendent quelquefois assez sensibles, le devoir du Directeur n'est plus que d'encourager l'âme à suivre cet attrait, d'empêcher qu'elle ne prenne le change, ou que par le défaut de fidélité elle ne trouble & n'interrompe le cours des lumières & des bénédictions célestes. Mais comme ces desseins de Dieu ne sont pas toujours les mêmes sur toute sorte de sujets, il est visible aussi qu'une même conduite ne convient pas à tous.

Ce sont de bonnes règles, à parler en général, de vouloir qu'on marche toujours dans la Foi, qu'on ne s'attache point aux choses extraordinaires, qu'on se porte avec ardeur au bien solide que la Foi propose, & qu'on serve Dieu non-seulement avec un dévouement entier, mais avec humilité & avec simplicité. Mais sans sortir du chemin commun de la Foi, il y a plus d'une route particulière, par où Dieu meine les âmes à la perfection, & quand il les introduit dans ces sentiers abrégés, c'est souvent la récompense de l'avoir suivi long-temps & avec courage dans les voyes obscures de la Foi.

Que sont donc les Directeurs dont nous parlons ? ils détournent l'âme du sentier que
Dieu

Dieu lui montre, & par où il veut la conduire ; ils lui prétendent faire une voye à leur mode , ils étouffent les opérations de Dieu dans elle , ils la dépouillent des dons de Dieu & la jettent dans une peine extrême. Il faudroit lui laisser suivre en paix & sans lui faire de violence, un attrait, qui n'a rien de mauvais pour le principe , n'étant pas l'effet du choix humain, & dont les effets sont saints, & marquez au sceau du Saint Esprit, puisqu'ils la détachent, qu'ils la purifient, qu'ils l'élevent, qu'ils lui donnent un courage invincible pour souffrir & pour agir dans les occasions où la Loi de Dieu & l'obéissance l'ordonnent. Si le Directeur apperçoit avec le temps des choses qui le passent, & sur lesquelles il ait peine à se déterminer, il faut qu'il ait assez d'humilité lui-même pour avouer devant Dieu son ignorance, & envoyer à d'autres plus éclairés des personnes à qui il pourroit nuire au lieu de les aider ; ou bien qu'il se donne la peine de chercher dans les Livres mystiques ce que c'est que l'état de l'ame qu'il cultive, & comment les maîtres dans un cas semblable en auroient usé. Le Saint Jesuite Balzard Alvarez, tout grand Théologien qu'il étoit, en usoit ainsi ; pour apprendre disoit-il à diriger la Sainte Mere Therese de JESUS, qui fut long-temps sous sa conduite avec beaucoup de consolation & de progrès.

C H A P I T R E VIII.

Eclaircissement sur la Théologie mystique.

D. **Q**U'est-ce que la Théologie mystique ?

R. C'est la science qui apprend à conduire les âmes à l'union divine.

D. *Qu'est-ce que l'union divine ?*

R. C'est un état où l'âme transformée en Dieu, devient en quelque sorte par amour une même chose avec lui.

D. *Quels sont les effets de l'union divine ?*

R. C'est une vie sainte, une voix profonde, & des délices ineffables que l'on goûte en Dieu.

D. *Quel est le chemin qui conduit à l'union divine ?*

R. C'est la pratique de la doctrine de JESUS-CHRIST & sur tout celle de l'abnégation de soi-même & de l'amour de la Croix & des souffrances. C'est l'exercice des vertus solides, de l'humilité, de la charité, de la religion, & particulièrement les actes intérieurs que l'on en fait.

D. *Dieu appelle-t'il tout le monde à cette union divine ?*

R. On pourroit croire qu'il y appelle tout le monde, ayant mis dans son Eglise tous les moyens nécessaires pour y arriver, sa doctrine, ses grâces, les vertus infuses & les dons du Saint Esprit qui sont communiquez à tous les Fidèles

dans le Baptême, & qui leur seroient inutiles s'ils ne pouvoient en avoir l'usage. Or par l'usage de ces dons on mène une vie non-seulement bonne & vertueuse, mais sainte & toute divine ; on acquiert une foi vive, une espérance ferme, une charité fervente, une promptitude & une facilité incroyable à faire toute sorte de bien. C'est à tous les Chrétiens que parle S. Paul, quand il représente si souvent & par des expressions si fortes, les richesses incompréhensibles qu'ils possèdent en JESUS-CHRIST, la plénitude de Dieu en eux, la demeure du Saint Esprit dans les ames justes, la paix, la joye, les effets merveilleux qu'il y opère. Et n'est-ce pas à tous ceux qui par leur fidélité remportent la victoire sur le monde & sur eux-mêmes que Notre Seigneur, dans l'Apocalipse, promet le fruit de l'arbre de vie, cette manne cachée, cette pierre blanche, où sera écrit un nouveau nom que personne ne sçait que celui qui l'a reçu.

D. Mais si ces promesses étoient faites à tous les Fidèles, d'où vient qu'on en verroit si peu en qui elles paroissent s'accomplir ?

R. Cela vient de ce qu'on ne se sert point des instructions que Dieu a données pour cela, qu'on ne suit point la route qu'il a marquée, & qu'on ne prend pas la peine qu'il faudroit. Si les hommes s'appliquoient autant à l'étude de la perfection Chrétienne qu'à celle des sciences & des arts, s'ils cultivoient bien leur inté-

rieur sous la conduite d'un Directeur éclairé , auquel ils se rendissent dociles , s'ils s'aideroient de la lecture des bons livres , s'ils se surmontoient eux-mêmes , ils parviendroient à des biens qui les raviroient d'étonnement. *Apprenez à mépriser les choses extérieures , dit le Livre de l'Imitation de JESUS-CHRIST & à vous appliquer aux intérieures , & vous verrez venir en vous le Royaume de Dieu.*

Les hommes sont attachez aux choses du dehors , ils ne se veulent point contraindre pour se rendre capables des occupations sérieuses du dedans ; ou s'ils se font quelque violence , c'est pour peu de temps , ils se lassent bien-tôt , & reviennent à leurs attachemens frivoles , voilà pourquoi ils n'arrivent jamais à l'heureux état de l'union divine. Plusieurs , dit Sainte Thérèse , arrivent jusqu'à la porte des biens surnaturels , & puis étant sur le point d'entrer , ils s'en retournent manque de courage. La même Sainte expliquant ailleurs une disposition intérieure fort sublime , ajoute ; *beaucoup de personnes viennent jusqu'ici , mais il y en a peu qui passent outre.* D'où vient cela ? ce n'est pas à Dieu qu'il faut en attribuer la cause : il est prêt à se communiquer aux ames , puisqu'il les invite à venir , mais les ames de leur côté ne se disposent pas à ses divines communications.

D. Que faut-il donc faire ?

R. C'est ce qu'enseigne la science de la Théologie mystique , il faut ôter les empêchemens

des communications de Dieu. Dieu est comme une lumière qui nous environne & qui cherche à répandre sa chaleur & ses clartez, mais il faut rompre le mur qui nous divise, il faut ouvrir portes & fenêtres, mortifier, réprimer, sacrifier non-seulement les attaches criminelles, mais l'affection même innocente que nous avons aux biens créés. Alors il entrera dans l'ame pour l'instruire, la purifier, & l'unir à lui, mais que faisons-nous? nous laissons en nous, ou par une détermination positive, ou par connivence & par lâcheté, les obstacles qui empêchent Dieu de se communiquer à nous selon ses desseins & son inclination bienfaisante. Nous admirons le dégagement des Saints, & nous ne voulons pas les imiter.

D. Puisque la Théologie mystique conduit les ames à un si grand bonheur, pourquoi a-t'elle tant d'adversaires qui la combattent ?

R. Cela vient principalement de ce qu'on ne la connoît point. Il est plus aisé de la mépriser que de l'apprendre. Cela peut venir encore des termes extraordinaires dont usent souvent les Docteurs qui en ont traité. Mais y pense t'on de bonne foi ; & si l'on n'est point étonné que chaque nation ait son langage, & chaque science, chaque métier ses termes propres, pour abbreger & n'être point obligé d'user de circonlocutions, pourquoi ne sera-t'il pas permis aux spirituels d'avoir aussi leurs termes mystérieux & consacrés, pour exprimer la doctrine

la plus abstraite & la plus relevée de toutes.

D. Mais des hommes fort sçavans rejettent tous ces termes, & protestent qu'ils ne les entendent pas ?

R. Quoique ces hommes soyent sçavans, ils ne le sont peut-être pas en cette science, & par conséquent ils n'en peuvent pas bien juger. Les mystiques seroient ignorans dans les sciences où ceux-ci excellent, mais ils avoueroient leur ignorance & se tairoient.

D. Quoi ! un Théologien n'est-il pas capable d'entendre tout ce qui regarde les choses divines ?

R. Gerson qui a été un sçavant & saint Theologien, répond que pour être habile dans la science du droit & des écoles, on n'est pas pour cela précisément capable d'entendre tous les secrets de la Theologie mystique ; cette science ne s'acquiert pas comme les autres par la seule contention de l'entendement ; l'application du cœur y est nécessaire, il faut une ame humble, pure, docile à la grace pour y réussir ; sans cela plus on a de sçavoir acquis, moins a-t'on d'ouverture pour les choses surnaturelles ; le trop grand appui qu'on prend en ses lumières en ferme la porte & en éloigne ; la lecture des livres qui en traitent ennuyera beaucoup ; on prendra tout à contre sens, jusqu'à trouver des hérésies en ce qui est rempli de vérité & de sainteté : ce n'est point par ignorance des matières de la Foi, c'est que la prévention fait trouver dans ces Livres ce qui souvent n'y est pas, com-

me ceux qui regardent les objets au travers d'un verre coloré, ils croient voir des couleurs que ces objets n'eurent jamais.

D. Qui sont les Auteurs qui ont enseigné la Théologie mystique ?

R. Le Livre de l'Imitation de JESUS-CHRIST enseigne parfaitement la pratique intérieure de la science qui conduit à l'union Divine. Quant à ce qui regarde la spéculation, S. Bonaventure dans sa Théologie mystique, S. François de Sales dans son Traité de l'Amour de Dieu, & Thomas de JESUS, Carme Déchaussé, dans son Livre de la Contemplation Divine, l'ont excellemment expliquée. Ils n'y traitent pas seulement de l'état mystique ordinaire qui est le chemin de l'union Divine, mais encore de l'extraordinaire où Dieu appelle quelques ames Car la vocation ordinaire ne va pas toujours à des extases, à des visions, à des révélations & aux autres effets surnaturels ; mais elle mène à une éminente participation de la bonté de Dieu, & à une vie surnaturelle dans la voye de la Foi, selon que notre Sauveur la promet à ses Disciples.

Il faut avouer que la connoissance de ces dons sublimes & de ces admirables secrets de la Théologie mystique, aident extrêmement à connoître & à aimer Dieu, & par conséquent que ceux qui, à la première proposition qu'on leur fait de ces secrets incomparables, marquent tant de zèle à vouloir faire passer tout ce

A a iiii

la pour des imaginations, ou pour des illusions, pourroient bien rendre de très mauvais services à la bonne cause. Ils disent qu'ils n'en veulent qu'aux abus : que répondent-ils à ceux qui attaquent la fréquentation des Sacremens, la profession d'une vie dévote & réglée, le culte de la Vierge & des Saints, la concession des Indulgences, sous prétexte des abus ? qu'ils se le disent à eux-mêmes, sur le sujet que nous traitons. Jamais quelques abus ne dûrent faire abolir les établissemens saints & raisonnables ; il faut retenir & recommander la chose, & corriger les abus, ou avertir qu'on s'en garde.

Sainte Theresé écrit que la moindre vengeance que Dieu puisse tirer de ceux qui montrent tant de chaleur contre les choses extraordinaires, c'est de les laisser dans leur train commun ; ce qui ne doit pas être regardé comme un petit châtiment. N'être point Evêque, ce n'est pas un mal ; mais avoir en soi quelque chose qui rende positivement indigne de l'Episcopat, peut-on dire que ce soit un avantage ? de même n'avoir point de visions ou d'extases, cela n'est point mauvais ; mais avoir un obstacle qui empêche Dieu de donner ces sortes de graces, s'il avoit dessein de le faire, nous l'avons dit, ce n'est pas assurément un bien, & c'est un très grand mal. Sainte Theresé parle ici, non de ceux qui déclament avec impiété contre les graces extraordinaires, comme font les hérétiques & les libertins, mais de certains spi-

rituels, qui pour paroître gens d'un esprit solide, affectent de combattre à toute occasion ce que certainement ils n'entendent pas.

Possevin qui fut un des plus sçavans Jesuites, dit dans sa Bibliothèque, que les choses extraordinaires & la façon de les expliquer sont communément combattus; mais que ceux que Dieu à ennyvré du vin de son amour, entendent parfaitement ce langage, & que la lecture des Livres qui en traitent, est pour leur ame un met véritablement délicieux.

Enfin nous avons la consolation de voir que nul de ceux qui ont excellé en piété, ne s'est déclaré ennemi de la Théologie mystique; & qu'au contraire les Docteurs qui ont joint ensemble la science & la dévotion, comme un Gerson, un Suarez, un Bellarmin, ont tous beaucoup lû les Livres mystiques, qu'ils les ont tous fort estimez, & qu'ils ont même employé leur esprit & leur plume pour les deffendre, & pour rendre intelligible ce qui s'y trouve de plus obscur.



C H A P I T R E IX.

De l'opiniâtreté qu'on a coûtume de reprocher aux dévots.

D. *Est-il vrai, comme on le lit d'ordinaire, que les dévots soient opiniâtres & obstinément attachés à leur jugement ?*

R. Cela peut-être vrai quelquefois, & c'est un défaut dont, s'ils sont véritablement dévots, ils doivent tâcher de se corriger. Mais cela n'est pas toujours vrai cependant, & le défaut prétendu d'opiniâtreté n'est souvent aussi que dans l'imagination de ceux qui les accusent; dans les dévots c'est une grande fermeté d'ame & une véritable vertu.

Souvent donc ceux qui accusent les gens de bien d'obstination, d'achèvement à leur sens, ne méritent pas eux-mêmes une vie fort réglée, ne sont pas accoutumés à consulter Dieu, ni à suivre dans leur conduite la lumière d'en haut. Quand donc ils viennent à traiter avec des personnes de piété véritablement remplies du Saint Esprit & fort exactes à obéir à ses inspirations; comme ils les trouvent inflexibles sur les maximes de la perfection qu'elles ont embrassée, & qu'ils ne peuvent les attirer à leurs sentimens accommodans & relâchés, ils les font passer pour opiniâtres. Les gens moins parfaits & moins résolus à le devenir, prennent super-

ficiellement les grandes & importante véritéz ; tiennent avec assez de témérité plusieurs choses pour indifférentes , qui à la règle de la vérité ne le sont pas ; se rendent complaisans & faciles , se trouvent toujours prêts à tout , à parler , à se divertir , à s'entretenir , à nouïer des parties , à interrompre leurs dévotions. On peut leur appliquer ce que Notre Seigneur disoit aux Juifs qui vouloient qu'il vint à Jerusalem pour la Fête qui s'approchoit , *il n'est pas temps pour moi , mais il est toujours temps pour vous ; allez vous autres à la Fête.* En effet en quelque temps que vous les preniez , & quoique ce soit que vous leur proposiez , vous les trouverez toujours disposés à vous contenter ; & c'est pour cela qu'on les appelle des gens aisez & de bon accord , d'aimables gens. Les vrais serviteurs de Dieu ne sont pas tout-à-fait de même ; ils sont réglez en tout , parce qu'ils se gouvernent par les mouvemens de la grace qui a ses temps & ses heures : ils voyent du bien & du mal où les autres n'en apperçoient pas ; & quoi qu'ils ayent autant de condescendance que l'esprit de Dieu & la raison le permet , leur fermeté à s'attacher au bien , & à s'éloigner du mal , les fait souvent passer pour bizarres & pour contrédisans. Ainsi l'Impératrice Justine se plaignoit que S. Ambroise étoit opiniâtre , Eudoxie reprochoit la même chose à S. Jean Chrysostome , & le Roi d'Angleterre Henri II. faisoit un crime à Saint Thomas de Cantorbery de ce qu'il ne plioit jamais.

Il faut pourtant avouer aussi que quelquefois les personnes qui font une profession particulière de piété donnent lieu au reproche qu'on leur fait, & qu'elles tombent dans l'opiniâtreté sans presque s'en appercevoir : car quoi qu'elles soyent véritablement unies à Dieu, & assez accoutumées à se conduire par la lumière & par son mouvement, il peut arriver néanmoins qu'elles se trompent de temps en temps, ou parce qu'elles ne reçoivent pas l'inspiration Divine dans toute son étendue, ou parce qu'elles prennent pour inspiration ce qui n'est qu'un mouvement de leur esprit propre, auquel elles ne laissent pas de s'attacher comme à la voix de Dieu même, & à une règle infaillible & assurée de vérité. C'est une grande humiliation pour l'homme d'être ainsi exposé à se méprendre. L'étendue de la vie spirituelle & tout ce qu'il faut sçavoir ou éprouver avant que d'y être consommé en est en partie la cause. Il y a des états où l'on croit presque être au comble de la vertu, & Dieu fait voir par expérience qu'il reste encore de grands pais dans lesquels on ne connoît rien, & l'on se trouve tout nouveau. On tranchoit auparavant avec liberté, se servant trop hardiment du privilège qu'il semble que S. Paul a donné aux gens de bien, quand il dit que *l'homme spirituel peut juger de tout*, & on voit qu'on n'est encore guéres qu'à l'entrée du royaume de la parfaite lumière. *Cum consummaveris homo, tunc incipies*, lorsque

L'homme aura achevé, il commencera.

D. *Que faut-il donc faire, & comment faut-il se comporter dans le danger qu'il y a d'un côté de trop déférer aux sentimens & à la conduite des autres, & de l'autre de n'y déférer pas assez?*

R. C'est encore ici un de ces endroits où la défiance de nous-mêmes & le danger de nous tromper doit nous faire avoir de fréquens retours à Dieu par la priere. Après quoi il faut distinguer de deux sortes de personnes avec qui l'on a à vivre & à traiter. Les uns ne sont ni fort spirituels, ni fort jaloux de le paroître : ils s'en déclarent. Les autres sont intérieurs, & ceux mêmes qui ne les imitent point, sont obligez, quand ils parlent de bonne foi, d'en convenir. Il y a toujours de l'opiniâtreté à se roidir contre le sentiment commun des plus gens de bien : on doit supposer que consultant Dieu par les mêmes voyes que soi-même, ils doivent être aussi éclairés qu'on pourroit l'être, & déférer à leur jugement, sur tout quand ils s'accordent parfaitement, & qu'ils sont nombre. On ne doit même jamais s'entendre reprocher par qui que ce soit qu'on est opiniâtre, sans s'informer de quelque personne de confiance & bien vertueuse, s'il n'en est rien en effet ; car il est peu de défaut dont on s'apperçoive moins que de celui-là. Avec ces précautions il est difficile que ce vice fasse de grands progresz, ni que les suites en soyent dangereuses.

Au reste il ne faut point que ce défaut, non

plus que beaucoup d'autres, qu'on croit appercevoir dans les gens de bien, donne occasion à personne de décrier la vertu, ou de perdre l'envie qu'il auroit de se faire soi-même vertueux.

10. C'est une grande injustice d'attribuer à la vertu ce qui n'arrive que par la faute de ceux qui en font profession : qu'on s'attache à la chose, & qu'on évite les abus qu'on y trouve.

20. C'est une autre injustice de vouloir que dès qu'un homme se donne à Dieu, il doive être d'abord sans défauts. Il fut toujours opiniâtre, & il l'est encore de temps en temps ; cela est-il bien étonnant ? 30. Quelques défauts qui restent dans les gens de bien ne les empêchent pas d'être déjà fort corrigés, & de vouloir se faire solidement vertueux. 40. Ils ont mille autres bonnes qualitez, qui contrebalancent des défauts souvent de peu de conséquence. 50. Ceux qui les reprennent ne sont pas d'ordinaire moins opiniâtres ; mais ils le sont dans le vice & dans l'imperfection : ceux-ci le sont sans mauvaise volonté, & quelquefois par trop de bonne volonté. C'est une assez grande différence pour devoir les laisser en paix.

Cependant il est du devoir des gens de bien de profiter même de la censure de ceux qui leur sont contraires, pour corriger ce qu'il peut y avoir en eux de défectueux. La vertu souffre à leur occasion, ç'en est assez pour qu'ils doivent s'observer davantage ; mais d'autres raisons les y obligent encore. En devenant ce qu'

ils doivent être, & faisant honneur à la piété, ils pourront attirer quelqu'un à les imiter ; ou s'il arrive qu'on continuë à les persécuter, ils seront assurez de souffrir pour la justice, & rien n'est plus glorieux, ni plus désirable à un véritable serviteur de Dieu.



C H A P I T R E . X .

*De la différence qu'il y a entre un homme de bien
& un homme intérieur.*

D. *Y A-t'il en effet quelque différence entre un homme de bien & un homme intérieur ?*

R. Il y en a une très-grande, on peut être homme de bien, vivre dans la grace, faire de bonnes œuvres, & n'être pas homme intérieur. Homme intérieur dit quelque chose de plus qu'homme de bien. Que quelqu'un ait grand soin de sa conscience ; qu'il ne se laisse jamais aller à rien qui puisse lui faire perdre la grace ; qu'il ait fort à cœur le service de Dieu, on ne peut pas nier qu'il soit homme de bien ; on ne pourra pas dire également, pour cela précisément, qu'il soit homme intérieur.

D. *Que demandez-vous donc de plus dans un homme intérieur ?*

R. L'homme intérieur se distingue par trois choses, qui lui sont propres, & que celui qui est seulement homme de bien n'a pas.

La première, c'est de s'adonner beaucoup à

la mortification non-seulement extérieure, faisant de temps en temps quelques pénitences, ou même plusieurs pénitences, soit par son choix, soit par le devoir de son état, mais de s'adonner principalement & beaucoup d'avantage à la mortification intérieure, à une continuelle attention sur tous les mouvemens de son cœur, pour en reconnoître & en corriger les déréglemens, & le soumettre entièrement à l'esprit. Exercice que l'homme intérieur doit continuer, jusqu'à ce que Dieu lui ait donné une union avec lui, qui le mette un peu plus au large, & où il ne pense plus tant à se combattre, parce que la nature se trouvera comme assujettie à la grace, mais avant qu'on soit arrivé à cette liberté sainte, il faut être long-temps attentif à se mortifier continuellement, & à se retrancher autant qu'il est possible toutes les satisfactions naturelles des sens & de l'esprit. C'est ce que demande S. Ignace, quand il prescrit à ses enfans une continuelle mortification en toutes choses.

Quelques-uns de ces gens de bien qui ne font pas profession d'une vie intérieure, pensent qu'il suffit de se mortifier dans les choses défendues par la Loi : Par exemple s'abstenir de regarder un objet mauvais ou dangereux, ou de prendre quelque nourriture hors le temps des repas un jour de jeûne : mais pour tout le reste, sentir des fleurs dans un parterre, entendre un concert de musique, aller voir par curiosité

sité

sité un beau Palais, user de mets & de liqueurs, qui ne sont bonnes qu'à contenter le goût & la sensualité, raconter des nouvelles, dire de bons mots, ils mettent tout cela au nombre des actions indifférentes.

L'homme intérieur est bien plus austère envers lui-même. Ce n'est point l'occasion, le plaisir, l'exemple d'autrui, le goût de la nouveauté, mais la nécessité, l'obéissance, ou le motif de quelqu'autre vertu qui le déterminent, & qui le réglent dans ses divertissemens & dans les soulagemens divers qu'on peut se donner : il se les dispute aussi long-temps qu'il peut, il se les permet avec retenue, quand il est obligé d'en user ; & souvent après les avoir pris, il se dédommage par des pénitences extraordinaires de ce qu'il craint d'avoir perdu par trop d'indulgence & de mollesse.

La seconde marque de l'homme intérieur, est de se tenir uni à Dieu autant qu'il peut, & de marcher toujours en sa sainte présence. Cet exercice donne de la force pour se mortifier, comme réciproquement la mortification fait qu'on marche sans peine en la présence de Dieu, car en se mortifiant & en se privant des satisfactions extérieures, on attire Dieu dans son intérieur, & l'on s'y entre volontiers en soi-même, pour y chercher la récompense des violences qu'il s'est fallu faire au dehors. Ainsi le moyen le plus efficace pour devenir intérieur, est de se retrancher tout ce qui contente la na-

B b

ture, & de ne lui accorder que le pur nécessaire : Ceux qui se laissent aller aux satisfactions des sens, & aux vaines curiositez de l'esprit, s'épanchent au dehors, & ne reviennent que tard & mal volontiers dans une conscience, où ils n'ont que des pésanteurs & des remords à espérer.

Il y a des gens de bien qui font beaucoup pour Dieu, qui ne sont jamais las de travailler, de traiter avec le prochain, de faire de bonnes œuvres, mais qui ne peuvent prendre un peu de temps pour penser à eux. Au retour d'une mission, leur demeure naturelle, une vie de règle, huit jours de retraite leur sont un supplice, parce qu'ils sont comme naturalisez à une vie de tracas. Les Hommes Apostoliques qu'à eû l'Eglise en divers temps, un Dominique, un Antoine de Pade, un Vincent Ferrier, un François Xavier, n'en usoient pas de la sorte : ils travailloient tout le jour, & donnoient la plus grande partie de la nuit à la priere. Ce que l'homme intérieur ajoûte à l'homme de bien, c'est non-seulement de servir Dieu, mais de se plaire à être avec Dieu, & à traiter familièrement avec lui. Sa conversation intérieure avec Dieu, est comme le trésor inépuisable d'où il tire des lumières, des instructions, de la ferveur & de la force pour agir au dehors dans le service des ames. Quant à ceux qui aiment les longues & inutiles conversations avec le prochain, non-seulement ils ne sont pas intérieurs,

mais à peine sont-ils gens de bien ; car les connoissances & les démonstrations d'amitié frivole conduisent au mal ; & ce n'est que l'amour de la retraite , le recueillement & la familiarité avec Dieu , qui rendent les entretiens des hommes Apostoliques si fructueux & si efficaces pour la sanctification du prochain.

La troisième chose qui distingue l'homme intérieur , c'est non-seulement de se tenir uni à Dieu , mais d'avoir une certaine correspondance avec le mouvement de l'Esprit de Dieu ; toujours attentif à recevoir & à suivre les conseils qu'il donne presque continuellement à ceux qui ont des oreilles pour l'entendre.

Combien y a-t'il de gens de bien à qui cela manque ? Ils ne suivent , ou peu s'en faut , que le mouvement de leur esprit propre , & ne connoissent guères en pratique d'autre loi plus haute que celle de la raison. Mais combien y a-t'il d'occasions où la raison toute éclairée qu'elle est , ne sçait que dire ; où ses persuasions sont foibles , ses réflexions fautives , ses consolations superficielles ou onéreuse , ses principes & ses maximes tendantes au libertinage & au relâchement ? Le Céleste Législateur inspire ce qu'il faut dire & faire à point nommé. Le Confesseur trouve mille argumens qui désarment le vice & qui inspirent la vertu ; l'homme charitable porte l'onction dans le cœur des personnes affligées ; l'ame désireuse de sa perfection reçoit le support dans ses foiblesses , la réprimande dans

les lâchetez, la décision dans ses embarras. En un mot l'esprit de Dieu, qui n'est qu'un, se multiplie & se diversifie, pour ainsi dire, autant de fois & en autant de manières que nos besoins le demandent, comme s'il étoit tout à nous & tout pour nous : mais il faut se rendre docile, & la docilité demande qu'on interroge Dieu, & qu'on lui obéisse.

Qui demanderoit à tant de bonnes personnes si elles connoissent, si elles observent toutes ces opérations différentes du Saint Esprit dans elles-mêmes, & si elles pratiquent ce qu'enseigne le Livre de l'Imitation de JESUS-CHRIST, d'écouter ce que le Seigneur leur dit intérieurement, de se rendre attentives à la vérité qui les enseigne au dedans, de se retirer dans le secret de leur cœur au temps de leurs doutes, & d'y consulter l'Oracle intérieur : la plupart ne devroient-elles pas répondre à peu près, comme ces Chrétiens d'Ephese à qui S. Paul demandoit s'ils avoient reçu le S. Esprit ; *nous n'avons pas seulement ouy dire s'il y avoit un Saint Esprit.* Ces Prêtres, ces Religieux, ces personnes dévotes, qui après la Messe, après la Communion ont bien de la peine à demeurer un quart-d'heure avec Notre Seigneur, & qui au sortir de l'Autel, ou de la sainte table retournent si aisément à des entretiens & à des occupations qui ne sont ni nécessaires, ni pressantes, pourroient dire de même. Hélas ! nous ne sçavons pas seulement ce que c'est que cer-

te Loi , que ces réponses intérieures du Saint Esprit dont vous parlez : Nous avons les Commandemens de Dieu & ceux de l'Eglise ; nous avons nos règles ; nous suivons la raison ; nous ne connoissons point d'autre Directeur : y en a-t'il quelqu'autre ?

Mais l'homme intérieur qui aura lû & fait quelque expérience tout-à-la fois de la doctrine du Livre de l'Imitation , en sçaura plus que nous n'en pourrions dire. Il écoute toujours Dieu qui lui parle , non pour se soustraire aux loix extérieures , qui sont elles-mêmes des paroles de Dieu ; mais pour être éclairé lorsque les loix extérieures le laissent dans l'indifférence , pour prendre son mouvement de l'Esprit de Dieu , pour lier son action , & se tenir conjoint inséparablement au principe de la grace. Car ceux qui , dans leurs actions , sont mis par l'Esprit de Dieu , sont les véritables enfans de Dieu : & il y a une différence incroyable entre ce qu'on fait de la sorte , & ce qui se fait autrement , quelque bon , quelque utile qu'il paroisse d'ailleurs.

D. Mais comment sçavez-vous que c'est l'Esprit de Dieu qui vous inspire , & qui vous assurera que vous ne prendrez pas le change en suivant le mouvement que vous sentez ?

R. Il y a des règles pour discerner les mouvemens des divers esprits. Nous en avons donné plusieurs , il faut les bien sçavoir , & quand l'occasion se présentera ensuite , la grace jointe

au désir de bien faire, nous fera discerner ce qui est bon & ce qui est mauvais, ce qui est le plus ou le moins parfait, de parti qu'il nous faudra prendre dans la conjoncture présente; avec quel esprit nous devons marcher devant Dieu, & accomplir les Commandemens, garder nos règles, nous acquitter de notre office & des devoirs de notre état, &c.

D. Ce que vous dites ne s'emble-t'il pas favoriser la doctrine des Hérétiques, qui donnent à chacun pour guide la lumière de son esprit particulier ?

R. La doctrine que nous enseignons est bien différente de celle-là, les Hérétiques préfèrent leur propre esprit à l'Eglise & à ces décisions. Au contraire la lumière que nous voulons qu'on suive, assujettit les ames à l'Eglise, aux Supérieurs, à tout Ordre établi par une autorité légitime. C'est comme une aide intérieur que Dieu donne aux Fidèles, qui pleins de bonne volonté, pleins de ferveur, mais se défiant d'eux-mêmes, & ne trouvant pas chez eux assez de lumière ni de force pour se bien conduire, s'adressent au Saint Esprit, & sçachant qu'il réside au fond de leur cœur, l'y vont chercher & se tiennent unis à lui comme à l'ame & au principe de toute la vie spirituelle; & c'est pourquoi on les appelle intérieurs, à l'exclusion des plus gens de bien, qui n'agissent point de la même manière.

C H A P I T R E X I.

Qu'il faut toujours agir par principe de grace.

D. **M**ettez-vous quelque différence entre agir en état de grace, & agir par principe de grace ?

R. Il y a certainement beaucoup de différence. Agir en état de grace, c'est quand on agit avec la grace sanctifiante, cette qualité divine, qui nous fait enfans de Dieu, amis de Dieu, & qui étant accompagnée de principes surnaturels, nous rend capables de faire des actions méritoires du bonheur éternel. Agir par principe de grace, c'est se conduire par le pur motif de plaire à Dieu, à l'exclusion de toutes ces vûës basses & naturelles qui remuent ordinairement les hommes dans leurs entreprises, & dans celles de leurs actions qui paroissent les plus raisonnables & les meilleures.

Je dis donc qu'un homme intérieur, ou qui veut le devenir, doit toujours agir par principe de grace, c'est à-dire, que jamais volontairement il ne doit avoir en vûë que l'intérêt & le bon plaisir de Dieu, dans tout ce qu'il fait & tout ce qu'il entreprend. Dieu le veut, Dieu le demande, cela est agréable à Dieu : voilà son but, son point de direction, l'objet de toutes ses recherches, le centre unique de son repos. Cette disposition peut s'appeller le fonde-

B b iiij

ment de la vie de grace : on ne commence à bâtir bien solidement que du jour qu'on en est là ; & par conséquent jusqu'à ce qu'on en soit là, on ne doit guères être content de soi-même, ni penser que Dieu puisse l'être véritablement.

D. Qu'est-ce qui établit dans l'homme ce principe de grace, qui le porte à n'agir que pour Dieu, à ne vouloir que plaire à Dieu ?

R. C'est principalement le soin qu'on a de se mettre bien avant dans l'esprit cette vérité importante qu'il n'y a que Dieu seul qui soit grand, ni qui mérite d'être estimé, honoré, recherché : que toutes les créatures n'étant devant lui, selon l'expression de l'Écriture, que comme une goutte d'eau, un grain de poussière, un neant, toutes doivent être oubliées, méprisées, ou regardées uniquement par le secours qu'on peut en tirer pour aller à lui, & le mieux servir : que nous-mêmes avec tout ce que nous avons de force, d'esprit, de sçavoir, de talens, nous ne sommes rien, non plus que tout le reste, comparez à lui : qu'il ne nous a faits & qu'il ne nous a pû faire pour rien de moins que lui-même ; que notre bonheur par conséquent & notre gloire est là, que c'est se ravalier, se dégrader, oublier sa destination & ramper d'une manière indigne, que de permettre à son cœur la moindre attache, le moindre partage, le moindre repos dans quelque objet créé que ce soit.

En effet, on n'a pas plutôt donné quelque temps à la considération profonde de ce grand

principe, que Dieu seul est tout, & que tout le reste n'est rien, qu'on se sent d'ordinaire comme transporté dans une région nouvelle, & qu'on a honte de ses attachemens & de ses empressemens passez : on ne voit plus les choses des mêmes yeux qu'auparavant : richesses, grandeur, puissance, autorité, amis, réputation, tout paroît ce qu'il est, néant, vanité, amusement, abomination : on tourne tous les soins, toutes les affections, toutes les inquiétudes vers le seul objet qui les mérite : non-seulement on s'occupe aux œuvres de Dieu ; mais c'est par ce dessein formé de plaire à Dieu qu'on s'en occupe.

Et d'où vient qu'à la mort tous les hommes sans exception changent si fort de sentiment sur les choses de ce monde, qu'ils sont si peu touchés alors de ce qui fit si long-temps la matière de leurs passions & l'objet de leurs poursuites ; si ce n'est qu'au flambeau de la vérité qui les éclaire, ils voyent que Dieu seul demeure, & que tout le reste fuit. L'attention profonde à ces mêmes vérités, que nous verrons alors de plus près, peut faire dès maintenant des impressions à peu près semblables : en se représentant ce que l'on jugera alors ; on commence dès aujourd'hui à rectifier ses jugemens, à n'estimer que Dieu ; & ce qui suit naturellement de là, à ne vouloir plaire qu'à lui.

D. Pour agir par principe de grace, ne suffit-il pas d'offrir ses actions à Dieu, & de les lui rapporter ?

R. Pourvû qu'effectivement on les lui rapporte, c'est déjà quelque chose à la vérité, mais ce n'est pas assez pour les lui rapporter de dire de bouche qu'on les lui offre : lui qui pénètre les cœurs, il faut qu'il voye dans le notre, qu'effectivement il est le principe de notre action. Combien de gens se trompent à cet égard, & trouveront au grand jour des lumières qu'ils n'ont cherché qu'eux-mêmes dans ce qu'ils offroient à Dieu de paroles. Ils disent qu'ils étudient, qu'ils prêchent, qu'ils conversent pour l'amour de Dieu : étudieroient-ils, si ce n'étoit des livres agréables ? prêcheroient-ils, si on ne les applaudissoit pas ? converseroient-ils avec des pauvres comme avec des personnes qualifiées ? c'est ce qu'ils n'ont peut-être jamais examiné.

D. *Mais n'est-il pas à craindre qu'en voulant agir ainsi par principe de grace, on se trouve moins animé à bien faire, & comme l'on dit, n'est-il pas permis de s'aider de tout pour se porter à ses devoirs ?*

R. Il est vrai qu'on le dit, & que plusieurs se servent de cette maxime pour maintenir la nature dans tous ses droits. On ajoute qu'il est même bon de suivre l'attrait naturel quand il ne nous détourne point de la volonté de Dieu, & que toutes choses ne s'en font que mieux. Voilà par exemple un Inférieur, à qui ses Supérieurs donnent une commission, ou qu'ils chargent d'un emploi, pour lequel il a un extrême dégoût. Des amis imparfaits viennent lui dire

que cette distinction est une marque de l'estime qu'on fait de lui, que personne n'est plus capable de bien remplir cette place, qu'il est fort désiré dans le lieu où on l'envoie, qu'il sera goûté, aimé & recherché, qu'il pourra y rendre & y recevoir de bons offices. Ce discours le touche, son cœur se met au large, il se fait répéter ce que l'on vient de dire à son avantage, il sent calmer son déplaisir & passer son dégoût : pourquoi, dit-on, ne se servira-t'il pas de ces considérations humaines pour se déterminer à ce que l'obéissance demande de lui, sur tout si le goût surnaturel vient à lui manquer ? peut-on réussir à quoi que ce soit sans inclination & sans attrait ? Dieu n'a-t'il pas attaché un assaisonnement de satisfaction & de plaisir à toutes les choses nécessaires à l'entretien & au commerce de la vie ? quel mal y a-t'il de se laisser prendre à cet appas ?

Voilà comme on raisonne dans les principes d'une spiritualité adoucie : mais on parle bien d'une autre manière à l'école de la véritable sagesse. Ce n'est point assez dans la vie intérieure de faire ce que Dieu veut ; il faut le faire pour lui plaire uniquement. L'homme peut agir ou par grace, ou d'une manière naturelle ; agir d'une manière naturelle, c'est se soutenir par les motifs que suggère la nature toujours imparfaite : les louanges qu'on s'entend donner animent le plaisir qu'on aura à obéir, rend docile & soumis, mais le vrai spirituel n'a de mou-

vement que celui de la grace : toute autre raison , toute autre considération que le bon plaisir de Dieu ne le frappe point, ne le pique point : ce sont de foibles traits qui ne peuvent atteindre jusqu'au lieu de sa demeure ; & il aimera mieux vivre dans l'amertume & dans la sécheresse , en faisant ce que Dieu veut , que de faire avec agrément & délectation de cœur ce qui aura été du choix de son amour propre.

Quant aux goûts qu'on prétend que Dieu a attaché à de certaines occupations difficiles , a dessein de nous les rendre plus supportables , il faut bien distinguer ce qu'il y a de naturel dans ces goûts , d'avec ce qui vient de notre passion & de notre dérèglement.

Dans l'usage des viandes qui nous servent de nourriture , il n'est pas défendu , il n'est pas même possible de ne point goûter ce que Dieu y a mis , pour empêcher que nous ne fussions rebutez en les prenant. Mais de même que les personnes vraiment tempérantes & affranchies de l'esclavage de leurs appétits , ne mangent jamais par le seul plaisir de contenter leur goût & leur sensualité , & qu'elles croyoient déplaire à Dieu d'en user ainsi ; qu'elles ne recherchent point les assaisonnemens affectez , ni cette multitude de ragoûts qu'à inventé la gourmandise , pour s'exciter à manger , même au delà du besoin ; que bien loin de manger par plaisir , elles seroient disposées à manger , même avec répugnance , si une raison de

santé le demandoit ; qu'elles s'étudient même de temps en temps à ôter à ce qui leur sert de nourriture une partie de sa faveur, ou de l'agrément naturel qui s'y trouve, comme quand les Saints mêloient de l'absynthe ou de la cendre à ce qu'ils mangeoient : de même nous voulons que dans toutes les autres occupations de la vie, au temps même qu'on goûte le plaisir de s'y appliquer, on garde les règles d'une autre espèce de tempérance qui n'est pas moins ordonnée de Dieu que la première.

Ainsi par exemple, un homme d'étude s'appliquera aux sciences, & il y trouvera du goût. Mais jamais il n'excédera par une avidité déréglée, ni dans le choix de ses études, ni dans le temps qu'il y donnera ; prêt de tout quitter aussitôt que Dieu l'appellera ailleurs, ou prêt de s'appliquer à tout autre genre d'étude, dès qu'il espéreroit pouvoir par là se mettre en état de glorifier Dieu davantage : jamais d'étude qui ne soit que pour l'amusement, ou pour la simple curiosité, & beaucoup moins qui puisse amolir l'esprit, salir l'imagination, corrompre le cœur : point d'une certaine attache qui fait qu'on quitte tout & Dieu même, ou qu'on fait toute autre chose avec empressement, & d'une manière superficielle pour retourner plus vite où entraîne la nouveauté, la vanité, le désir excessif de sçavoir, dont on s'est rendu esclave : en un mot le goût de la volonté de Dieu l'emportera sur le goût de l'étude, & fera aimer

dans son étude ce qu'on n'y aime pas, & recevoir avec indifférence & avec détachement ce qu'on y aime le plus. Voilà étudier en homme intérieur, & par principe de grace; tout autre goût d'étude est imparfait, s'il n'est pas mauvais.

Ce que nous disons de l'étude peut & doit s'appliquer par proportion à tous les autres devoirs de la vie, que nous sentons qui se trouvent être selon notre inclination : converser, travailler, être dans le mouvement ou dans le repos, parmi le monde ou dans la solitude : prendre garde que le cœur ne se dilate & ne se repose dans ces goûts naturels, mais l'élever plus haut, & lui apprendre quelque violence qu'il doive souffrir dans les commencemens, à ne se remplir que de la seule volonté de Dieu. C'est-là pour plusieurs une nourriture bien insipide & bien légère : on le sçait; mais c'est cette manne cachée, dont parle le Saint Esprit, dans laquelle avec un peu de temps se trouve un goût universel qui contient & qui supplée abondamment la douceur de tous les autres.



C H A P I T R E XII.

*Des différences qu'il y a entre la vie naturelle
& la vie de grace.*

D. **Q**uelle différence y a-t'il entre vie de nature & vie de grace ?

R. La même à peu près que nous avons dit, qui est entre les gens de bien & les gens intérieurs. Nous ne comparons donc pas ici la vie de ceux qui accordent tout à leurs passions, à la vie de ceux qui craignent Dieu, & qui ne voudroient pas l'offenser dans aucun point capital ; nous comparons la vie de ceux qui sont véritablement dans la grace de Dieu, & qui peuvent avec raison passer pour gens de bien, mais qui suivent en beaucoup de choses les inclinations de la nature imparfaite, avec la vie de ces fervens Chrétiens, qui sont toujours unis à Dieu, & qui n'agissent ordinairement que par un principe de grace, & nous les trouvons différens en plusieurs choses.

D. *Dites-nous la première différence ?*

R. Les uns ne cherchent que Dieu, comme nous l'avons déjà expliqué tant de fois : les autres quoi qu'ils ayent dans eux le principe de plusieurs bonnes & saintes actions, n'en font pourtant presque aucune où l'amour propre, l'intérêt, le plaisir, la passion, n'ayent autant ou plus de part que la grace. Cela ne se fait pas

toujours d'une manière grossière: on se cherche presque sans s'en appercevoir, sinon qu'on voit bien en général qu'on est fort imparfait, & qu'on ne se trouve guères sans trouble & sans remords. Mais comme on n'est pas déterminé au bien parfait, & qu'on ne cherche pas à se connoître à fonds, on ne développe point ce que ces remords & ces troubles peuvent signifier, ou même on les traite de scrupules, & on va dans l'extrémité contraire au bien qu'une conscience tendre & timorée voudroit inspirer.

D. Quelle est la source de ce dérèglement ?

R. C'est la condition naturelle du cœur humain. Dieu l'ayant créé pour être heureux, il ne peut se passer de quelque contentement: il cherche de tous côtez des objets qui le puissent satisfaire, il s'y porte avec ardeur; & si la grace, en l'éclairant, ne lui découvre que son véritable bonheur est renfermé dans la vertu, s'il n'est épris de l'amour du bien souverain, c'est pour lui une espèce de nécessité de se jeter sur les autres biens qui flattent les sens & la cupidité: Ainsi dans la jeunesse on aime le plaisir, dans l'âge plus mûr la grandeur & la gloire, & dans tous les états de la vie sans distinction, l'abondance des biens nécessaires à pouvoir se procurer des divertissemens ou de l'honneur. Tout homme va là, s'il ne consent que la grace de Dieu tourne ses affections vers les biens surnaturels, qui sont seuls solides & véritables. Comme donc, quand on cherche Dieu, la grace est

est le principe dominant, & comme le premier mobile de toutes les actions de la vie; de même quand on s'attache aux créatures, la nature s'incliné, se glisse, se trouve par tout. Or entre ces deux états, il faut bien remarquer qu'il y en a un troisième, qui semble être mitoyen, mais qui en effet est un état tout de nature. C'est celui des personnes que l'attrait d'une sublime grace a porté à se consacrer au service de Dieu, mais qui se sont ralentis, ou qui n'ayant pas reçu la grace dans toute sa plénitude, n'ont formé qu'une foible détermination, & ne se sont donné à Dieu qu'avec de secrettes restrictions, soit lâcheté, soit illusion, ils se sont retenu, comme nous disions toute à l'heure, l'affection de plusieurs petits biens purement naturels, & ils veulent en jouir sans renoncer au dessein d'être à Dieu: Ils sont jaloux de l'estime de ceux parmi lesquels ils vivent, ils veulent être applaudis en tout, être en tout les mieux partagez, avoir toutes sortes de douceurs & de commoditez; & le principe de nature qui est caché dans leur intérieur, se produit aux yeux clairvoyans presque dans toute sorte d'occasions. C'est une chose déplorable de voir que la plupart du monde, & même des gens de bien, agissent par ce principe de passion & d'amour propre, & cependant ne le veulent pas croire. Avant que d'entrer en conversation, avant que de sortir de chez soy pour quelque entreprise que ce soit si l'on se mettoit devant Dieu, &

qu'on examinât attentivement de quel motif on y est porté, on trouveroit communément, que c'est quelqu'espérance, ou quelque intérêt bas & terrestre. Et en effet, lorsqu'on est appelé de Dieu. à une vie vraiment parfaite, qu'on se détermine sans ménagement à vouloir répondre à sa voix, on découvre clairement que jusqu'alors on s'étoit cherché soi-même en tout, quoi qu'on fit effort pour se persuader le contraire : & quand on avance encore davantage vers Dieu, on voit luire, comme l'aube du jour, le principe de grace qui portę à mourir entièrement à soi-même, pour ne chercher désormais que Dieu seul. Les choses étoient déjà telles qu'elles paroissent alors : mais on avoit les yeux bouchés ; ou bien les objets n'étoient pas à leur véritable portée.

D. Quelle est la seconde différence entre la vie de nature & la vie de grace ?

R. L'une se contente de peu de chose en matière de vertu, l'autre ne dit jamais c'est assez. Les gens de bien qui vivent selon la nature, croient être suffisamment vertueux, pourvû qu'ils ne soyent point vicieux, qu'il ne paroisse dans eux ni de ces emportemens violens que produit la haine ou l'inclination, ni de ces intrigues vives & poussées pour arriver à un emploi, ou à une dignité qu'on s'est mis en tête d'obtenir, ni de ces irrégularitez de conduite qui scandalisent, & qui nuisent même au repos & à la réputation. Sur cela on dit, pour

moi je n'ai point d'ambition, & je prends le plaisir quand il se présente, mais je ne vais pas le chercher; je ne veux de mal à personne, & je ne souffrirois pas dans moi une attache qui pût ni ôter ma liberté, ni intéresser ma conscience.

La vie de grace arrache jusqu'à la racine, jusqu'aux derniers fibres des vices, & elle inspire toujours quelque nouveau projet de vertu. C'est peu de n'être point ambitieux, il faut être humble, se mépriser soi-même, & vouloir être méprisé. C'est peu de n'avoir point de haine, il faut être charitable, officieux, prévenant envers tout le monde, & quelque chose de plus envers ceux de qui on se sent aliéné. C'est peu de sçavoir mortifier ses desirs, quand ils paroissent tout-à-fait déréglés, il ne faut pas même se permettre d'empressement sur ce qui n'est pas du service de Dieu. En un mot tant qu'il reste dans l'homme des sentimens naturels à combattre, la grace en doit faire la matière de ses victoires. Les défenseurs de la nature disent que les sentimens & les premiers mouvemens ne sont pas libres; la grace veut qu'on s'en humilie, & qu'attribuant au moins la vivacité de ces premiers transports à la longue habitude qu'on a eû de les laisser se fortifier, on ne se regarde pas comme tout-à-fait innocent des troubles qu'ils excitent dans l'ame. Les séditions fréquentes dans un état, sont toujours des marques pour le moins d'une grande faiblesse dans le gouvernement. C c ij

D. *Quelle est la troisième différence de la vie de grace & de celle de nature ?*

R. Elle est dans les suites de l'une & de l'autre. L'une ne produit qu'une fausse félicité, qu'une tranquillité facile à perdre, qu'une complaisance frivole dans une louange qu'on aura reçüe, dans une commodité une partie de plaisir qu'on se sera procuré. Au lieu que l'autre attire la paix profonde, la fermeté inébranlable en Dieu, les plus pures délices de l'amour Divin, la direction lumineuse & consolante du Saint Esprit, la participation abondante des biens surnaturels, & de ces richesses immenses de la Foi, dont nous avons traité si souvent. Je ne parle ni des douceurs si désirables d'une mort heureuse, ni de cette récompense éternelle, mais dans un degré si supérieur à ceux qui n'ont songé qu'à conserver simplement la grace, en fuyant le péché mortel, & s'acquittant froidement des devoirs de leur sainte profession.

Ceux là se sont mortifiez en tout ce qui ne servoit qu'à satisfaire les sens & la nature : ceux-ci ne se sont rien refusé qui leur parût permis : il n'y a rien de beau ni de rare qu'ils n'ayent vû, rien de délicieux dont ils n'ayent essayé autant que leur état & une certaine bienséance les en a rendu maîtres : ils ont lû tous les livres curieux, ils ont vécu dans le grand monde, ils s'y sont fait la réputation de personnes sçavantes, de beaux esprits ; leur entretien faisoit l'a-

grément à toutes les grandes affaires. Aussi faut-il avoüer que toute leur vertu n'étoit qu'un corps sans ame , toute leur ferveur que langueur & foiblesse , toutes leurs prieres que tiédeur & lâcheté, toutes leurs entreprises que vanité & qu'amour propre. Il fut dans leur pouvoir de se rendre des hommes parfaits, ils en formèrent autrefois le dessein ; mais pour s'être ensuite démentis de leur première résolution, pour avoir perdu ces hautes idées dans lesquelles ils avoient été nourris, ils sont demeurez infiniment au-dessous de la perfection que la lumière Divine leur monroit, & où Dieu leur faisoit l'honneur de les appeller. A la mort que doivent-ils attendre, que d'étranges allarmes sur le passé ? Encore pourvû que Dieu leur donne alors la grace de se reconnoître, & de ne pas mourir pleins d'une fausse confiance, après avois vécu dans une si pitoyable illusion.



C H A P I T R E XIII.

Que la vie de la grace est beaucoup plus douce que celle de la nature.

D. **U** Ne vie toujours dans le recueillement & dans la mortification, peut-elle être douce & agréable ?

R. Elle peut l'être, & elle l'est certainement beaucoup plus qu'une vie molle & naturelle ; parce que les douceurs de celle-ci ne passent

point les sens ni la superficie de l'ame , pour ainsi dire , au lieu que les douceurs de l'autre la pénètrent , la remplissent , & y portent avec elles une joye & une consolation ineffable.

Blossius un des plus grands maîtres de la vie spirituelle , compare les plaisirs des sens à du raisin de mauvaise qualité , qui fait d'abord quelque plaisir au goût , & qui cause ensuite dans l'estomach des cruditez suivies de violentes tranchées. Les plaisirs de la vie vertueuse peuvent se comparer au contraire à de certains alimens, lesquels étans amers au palais, portent une vigueur salutaire dans les parties nobles & dans tous les principes de l'action & de la vie. C'est dans le commencement , dans le progresz , & dans la fin de la vie spirituelle également , qu'on éprouve cette différence des plaisirs des sens & de ceux de la grace.

10. Comme la vie des sens flatte l'inclination qu'on a naturellement à la mollesse & au libertinage , elle est d'abord agréable , & quand on y entre on se trouve au large ; mais les remords de la conscience , l'ennuy , l'inquiétude en viennent bientôt troubler le repos.

La vie de grace dans ses essais ne sçauroit manquer d'être rebutante , parce qu'on n'y entre que par l'abnégation de soi-même , & qu'avant que de s'y établir il faut soutenir plusieurs combats , & remporter bien des victoires : mais la violence qu'on se fait , & les peines que l'on prend sont bien récompensées ; les

consolations spirituelles suivent en abondance. Sur quoi nous devons ici congratuler ceux qui se donnent à Dieu de bonne heure, ou qu'une éducation heureuse & chrétienne a formé dès les premières années à vaincre leurs passions naissantes & leurs appétits déréglés, car quoique nous venions tous au monde fort corrompus, & qu'un poids énorme nous porte vers l'imperfection & le péché, presque avant que de les connoître, on peut dire néanmoins que l'éducation & l'habitude font pour le bien & pour le mal des effets aussi sensibles que le naturel. Ceux donc qu'on aura accoutumé de bonne heure à ne point s'accorder ce qu'ils désirent de contraire aux Loix & à la raison, quand ils viendront ensuite à vouloir servir Dieu, trouveront leur ouvrage presque fait, & peuvent espérer de goûter de très-bonne heure les douceurs de la vie parfaite, sans en appercevoir presque les amertumes. Il ne faut pas que les autres se découragent, mais qu'ils se présentent d'autant plus qu'ils sentiront qu'il leur reste plus de chemin à faire.

20. Quant au progresz de ces deux sortes de vie, de nature & de grace, à mesure qu'on y avance on sent croître les amertumes de l'une & les douceurs de l'autre. Dans la vie naturelle comme l'on n'a pas ces puissans secours que les Sacremens, l'Oraison, l'exacte pratique des vertus donnent aux ames ferventes; qu'il se présente des occasions dangereuses, des con-

traditions de la part du monde, des revoltes intérieures d'une multitude de passions, & que d'ailleurs par son peu de fidélité on s'attire des sécheresses, des délaissemens, & d'autres punitions de Dieu, on ne peut avoir l'ame contente. Les fautes où l'on tombe de temps en temps causent des doutes & des perplexitez sur son état : on interroge, on consulte, & comme on ne trouve pas toujours les réponses qu'on voudroit, on se forme je ne sçai quelle conscience sur des raisonnemens forcez, & dont il suffit qu'on se sente l'auteur pour n'oser pas trop s'y confier. Ainsi les troubles continuent jusqu'à ce qu'on se soit endurci dans l'imperfection ; & alors même on ne sçauroit empêcher que de certains restes de la vie de grace, qu'on avoit autrefois commencée, & qui sont confinez dans un coin de l'ame, ne grondent sourdement comme ces feux souterrains, qui cherchant à se mettre en liberté, peuvent remuer la masse énorme de la terre.

Au regard de la vie de grace, il est vrai que dans son progres il se rencontre des tentations & des ariditez ; mais les ames fidèles y éprouvent une telle force, qu'au milieu des rigueurs que Dieu exerce sur elles, leur état leur paroît préférable à toutes les douceurs de la vie naturelle ; cette vigueur & cette solidité se fait sentir au centre de l'ame, & elles sont exemptes de ces remords & de ces tempêtes de conscience, dont tous les autres sont agitez à propor-

tion qu'avec plus de graces , ils ont moins de courage & de fidélité.

3^o. Pour dernière différence , la fin de la vie de la nature est toujours véritablement déplorable. Car quoi qu'on n'arrive pas peut-être précisément jusqu'à perdre la grace & devenir l'ennemi de Dieu , on tombe d'ordinaire dans trois sortes de maux tout-à-fait redoutables & humilians. Le premier est l'ignorance des voyes de la perfection. On voit des personnes qui ont fait cinquante ans profession de la vie vertueuse , déjà avancées en âge , & considérables par leur prééminence dans l'Eglise ou dans le Cloître, & qui sont si peu éclairées dans les choses spirituelles , que des ames désireuses de leur avancement ne pourroient en tirer presque aucun secours. Rien n'est plus pauvre ni plus bas que les conseils qu'ils donnent : ce sont des enfans , de vrais enfans dans la matière de toutes la plus importante. Le second mal est une sensibilité très-tendre sur tout ce qui les regarde. On les trouve servilement occupés de leur santé , allarmés des moindres indispositions, craignant les dangers d'une incommodité chimérique , comme si c'étoit déjà la mort prochaine : il faut aller violemment les arracher de leur repos pour les appliquer à l'œuvre de Dieu : ils ne sont plus propre qu'à faire leur volonté : sensuels , attachés au plaisirs de la bouche : aussi avides de louanges & d'applaudissemens qu'une jeunesse légère & sans expérience ; usant de l'auto-

rité que leur âge & leur gravité leur donnent pour raconter avec éloge l'histoire de leurs imperfections passées, qui devoit les faire rougir. Le troisième mal qui suit du second, est une extrême facilité à se plaindre & à murmurer de tout. Quand on n'a jamais aimé la peine, on reçoit les moindres contradictions avec horreur. La vieillesse semble sur cela donner un nouveau droit aux imparfaits : tout les blesse & les fait entrer en mauvaise humeur : ils trouvent à redire à tout, & comme ils ne sçauroient vivre eux-mêmes en paix, à peine peuvent-ils se résoudre à y laisser vivre les autres.

Mais ceux qui se sont accoutumés à se conduire par principe de grace, terminent des jours pleins de mérite dans la paix & dans la douceur : je dis la paix & la douceur intérieure ; car souvent Dieu les exerce par de facheuses infirmités, ou par des peines extérieures qui servent à mettre le comble à leur vertu. Mais suivant le cours ordinaire, éclairez dans les voyes de Dieu, morts à eux-mêmes, doux aux autres, pacifiques, gens de bon conseil, chéris de Dieu & des hommes, ils commencent dès cette vie à jouir des avantages de la bienheureuse Eternité.

F I N.



T A B L E
D E S C H A P I T R E S.

L I V R E I.

CHAP. I. D U désir de la perfection , ou de la détermination au bien parfait.	page 1
CHAP. II. Que le premier pas vers la perfection est de combattre ses vices.	6
CHAP. III. De la Pénitence.	11
CHAP. IV. Des causes de la tiédeur , & premièrement des inutilitez du cœur.	17
CHAP. V. De la lâcheté naturelle : seconde cause de la tiédeur.	23
CHAP. VI. De l'amour propre pris dans son étroite signification. Troisième cause de la tiédeur.	26
CHAP. VII. Du respect humain : quatrième cause de tiédeur.	32
CHAP. VIII. De l'économie de la grace , & de l'ordre qu'elle tient dans l'ame.	40
CHAP. IX. Du cœur recueilli.	43
CHAP. X. Du cœur pacifique.	48
CHAP. XI. Du cœur libre.	53
CHAP. XII. Du cœur patient.	64
CHAP. XIII. Du cœur charitable.	70

T A B L E

CHAP. XIV. <i>Du cœur humble</i>	76
CHAP. XV. <i>Du cœur dégagé.</i>	84

L I V R E II.

CHAP. I. <i>De la Vertu entière.</i>	95
CHAP. II. <i>De l'amour du mépris.</i>	97
CHAP. III. <i>De la mortification continuelle en toutes choses.</i>	103
CHAP. IV. <i>De la mort mystique.</i>	109
CHAP. V. <i>De la conformieé à la volonté de Dieu.</i>	116
CHAP. VI. <i>Du total abandon entre les mains de Dieu.</i>	123
CHAP. VII. <i>De l'unique repos en Dieu.</i>	128
CHAP. VIII. <i>Fautes que commettent les ames déjà bien avancées.</i>	133
CHAP. IX. <i>De la bonne Oraison.</i>	137
CHAP. X. <i>Du châtement du corps.</i>	145
CHAP. XI. <i>De l'usage fréquent de la Sainte Eucharistie.</i>	151
CHAP. XII. <i>Des empêchemens du progrès spirituel.</i>	154
CHAP. XIII. <i>De l'amour de Dieu.</i>	160
CHAP. XIV. <i>De l'ordre que l'Amour Divin tient dans les ames.</i>	164
CHAP. XV. <i>D'un artifice du démon, pour empêcher l'avancement des ames</i>	166

DES CHAPITRES.

LIVRE III.

- CHAP. I. *De la liaison de la Loi intérieure de la grace avec les Loix extérieures.* 171
- CHAP. II. *Ce que c'est que d'être tout à Dieu.* 176
- CHAP. III. *Pratique excellente pour une ame qui veut avancer au service de Dieu.* 179
- CHAP. IV. *Des détours que l'on prend en la vie Spirituelle.* 183
- CHAP. V. *De la vraie abnégation.* 191
- CHAP. VI. *De la vraie générosité à l'égard de Dieu.* 199
- CHAP. VII. *De la Contemplation.* 307
- CHAP. VIII. *Du trop grand extérieur.* 211
- CHAP. IX. *De la paresse & lâcheté naturelle.* 219
- CHAP. X. *De la vivacité, ou activité cachée dans l'intérieur.* 224
- CHAP. XI. *De l'opposition qu'il y a entre le sens humain & le sens divin.* 228
- CHAP. XII. *Des temps périlleux dans la vie spirituelle.* 232
- CHAP. XIII. *Des ruses de l'amour propre.* 237
- CHAP. XIV. *La pratique du vrai abandon.* 241
- CHAP. XV. *De la voye intérieure & mystique.* 245

LIVRE IV.

- CHAP. I. *De l'affranchissement de l'amour propre.* 251

T A B L E

CHAP. II. <i>De l'Oraison Apostolique.</i>	255
CHAP. III. <i>De la lumière surnaturelle.</i>	260
CHAP. IV. <i>Du vice intérieur de la multipli-</i> <i>cité.</i>	264
CHAP. V. <i>De la vanité cachée.</i>	268
CHAP. VI. <i>Qu'on ne doit pas mépriser les petites</i> <i>choses.</i>	271
CHAP. VII. <i>Quand & comment il faut user du</i> <i>raisonnement dans l'Oraison.</i>	275
CHAP. VIII. <i>Comment Saint Ignace se servoit-</i> <i>il du raisonnement dans l'Oraison.</i>	281
CHAP. IX. <i>De la conscience des personnes spi-</i> <i>rituelles.</i>	289
CHAP. X. <i>De la vraie spiritualité.</i>	293
CHAP. XI. <i>Que peu de chose fait perdre beau-</i> <i>coup.</i>	301
CHAP. XII. <i>De la parfaite nudité d'esprit.</i>	306
CHAP. XIII. <i>D'une erreur des gens de Lettres</i> <i>au sujet de la Dévotion.</i>	309
CHAP. XIV. <i>Quelques éclaircissemens sur le</i> <i>Chapitre précédent.</i>	315
CHAP. XV. <i>Comment on peut reconnoître quels</i> <i>bons mouvemens sont des volontez de Dieu.</i>	318

L I V R E V.

CHAP. I. <i>De la difficulté qu'il y a de recevoir</i> <i>la lumière Divine par l'inspiration.</i>	326
CHAP. II. <i>Des divers degrés de la lumière</i> <i>Divine dans les Ames.</i>	331
CHAP. III. <i>De la dépendance qu'il faut avoir</i>	

DES CHAPITRES.

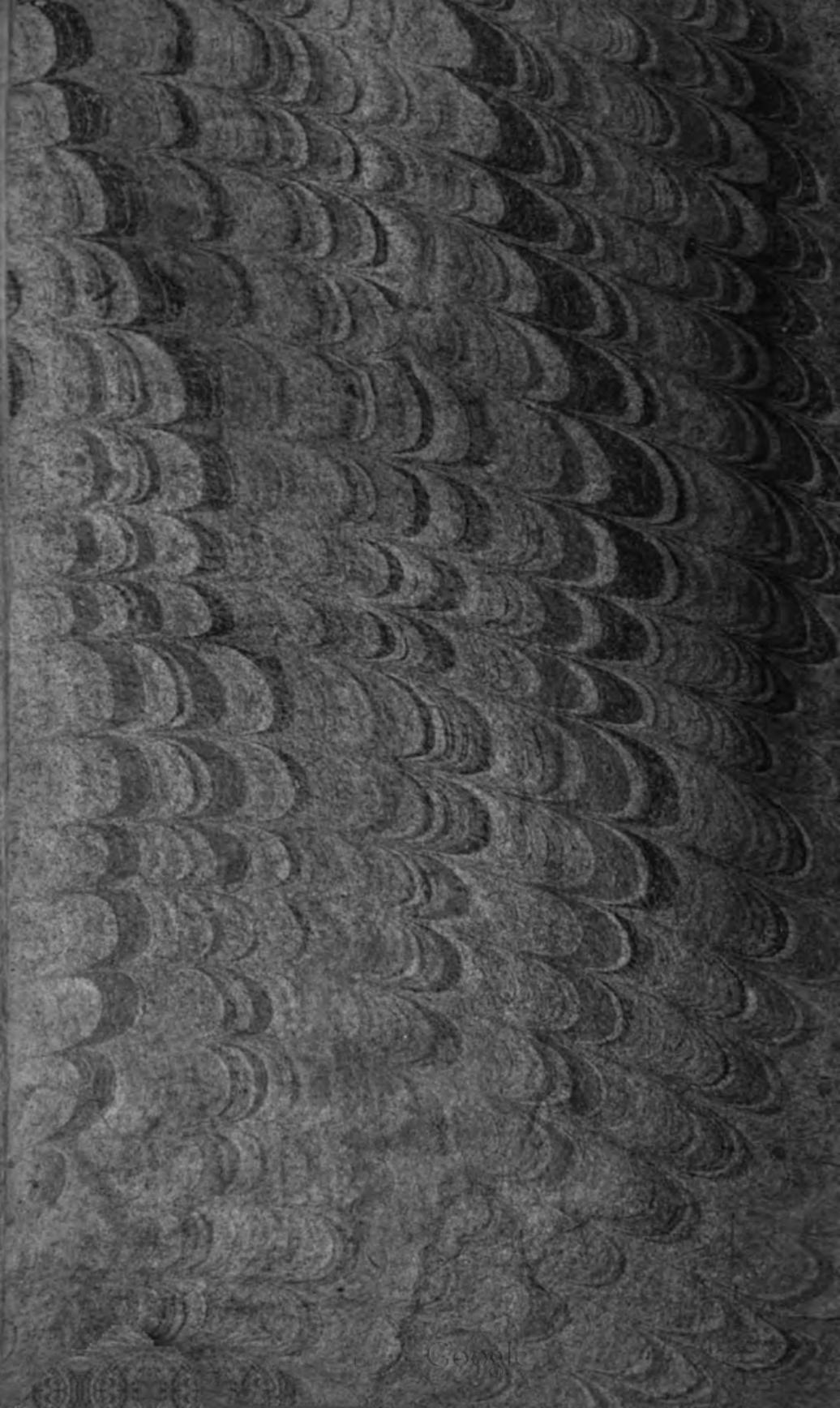
<i>de l'Esprit de Dieu, & de sa conduite en toutes nos actions.</i>	335
CHAP. IV. <i>De la vertu parfaite.</i>	340
CHAP. V. <i>Du chemin droit & sûr pour aller à Dieu.</i>	346
CHAP. VI. <i>De la Foi foible & imparfaite.</i>	351
CHAP. VII. <i>Deux défauts importans, & qu'il faut soigneusement éviter dans la conduite des Ames.</i>	359
CHAP. VIII. <i>Eclaircissement sur la Théologie mystique.</i>	366
CHAP. IX. <i>De l'opiniâtreté qu'on a coutume de reprocher aux dévots.</i>	374
CHAP. X. <i>De la différence qu'il y a entre un homme de bien & un homme intérieur.</i>	379
CHAP. XI. <i>Qu'il faut toujours agir par principe de grace.</i>	387
CHAP. XII. <i>Des différences qu'il y a entre la vie naturelle & la vie de grace.</i>	395
CHAP. XIII. <i>Que la vie de la grace est beaucoup plus douce que celle de la nature.</i>	401

Fin de la Table des Chapitres.

A P P R O B A T I O N.

J'AY lû ce Manuscrit, qui porte pour Titre *Dialogues Spirituels.* Fait à Paris, ce 24. May 1707.

COURCIER, Theologal de Paris



Google



